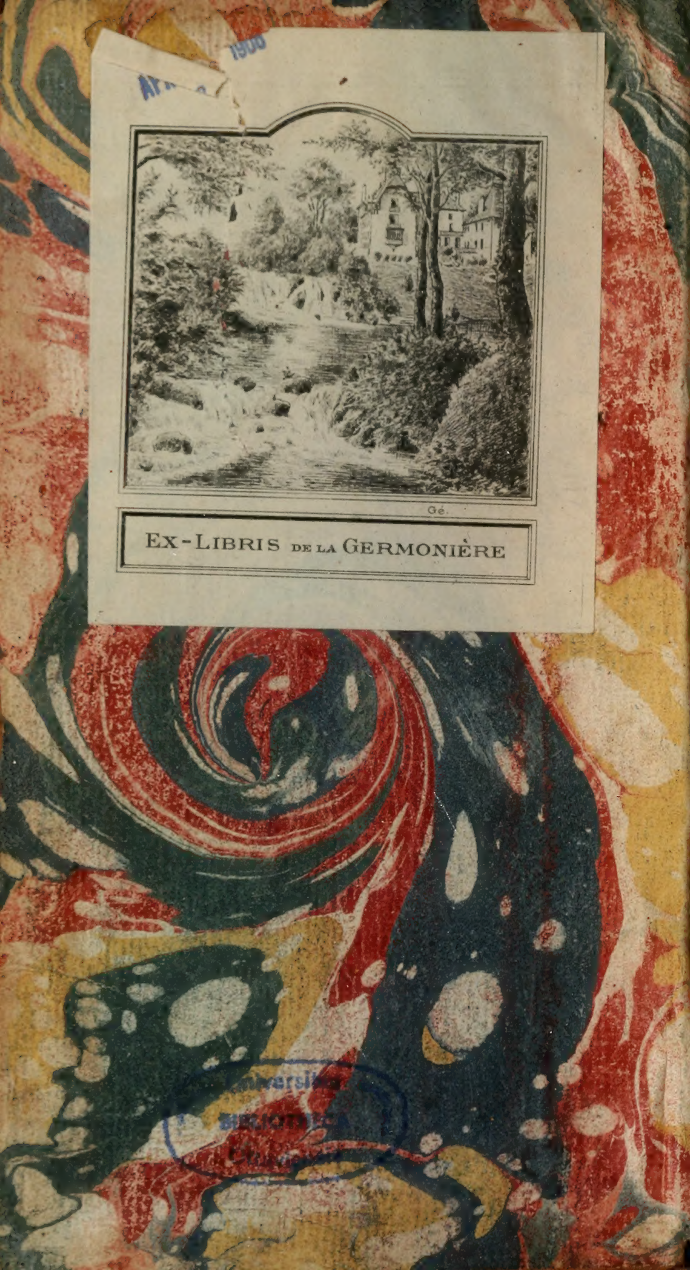



Gé.
EX-LIBRIS DE LA GERMONIÈRE





Français
450NF
2 vol. Très rare

l'abbé Granet

RECUEIL
DE
DISSERTATIONS
SUR PLUSIEURS
TRAGÉDIES
DE
CORNEILLE
ET DE
RACINE.

AVEC

Des Réflexions pour & contre la Critique des Ouvrages d'esprit, & des Jugemens sur ces Dissertations.

TOME I.



A PARIS,
Chez { GISSEY, rue de la vieille Bouclerie.
{ BORDELET, rue Saint-Jacques.

M. DCC. XL.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
1780
.A2
1740
V.1
Coll. spec



TABLE

Des Pièces contenues dans ce Recueil.

TOME PREMIER.

*

Fin de la Table du Tome premier.

PREFACE



PREFACE.

§. I.

Réflexions générales ſur la Critique des Ouvrages d'eſprit.

J'Ai formé, il y a quelques années, le deſſein de donner une Hiſtoire Critique des principales diſputes, élevées en France depuis le commencement du dix-ſeptiéme ſiécle, juſqu'à préſent, en matiere d'Eloquence, de Poëſie, d'Hiſtoire & de tout ce qui a rapport aux Belles-Lettres. Des perſonnes habiles, à qui j'ai communiqué ce deſſein, m'ont engagé à y joindre les diſputes Philoſophiques. Le ſecours qu'ils m'ont promis, m'a fait vaincre la répugnance que j'avois à traiter des matieres épineuſes, qui

n'ont pas été l'objet principal de mes études. Ce deſſein m'a obligé de raſſembler une infinité de petits écrits qui ſont devenus fort rares ; & dont une partie a formé les deux volumes que je publie, parce qu'ils m'ont paru renfermer des détails curieux, concernant le Théatre François, & retracer en partie le progrès du goût en fait de Poëſie Dramatique.

Il n'en eſt point des critiques des piéces de Théatre, comme des critiques de la plûpart des autres ouvrages. Un homme de Lettres examine dans ſon cabinet un livre nouveau, il en démêle tous les rapports, les beautés & les défauts; ce n'eſt, à proprement parler, que l'ouvrage de ſon eſprit; mais une piéce de Théatre qui a été repréſentée pluſieurs fois, eſſuye la critique du Parterre & du Public; cette critique vole de bouche en bouche, & l'Auteur qui, dans un écrit imprimé, s'érige en cenſeur de la piéce, ne manque pas de profiter de ces obſervations ; ainſi il eſt en par-

tie l'écho du Public, dont il atteste le goût aux siécles à venir.

Des personnes zélées pour la gloire de Corneille & de Racine, opposeront peut-être qu'un pareil Recueil ne sçauroit être honorable à leur mémoire, & qu'il vaudroit mieux laisser périr de pareils écrits. Mais outre que dans quelques-uns ils sont défendus, il y en a d'autres où leurs beautés & leurs défauts sont équitablement pesés. Je ne vois pas que des ouvrages faits contre ces deux grands Poëtes, puissent jamais nuire à leur réputation ; ils ne servent qu'à faire connoître la maniere dont on a apprétié leurs productions, ausquelles je conviens qu'en bien des choses on a dans la suite rendu plus de justice, parce que le goût s'est épuré & que l'intelligence des beautés Dramatiques est devenue plus lumineuse. Mais il faut convenir aussi, que dans la plûpart de ces critiques on y trouve de tems en tems de bonnes réflexions qui peuvent contribuer à la perfection du Théatre. Les Corneil-

les & les Racines, malgré la ſupériorité de leurs talens, ſont pourtant des hommes ; ainſi il n'eſt pas étonnant que leurs ouvrages offrent des endroits foibles, & même des fautes réelles.

Le P. Brumoy, dans ſon *Théatre des Grecs*, dit, à l'occaſion des Diſſertations ſur les deux Phédres, que de pareilles Critiques ſont une *ſorte de Phénoménes qu'on aime à voir paroître en France, & qui diſparoiſſent bien vîte, quand l'Ouvrage eſt marqué au bon coin.* * Si ce judicieux Écrivain a parlé ainſi dans le deſſein d'avilir généralement ce genre d'écrire ; il me ſemble qu'il a tort. Une Tragédie, par exemple, peut être excellente, & avoir donné lieu à une excellente Critique, qui *diſparoît*, pour des raiſons bien différentes de celle qu'inſinue ce docte Interpréte des Anciens. D'où vient donc que ces Critiques ſont quelquefois ignorées

* Tome II. page 259. de l'Edition *in-12*.

peu de tems après leur naiſſance? Je tire cette eſpéce d'oubli de deux cauſes principales. Ce ne ſont ordinairement que de petites brochures, qui ſe perdent facilement; d'ailleurs tout ouvrage deſtiné à l'inſtruction des lecteurs n'a pas un ſuccès fort brillant; devenu dans ſa nouveauté l'amuſement paſſager de quelques perſonnes qui ont vû repréſenter la piéce de Théatre, il n'eſt plus enſuite recherché que par l'homme de Lettres, curieux de connoître le goût de chaque ſiécle ſur le genre Dramatique, & de recueillir des faits concernant le Théatre François. De pareils écrits ſont donc bornés à un certain nombre de lecteurs; je ne crois pas que jamais aucun critique, à moins qu'il ne fut extravagant, ait eſperé que ſon écrit exciteroit une curioſité auſſi durable qu'une bonne Tragédie, deſtinée en tout tems à plaire à l'eſprit & à intéreſſer le cœur. Il faudroit bien peu connoître les hommes, pour les croi-

re capables de préférer des discussions de Poëtique, à des ouvrages destinés à être la source des sensations les plus agréables, & les plus touchantes, & en cela leur goût s'accorde avec la raison. Dès qu'une piéce de Théatre offre de grandes beautés; de legéres fautes ne font pas que ce ne soit un bon ouvrage; mais en même-tems un critique est louable de les remarquer, pour empêcher qu'on ne confonde l'enflure avec le sublime, le mauvais avec le bon, le médiocre avec l'excellent, l'afféterie & les mignardises avec les beautés naturelles, le jargon du Roman avec le langage des passions. Le prestige de la déclamation ne permet pas de bien distinguer ces différentes nuances; & l'admiration née au Théatre fait ensuite à la plûpart des lecteurs une illusion pernicieuse, qui insensiblement corrompt le bon goût. Il est donc nécessaire qu'il y ait des moniteurs intelligens sur ce qui mérite ou ne mérite

pas d'être admiré. J'ajoute que si par cet examen un Critique prétendoit anéantir pour toujours une piéce qui fût réellement bonne, il faudroit qu'il fût entierement dépourvû de bon sens; & dans ce cas je le croirois peu capable d'en bien remarquer les beautés & les défauts.

Il résulte de ces réflexions que le sort des critiques, bonnes ou mauvaises, est le même; & que leur vogue passagere n'est pas une raison pour les mépriser. Les sentimens de l'Académie Françoise sur le Cid auroient eu la même destinée que tant de misérables Ecrits ausquels cette Tragédie donna naissance, si l'on n'avoit procuré à cette Critique une espéce d'immortalité, en la joignant aux Poëmes de P. Corneille. Un exemple d'un genre différent éclaircira encore mieux ma pensée.

La Critique de la Princesse de Cleves, par M. de Valincour, est regardée par les connoisseurs, comme le

chef-d'œuvre d'un Ecrivain qui a de la délicatesse dans l'esprit & dans les sentimens ; cependant elle a presque *disparu* , tandis que le Roman a été réimprimé une infinité de fois. Cette unique édition paroîtra-t'elle un préjugé désavantageux ? Ce ne sera pas certainement aux yeux du Philosophe ou de l'homme d'esprit , qui jugent du mérite réel de la critique , indépendamment de cette vogue passagere. La seule critique qui a été imprimée plusieurs fois, est celle que M. Barbier d'Aucour a faite des *Entretiens d'Ariste & d'Eugene* ; mais ces éditions ne sont presque rien en comparaison de celles qui ont été faites du livre du P. Bouhours , à qui on a pourtant reproché d'avoir eu plus de soin des mots que des pensées.

Il faut avouer que ce genre d'ouvrage a trouvé dans notre siécle plusieurs contradicteurs, à qui l'on ne peut refuser de l'esprit & de la capacité;mais quelques - uns sont malheureusement

fuſpects, parce qu'ils n'ont ſignalé leur zele amer, qu'après avoir éprouvé eux-mêmes la force de la Critique ; ils croyent en diminuer l'effet, en employant les couleurs les plus noires; ce qui leur eſt plus facile, que de réfuter les ſolides raiſons qu'elle leur oppoſe. Non contens de décrier le Critique, ils accuſent le public qui le loue, d'ignorance, de vanité & de malignité. Ces déclamations injurieuſes prouvent ſeulement la foibleſſe de l'Auteur cenſuré ; c'eſt l'effet d'un amour propre, aſſez injuſte pour vouloir qu'on reconnoiſſe dans ſes productions, un caractere d'infaillibilité.

Un moderne Ecrivain a employé ſon talent moral & litéraire pour donner une mauvaiſe idée des Critiques. Il les a repréſentés comme des eſprits ſuperbes, ſçachant ſans doute que rien ne nous rend plus mépriſables que l'orgueil. En lui accordant qu'il ſe fait quelquefois ſentir dans leurs Ecrits, s'enſuit-il de là que leurs remarques ſont

mauvaises ? Il me semble entendre un Plaideur qui, après avoir perdu son procès, médit de ses Juges, & leur prête des vices qui ne sont pas incompatibles avec les lumieres & avec la probité. Ces reproches, quand ils seroient fondés en apparence, détruisent-ils la justice & la solidité de l'Arrêt ? Ces sortes de raisonnemens contre les Critiques ne servent qu'à prouver la haine qu'on leur porte, qui est peut-être un effet de la vanité, dont on est si libéral à leur égard. Le genre polémique inspire naturellement une sorte de hardiesse & de confiance ; le stile vif & serré qu'il employe, le combat qu'il occasionne, le choc des raisonnemens différens, tout cela fait naître à un esprit mal intentionné, le soupçon d'orgueil & de vanité : Qu'on examine les Mémoires des Avocats, on y trouvera le même tour ; mais loin de leur reprocher des mouvemens d'orgueil, un homme sage n'y trouve que le ton mâle d'un Orateur, per-

ſuadé de la bonté de ſa cauſe, & obligé de réfuter avec une eſpéce de fierté les raiſons de ſon adverſaire. J'aimerois autant qu'on accuſât d'orgueil & de vanité un Général d'Armée qui charge ſon ennemi avec vigueur.

Le même Auteur, pour humilier & pour avilir les Critiques, leur oppoſe ſans ceſſe qu'ils ſont inférieurs aux Ecrivains qu'ils attaquent. Cela eſt vrai ſans exception à l'égard des grands génies, tels que Corneille & Racine; mais un Critique, qui dans les ouvrages d'eſprit, ſent & apprétie les vrayes beautés, & les défauts couverts d'un voile éblouiſſant, eſt ſans contredit ſupérieur à un Ecrivain médiocre, qui, frappé uniquement des beautés aiſées à diſcerner, n'a pas des yeux aſſez fins, pour appercevoir les traits de génie, qui réſultent de l'art de la compoſition ou de la délicateſſe des ſentimens. Cet Auteur médiocre écrit judicieuſement, il obſerve les regles mécaniques; mais il ne pro-

duit rien qui tende à perfectionner le genre qu'il a choisi ; le Critique au contraire, en dévoilant les grandes beautés d'une piéce, & les défauts spécieux, assure le goût, trace une idée vive de la perfection, & marque la route qui y conduit & celle qui s'en éloigne. Il est certain que l'Académie Françoise n'étoit point capable de faire le *Cid* ; la composition d'un Ouvrage pareil n'étant point du ressort d'une Compagnie Litéraire ; que diroit-on d'un Auteur qui pour avilir sa Critique, viendroit lui opposer son infériorité à cet égard ? Il me semble qu'on auroit raison de rire aux dépens d'un faiseur de semblables Paralogismes. On peut dire, sans manquer de respect à nos Magistrats, qu'ils ne sont peut-être pas capables, faute d'exercice, de faire des Plaidoyers aussi éloquens, des Mémoires aussi nerveux que ceux des Cochins, des le Normands, des Aubris ; cependant leur sagacité natu-

relle, fortifiée par la réflexion & par l'étude des loix, saisit, à travers mille nuages de probabilités & de doutes, le vrai, qui souvent n'a pas été clairement indiqué par aucun des Avocats. Le même Ecrivain a remarqué que les Critiques sont la dupe de leur goût & de leur discernement, s'ils croyent qu'ils auroient évité les fautes qu'ils découvrent dans les Ecrits des autres. Cela peut être; mais quelle induction prétend il tirer contre la critique? Il suffit, pour en établir les avantages, que les fautes qu'elle indique soient bien remarquées, & qu'elles tournent à la perfection du goût & à l'accroissement des lumieres. Une pareille erreur, suggerée par l'amour propre, ne nuit ni à la justesse d'esprit, ni à la solidité des remarques. Voilà ce qu'il faut bien peser.

Je crains qu'on ne me reproche d'inspirer des sentimens d'orgueil aux Critiques, en les comparant à des Généraux d'Armée, à des Juges & à des

Avocats; mais ces comparaiſons, bornées à certains rapports, je ne les ai employées que pour mettre dans une plus grande évidence, les propoſitions que je viens d'établir.

Enfin on a toujours diſtingué les Artiſans & les Connoiſſeurs; ceux-ci ſans exceller dans la compoſition de certains Ouvrages, peuvent, par leur habitude à comparer les belles choſes avec les médiocres, les excellentes avec les mauvaiſes, prononcer ſûrement ſur ce qu'il y a de véritablement beau dans un Poëme, dans un Roman, dans une Hiſtoire, principalement ſur l'art de la Compoſition: il y a des Peintres & des Connoiſſeurs. Mais, dira-t'on, quel mérite a le Critique de découvrir certaines fautes, l'Auteur les a vûes, & n'a pû les corriger; ainſi il ne lui apprend rien de nouveau. Mais où eſt la preuve de ce qu'on avance?

On peut diſtinguer deux ſortes de fautes dans un ouvrage d'eſprit; celles

qui ſe trouvent dans une penſée ou dans des détails de mauvais goût, je les regarde comme un effet de l'inattention de l'Auteur; il les auroit corrigées s'il y avoit penſé; mais ces légéres fautes ne diminuent point le vrai mérite d'un ouvrage d'eſprit. Il eſt toujours bon de les remarquer, non pas pour décrier un excellent Auteur, ce qui ſeroit ridicule; mais pour les éviter. Voilà déja une eſpéce de fautes que l'Ecrivain, dans le feu de la compoſition, n'apperçoit point. Il y en a d'autres qui ſont réelles, & celles-ci loin d'être connues par l'Auteur, il les regarde quelquefois comme des beautés. C'eſt aux fautes de ce genre que la Critique doit s'attacher principalement, lorſqu'il s'agit d'ouvrages d'eſprit. Le grand Corneille ſe félicite dans l'examen de ſon Oedipe, de *l'heureux Epiſode de Théſée* & *de Dircé*. Voici cependant comment * un Critique fin & délicat juge de cet *heureux*

* M. de Valincour.

épiſode. * » Des fautes qu'on ne doit
» pardonner à perſonne, c'eſt quand,
» de deſſein formé & avec une atten-
» tion méditée, un Auteur ôtant du
» ſujet qu'il traite, ce qui pourroit
» l'embellir, il y ſubſtitue des choſes
» qui l'aviliſſent. C'eſt ce qui eſt arrivé
» à Corneille dans ſon Oedipe. Il pou-
» voit traduire la premiere Scéne de
» Sophocle, la plus belle & la plus
» touchante qui ait jamais paru ſur le
» Théatre : il la ſupprime pour nous
» donner un grand benet de Théſée,
» & une folle comme Dircé, qui ſe
» diſent des tendreſſes ſi fades, qu'el-
» les ne ſeroient pas ſupportables dans
» un Opera. « Voilà encore des fautes
qu'un Auteur ne voit pas, & qui ſont
l'objet principal de la critique. Mais ſi
l'Auteur a vû les unes & les autres, &
qu'il n'ait pû les corriger, il faut dire
qu'il manque de goût & d'invention.
Dans ces deux cas, le Critique eſt en

* Bibliot. Franc. T. XVI. premiere partie, pag. 27.

droit d'obſerver ces fautes; parce que ſon but principal n'eſt pas ſeulement d'éclairer l'Auteur ; mais d'arrêter le progrès du mauvais goût, & d'empêcher qu'on n'admire les fauſſes beautés d'un ouvrage d'eſprit.

Mais, dira-t'on, il y a des fautes heureuſes que l'Auteur fait de propos déliberé, parce qu'elles ſont la ſource de mille beautés. Il faut convenir, que ſi les beautés ſont réelles, les fautes ſont excuſables ; mais ſur ce point l'amour propre des Auteurs eſt fertile en expédiens, pour donner un air de beauté à ce qui eſt mauvais, & à ce qui a déplu à toutes les perſonnes de bon goût. Je pourrois citer un Poëte Dramatique moderne, qui a composé des Diſcours pour éclairer le Public ſur des beautés qu'il aſſure ſe trouver dans ſes Piéces & qu'on y chercheroit pourtant inutilement : il n'y a que ſes Admirateurs qui croyent les voir. Ces fautes heureuſes & néceſſaires ſont plus rares qu'on ne penſe, & l'on donne ſouvent ce nom à ce qui n'eſt réelle-

ment qu'une faute inexcusable. On a coûtume de citer pour exemple, Sophocle, qui tire les principales beautés de sa Tragédie, de l'ignorance du meurtre de Laïus, qu'il prête, contre toute raison, à Oedipe. Mais, selon le Critique que je viens de citer, c'est là une *faute grossiere* : & il ajoute qu'il est très-ridicule de supposer que le Poëte Grec n'a pû se passer de cette ignorance, qui est le fondement de toute la Tragédie. » * Car qu'y avoit-il de plus
» aisé, poursuit-il, que de faire tenir
» à Oedipe ce discours? *Je n'ai que*
» *trop, & trop souvent entendu parler*
» *de ce meurtre, & je me reproche de*
» *n'en avoir pas recherché les Auteurs.*
» *Mais puisque l'Oracle me l'ordonne,*
» *je vais en faire une éxacte perquisi-*
» *tion. Je vais commencer par en éxa-*
» *miner les moindres indices, comme si*
» *je n'en avois jamais entendu parler.*
» *Qu'on me dise donc en quel temps, en*
» *quel lieu, &c.* Tout étoit sauvé par

* Ibid. pag. 22.

» là, & l'on eût épargné à Ariſtote la » peine de faire deux regles auſſi fri- » voles que celles qu'on peut lire à ce » ſujet dans ſa Poëtique. « Puiſque cette ignorance d'Oedipe qu'on a ſi longtemps citée comme le modéle des fautes heureuſes, n'eſt qu'une *faute groſſiere* aux yeux d'un homme d'eſprit & de goût; je conclus de là qu'on ſe fait illuſion ſur ce point. Il ne faut pas douter que ſi l'on conſultoit un Auteur ſur des fautes réelles, il ne trouvât des couleurs, pour les juſtifier, & même pour leur donner un air de beauté. Si le Scholiaſte ne manque jamais de raiſons pour tout admirer dans un ouvrage qui n'eſt que ſon enfant adoptif, combien l'amour propre, ſi naturel aux hommes, doit-il être plus fécond & plus ingénieux dans un Ecrivain, dont la tendreſſe pour ſon propre ouvrage, eſt ſi vive & ſi délicate? Le Poëte moderne, dont je viens de parler, pourroit me fournir pluſieurs exemples de cette admiration aveugle. Du reſte ces

prétendues fautes heureuses ne sont presque pas du ressort de la critique, parce qu'elles sont peu communes, & que ce n'est pas dequoi il s'agit ordinairement dans les ouvrages d'esprit.

Mais, dit-on, la critique est aisée, elle ne résulte que de l'habitude à chercher & à trouver ce qu'il y a de défectueux dans un livre, sans rien sentir de ses beautés ; on le dit, mais on ne le prouve point. Ce qui a peut-être donné lieu à ce reproche, c'est que la plûpart des Critiques, au lieu de développer toutes les beautés d'un ouvrages d'esprit, s'attachent principalement à remarquer les défauts ; ainsi au lieu de conjecturer qu'ils les croyent suffisamment connues, on aime mieux leur reprocher de ne pas les sentir. Si la critique est si aisée d'où vient qu'il y a si peu de gens qui la cultivent heureusement ? Tous les bons esprits travaillent d'après l'idée de la parfaite beauté qu'ils ont dans l'entendement ; mais cette idée n'est ni aussi étendue,

ni auſſi lumineuſe dans tous. Il n'y a que les excellens, qui, ſur chaque choſe, peuvent voir clairement & diſtinctement le vrai point de perfection : Mais les traits de ce tableau inviſible, ſont plus ou moins forts, à proportion de l'étude des grands modeles, des bons principes, & de l'application aux objets, ſur leſquels une vûe fine & ſçavante veut s'éxercer Cependant ces excellens génies, dans la chaleur de la compoſition, & par des diſtractions inſéparables de la foibleſſe de l'eſprit humain, perdent quelquefois de vûe cette perfection qu'on admire dans les beaux endroits de leurs ouvrages. C'eſt elle qui fait ſentir plus facilement au Critique ce qui s'en éloigne. Ainſi la bonne critique, en fait d'ouvrages d'eſprit, réſulte de la comparaiſon habituelle du beau avec le moins beau, de l'excellent avec le médiocre, du bon avec le mauvais. Un Critique qui ne ſentiroit point les vrayes beautés, ne démêleroit pas les défauts réels, mais

éblouiſſans, qui ne ſont apperçus que par des yeux ſins & pénétrans; il remarqueroit tout au plus des fautes groſſieres, que lui découvriroient les régles les plus triviales. Je conſidere la critique rélativement aux ouvrages d'eſprit, & aux efforts heureux dont elle eſt capable.

C'eſt donc un jeu d'eſprit de rechercher s'il eſt plus facile aux lecteurs d'appercevoir les défauts d'un ouvrage que d'en bien ſentir les beautés, puiſque ces deux choſes tiennent l'une à l'autre, ſur-tout quand il s'agit de diſſiper l'illuſion des fauſſes beautés, & d'examiner, aux rayons de la raiſon, tout ce qui, ſous un dehors ſéduiſant, eſt réellement mauvais. Il eſt aiſé de voir par tout ce que je viens de dire, que la méditation, le goût, l'eſprit, les lumieres, le diſcernement des vrayes & des fauſſes beautés, doivent, juſqu'à un certain point, ſe trouver dans un Critique, ſans quoi il ne produira rien d'utile, blâmera même ce qui mérite

des louanges, & louera ce qui doit être censuré.

La critique, dit-on, est odieuse, elle ne sert qu'à divertir les Lecteurs aux dépens des Ecrivains. Ce reproche semble d'abord ne regarder que le ton de la critique. Quel doit être son langage? Doit-elle toujours parler gravement, ou donner quelquefois un tour naïf, agréable & plaisant à ses idées; quand il s'agit d'une Tragédie, d'un Roman, & de tout autre ouvrage d'esprit, plus amusant que sérieux? L'Académie Françoise a donné l'exemple d'une critique entiérement sérieuse, mais qu'on considere que ce ton étoit seul convenable à une compagnie Litéraire, qui d'ailleurs étoit en droit de parler avec une certaine autorité, puisque Messieurs Corneille & Scudery l'avoient choisie pour arbitre de leur differend. Cette critique est regardée, avec raison, comme un modéle, par rapport à la justesse des observations; mais le ton dogmatique que

l'Académie a pris, ne convient point à des particuliers. Du reste, il paroît qu'il y a des choses dans la critique d'un ouvrage d'esprit, qu'il faut traiter sérieusement, & qui ne peuvent être éclaircies que par des réflexions, ou par des principes déja établis. D'ailleurs la sage critique fait quelquefois l'apologie de quelques endroits attaqués par des Censeurs ou passionnés, ou peu éclairés. Mais quand les fautes sont visiblement contre le bon sens, ou contre les régles, il paroît inutile de s'épuiser en raisonnemens, pour les mettre dans une certaine évidence. Il suffit alors de les définir ou par une épithete, ou par une saillie agréable, pourvû qu'elle n'ait rien de personnel, & d'offensant. C'est dans ces occasions qu'un trait plaisant tient lieu des plus solides raisonnemens : il les indique rapidement à l'homme d'esprit & de goût. En un mot il est le sel de ce genre d'ouvrages : car vouloir rendre raison de tout, & tout expli-

quer

quer, c'est se défier à tout moment de la pénétration de ses lecteurs, c'est les priver du plaisir de découvrir les petites taches. D'ailleurs le critique doit chercher à leur plaire; le ton toujours didactique les ennuyeroit bien-tôt; il leur faut un polémique qui ne soit ni soporatif, ni monotone. Tantôt il réfute sérieusement les points les plus importans, tantôt il arrive au même but par un trait plaisant & agréable, mais qui a rapport à l'ouvrage, & jamais à la personne de l'auteur. Telle est la route qu'ont suivi les critiques les plus estimés & les plus délicats. Qu'on lise les Lettres de M. de Valincour, sur le Roman de la Princesse de Cleves, les Sentimens de Cléante sur les Entretiens d'Ariste & d'Eugene, on y trouvera cette variété de tons, qui seule peut satisfaire l'esprit, & remuer agréablement l'imagination. Ce même goût se fait sentir dans la plûpart des critiques modernes des ouvrages litéraires. C'est le mélange du sérieux &

de l'agréable qui ſauve l'ennui, preſqu inſéparable du genre didactique.

De la maniére dont s'exprime l'Auteur que j'ai en vûe, on diroit que les critiques ne travaillent que pour divertir les lecteurs, en ſorte qu'il n'y a aucune utilité à retirer de leurs écrits. Je conviens qu'il y a eu des critiques de cette eſpéce ; mais comme la plûpart joignent l'utile à l'agréable, il y a de l'injuſtice à les ériger tous en Ariſtarques comiques. C'eſt une invention groſſiére pour décrier la critique dont le principal mérite eſt d'inſtruire d'une maniere amuſante.

Ce Panégyriſte des examens ſérieux voudroit qu'on fit un calcul exact des beautés & des défauts d'un ouvrage d'eſprit, & qu'on rendit raiſon de tout ce qui plait ou déplait. Mais cette Arithmétique ne feroit-elle pas triſte & ennuyeuſe? N'y a-t'il pas des beautés & des défauts qui frappent généralement tous les eſprits cultivés? Faire remarquer ſcrupuleuſement l'obſerva-

tion des régles les plus triviales, feroit le travail le plus inutile & le plus importun. La fonction du critique eft donc de remarquer les grandes beautés, l'art qui régne dans une piéce, les traits véritablement originaux ; le bon goût de l'Auteur dans le ftyle & dans la compofition, & de difcerner en même temps les fauffes beautés, les penfées déplacées, ou qui manquent de naturel & de jufteffe, le mauvais goût de l'Auteur, les inventions outrées ou peu raifonnables, s'il s'agit d'un ouvrage d'imagination, & les vices dont le ftyle peut être infecté. Mais ce double examen ne doit pas toujours avoir le fafte de la dialectique ; le bon Critique appuye, à la vérité, fur les points importans ; mais pour le refte, il ne laiffe qu'entrevoir les raifons qu'il a de louer ou de blâmer ; il ne veut que donner de l'exercice à l'efprit de fes Lecteurs, femblable à cette Bergere de Virgile, qui ne fe laiffant voir qu'un inftant, fe cachoit pour irriter la curiofité.

Et fugit ad ſalices & ſe cupit ante videri.

Je ne doute point que les perſonnes deſintereſſées ne goûtent ces réflexions ; mais je prévois que ceux dont une pareille critique peut être l'objet, n'en ſeront point contens. Quelques-uns en font même une affaire de conſcience, & ſoutiennent qu'il n'eſt pas permis de critiquer un Auteur vivant. N'eſt-il pas cruel, diſent-ils, pour un Ecrivain qui a ſué pour acquérir l'eſtime de ſes contemporains, de ſe voir déchu de cette eſpérance ? N'eſt-ce pas lui dérober une partie de ſa gloire, en dévoilant des défauts qui auroient échapé à pluſieurs Lecteurs ? D'ailleurs la crainte d'une critique ſévere dégoute les jeunes Ecrivains, & les empêche d'exercer leur talent. Il eſt étonnant qu'on propoſe ſérieuſement de pareilles objections. L'eſtime des contemporains & de la poſtérité, eſt dûe à l'excellent & au bon Ecrivain ; quelques remarques ſur des endroits défectueux ne ſçauroient l'en priver, par-

ce qu'il reste toujours assez de beautés qui lui assurent cet avantage : Les fautes qu'on lui reproche sont des marques de la foiblesse & de l'incertitude naturelle de l'esprit humain. Il faut avouer qu'à l'égard de l'Auteur médiocre, comme la critique découvre beaucoup plus de taches, elle ne lui laisse qu'une petite portion de gloire ; mais ce n'est pas un larcin. » Ceux qui, » par quelque désir de gloire, dit l'A-» cadémie Françoise *, donnent leurs » ouvrages au Public, ne doivent pas » trouver étrange que le Public s'en » fasse le juge. Comme le présent qu'-» ils lui font, ne procéde pas d'une vo-» lonté tout-à-fait desinteressée, & qu'-» il n'est pas tant un effet de leur libé-» ralité, que de leur ambition, il n'est » pas aussi de ceux que la bienséance » veut qu'on reçoive sans en conside-» rer le prix. Puisqu'ils font une espé-» ce de commerce de leur travail ; il

* Sentimens de l'Académie Françoise sur le Cid, p. 1. de la premiere édition.

» eſt bien raiſonnable que celui auquel
» ils l'expoſent, ait la liberté de le pren-
» dre, ou de le rebuter, ſelon qu'il le
» reconnoît bon ou mauvais. Ils ne
» peuvent, avec juſtice, deſirer de lui
» qu'il faſſe même eſtime des fauſſes
» beautés que des vrayes, ni qu'il paye
» de louange ce qui ſera digne de bla-
» me. «

Loin de craindre que la critique ne décourage les Auteurs, je ſuis perſuadé qu'elle excite le génie des excellens, qu'elle éclaire le diſcernement des bons, & qu'elle donne aux médiocres aſſez de force pour ſe ſurpaſſer. Sans accumuler les autorités, il me ſuffira de rapporter ce que dit, à ce ſujet, l'Académie Françoiſe dans l'ouvrage que je viens de citer. * » Il faut
» que les remarques des défauts d'un
» Auteur ſoient des avertiſſemens qui
» lui donnent de nouvelles forces, &
» que ſi l'on coupe quelques branches
» de ſes lauriers, ce ne ſoit que pour

* Pag. 5. & 7.

» les faire pousser.... La louange nous » fait souvent demeurer au-dessous de » nous-mêmes, en nous persuadant » que nous sommes déja au-dessus des » autres, & nous retient dans une mé- » diocrité vicieuse, qui nous empêche » d'arriver à la perfection. Au contrai- » re, le blâme qui ne passe point les » termes de l'équité, dessille les yeux » de l'homme que l'amour propre lui » avoit fermés, & lui faisant voir com- » bien il est éloigné de la carriere, » l'excite à redoubler ses efforts pour » y parvenir. «

Enfin, pour finir la discussion des objections, ou plûtôt des prétextes qu'on fait naître, on soutient que toute critique litéraire est personnelle. Rien ne tient plus à nous-mêmes, dit-on, que nos productions, & ce n'est que par une abstraction chimérique qu'on tache de séparer l'ouvrage de la personne; il est comme le vase qui contient la fleur, &, pour ainsi dire, l'élixir de notre esprit. Ainsi c'est attaquer les

gens par l'endroit le plus délicat, que de faire voir au Public qu'ils raisonnent mal, ou qu'ils ont pris pour beauté ce qui n'est qu'un monstre. Ils seroient moins blessés si on leur reprochoit des défauts corporels, parce qu'ils sont visibles, & que d'ailleurs ils sont involontaires; au-lieu que les défauts spirituels, cachés à la plûpart des gens, sont notre propre ouvrage. Il n'y a rien que d'éblouissant dans cette objection. Un Auteur en imprimant son livre, est censé prendre le Public pour juge. Dès-lors il n'est plus fondé à dire que son esprit & sa personne ne sont qu'une même chose; puisqu'on n'exerce qu'une justice qu'il a tacitement demandée, ou à laquelle il s'est soumis volontairement par l'impression de son ouvrage. Représentez-vous un Athléte, qui trouve mauvais qu'on critique son peu d'adresse: Ne lui répondroit-on pas, ou qu'il devoit s'être plus long-temps exercé, ou s'abstenir de paroître en public s'il ne vou-

loit pas être exposé à la critique ? En vain diroit-il qu'on médit en même temps de son bras & de son ame qui en dirige les mouvemens. On ne feroit que rire d'une pareille apologie.

Je croirois abuser de la patience de mes Lecteurs, si je m'arrêtois à leur prouver que le talent d'Ecrivain est distingué de la probité, & de l'honneur, qui ne doivent jamais être attaqués dans une critique litéraire.

Il faut avouer cependant qu'elle attaque un dangereux ennemi : c'est l'amour propre, qui, dans la composition d'un ouvrage d'esprit, fait souvent envisager à l'Auteur une moisson de gloire. L'amour propre irrité, est capable des plus grands emportemens, & c'est de cette source qu'est née cette profusion d'injures, qu'on lit toujours avec peine, dans les écrits de plusieurs Sçavans, dont les mœurs pures & le sçavoir méritent, sans exception, l'estime des connoisseurs. Des esprits véritablement philosophes auroient honte de

pareils excès; mais puiſque la vertu & les lumiéres n'ont pû réprimer cette vivacité également condamnée par les maximes de l'Evangile & du monde poli, il faut que le Critique évite avec ſoin tout ce qui peut la réveiller avec quelque apparence de raiſon. Pour cela il doit s'abſtenir de toute raillerie, maligne, piquante, ou trop vive, quoiqu'il n'y entre rien de perſonnel, parce qu'elle fait voir qu'on mépriſe celui qui en eſt l'objet; ſentiment injuſte, & qui révolte avec raiſon. C'eſt pour cela que je ne conſeillerois pas à un Critique de prendre pour modéle M. Barbier d'Aucour, dont les railleries ſont quelquefois trop fortes & trop mordantes, il faudroit ne ſe permettre, dans ce genre d'ouvrages, que les plaiſanteries qu'on feroit en préſence de l'Auteur même, s'il étoit notre ami. Que le Critique, en qui je ſuppoſe la politeſſe des honnêtes gens, mette ſon eſprit & ſon cœur dans une diſpoſition ſi ſage, il ne bleſſera perſonne;

ou du moins s'il y a des esprits assez délicats pour s'offenser d'un badinage innocent, il trouvera autant d'Apologistes, que d'Arbitres judicieux des procédés que l'honnêteté & la politesse prescrivent dans de pareilles occasions. Mais le Critique doit toujours se souvenir qu'il n'écrit pas pour humilier ou pour avilir un Ecrivain; disposition qui ne s'accorde ni avec l'humanité, ni avec la politesse; mais pour l'instruction de ses Lecteurs; qu'il ne peut être trop modeste & trop circonspect, & qu'il n'atteint son but qu'autant que sa critique est conforme à l'Arrêt prononcé par les connoisseurs, qui, en fait d'ouvrages d'esprit, acquiert un certain degré de publicité. Un Critique méprisant, décisif, & prodigue d'injures, satisfait d'abord la malignité du cœur humain; mais un moment de réflexion le rend odieux à l'homme sage & poli. Une autre régle que le Critique doit observer, est de se mettre à la place de l'Ecrivain dont il anatomise

l'ouvrage, & de ſe demander s'il ſeroit content des procédés qu'il veut avoir pour lui. Je ſoutiens que, par rapport à ce qu'on appelle raillerie, il ne faudroit jamais perdre de vûe ce principe : Ne faites point aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous même. Enfin, le Critique ne doit attaquer que les endroits répréhenſibles, & ne louer que ce qui eſt eſtimable, en ſorte que la raiſon & l'équité brillent dans ſes jugemens.

Le Critique le plus coupable eſt celui qui ſe joue hardiment de la vérité ; qui veut donner pour bon ce qui eſt mauvais, & pour mauvais ce qui eſt bon, ou qui ne découvre que le foible d'un ouvrage ; c'eſt ériger la Critique en charlatanerie, ou en école de mauvaiſe foi. On a beau me vanter l'adreſſe du Critique, le mauvais uſage qu'il en fait, me révolte. J'aime cent fois mieux celui qui, moins pénétrant, eſt ami de la vérité ; je ſuis dumoins aſſûré qu'il me rend naïvement compte de ſes

ſentimens. Du reſte, le Critique aſſez peu jaloux de ſa réputation, pour ne pas reſpecter la vérité, ne fait tort qu'à lui-même: qu'il ſe détrompe, le Public n'eſt pas la dupe de ſes déciſions, il ne regarde qui que ce ſoit, comme l'arbitre infaillible des ouvrages d'eſprit, & n'adopte que les jugemens dont la vérité ſe fait ſentir. Ce ſont les paſſions qui ſont ordinairement la ſource de l'abus de la critique: on hait un Auteur, on cherche à l'avilir, quoique ſon livre ſoit rempli d'excellentes choſes; des yeux fermés pour elles, ne s'ouvrent que pour voir les taches, & la haine eſt toujours prête à appliquer les couleurs les moins flatteuſes. Aime-t'on un Ecrivain qui n'eſt que médiocre, on jette un voile ſur les fautes qui dominent quelquefois dans ſon livre, & l'on exagere les plus petites beautés? Les Critiques devroient cependant ſe perſuader que l'amour de la vérité eſt l'ornement de leur goût & de leurs jugemens, que c'eſt elle qui doit les régler,

& que sans cette disposition, l'esprit, trompé par le cœur, & affranchi de l'empire de la raison, fait autant de faux pas, & n'embrasse que le mensonge & l'erreur.

Cette partialité a contribué à décrier la critique auprès d'un grand nombre de gens qui ne distinguent point un art, de l'abus qu'on en peut faire. En reconnoissant que la critique est nécessaire pour la perfection du goût & l'acroissement de lumiéres, disons en même-temps qu'elle doit être exempte des vices qui la font hair ; & ornée de tout ce qui la rend utile & agréable. » Si la censure demeuroit dans les » bornes convenables, dit l'Académie Françoise, * on pourroit dire » qu'elle ne seroit pas moins utile » dans la République des Lettres, » qu'elle le fut autrefois dans celle de » Rome, & qu'elle ne feroit pas moins » de bons Ecrivains dans l'une, qu'elle

* Sentimens de l'Academie Françoise sur le Cid. pag. 6. & 9.

» a fait de bons Citoyens dans l'autre...
» Les connoiſſances qui ſont eſti-
» mées les plus belles, ſont preſque
» toutes ſorties de la contention des
» eſprits ; & il eſt ſouvent arrivé que
» par cette heureuſe violence on a tiré
» la vérité du fond des abymes, & que
» l'on a forcé le temps d'en avancer la
» production. C'eſt une eſpéce de guer-
» re qui eſt avantageuſe pour tous, lorſ-
» qu'elle ſe fait civilement, & que les
» armes empoiſonnées y ſont défen-
» dues. C'eſt une courſe, où celui qui
» emporte le prix, ſemble ne l'avoir
» pourſuivi que pour en faire un pré-
» ſent à ſon rival. « Cette Compagnie
d'Ecrivains célébres ajoute quelques
autres raiſons également ſolides. Pour
faire voir combien cette averſion pour
la critique eſt déraiſonnable, il ſuffit
de conſidérer que critiquer n'eſt autre
choſe que juger, & que diſputer ce
droit aux hommes, c'eſt leur preſcrire
de ne donner aucun exercice à leur eſ-
prit & à leur raiſon ; enfin que l'impreſ-
ſion des ouvrages autoriſe celle des ju-

gemens. Il ſeroit inutile de dire qu'il faut ſe borner à tracer le plan d'un livre, & laiſſer une entiére liberté aux Lecteurs de l'apprétier; outre qu'un pareil projet eſt chimérique, pourquoi la conteſter à un Ecrivain, qui, par les réflexions qu'il a faites, eſt plus à portée de fixer le vrai mérite d'un ouvrage d'eſprit? Car je ſuppoſe toujours qu'il ſe propoſe d'inſtruire & d'éclairer, mais ſans inſulter l'Auteur, qu'on diſpoſe à ſe rendre à la vérité quand elle lui eſt préſentée ſans fadeur & avec décence.

Aux avis d'un Cenſeur tu ne dois déferer
Qu'autant qu'il aura ſçu t'inſtruire & t'éclairer:
Mais, que de ſes raiſons, ta raiſon convaincue
Embraſſe avec plaiſir la vérité connue.
Sans foibleſſe & ſans honte on céde à la raiſon;
D'un éloge impoſteur crains le fatal poiſon;

La louange te plaît, tu veux qu'on t'applaudiſſe,
Chacun t'applaudira, par grace, ou par malice,
Auſſi-bien que l'ami, l'ennemi complaiſant
Nourrira tes défauts en les canoniſant. *

Du reſte, la critique ne doit avoir pour objet que les excellens, les bons & les médiocres Ecrivains; car pour ceux qui ne peuvent être compris dans l'une de ces claſſes, ce ſeroit perdre le temps que de l'employer à l'examen de leurs productions. Il faut encore apprétier diverſement les fautes des Ecrivains, qui méritent d'être examinés. Ce qui n'eſt que négligence dans les ouvrages admirables, eſt une véritable faute dans un Ecrivain médiocre, qui doit ſe dire à lui-même:

* Art de prêcher, Chant II.

Un long amas d'honneurs rend Thésée excusable ;
Aucuns monstres par moi domptés jusqu'aujourd'hui,
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.

C'est une réfléxion que j'emprunte de M. de Valincour *, & qui terminera la premiére partie de cette Préface, où je me suis proposé de dissiper les objections éblouissantes qu'on a faites de nos jours contre la critique, & d'en montrer les avantages, quand elle est maniée par un Ecrivain dont les lumiéres égalent le bon goût & la politesse. Je ne l'ai considerée, d'une maniére générale, que par rapport à certaines productions de l'esprit humain, comme les Poëmes Dramatiques, l'Epopée, &c. les Romans, parce que ce sont là principalement les ouvrages sur lesquels la critique peut s'égayer innocemment. D'ailleurs les matieres trai-

* Bibliot. Franç. T. XVI. premiére Part. p. 26. & 27.

tées dans ces deux volumes, éxigeoient que je me bornasse à ces réflexions, ausquelles je me propose de donner plus d'étendue dans un Traité de la critique qui sera au commencement de l'ouvrage que j'ai annoncé dans cette Préface; mais je serai attentif à éviter un écueil, où tombent certains critiques. Pleins de l'idée de la perfection, ils condamnent tous les ouvrages qui en sont un peu éloignés; sans considérer que chaque siécle n'a eu qu'un certain degré de lumiére, devenue plus grande par la succession des temps. Ainsi tel ouvrage qui seroit aujourd'hui médiocre, passoit, avec raison, pour admirable, dans le siécle où il a été composé, parce que pour le faire il falloit avoir plus d'esprit & de goût qu'on n'en avoit alors. Le crépuscule & l'aurore doivent précéder le grand jour. Ce n'est que par l'étude du cœur humain, & par des expériences répétées, que le goût des vraies beautés s'est épuré. Rendons justice à ceux qui se sont char-

gés de les faire, & sous prétexte d'éxalrer le goût, ne méprisons pas les régles, qui bien considerées n'en sont que l'expression, & sans lesquelles le plus heureux génie marche à l'aveugle. Qu'on se détrompe : avec de l'esprit & avec du goût, on discernera ce qu'il y a de beau & de vicieux dans un ouvrage d'esprit ; mais si l'on n'y joint l'étude des grands modéles, & la connoissance des Belles-Lettres, on ne sera point en état de rendre raison de ce qui plaît ou déplaît, & d'instruire solidement ses Lecteurs. J'ai jetté en passant ces réfléxions, parce que je vois des gens d'esprit qui médisent de plusieurs Ecrivains du dernier siécle, & qui en donnant au goût & à l'esprit une supériorité qui n'est point contestée, sont les Apôtres de l'ignorance. Ils inspirent la paresse & une pernicieuse témérité aux jeunes Ecrivains, qui se croyant par là dispensés d'étudier, se persuadent facilement qu'ils n'ont besoin d'aucun secours étranger pour de-

venir de bons Ecrivains, & conçoivent pour eux-mêmes une orgueilleuse admiration, qui est véritablement la fille de l'ignorance, & la ruine du bon goût.

§. II.

Examen des Piéces contenues dans ce Recueil.

APrès avoir fait voir que le talent de l'invention, & l'exercice du jugement, sont deux choses distinguées ; & qu'il est permis à l'un d'apprétier l'autre, je vais parler des Piéces contenues dans ces deux Volumes. Comme les idées générales doivent précéder les idées particulieres, j'ai cru que pour donner à ces differens morceaux un ordre convenable, je devois imprimer d'abord ceux où il s'agit du caractere de la Tragédie, & du génie de Corneille & de Racine. J'ai ensuite rangé, suivant la date des années, les critiques de plusieurs Tragédies de ces deux illustres Poë-

tes. Mais ne m'étant proposé que de retracer aux Lecteurs les jugemens qu'on en a faits, peu de temps après leur représentation, je me suis abstenu de recueillir des dissertations modernes, inserées dans quelques ouvrages périodiques. Quelques détails où je vais entrer, feront connoitre ces diverses Piéces.

I. *Entrétien sur les Tragédies de ce temps.*

La représentation de l'*Iphigénie* de Racine en 1675. donna lieu d'observer que la tendresse d'Agamemnon, les inquiétudes de Clytemnestre, la douceur extréme de l'un & de l'autre, la constance d'Iphigénie, & le péril de cette innocente Princesse avoient touché & plû davantage que l'amour d'Achille. Cette observation düe à l'expérience, donna lieu à M. l'Abbé de Villiers de composer un Dialogue ingénieux, pour faire voir qu'on pourroit faire de belles Tragédies sans l'a-

mour tendre & paſſionné des amans. Cléarque fait les objections, & Timante les réſout. Sans être ici leur fidele écho, il me ſuffit de remarquer que l'un & l'autre conviennent de l'effet, produit par les ſentimens d'Agamemnon, de Clytemneſtre & d'Iphigenie; mais que, ſelon Cléarque, la Piéce de Racine n'auroit pû ſe ſoutenir ſans l'amour d'Achille. Timante reconnoît que la forme que le Poëte a donnée à ſa Tragédie, éxigeoit cette paſſion, & qu'on auroit trouvé fort étrange qu'Achille demandât Iphigénie en mariage, s'il ne l'avoit point aimée. Il dit donc, en faiſant abſtraction de Racine, qu'on peut faire une belle Tragédie ſans amour. Cléarque voudroit une Piéce dans ce goût, qui eût réuſſi; l'exemple des Grecs qui ont fait, avec ſuccès, des Tragédies ſans amour, le touche peu, parce qu'ils ont mis ſur leur théatre des choſes qui paroitroient ridicules ſur le nôtre. Cela donne lieu à Timante de faire

voir que le goût des Anciens n'eſt pas auſſi différent qu'on le penſe, de celui des François. La religion & la forme de gouvernement ſont les plus grandes différences; mais dans les ouvrages d'eſprit, les Grecs devoient agir par les mêmes lumieres par leſquelles nous agiſſons; ils avoient là-deſſus les mêmes vertus à ſuivre, les mêmes bienſéances à garder, les mêmes raiſons à conſulter; ces choſes ſont de tous les temps. Quelle raiſon pouvoient-ils avoir de bannir de leur Théatre l'amour qui nous plaît tant? Les Grecs n'étoient pas moins amoureux que nous; du temps de Sophocle, la paſſion de Périclès pour Aſpaſie étoit célébre; le Poëte, ami de ce Général des Athéniens, auroit pû en faire une peinture délicate dans ſes Tragédies: la douceur de la Langue Grecque, que Sophocle parloit ſi bien, lui auroit fourni les expreſſions les plus tendres. Il n'en falloit pas davantage pour rendre ſes Tragédies auſſi paſſionnées que les nôtres

nôtres, s'il eût cru que la galanterie des Athéniens, étoit une raiſon aſſez forte pour l'obliger de faire voir ſur la ſcéne une peinture de tous les mouvemens de l'amour. Ce grand Poëte, au lieu de faire dire à Antigone mourante tout ce qu'elle dit de ſon amitié pour ſon frere, lui auroit prêté les diſcours les plus tendres pour le jeune Prince Hemon, & ce jeune Prince auroit ſoulevé toute l'armée en faveur de ſa Maîtreſſe, & ſeroit venu expirer à ſes pieds; les Dames, & la jeuneſſe d'Athenes auroient applaudi à cet étalage de tendreſſe. Il eſt vrai-ſemblable que Sophocle auroit ſaiſi l'occaſion de mériter ces applaudiſſemens, s'il n'eût pas fait plus de ſcrupule que nos Auteurs, de faire paroître l'amour ſur le Théatre. Cléarque attribue à la coûtume du Pays le peu de tendreſſe que Sophocle a donné à ſes perſonnages; mais Timante lui fait voir que ce qui regarde les mœurs & la vertu étant du domaine de la raiſon, ne ſçauroit en-

trer dans les coûtumes des nations. Il reconnoît cependant que dans les Tragédies d'Euripide & deSophocle, il y a des descriptions basses ; mais elles étoient accordées à la complaisance pour le peuple qui avoit tant d'autorité dans une République. Il avoue encore qu'Euripide auroit dû ne pas représenter Achille si peu galant, pour fuir l'entretien de Clytemnestre : mais il tire de-là une preuve de l'attention des Poëtes, à éviter tout ce qui pouvoit autoriser le libertinage de la jeunesse Athénienne.

Cette derniere réflexion conduit les interlocuteurs à examiner s'il y a du danger à voir les Tragédies ; & il résulte des raisonnemens de Timante, que l'amour seul rend la Comédie mauvaise : c'est pour cela qu'il voudroit des Tragédies sans amour. Parmi les autres passions, les unes produisent des sentimens vertueux, les autres sont des vices qui inspirent une certaine horreur ; ainsi la peinture

des unes & des autres, ne ſçauroit être dangereuſe : mais l'amour eſt une paſſion engageante, ſur-tout dans la bouche d'un Heros, ou d'une Princeſſe vertueuſe. Ce n'eſt point l'art que Timante attaque : mais l'ouvrier qui péche contre le but & l'intention de l'art, en allumant une paſſion criminelle dans un cœur, où il ne doit faire germer que la crainte, la terreur, & la pitié.

Timante en donnant le nom d'amour à la galanterie, qui a infecté la Tragédie Françoiſe, s'eſt accommodé au langage vulgaire : mais cette galanterie n'eſt qu'une paſſion comique & badine, que » nos Poëtes, ajoute » un excellent critique, *baptiſent très- » mal à propos du nom de l'amour, » qui étant une des plus violentes, & » peut-être la plus violente de tou- » tes les paſſions, eſt comme toutes » les autres tyrans du cœur humain,

* M. Rouſſeau dans ſa Lettre à M. Ricoboni page 25 du Tome. II. de *l'Hiſt du Théatre Italien.*

» du ressort de la Tragédie, pourvû » qu'elle soit peinte de ses couleurs » propres, & non pas du coloris faux » de nos Romans & de nos Opéra; » pourvû que les effets en soient tra- » giques, comme dans Hermione & » dans Phédre, pourvû qu'on la re- » présente accompagnée du trouble, » des inquiétudes, des remords, & » de toutes les autres violentes agita- » tions qui en font le caractére. En un » mot, pourvû que les Héros y » soient amoureux, & non-pas dis- » coureurs d'amour. » L'amour Tragique & malheureux, instruit, interesse, & inspire une secrete horreur. Timante auroit dû faire cette distinction : mais son zéle pour la saine morale l'a emporté plus loin qu'il ne falloit.

Cléarque se rend aux raisonnemens de son ami sur les dangers des Tragédies pleines d'amour : mais il prétend que des piéces où il n'y en auroit point, seroient ennuyeuses. Ti-

mante le ramene à l'Iphigénie, où les ſentimens d'Agamemnon, de Clytemneſtre & d'Iphigénie, ont autant plû que l'amour d'Achille, ſans lequel il eût été aiſé de ne pas s'ennuyer à cette piéce. Il n'eût fallu pour cela que le repréſenter poſſedé du déſir de la gloire, ou de ſon ambition, & s'intereſſant à la conſervation d'Iphigénie, pour faire voir qu'il avoit du crédit dans l'armée. En lui prêtant ces ſentimens, le Poëte l'auroit peint avec les traits qui le caractériſent. Il auroit pû encore conſerver le perſonnage de Ménélas qui eſt dans Euripide, & le faire entrer dans l'intrigue, par quelque paſſion auſſi forte que l'amour; enfin faire paroître Oreſte en âge de contribuer à l'embelliſſement de la piéce. Toutes ces reſſources auroient mis le grand Racine en état de faire une piéce ſans amour. Cléarque s'obſtine à nier le ſuccès d'une pareille Tragédie, qu'il voudroit voir pour le croire. Timante lui rappelle l'heu-

reux effet de la tendresse d'Iphigénie pour un pere, de ses empressemens pour en être caressée, & du tendre embarras d'Agamemnon, qui ont fait verser tant de larmes. Il ajoute que les plus belles Tragédies, jouées depuis trente ans, se sont soutenues par d'autres beautés que celles de l'amour, & que les endroits qui y plaisent le plus, sont presque tous ou de politique, ou de vengeance, ou de quelque puissant interêt. Cornelie, Cléopatre & Andromaque ne respirent que la vengeance. Rien de plus touchant que l'embarras extrême de Phocas dans *Héraclius*, lorsqu'il cherche un fils entre deux Princes, qui ne veulent point le reconnoître pour pere. Quel Heros plus intéressant que Nicoméde, méprisant les menaces de ses ennemis, qui sont près de l'accabler. Quoi de plus beau que la scéne où Auguste délibere s'il doit quitter l'Empire, que l'entrevûe de Sertorius & de Pompée, & que le dessein for-

mé par Mithridate de porter la guerre jusqu'à Rome. Pourquoi ne pourroit-on pas trouver dans ces passions, un interêt capable de soutenir l'action depuis le commencement jusqu'à la fin ? Timante montre avec la même force que ces passions sont plus propres que l'amour à exciter la crainte & la terreur, qui sont l'ame de la Tragédie ; & il fait voir que des piéces sans amour plairoient aux connoisseurs, aux courtisans & aux Dames vertueuses.

Cléarque ajoute qu'elles s'accommoderoient encore mieux des Tragédies Chrétiennes. Timante prend delà occasion de tracer la voie de les rendre interessantes, sans choquer la religion. Ce sujet est traité avec beaucoup d'esprit & de goût : le christianisme offre des Heros plus grands que César & Alexandre, & des sentimens plus nobles & plus vertueux que ceux de l'ancienne Rome. Les Tragédies saintes, & les profanes, où il n'y auroit point d'amour, feroient une sour-

ce de nouvelles beautés ; au lieu que de la maniere dont on conſtruit les piéces modernes, elles ſemblent jettées dans le même moule ; ce ſont les mêmes caracteres, & preſque la même intrigue ; c'eſt un amour violent auquel on s'oppoſe ; c'eſt une jalouſie qui trouble la félicité de deux Amans. Quelle ſource de nouveautés ne feroient pas les Heros du chriſtianiſme, s'ils étoient peints par des mains habiles, qui ſçauroient faire ſervir les paſſions nobles dont ils ſeroient agités, à l'éclat de la religion. Timante inſinue que le grand Corneille, quoique dans ſa vieilleſſe, étoit encore en état de fournir cette carriere avec ſuccès, parce que les ſentimens héroïques forment ſon vrai caractere. Il juge auſſi que Racine ſeroit capable de réuſſir dans la même entrepriſe, qui ſeroit un écueil pour des auteurs médiocres. Il ajoute qu'on peut faire des Tragédies ſans y mettre des femmes, parce qu'excepté l'a-

mour, toutes les autres passions peuvent se soutenir sans elles. Enfin, il recommande aux Auteurs qui introduisent des femmes sur le Théâtre, de les faire paroître dans la modestie & la retenue qui est le propre de leur sexe; il rappelle à ce sujet les Grecs qui nous ont donné l'exemple d'une vertueuse délicatesse que nous ne sçaurions trop imiter.

Ce Dialogue, écrit d'une maniere agréable, & semé de divers faits curieux, renferme des reflexions où brillent le bon goût & la connoissance exacte du Théatre, ancien & moderne. Des Plagiaires effrontés en prose, & en vers, ont récemment debité de pareilles maximes, comme s'ils avoient la gloire de les avoir trouvées les premiers: mais l'impression de ce Dialogue découvrira facilement leur larcin aux Lecteurs désintereſſez.

II. *Parallèle de Corneille & de Racine.*

M. de Longepierre, à la priere du célebre Baillet, entreprit en 1686 de faire le parallèle de Corneille & de Racine. Le premier qui étoit mort, laissoit au critique la liberté d'apprétier ses beautés & ses défauts : mais comme le second étoit vivant, & qu'il avoit des amis puissans & accrédités, le Critique n'en a pas usé de même; loin de lui imputer quelque défaut, il ne fait que lui prodiguer la louange, & lorsqu'il est forcé d'accorder à Corneille des qualités supérieures, il a soin de remarquer ce qui peut les déparer. Cette affectation politique regne dans tout le parallele, où certaines nuances sont pourtant finement remarquées, & où l'on sent un goût exquis pour le Théatre, & une connoissance exacte des vraies & des fausses beautés, dans les ouvrages

d'eſprit. Mais ce paralléle eſt diffus, & plein de répétitions.

Malgré toutes les louanges dont il accable Racine, tout Lecteur pénétrant aimeroit encore mieux être Corneille avec ſes défauts ; parce qu'à ſuivre le fil des idées du Critique, les ſentimens héroïques, la belle ordonnance de la Tragédie, le ſublime, les ſituations nobles & grandes ; en un mot tout ce qui dépend du génie eſt l'appanage de ce grand Poëte, tandis que Racine, embelli par le critique, ne paroît qu'homme d'eſprit. Il ne ſeroit pas difficile de réfuter le Critique en pluſieurs points.

Il aſſure que les portraits de Corneille ne ſont pas toujours reſſemblans : mais il n'en donne aucune preuve ; cependant ils ſont ordinairement conformés à la vérité, comme on verra bien-tôt ; c'eſt avec la même juſteſſe qu'il attribue à Racine une intelligence du Théâtre, égale à celle de Corneille. Quelle preuve en donne-

t'il ? La Tragédie de Bajazet, qui en effet, du côté de l'art, eſt un chef-d'œuvre. Mais ſuffit-elle pour établir une égalité générale ? Il y auroit bien des choſes à dire ſur leur différente maniere de traiter les paſſions ; l'un manie l'amour & les paſſions tendres en Philoſophe qui les ſubordonne toujours au devoir. L'autre les fait agir en homme qui a le cœur extrêmement tendre & ſenſible, & qui veut que l'amour domine toutes les autres paſſions.

Le premier donne à la terreur & à la crainte, des motifs grands, nobles, & élevés ; le ſecond fait naître ſes ſentimens, d'une ſource plus commune, & les met par-là au niveau de la plûpart des Spectateurs. En un mot Corneille met en général plus de nobleſſe, & plus de fierté dans les paſſions, & charme les eſprits accoutumés au grand & au ſublime ; Racine donne aux paſſions un air de verité, plus ſenſible pour le commun des hom-

mes, parce qu'elles ſont proportionnées à leurs foibleſſes : mais il y a, je ne ſçai quoi de petit & d'effeminé. Cependant comme ce pathétique fait une impreſſion plus générale, certains Critiques en concluent trop légérement que Corneille eſt le Poëte de l'eſprit, & Racine le Poëte du cœur.

Quiconque examinera avec ſoin la maniere dont Corneille a conſtruit ſes piéces, y reconnoîtra un Poëte qui ſe jouë de ſon ſujet; la gradation d'interêt eſt ſenſible dans les Tragédies qu'il a faites dans la vigueur de ſon eſprit. Loin d'éviter les difficultés qui naiſſent de certaines ſituations, il ſemble les chercher, & en les ſurmontant, il fait voir des merveilles inespérées. Du côté du Dialogue, aucun Poëte ne peut lui être comparé; c'eſt toûjours l'image d'une converſation noble & élevée. Quelle force dans les diſcours de ſes perſonnages ? Quand l'un a parlé, vous êtes perſuadé qu'il n'y a plus rien à répliquer;

cependant l'autre encherit, & vous ſubjugue par l'énergie de ſes raiſonnemens. Jamais perſonne n'a ſi bien entendu la controverſe politique. Il me ſemble que dans tous ces points, Racine n'eſt point égal à Corneille ; j'en appelle aux connoiſſeurs.

On veut faire un mérite à Racine d'avoir cultivé avec ſuccès l'art de la Tragédie après Corneille ; comme ſi celui-ci en le devançant lui avoit rendu cet art plus difficile, & l'avoit obligé de prendre une route différente. Mais à ce qu'il me ſemble, ce n'eſt point de la différence des tems où ils ont paru, qu'il faut déduire la différence du caractére de leurs Tragédies : mais de la trempe de leur génie, qui portoit l'un au grand, & l'autre à un pathétique, dont nos foibleſſes ſont la ſource. Quand Racine auroit vécu avant Corneille, ſes piéces auroient été marquées au même coin; j'en dis autant de Corneille, en le ſuppoſant poſterieur à Racine. Je ſuis

persuadé qu'il n'a pas été libre à l'un & à l'autre d'opter l'un de ces deux genres, & que la nature elle-même en a réglé le choix.

III. *Dissertation sur les caractéres de Corneille & de Racine, contre le Sentiment de la Bruyére.*

Cet écrit composé par M. Tasignon, Avocat au Parlement de Bourgogne, est l'ouvrage d'un homme d'esprit & de goût. Il s'y propose de réfuter le Jugement porté par la Bruyére sur nos deux grands Poëtes Tragiques. *Corneille*, dit le Théophraste François, *peint les hommes comme ils devroient être, & Racine les peint tels qu'ils sont.* Ce jugement en a si fort imposé au Public, qu'il s'est cru dispensé de le discuter. » Je » ne m'étonne pas qu'il se soit si bien » établi, dit le Critique, la mollesse » des esprits de ces siécles le favorise. » On admire dans Corneille des sen-

» timens dont on ne ſe croit pas capa-
» ble ; dans Racine le cœur ſaiſit avi-
» dement les images des foibleſſes qui
» ſont en lui, & s'aveugle ſur le reſte. »
La diſcuſſion a fait reconnoître au Critique que Corneille a peint les hommes tels qu'ils ſont, & que Racine a fait le contraire dans quelques unes de ſes piéces: Il remarque d'abord que les caractéres ou les mœurs ſont ce qui fait qu'une perſonne eſt d'une telle façon, & qu'Ariſtote les appelle *les cauſes des actions*. Si donc, ajoute-t'il, la plûpart des actions que Corneille a repréſentées ſont vraies, il s'enſuit que les caractéres dans ſes piéces le ſont auſſi, par la liaiſon intime de l'effet & de ſa cauſe. Pour juger ſainement des caractéres de ce grand Poëte, il faut ſe remplir l'eſprit des diſpoſitions qu'il donne à ſes Héros. Le Critique éclaircit ce principe par les caractéres d'Horace, de Cléopatre dans *Rodogune* de Pulcherie, dans *Héraclius*, d'Emilie dans *Cinna*, de

Cornelie dans *la mort de Pompée*, de Rodogune, qui dans ſon amour fait éclater la fierté qu'inſpirent l'honneur & le rang, de Rodrigue & de Chimène. Les nuances des caractéres ſont bien démelées; & l'on voit que dans les ſituations où Corneille a mis ſes perſonnages, ils ne pouvoient agir d'une maniere plus héroïque. Tout ce détail eſt orné de reflexions que la ſagacité & le bon goût ont fait éclore. Le Critique remarque enſuite que Corneille, pour mieux peindre les Héros de l'ancienne Rome, avoit, ſi l'on peut le dire, fondu dans ſa tête, les plus belles penſées des Hiſtoriens qui en ont parlé le plus noblement; ce qu'il prouve par un exemple déciſif. Il ajoute que ce grand Poëte à force d'étudier les Romains; avoit pris leurs mœurs, & qu'on ſent dans le moindre mot reſpirer leur véritable génie; il cite à ce ſujet la fameuſe réponſe du vieil Horace, *qu'il mourut*. C'eſt-là, pourſuit-il, l'héroïque qui eſt ſans

doute plus propre à la Tragédie ; qu'une exacte fidélité en amour, sur laquelle roule toute une piéce de Racine. Il s'agit ici de la Tragédie de *Bajazet*: le Critique a pris soin de développer les effets de la passion du Héros de cette piéce ; après quoi il s'exprime ainsi : « certainement les hommes ne » ressemblent point à ce portrait, si ce » n'est ceux qui habitent le pays de » Tendre. » Il dit à-peu-près les mêmes choses *d'Antiochus*, un des Héros de la Tragédie de *Berenice*, qui languit trois ans dans de vaines espérances, oubliant le soin de son Royaume.

Le Critique fait voir que l'amour agit differemment dans les vrais Héros ; il cite à ce sujet Charles VII, que la belle Agnès, sa maîtresse, tira de sa léthargie, en lui inspirant, par des reproches déguisés, la passion de la gloire. César, dans *la mort de Pompée*, est bien différent d'Anthiochus ; l'amour augmente son courage, bien

loin de lui ôter les ſentimens de l'honneur, & l'on voit dans ſa conduite celle d'un grand homme. Les détails appuyent ce jugement. Cependant les caractéres de *Bajazet* & *d'Antiochus*, quoique faux, plaiſent, parce que l'amour n'eſt pas moins général qu'agréable, & que les images de cette paſſion flattent d'autant plus la tendreſſe qui eſt en nous, qu'elles ſont plus vives & même plus groſſiéres. Ce ſont les propres termes du Critique. Il ajoute que le Public met cependant un plus haut prix, aux grandes beautés dé Corneille, dont il préſenrę un tableau en racourci, qu'à la complaiſance amoureuſe que Racine préte à pluſieurs de ſes Héros. Selon lui, il ne faut que de l'eſprit, & une verſification douce & coulante, pour faire d'une intrigue amoureuſe, une Tragédie qui attendriſſe; mais il n'appartient qu'au génie Tragique, d'attendrir & en même-tems d'ébranler l'ame & d'élever le courage. Il trouve

pourtant ce génie néceſſaire dans *Britannicus*, *Iphigénie*, *Phédre*, & *Andromaque* : mais il ne lui étoit pas auſſi naturel qu'à Corneille. Il revenoit toujours à ſon caractére dominant; ſes ſuccès, pourſuit-il, ont trompé des Auteurs qui n'ont ni ſa délicateſſe, ni ſon art ; ils ont gâté de bons ſujets, en y mêlant l'amour à toute outrance. Il en donne pour exemple les Tragédies modernes *d'Idomenée* & *d'Electre* ; cette imitation vicieuſe lui paroît être le fruit d'une trop grande précipitation à devenir auteur tragique ; précipitation que Platon blamoit de ſon tems d'une maniere aſſez convenable au nôtre. Le portrait que fait le Philoſophe Grec, eſt celui de nos Poëtes dramatiques.

Racine en tournant tous ſes ſujets ſur l'amour, a donc rendu les hommes méconnoiſſables, à plus forte raiſon les Héros. Il n'eſt point d'Antiochus ni de Bajazet ; ce ſont des Héros de Roman; ainſi en les for-

mant, il n'a pas peint les hommes, même en général, tels qu'ils sont. Le judicieux Critique fait ensuite voir par quelques exemples la supériorité de Corneille dans la peinture délicate des passions. La Tragédie *d'Othon* lui donne lieu d'observer que dans ce grand Poëte, ce qu'un personnage y dit semble sans réponse, & qu'on entend après dans la réplique, quelque chose encore de plus fort, tant est grande sa pénétration. Il remarque encore que la Tragédie *d'Othon* n'est pas, à la vérité, la plus agréable : mais c'est peut-être, dit-il, la plus belle & la plus utile. Il en fait ensuite un judicieux éloge. Enfin après avoir tracé en peu de mots le caractére de Corneille & de Racine, il paroît étonné de ce que la Bruyére, qui étudioit le cœur humain, ait avancé que le premier suivoit ses propres idées, & que celui-ci étudioit la nature. Il est presque tenté de le comparer à Montaigne, dont on a dit qu'il connoissoit bien les

petiteſſes de l'homme : mais qu'il en ignoroit les grandeurs.

Cette critique, écrite avec une ingénieuſe préciſion, m'a paru l'ouvrage de l'eſprit & du goût. L'Auteur n'avance rien qu'il n'appuie ſur des principes & des raiſonnemens ſolides. Il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui ſe mêlent d'apprétier le mérite des grands hommes, le priſſent pour modéle.

IV. *Le Jugement du Cid composé par un Bourgeois de Paris, Marguillier de ſa Paroiſſe.*

M. Jolly dans ſa curieuſe édition du Théatre de P. Corneille, a donné un catalogue exact de toutes les critiques du Cid. Mais les connoiſſeurs ſçavent qu'excepté les Obſervations deScudéry,les Sentimens de l'Académie Françoiſe ſur *le Cid*, & le Jugement du Marguillier; tout le reſte eſt mépriſable & rempli de perſonnalités odieuſes. Comme les deux premiers

écrits sont imprimés dans le Théatre de P. Corneille, il eût été inutile de les faire reparoître. Je me suis donc borné au jugement du Marguillier ; critique fine & délicate, qui attaque également Scudéry & Corneille. Elle parut en 1637. avant les Sentimens de l'Académie Françoise sur cette Tragédie. L'Auteur, dont le nom m'est inconnu, s'éleve d'abord contre le grand nombre de Libelles, que *le Cid* fit naître, & semble condamner l'indifference avec laquelle Corneille les regarda.

A la vûe de tant d'écrits pour & contre le Cid, il résolut d'exposer son jugement qui est, à ce qu'il lui semble, celui des honnêtes gens d'entre le peuple ; disant sans façon qu'il est également éloigné de la timidité & de l'adulation : mais charmé de faire sentir à Scudery qu'il connoît la portée de son mérite, & que ceux qui ne sont ni Sçavans, ni Auteurs, ne sont pas dépourvûs de bon sens. Il fait d'a-

bord une peinture des grandes beautés du *Cid* ; on ne peut en juger plus ſainement. Il n'auroit pas voulu qu'on eût examiné ſi ſévérement un ouvrage deſtiné à plaire : mais il blame en même-tems Corneille de l'avoir imprimé ; ce grand Poëte auroit dû, ſelon lui, être content des applaudiſſemens reçus au Théâtre. Des Critiques doucereux, pour exagerer le mérite de certaines piéces, qui, après avoir été honorées des larmes des Spectateurs, ont paru pitoyables aux Lecteurs, ont ſoutenu que le Poëte avoit atteint ſon but, dès qu'elles avoient été joüées avec un grand ſuccès ; mais dans le fond qu'eſt-ce que ce ſuccès ſi flatteur? Les preſtiges de la déclamation, le jeux des Acteurs, qui employant habilement le ton de leur âme, ont mis du ſentiment, là ou il n'y en avoit point. N'eſt-ce pas là une gloire bien réelle pour un Poëte ?

Le prétendu Marguillier foudroie enſuite Scudery, qui pour rabaiſſer le

Cid, avoit opposé les Héros de quelques Tragédies de Mairet, de Trisstan, de Du-Ryer, &c. Il les peint comme de mauvais modéles d'héroïsme. La Critique qu'il fait de diverses remarques de Scudery décele un homme d'esprit & de goût : mais ce sont des détails où je ne puis entrer. J'omets pour la même raison la Parodie qu'il fait des personnages du Cid ; elle est tournée d'une maniére agréable, & sert à faire voir, qu'un Parodiste, à l'aide d'une imagination badine, sçait tout travestir. L'on doit lui sçavoir bon gré de s'élever contre les pointes, qui étoient alors à la mode, & que Corneille a lui-même condamnées dans la suite. C'est un tribut que ce grand Poëte a payé au goût de son siécle. Le Critique dit qu'il ne s'est égayé aux dépens de Corneille que pour mortifier sa vanité, si bien peinte dans son *Epitre à Ariste*, où il se loue sans mesure. Cette piéce souleva tout le Parnasse contre lui : mais ne faut-il pas la

pardonner à un Poëte, qui étoit encore dans l'âge où l'on ſent l'éguillon de la gloire? Le ſuccès extraordinaire du Cid, objet de la jalouſie du Cardinal de Richelieu, étoit capable de déconcerter la plus ſolide modeſtie.

Cette critique, à quelques endroits près, qui ne ſont point aſſez meſurés, eſt extrêmement ingénieuſe; je ne ſçai ſi dans notre ſiécle, l'ironie & le ſarcaſme ont été employés avec plus d'agrément.

V. *Lettre de l'Abbé de Boiſrobert à M. Mairet, au ſujet du Cid.*

Les perſonnes un peu initiées dans l'Hiſtoire de notre Théatre ſçavent le bruit que fit le Cid. Tous les Poëtes s'armérent contre cette piéce; cela ne pouvoit pas arriver autrement, dès que le Cardinal de Richelieu étoit jaloux de la gloire de Corneille. Le Cid fut une eſpéce de duel entre Scudery & Corneille, le premier prit vé-

ritablement tout l'air d'un Capitan ; à l'égard du *Besançonnois Mairet* ce fut une querelle poussée à l'excès. Outre des injures écrites contre lui, & qu'il auroit dû mépriser, il fit à son rival les plus étranges menaces. Le Cardinal de Richelieu ne crut point au-dessous de lui de réconcilier ces deux Poëtes : il leur fit écrire par l'Abbé de Boisrobert de cesser tout acte d'hostilité. La Lettre écrite à Mairet m'a paru assez curieuse, pour mériter une place dans ce Recueïl.

VI. *Critique & défense de la* Sophonisbe, *de Corneille*

Je réunis sous le même titre quatre ouvrages composés par trois différentes personnes, à l'occasion de la Sophonisbe de Corneille. La premiere critique composée par M. Dauneau de Visé, est tirée de ses *Nouvelles Nouvelles*, imprimées à Paris en 1663. Il y attaque les principaux

personnages, & prend occasion de parler des Comédiens, & des Comédiennes qui les ont représentés. Ce sont de petits traits, précieux pour les amateurs d'Anecdotes Théatrales. Sans étaler ici tous les discours de l'Auteur, il me suffit de remarquer que le caractére de *Sophonisbe* lui paroît mal décidé; que, selon lui, les motifs des actions de cette Princesse ne sont pas assez développés, qu'elle n'attache point, qu'elle n'est ni assez méchante, ni assez vertueuse, & qu'il ne résulte pas de son caractére, cet intérêt que produit dans une Héroine d'ailleurs vertueuse, la fatale nécessité, de commettre des actions horribles. *Syphax* est un Esclave couronné qui ne voit que par les yeux de sa femme, il ne merite pas d'être plaint, parce qu'il mérite tous ses malheurs. *Erixe* est un personnage inutile, tel que *l'Infante du Cid*; elle se fait mépriser par la complaisance avec laquelle elle sert sa rivale. *Massinisse* paroit au Criti-

que un pompeux diſcoureur; il envoye du poiſon à ſa femme ſans qu'elle le demande. Enfin *Lélius* eſt un hardi menteur ; il ne paroît dans la piéce que pour dire à Maſſiniſſe qu'il ſe doit divertir avec *Sophonisbe* & ne pas la prendre pour femme. M. de Viſé juge enſuite de cette piéce en général : mais d'une maniére trop ſévere & injuſte.

Corneille a témoigné une grande tendreſſe pour cette Tragédie ; c'eſt peut-être parce qu'il ſentoit qu'elle en avoit beſoin, pour être goûtée du Public. Il faut pourtant avouer qu'il y a de grandes beautés; & que les mœurs des Carthaginois & des Romains y ſont fidélement répréſentées.

L'Abbé d'Aubignac eſt principalement connu dans la République des Lettres, par ſa *Pratique du Théatre* ; ouvrage où il y a des recherches ſçavantes & curieuſes, & une expoſition des meilleurs préceptes concernant la Poëſie Dramatique. C'étoit

certainement un homme de mérite, mais dont l'érudition étoit infectée par un orgueil & une férocité, capables des plus grands emportemens. Tels sont la plûpart des sçavans, lorsque l'usage du monde n'a point adouci leurs mœurs, ou que la Religion ne leur a pas appris à réprimer leurs passions. Renfermés dans leurs Cabinets ils ne sont occupés que d'eux mêmes; l'amour propre, ce juge aveugle, met le plus haut prix à des découvertes qui ne coûtent aucun effort d'esprit: ils s'admirent, ils s'idolatrent. Si par hazard ils ont éclairci un Texte Grec ou Latin, dont l'obscurité avoit embarrassé les critiques, ils se croyent les plus fermes appuis de la Litérature. L'Abbé d'Aubignac, fier de sa *Pratique du Théatre*, se regardoit comme le souverain législateur du Parnasse; toute piéce de Théatre devoit être portée à son Tribunal, avant que de paroitre: il étoit même si sottement orgueilleux, qu'il auguroit mal d'une

Tragédie, lorſqu'il n'en avoit pas dirigé le plan. Il attaqua Corneille avec toute la fureur qu'inſpire l'orgueil du pédantiſme ; quoique tout ſon crime fût de n'avoir pas cité la *Pratique du Théatre* dans ſes trois diſcours ſur la Poëſie Dramatique.

La Tragédie de *Sophonisbe* fut l'objet de ſa premiere critique. L'Auteur feint d'écrire à une Ducheſſe qui lui avoit demandé ſon ſentiment ſur cette Tragédie. Il prétend que ce ſujet ayant déja été heureuſement traité par Mairet, Corneille ne devoit pas le remanier. Il faut avouer que cette eſpéce de répétition n'eſt pas ordinairement heureuſe. Si l'on croit l'Abbé d'Aubignac, on ne ſçait jamais où vont les Acteurs, ni d'où ils viennent, parce que le Poëte ne s'eſt pas aſſujetti à l'unité de lieu ; ce qui bleſſe extrêmement la vrai-ſemblance. Il trouve encore quelque choſe à redire à l'unité de tems : mais ce qui le choque principalement ; c'eſt d'avoir introduit

deux Reines faiſant à deux *Suivantes* les deux principaux récits qui doivent faciliter l'intelligence du ſujet, & fonder les événemens de la Scéne. Des Princeſſes ne ſont pas, ſelon lui, dans l'uſage de conter leur bonne & leur mauvaiſe fortune à de ſimples *Suivantes*; critique frivole & injuſte, puiſqu'il s'agit de confidentes qui ſont ordinairement honorées de la confiance des Souveraines. L'Auteur voudroit, qu'à l'imitation des anciens, elles fuſſent des perſonnages muets ; à moins que le Poëte n'ait l'art de les rendre Actrices néceſſaires. Il prétend que les deux Reines & les Suivantes s'entretiennent de choſes qu'elles ſçavent fort bien ; & qu'ainſi Corneille n'a pas ſçu inſtruire le Spectateur, en lui faiſant cette agréable illuſion, qui conſiſte à tracer un plan, ſi bien lié, que tout ſemble s'être néceſſairement paſſé entre les perſonnages qui paroiſſent ſur la Scéne.

Le Critique trouve dans cette Tra-

gédie plusieurs beaux discours politiques, dignes de Corneille : mais il prétend qu'ils péchent en ce qu'ils sont dans la bouche de deux femmes, & qu'ils étouffent tous les sentimens de tendresse, de jalousie & des autres passions. Il auroit voulu garder toute cette politique pour *Lélius*. Il assure cependant que les hommes disent d'excellentes choses : mais qu'elles n'ont rien, selon lui, de ces belles contestations où le dernier qui parle, semble avoir tant de raison qu'on croit la réplique impossible ; défaut produit pour avoir embrassé trop de matiére & pour avoir introduit l'épisode inutile d'*Erixe*. La catastrophe lui paroît mal préparée, & froide en ce que Sophonisbe ne fait que s'empoisonner de sa propre main. Il apprétie ensuite les principaux personnages, *Sophonisbe*, *Syphax*, *Massinisse* & *Erixe*. Qu'on compare ce morceau de critique avec celui de M. de Visé, on y trouvera beaucoup de ressemblan-

ce: elle vient ſans doute de ce que les piéces de Théatre, étant expoſées à la cenſure publique, les Critiques ne manquent pas de ſe l'approprier. A travers la paſſion, qui régne dans cette Diſſertation, l'on ſent un Ecrivain verſé dans l'art du Théatre : mais comme il a critiqué cette Tragédie d'après une ſeule répréſentation, il paroît n'avoir pas toujours fait un judicieux uſage de ſes lumieres.

Cette Critique de Sophoniſbe fut vivement attaquée par M. Dauneau de Viſé, qui avoit lui même écrit contre cette Tragédie, d'une maniere peu meſurée. Pour juſtifier cette eſpece de palinodie, il déclare naivement qu'il n'avoit été voir alors Sophoniſbe que pour y trouver des défauts, & que l'ayant depuis été voir dans le deſſein de l'admirer, il n'y avoit découvert que des beautés. C'eſt avouer qu'il n'a jamais jugé ſainement de cette piéce ; car cette dou-

ble diſpoſition nuit à la juſteſſe de la critique; l'une empêche de voir les beautés, & l'autre dérobe les défauts; le Juge impartial démêle ce qu'il y a de bon & de mauvais dans un ouvrage d'eſprit. On pourroit donc propoſer ce problême : Faut-il croire à M. de Viſé détracteur de *Sophonisbe*, ou à M. de Viſé ſon Panégyriſte?

On trouve d'abord un tiſſu de perſonnalités peu intereſſantes ; mais qui ſervent à connoître l'extravagance pédanteſque de d'Aubignac, aſſez inſenſé pour ſe croire le Roi du Parnaſſe. Chaque ſiécle voit paroître de tems en tems de pareils originaux, & j'en pourrois citer plus d'un dans le nôtre ; le peuple Scholiaſte produit les plus ridicules. Je ne me jetterai point dans les détails de cette prolixe critique, où il y a pourtant des fautes bien remarquées, & qui prouvent ſenſiblement combien il eſt abſurde de vouloir juger d'une piéce de Théatre ſur une ſimple répréſentation,

Dans la discussion des principaux caractéres, on verra que Dauneau de Visé, en critiquant d'Aubignac, se réfute quelquefois lui-même.

Il y a bien plus de clarté, de bonne dialectique, & de connoissance du Théatre dans la seconde réfutation des Remarques de l'Abbé d'Aubignac, qui y est tourné en ridicule d'une maniére fine & indirecte. L'Auteur saisit ce qu'il y a d'important dans la critique, & le discute avec beaucoup d'esprit & de goût; c'est par les raisons qu'il accable son adversaire, convaincu d'avoir souvent attribué à Corneille ce qu'il n'a jamais dit: il prouve qu'il n'y a aucune réalité dans la plûpart de ses objections, & soutient avec force des propositions diamétralement opposées à celles de d'Aubignac, que j'ai exposées en peu de mots.

VII. *Critique & défenſe du* Sertorius *de Corneille.*

Le *Sertorius* de Corneille donna occaſion à l'Abbé d'Aubignac de déclarer une nouvelle guerre à ce grand homme. Si l'on s'en rapporte à ce qu'il dit dans une courte Préface, Corneille traverſa l'impreſſion de cette critique, & employa des moyens odieux. Mais les perſonnes qui ſçavent combien ſon ame étoit fiére & incapable d'indignes procédés, ne verront dans ce reproche que le reſſentiment d'un petit eſprit, plein d'orgueil & de vanité, qui ſe fait également ſentir dans ſes remarques, écrites d'un ſtile lourd & diffus. Il réfute pourtant d'une maniere ſolide le prétexte ſi ſouvent allégué contre la critique, qu'*il faut faire mieux au lieu de cenſurer les ouvrages d'autrui*; mais il eſt trop prolixe & emploie quelques comparaiſons baſſes. Il y a encôre du bon ſens dans

les loix qu'il prefcrit aux Critiques; ce morceau fe laifferoit lire avec plus de plaifir, s'il y avoit plus de force & d'énergie dans les idées.

L'Abbé d'Aubignac qui ne pouvoit pardonner à Corneille de s'être fait une fi haute réputation, prétend que les admirateurs de ce grand Poëte n'ont pas ouvert les yeux fur les défauts de fes Poëmes, ou qu'en faveur des beautés, ils n'ont pas voulu les voir, ou les ont diffimulés. Pour lui, il s'érige en juge des uns & des autres; mais avec cette différence, qu'il appuie extrêmement fur ce qui lui paroît répréhenfible, & qu'il gliffe fur les grandes beautés; critique maligne & infidéle, qui deshonore celui qui la fait. Avant que de venir à *Sertorius*, il expofe divers principes de Poëtique Dramatique, qui certainement font inconteftables. Il blâme un Poëte qui *a trop de fujet*, chargé d'un trop grand nombre de perfonnes différemment engagées

dans les affaires de la ſcéne, & de pluſieurs intrigues qui ne ſont pas néceſſairement attachées les unes aux autres. Les raiſons qu'il apporte pour condamner cette *Polymithie*, c'eſt-à-dire, cette multitude de fables ou d'hiſtoires entaſſées les unes ſur les autres, ſont déciſives, & dignes d'un homme verſé dans l'art du Théatre. Il la trouve dans le *Sertorius* qui, ſelon lui, contient les hiſtoires de Sertorius, de Perpenna d'Ariſtie, de Viriate & de Pompée, dont chacune, priſe ſéparément, peut faire un ſujet de Tragédie: C'eſt ce qu'il tâche de faire voir en détail. Il convient cependant que les quatre premiéres hiſtoires, paroiſſent, en quelque maniere, attachées enſemble; mais c'eſt ſi légérement, ajoûte-t'il, qu'il eſt facile de les ſéparer. Il en donne pour preuve la diſtinction qu'il en a faite lui-même. Et pour colorer ſa Critique, il montre que Corneille en a uſé bien différemment dans *le Cid* & dans *Cinna*.

Tant d'intérêts différens, dit-il, ne peuvent être vûs distinctement ; ce n'est pas que dans une piéce de Théatre, il ne doive y en avoir qu'un ; on sçait qu'il en faut plusieurs pour faire des nœuds, c'est à-dire, des difficultés qu'on dénoue avec peine, & qui, par cette adresse, donnent le fondement des passions, & surprennent agréablement l'attente des spectateurs par des sentimens opposés de douleur & de joie. Ce sont les propres expressions du Critique. Il soutient, que cette prétendue Polymithie étouffe les passions & les sentimens, & qu'elle nuit à la Catastrophe. Il entre dans de longs détails ; pour prouver que dans *Sertorius* les nœuds n'en sont point dénoués, ou qu'ils sont mal dénoués, parce que les intérets qui font agir les principaux personnages ne sont pas terminés. Il observe pour cela, séparément chaque personnage.

L'unité de lieu lui paroit encore

violée dans cette Tragédie; & il entre à ce ſujet dans des diſcuſſions un peu prolixes, mais utiles & curieuſes. Il prétend que Corneille a ſouvent manqué à cette régle, ſi néceſſaire pour rendre les événemens vrai-ſemblables. L'examen qu'il fait des cinq perſonnages de cette Tragédie ne tourne pas à la gloire du Peintre; mais le Critique ne ſe décrédite-t'il pas entiérement, en attaquant les deux plus beaux endroits de cette Tragédie, la converſation de Sertorius & de Viriate ſur l'amour de Perpenna, & la *conférence* de Sertorius & de Pompée ? Ce qu'il dit pour les blâmer, eſt une vraie chicane. Il attaque enſuite en détail divers endroits de cette Tragédie, & quelques expreſſions.

Le Critique ſe déchaîne avec fureur contre *la Défenſe de la Sophonisbe* qu'il attribue à Corneille; & quoique ſes critiques ſoient remplies d'injures, il nous apprend qu'il n'en ſçait

point dire, qu'il n'a jamais appris le *métier* de Harangere, qu'il *eſt fort ignorant aux phraſes des Halles*, & qu'il a été *nourri dans la Cour*. Mais comme il nous dit lui-même, que depuis dix-ſept ans il l'a quittée, il eſt vrai-ſemblable qu'il en avoit oublié la langue & les maniéres; il aſſure que ſa critique de la *Sophoniſbe* a donné lieu à Corneille de réformer ſa Piéce; & il déclame contre la mauvaiſe foi, qui l'accuſe d'avoir relevé des fautes imaginaires. L'Abbé d'Aubignac ſévit également contre l'Auteur de la Lettre.

Il y a certainement de bonnes remarques, & une grande intelligence Dramatique dans cette piéce; mais elle eſt quelquefois injuſtement appliquée à la Tragédie de Corneille : on y trouve trop de paſſion & trop d'envie de trouver des fautes; avec une vanité inſupportable & un ſtyle diffus & peſant.

Je trouve le ſtyle de M. de Viſé plus

agréable que celui de l'Abbé d'Aubignac, quoiqu'il ſoit quelquefois auſſi prolixe. Sa *Défenſe du Sertorius* renferme des réflexions judicieuſes ſur cette Tragédie ; mais ce qu'il dit d'abord contre la critique en général & contre ceux qui ſe mêlent de juger des Tragédies ſans en avoir compoſé, eſt foible, pour ne pas dire, abſolument mauvais. Le reſte eſt certainement meilleur ; l'Apologiſte aſſaiſonne quelquefois ſa critique de railleries agréables ; mais il auroit dû ſupprimer les perſonnalités, ne pas imiter en ce point le mauvais exemple de d'Aubignac, & laiſſer tout ce qui eſt étranger au fond de la diſpute.

M. de Viſé fait d'abord voir que la prétendue Polymithie eſt chimérique ; & il démêle fort bien les petites ruſes de l'orgueilleux Légiſlateur du Parnaſſe, qui, pour la rendre vraiſemblable, a diſtingué les Hiſtoires des cinq principaux perſonnages, &

a ajouté diverſes circonſtances à chacune, pour en faire le ſujet de cinq Tragédies différentes. Perſonne ne doute, lui dit-il, que quelques intrigues & de petits incidens ne puiſſent ſuffire pour une piéce de Théatre; mais vous nous deviez faire voir qu'il y a cinq ſujets dans le *Sertorius*, ſans qu'il fût néceſſaire d'y rien ajouter. Il réfute avec la même ſolidité ce que d'Aubignac a dit ſur la confuſion qui réſulte de tant d'intérêts & d'incidens, ſur les paſſions & les ſentimens étouffés, ſur la cataſtrophe. Tous ces articles ſont judicieuſement diſcutés; auſſi-bien que ce qui regarde l'unité de lieu & les caractéres des cinq perſonnages. M. de Viſé étend avec Corneille la durée de l'action théatrale juſqu'à trente heures.

La maniére dont il juſtifie la converſation de Sertorius & de Viriate, & la conférence de Sertorius & de Pompée, fait honneur à ſon diſcernement & à ſon goût. Il n'y a rien dans la cri-

tique de d'Aubignac que M. de Vifé n'ait examiné ; & dans la plûpart des choses, il le réfute solidement. Mais ce sont de longs détails qu'il faut lire dans l'ouvrage même. La Défense du *Sertorius* irrita extrêmement l'Abbé d'Aubignac, trop maltraité, à la vérité, & il vomit un torrent d'injures contre les deux Corneilles. Mais j'ai cru devoir supprimer cette piéce, parce qu'elle ne tourne point à l'instruction des Lecteurs, & que je ne veux pas donner une nouvelle vie à des libelles diffamatoires.

VIII. Dissertation sur l'Oedipe de Corneille.

L'*Oedipe* de Corneille alluma encore la colere de d'Aubignac. Il conte à sa Duchesse des choses admirables de lui-même, & il parle de l'Auteur du *Cid*, de *Cinna*, de *Polyeucte* & de *Rodogune* avec le même mépris qu'il auroit parlé d'un

Nerveze, d'un la Serre & d'autres Ecrivains du même ordre. L'orgueil de cet homme, qui d'ailleurs n'étoit pas ſans mérite, révoltera toutes les perſonnes qui ſçavent que dans la ſociété civile l'ignorance polie & modeſte eſt préférable à l'érudition vaine & féroce, que le moindre trait de critique porte aux plus grands excès. Il faut pourtant avouer que cet Ecrivain parle fort judicieuſement des avantages de la Critique.

Il critique lui-même l'*Oedipe* de Corneille en Philoſophe & en homme verſé dans l'art du Théatre, mais il ſe ſert quelquefois de termes trop forts & indécens. La fable d'*Oedipe* a toujours été conſidérée par les Anciens comme la plus convenable au Théatre, parce que c'eſt un Prince qui commet deux crimes horribles ſans être coupable, & qui par ce moyen eſt digne d'une grande & véritable compaſſion, ſource des prin-

cipaux ſentimens de la Tragédie. Mais le Critique ne trouve aucune vrai-ſemblance dans cette Fable. Il l'examine enſuite telle qu'elle a été conſtruite par Corneille, & il y découvre des défauts de vrai-ſemblance dont les uns appartiennent à ce grand Poëte, & les autres lui ſont communs avec Sophocle & Sénéque. Cette diſcuſſion eſt vraiment digne d'un Philoſophe & d'un Ecrivain accoutumé à bien juger de la Poëſie Dramatique.

On ſent le même talent dans l'Analyſe qu'il fait des différentes circonſtances de la fable, & des ſentimens qu'elle fait naître. Il en réſulte qu'il y a une infinité de ſuppoſitions abſurdes, que le Héros vertueux & innocent eſt éclipſé, qu'on ne voit que l'inceſtueux & le parricide, & qu'ainſi, au lieu d'exciter la compaſſion, il ne fait qu'horreur. Selon le Critique, un pareil ſujet ne doit point être traité dans un Etat Monarchique, où

tout ce qui tend à manifester les malheurs des familles Royales ne peut être judicieusement exposé au Public. Il y a bien de la malignité dans ce reproche.

L'Abbé d'Aubignac examine avec la même sévérité l'Episode de Thésée & de Dircé. Il y remarque de grands défauts de vrai-semblance; d'ailleurs il ne la trouve point liée à la fable d'Oedipe, en sorte qu'il y a duplicité d'action. Il soutient même que la fable de Thésée est le vrai sujet de cette Tragédie, & que les avantures d'Oedipe n'y sont que comme un Episode. L'amour de Thesée & de Dircé n'est pas moins solidement attaqué. Enfin le Critique examine quelques vers, qu'il juge avec raison pleins d'enflure & de métaphores outrées. Il n'approuve guéres dans cette piece que quelques traits assez beaux & dignes de Corneille, sur tout, ajoûte-t'il, quand il touche des matiéres de politique. Je laisse aux curieux le

ſoin de comparer cette critique de l'*Oedipe* de Corneille, avec celle que M. de Voltaire a faite dans la premiere édition de ſon *Oedipe*.

Cet Abbé annonce deux ouvrages qu'il n'a point donnés au public ; l'un devoit traiter *des changemens* que Corneille avoit faits en 1663. dans la derniere édition de ſes Oeuvres ; l'autre ouvrage étoit un Traité particulier ſur les beaux endroits que l'on eſtime dans chacun de ſes Poëmes, où il devoit diſtinguer ce qu'ils ont de bon & ce qu'ils ont de mauvais. Il nous apprend qu'il avoit commencé ce dernier traité.

M. de Viſé aſſure que l'Abbé d'Aubignac ne déclara la guerre à Corneille, que parce que ce grand Poëte n'avoit pas cité ſa *Pratique du Théatre*, dans ſes trois diſcours ſur la Poëſie Dramatique; mais cet Abbé prétend que Corneille lui a volé bien des choſes, & qu'il les a défigurées. Etoit-ce là un ſujet de ſe déchaîner

contre le plus grand Poëte Dramatique de la France ? Disons mieux : lorsqu'il ne s'agit que des discussions litéraires, convient-il de franchir les bornes de la modération ? Il en est de quelques gens de Lettres, comme de certains dévots, un rien allume leur fureur ; oubliés de citer un Ecrivain qui se croit un grand homme, ou en le citant, faites voir avec toute la politesse imaginable, qu'il s'est trompé ; il faut s'attendre à tous les excès que peut inspirer l'amour propre, lorsqu'il n'est dompté ni par la Religion, ni par l'usage du monde.

J'ai déja parlé d'une quatriéme dissertation de l'Abbé d'Aubignac ; je l'ai supprimée, parce qu'elle est, à proprement parler, une satire personnelle. Au lieu de donner une nouvelle vie à de pareils monumens, il convient qu'on travaille à les anéantir. Je suis charmé du procédé de Corneille en cette occasion : accablé d'injures & d'invectives, il ne daigna point les ré-

ſuter. Que je trouve de grandeur & de ſageſſe dans un ſilence, ſi peu imité par les Gens de Lettres! Je remarquerai à ce ſujet que ce grand Poëte, depuis la querelle du *Cid* mépriſa tout ce qu'on écrivit contre lui. Il étoit alors dans le feu de la jeuneſſe, où le goût pour ces ſortes de combats eſt vif; mais lorſque l'âge eut mûri ſa raiſon, il les regarda avec une indifference Philoſophique. Les fautes de la jeuneſſe ne ſont jamais perduës pour un homme d'eſprit.

IX. *Diſſertation ſur l'Alexandre de Racine.*

Il a été heureux pour Racine d'avoir eu pour ſon premier Critique un homme d'un goût auſſi fin & auſſi délicat que M. de S. Evremond. La maniere dont il a apprétié la Tragédie d'*Alexandre* eſt un modéle que nos Critiques modernes ne devroient point perdre de vûë: la cenſure tom-

be uniquement ſur l'ouvrage, & le Poëte y eſt traité avec tous les égards convenables. Un Philoſophe qui avoit tant d'uſage du monde & de la Cour, étoit incapable de rien écrire d'incivil & d'injurieux. Ce ſeroit abuſer de la patience de mes Lecteurs, ſi je m'arrêtois à donner une idée détaillée de cette Piéce. Il ſuffit de remarquer que M. de S. Evremond y vit aſſez de beautés, pour annoncer un digne ſucceſſeur de Corneille, qu'il trouve cependant Alexandre & Porus trop François, que l'amour n'y eſt point aſſez héroïque, qu'il reconnoît la néceſſité d'employer cette paſſion dans nos Tragédies, pourvû qu'elle n'en ſoit pas la baſe, que Corneille en a fait un judicieux uſage, & qu'il a ſçu conformer ſes caracteres à la vérité hiſtorique. Tout cela eſt orné de détails & de réfléxions, dignes d'un Ecrivain qui joint à la délicateſſe de l'eſprit, un goût exquis.

X. *La folle querelle, ou la critique d'Andromaque, Comedie, par Subligny.*

L'Auteur de cet Ouvrage qui étoit Comédien, eſt avantageuſement connu dans la République des Lettres par un Roman ingénieux. Ce qui prouve encore mieux ſon mérite, c'eſt que la Comédie dont il s'agit fut attribuée à Moliere. Il nous l'apprend lui-même dans la Préface. Racine le crut ſi bien d'abord, qu'il faillit à ſe brouiller avec notre premier Poëte Comique. Cependant il eſt certain que Subligny en eſt le véritable Auteur. Sans m'engager dans l'analyſe de cette Comédie, je me contenterai de dire en général que l'*Andromaque* donne lieu à la rupture d'un mariage, que l'amant qu'on peint comme un ſot, eſt un zélé partiſan de cette Tragédie, que la maîtreſſe la trouve fort mauvaiſe qu'elle ſe marie enſuite avec un ennemi de l'*Andromaque*; & qu'excepté une

femme extrêmement ridicule, preſque tous les Acteurs, même les Laquais ſe déchaînent contre cette Tragédie. Le Poëte a tâché, autant qu'il a pû, de lier ſa Critique au fond de la Comédie; qui, par cet art, n'a pas un air trop litéraire.

Cette Critique roule ſur quelques ſituations, & ſur quelques fautes de bienſéance & de ſtyle. Il y a un peu trop de ſévérité dans ce qui regarde le fond de la Piéce, & quelquefois de la chicane dans la cenſure du ſtyle. Diverſes expreſſions, & certains tours paroiſſoient alors une innovation blamable; mais l'habitude nous les a rendus familiers, & nous en avons ſenti la beauté. Dans les éditions ſuivantes d'*Andromaque*, Racine a corrigé quelques fautes.

Dans la Préface, l'Auteur a encore cenſuré diverſes expreſſions, dont la plûpart ne déplaiſent pas aujourd'hui aux eſprits les plus délicats. Il y attaque la conſtruction de la Piéce, &

prétend que Corneille auroit supprimé bien des choses, & en auroit ajouté d'autres, qui auroient véritablement embelli le sujet. Il y a certainement de l'esprit & de la sagacité dans cette Critique; mais elle est peu exacte & trop mordante en quelques endroits. Elle n'a point empêché que la Tragédie d'*Andromaque* ne soit regardée comme un des chefs-d'œuvres de Racine.

XI. *La Critique des deux Bérénices par l'Abbé de Villars.*

Quand l'Abbé de Villars n'auroit fait que la Critique des deux *Bérénices*, il se seroit acquis la réputation d'homme d'esprit dans la République des Lettres. Il a caché, sous un badinage spirituel, un examen de ces deux Tragédies, qui est l'ouvrage du bon goût. Je sçais que Racine, dans la Préface de sa Bérénice, a traité cette Critique de

Libelle; que pour la décrier, il s'eſt attaché à relever quelques expreſſions plates, & qu'il en a pris occaſion de ſévir contre les Ecrivains qui cultivent ce genre d'ouvrage. Il ne faut pas être la dupe de cette déclamation; c'eſt le langage d'un Poëte, piqué d'avoir été ſi agréablement raillé, & de voir ſa Tragédie décompoſée d'une maniere peu obligeante. Pour appuyer mon jugement, je vais citer le témoignage de Madame de Sévigné, ſi capable, par la délicateſſe de ſon goût, de prononcer ſur des affaires de bel eſprit. „ Je voulus hier, » dit-elle, * prendre une petite doſe » de morale; je m'en trouvai aſſez » bien; mais je me trouve encore » mieux d'une petite Critique contre » la *Bérénice* de Racine, qui me pa» rut fort plaiſante & fort ſpirituelle. » C'eſt de l'Auteur des Sylphides, » des Gnomes, & des Salamandres.

* Lettres de Madame de Sevigné, T. I. pag. 381.

» Il y a cinq ou ſix petits mots qui
» ne valent rien du tout, & même
» qui ſont d'un homme qui ne ſçait
» pas le monde. Cela fait de la pei-
» ne ; mais comme ce ne ſont que
» des mots en paſſant, il ne faut point
» s'en offenſer : je regarde tout le reſ-
» te, & le tour qu'il donne à ſa Cri-
» tique, & je vous aſſure que cela eſt
» très-joli «.

L'Auteur feint de rendre compte de l'impreſſion que la Tragédie avoit faite ſur lui dans les deux premiéres repréſentations. Ce ſont d'abord quelques remarques ſur le premier Acte, qu'il juge inutile. Il voudroit que le ſecond fût le premier; il y trouve cependant quelques défauts de vraiſemblance, & reproche à Racine d'avoir fait des Héros, plus emportés par les paſſions, que vertueux. Il peint les effets de l'amour dans Titus, dans Bérénice, & dans Antiochus : c'eſt ſur quoi il inſiſte, mais en jettant le ſel de la plaiſanterie, avec cette œcono-

mie qui eſt particuliere aux graces. Il dit ouvertement que la Piéce n'eſt qu'un tiſſu de Madrigaux & d'Elegies. Son badinage ſur la maniere ſinguliere dont ces trois perſonnages veulent ſe tuer, n'eſt pas tourné avec moins d'agrément ; & ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que l'ironie, qu'il manie ſi ſpirituellement, cache ordinairement une judicieuſe critique. La lecture fera mieux ſentir que tout ce que je pourrois dire, le tour ingénieux de cet Ecrit, auſſi inſtructif que badin. Il faut avoüer que certains traits malignement expoſés ont dû mortifier Racine, que la ſupériorité de ſon eſprit & ſa grande réputation, ſembloient devoir mettre à couvert d'une attaque ſi peu meſurée en quelques endroits. Mais quand des images agréables ſe préſentent à l'eſprit d'un Critique, il eſt bien rare qu'il les ſacrifie à la conſidération que mérite un Auteur illuſtre.

Il n'y a pas moins d'eſprit & de ſel

dans la Critique de la *Bérénice* de Corneille ; quoiqu'elle ſoit plus ſérieuſe que badine. L'Auteur dit ſans ménagement, que les Vers de Corneille ſont *miſérables, durs, ſans penſée, ſans tour, ſans François, & ſans conſtruction*. Il remarque que Corneille voulant ſe montrer ſupérieur à un jeune Poëte, n'auroit pas dû compoſer un ouvrage ſi irrégulier. La Tragédie de Racine lui paroît extrêmement ſimple, mais ſoutenue par la beauté de l'expreſſion, par la délicateſſe des penſées, par les emportemens des paſſions & par l'harmonie du vers ; il trouve celle de Corneille chargée de perſonnages épiſodiques mal choiſis, ou défigurés. Le Critique en indique d'autres qui auroient donné lieu à de grandes beautés, & fait voir en même-temps que Corneille n'a pas ſçu mettre en œuvre ce qu'il a emprunté de l'Hiſtoire. Domitie, ſelon le Critique, n'auroit pas dû paroître ſur la Scéne, cette Prin-

cesse & Bérénice se querellent comme des Harangeres, & le caractére de Domitien n'est point conformé à la vérité de l'Histoire. Titus est un Héros impoli, sans probité, sotement amoureux, peu versé dans la science du monde, fanfaron, lâche. Domitie est plus l'héroïne de la Tragédie que Bérénice. Enfin l'Auteur s'attache à faire voir que la catastrophe, extrêmement applaudie alors, est réellement défectueuse. Pour faire lire sa Critique, il a donné un tour badin à ce qui en étoit réellement susceptible.

XII. *Réponse à la Critique de la Bérénice de Racine par Subligny.*

Subligny après avoir si vivement attaqué Racine dans sa Critique d'*Andromaque*, voulut être le défenseur de *Bérénice*. Ne se trompoit-il pas dans ce choix de critique & d'apologie ? Sa réponse à l'Abbé de Villars se laisse

lire avec plaiſir. Cet Abbé a daté ſa Critique du 17 Novembre 1670. quoique la Tragédie n'eût été jouée, pour la premiere fois, que le 21. du même mois. Subligny profita de cette mépriſe pour badiner agréablement : Il dit que l'Abbé de Villars, auteur du *Comte de Gabalis*, avoit aſſiſté à une repréſentation de *Bérénice*, donnée par les Comédiens Volans de la Reine des Sylphides, qui avoient appris leur rôle à meſure que Racine en faiſoit les Vers. L'Auteur de la Réponſe juſtifie enſuite la néceſſité du premier Acte, la ſimplicité du Sujet, condamnée, en apparence, par l'Abbé, faute de s'être clairement expliqué, le lieu de la Scéne, le caractére de Titus ; mais ſeulement à certains égards. Il ne trouve rien que de Romain dans le deſſein que Titus a formé de ſe tuer, & il le prouve par l'exemple de Caton. Mais y a-t-il de l'analogie dans cette comparaiſon ? Je ne ſçai même ſi Marius qui ſe pré-

cipita après avoir donné, par un excès de jalousie, la mort à la jeune Hellas, qu'il adoroit, est cité à propos; la pensée d'avoir causé la mort d'une belle Reine que Titus a si long-temps aimée, ne pouvoit produire en lui un si étrange desespoir.

Il n'y a qu'une petite adresse dans le tour que l'Auteur a pris pour faire voir que cette Tragédie n'est pas un tissu de Madrigaux & d'Elegies; il rapporte quelques Vers, où l'amour est subordonné à des sentimens vraiment héroïques. Mais ces Vers n'effacent point l'air de galanterie Françoise qui domine dans cette Tragédie. Il voudroit pourtant persuader que l'Iphigénie d'Euripide & la Bérénice de Racine se ressemblent aussi bien qu'Agamemnon & Titus. Mais ces deux Héros peuvent-ils être comparés? l'un est Pere & l'autre Amant; dès-lors toute ressemblance réelle disparoît.

XIII. *Tite & Titus, ou les Bérénices, Comédie.*

Si le Lecteur s'eſt bien trouvé de la Critique des deux Bérénices, il ſe trouvera encore mieux d'une Comédie en trois Actes ſur le même ſujet. Il me ſemble qu'il y a peu de Comédies dans ce genre, dont le tour ſoit auſſi ingénieux. Le Poëte feint que *Tite* eſt fâché de ce qu'il y a un impoſteur qui s'appelle *Titus*, & qu'il eſt par conſéquent expoſé à paſſer pour un fourbe & un ſcelerat. Il vient au Temple de Mémoire demander vengeance à Apollon de l'injure que lui fait cet uſurpateur, & ſe faire déclarer ſeul & l'unique Empereur Romain de ce nom. Thalie chargée de le recevoir, badine ſur le nom de *Tite*. Bérénice ſe plaint de même de ce qu'il y a dans le monde une Avanturiere, qui ſe pare de ſon nom. *Titus* & la *Bérénice* de Titus ſont con-

duits au Temple de Mémoire par Melpoméne, Déesse de la Tragédie. Elle leur annonce Thalie, comme chargée de défendre leurs ennemis. Titus en prend occasion de faire observer à la Déesse de la Comédie, qu'il lui sera bien difficile de réussir, & d'entendre leur jargon : il cite les Vers de Corneille qui faisoient allusion au Roi, qui méditoit la conquête de la Hollande. Thalie trouve *Tite* bien peu amoureux, puisqu'il a tant de liberté d'esprit ; elle séme en passant quelques traits de critique. A l'arrivée de *Tite*, Titus, sa Bérénice & Melpoméne, se retirent. La railleuse Thalie ne manque pas de reprocher à l'Empereur de Corneille, les Vers obscurs que Titus lui avoit indiqué. *Tite* n'oublie rien pour en montrer le sublime ; mais c'est en vain ; Thalie lui recommande d'éviter cette obscurité & le galimathias, lorsqu'il sera devant Apollon, juge de sa destinée : elle lui fait sentir fi-

nement combien il eſt important de s'exprimer clairement. Ce qui paroîtroit inſipide & trivial, s'il avoit un air Litéraire, devient amuſant & nouveau à cauſe du ſel de la plaiſanterie, & du tour extrêmement délicat qu'il a donné, ſoit à la Critique du Style, ſoit aux préceptes ſur le langage. Tite s'offenſe de ce qu'Apollon à chargé Thalie de l'introduire dans le Temple de Mémoire, & de ce qu'il a donné à ſon rival, Melpoméne pour introductrice : il ſoupçonne que le Dieu des Vers lui a trouvé un air comique. Apollon dans le ſecond Acte vient marquer aux deux Muſes ſon étonnement ſur les deux Titus & les deux Bérénices ; ce qui donne lieu à des moralités ſérieuſes de la part de Melpoméne, & enjoüées de la part de Thalie. Tite & Titus ſe préſentent devant Apollon, & ils ſe diſent mutuellement leurs vérités ; les deux Bérénices en font autant. La critique de leur caractére eſt ainſi tournée en ac-

tion, & forme un tableau aussi agréable qu'intéressant.

Le troisiéme Acte commence par un entretien de Titus & de Melpoméne sur le Temple de Mémoire ; elle lui apprend qu'on n'y est occupé que du soin d'immortaliser les actions du Roi, & qu'on y a fait deux tableaux sur ses deux voyages de Flandre. Il y a bien de l'esprit, & une flatterie très-délicate dans tout ce morceau. Apollon s'avance ensuite & s'assit pour juger les deux Titus & les Bérénices. Il cherche d'abord à les accommoder, & pour cela il propose aux Héros de troquer leurs Maîtresses ; par ce moyen *Bérénice* de *Tite* qui ne veut pas se marier, sera avec *Titus* qui ne veut pas se marier aussi ; & au contraire *Bérénice* de *Titus* qui veut se marier, sera avec *Tite* qui veut se marier aussi. Mais l'accommodement est rompu par la *Bérénice* de *Titus*, qui ne veut point d'autre mari que lui. Sur ces entrefaites arri-

vent Domitien, frere de Titus, & Domitie sa femme. Le Prince qui est ambitieux, a interêt de n'avoir qu'un aîné, il prie Apollon de déclarer que l'un des deux est imposteur. Domitie en adoptant le sentiment de son mari, ajoute des pensées inintelligibles, telles que le lui prête Corneille. Ce galimathias met en fureur Apollon, qui ordonne de chasser Domitie. Viennent ensuite quelques autres traits de critique. Enfin Apollon prononce son Arrêt, dicté par la plus judicieuse critique, mais tournée agréablement, & il conclut que Titus & sa Bérénice sont les véritables; mais qu'ils auroient mieux fait de se tenir au pays d'Histoire, dont ils sont originaires, que d'avoir voulu passer dans l'empire de Poësie où on les a amenés mal à propos.

Le nom de l'Auteur de cette Piéce m'est inconnu; je ne sçai pas non-plus si elle a été représentée. Mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que l'inven-

tion en eſt extrêmement heureuſe & aimable. Il me ſemble que dans les Parodies modernes, il n'y a ni la même délicateſſe, ni le même agrément.

XIV. *Remarques ſur l'Iphigénie de Racine.*

Quoique l'*Iphigénie* de Racine paſſe, avec raiſon, pour une de ſes bonnes Piéces, je ne puis m'empêcher de donner des louanges aux Remarques faites par un Anonyme ſur cette Tragédie, quoiqu'elles ne ſoient pas par-toutes également ſolides. Il la loue beaucoup du côté de la verſification; mais à l'égard de la diſpoſition du ſujet, il ſoutient que le vraiſemblable y manque, que la réſolution que prend Agamemnon de faire périr Iphigénie, n'eſt point fondée ſur le ſalut de la Patrie, que le motif de Religion n'eſt pas ſuffiſamment établi, qu'Agamemnon ne ſuit que les mouvemens de ſon ambition, que les Dieux ne demandent la

mort de la Princesse, que par un pur caprice, qu'on ignore le sujet de leur ressentiment, que l'oracle est mal exprimé, que Dictys de Crete a mieux coloré cette Histoire, qu'il étoit inutile de faire intervenir Diane, puisqu'il ne s'agit que d'obtenir un peu de vent favorable pour faire voile en Asie. Je ne fais qu'indiquer d'une maniere générale, les observations de l'Anonyme, appuyées par des exemples & des raisonnemens qui ne sont pas certainement méprisables. Il me paroît qu'il chicane avec peu de raison sur la maniere dont Racine a construit l'oracle; cette ambiguité ne fait point là un mauvais effet. On trouvera peut-être encore qu'il y a trop de rigueur dans la Critique qu'il fait du rôle d'*Eriphile*; il faut se prêter à certaines suppositions, lorsqu'elles ne sont pas visiblement contre la vraisemblance, & il y a de l'injustice à relever les circonstances qui les détruisent, lorsque le Poëte a eu soin de

les dérober aux yeux du Spectateur. Il y a plus de justesse dans les remarques sur Clytemnestre & sur Arcas, que le Poëte a pourtant pû faire imprudent, sans blesser sa qualité d'ami & de confident d'Agamemnon.

Mais je ne puis m'empêcher d'approuver, sans aucune exception, les remarques de l'Anonyme sur l'amour d'Achille & d'Iphigénie. Il observe judicieusement que la Princesse, étant éprise de la plus forte passion, ne devoit pas consentir si brusquement à son sacrifice. Une femme qui aime & qui est aimée, est plus attachée à sa vie. » On veut mourir, dit-il, quand » on desespere d'obtenir ce qu'on ai- » me ; mais tandis que l'on est aimé ; » est-il rien de plus doux que de vi- » vre ? Quelle passion surmontera l'a- » mour qui donne le branle à toutes » les autres ? La soumission, le res- » pect pour un pere ? Ce n'est qu'un » effet de la raison, & l'amour n'en » écoute point «. Je pense encore,

comme l'Anonyme, qu'Agamemnon auroit joué un rôle plus héroïque s'il s'étoit intereſſé à la conſervation d'Iphigenie, par un motif de généroſité. L'amour produit dans les ames les plus viles, les ſentimens d'Achille; des motifs de généroſité en auroient fait un vrai héros.

XV. *Diſſertation ſur les Tragédies de Phédre & Hyppolite, par Subligny.*

Toutes les perſonnes inſtruites des guerres Litéraires du Parnaſſe, ſçavent ce qui s'eſt paſſé au ſujet de la Phédre de Racine & de celle de Pradon. La Diſſertation de Subligny renferme quelques détails qu'on ne trouve point ailleurs, & qui me ſemblent prouver que les efforts d'une injuſte cabale n'allerent point juſqu'à rendre incertain le ſuccès de la Tragédie de Racine.

Subligny, avant que de commen-

cer la Critique de ces deux Piéces de Théatre, expose ce que la Fable nous apprend du sujet. Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que l'Auteur, qui étoit Comédien, improuve le choix d'un pareil sujet, à cause de l'amour incestueux de Phédre. Il invoque à ce sujet la religion, & la délicatesse de notre nation, qui ne sçauroit, sans frémir, envisager cette Reine. Il fait voir qu'Euripide & Sénéque ont pû traiter ce sujet, parce que Phédre est forcée par le Ciel à commettre ce crime; ce qui s'accordoit avec le systême de leur religion, dont l'absurdité connue ne sçauroit voiler cette horrible action. Cependant un des plus séveres Casuistes du siécle passé, a formellement approuvé le choix de ce sujet. » J'oubliois de vous dire, tou» chant la *Phédre* de Racine, dit M. » de Valincour*, que M. Arnauld » ayant lû cette Tragédie, l'admira,

* Histoire de l'Académie Françoise, T. II. pag. 369. & 370. de l'Ed. *in*-12.

» &

» & convint même que de pareils » ſpectacles ne ſeroient pas contrai- » res aux bonnes mœurs. Il ajouta » ſeulement : *Pourquoi a-t'il fait ſon* » *Hyppolite amoureux* ». A qui faudra-t il croire ? au Comédien rigoriſte, ou au Théologien mitigé. Ce qui eſt encore auſſi ſingulier, c'eſt que les Anglois, dont le Théatre eſt ſouvent l'école de l'impieté & du vice, en ont rejetté le ſujet de Phédre. Il faut avouer, à la gloire de Racine, qu'en traitant une matiere auſſi délicate, il n'a laiſſé voir que l'horreur du crime ; & qu'ainſi le Comédien & les Anglois ne ſont pas fondés à improuver le Poëte François.

Le Critique reproche à Racine d'avoir fait Theſée trop crédule & trop imprudent, ſans aucune des grandes qualités que l'antiquité lui a données. Phédre lui paroît un caractére forcené, trop amoureuſe, trop furieuſe & trop effrontée. Il prétend que Racine n'a pas ſçu profiter de ſes mo-

déles, Euripide & Sénéque qui ont trouvé l'art de mettre plus de vérité & de bienſéance dans ces caractéres. Il donne de grandes louanges au perſonnage Epiſodique d'Aricie. J'omets ce qu'il dit de la *Phédre* de Pradon, parce que cette Critique ne ſçauroit nous intéreſſer. Subligny examine enſuite en détail les deux Tragédies ; mais en s'étendant davantage ſur celle de Racine, qui ſeule méritoit l'honneur de la diſcuſſion. Ces détails doivent être lûs dans l'Ouvrage-même. Il blâme dans Théraméne les conſeils qu'il donne à Hyppolite d'aimer Aricie ; & il accuſe quelquefois ſon éleve d'être imprudent, & d'avoir l'ame débonnaire. Rien ne mérite plus d'être remarqué que ſes réflexions ſur le peu d'art du Poëte, pour faire paroître Hyppolite coupable, & pour allumer la fureur de Theſée avec vraiſemblance. Il condamne encore la deſcription que fait Théraméne de la mort d'Hyppolite. Ainſi nos Moder-

nes beaux eſprits, n'ont pas la gloire de l'avoir attaquée les premiers.

Il paroît que le Critique n'a pas voulu épargner Racine; il dévoile ſes larcins, il critique ſes expreſſions, en quoi il n'eſt pas toujours heureux. Il eſt quelquefois aſſez injuſte pour mettre ſur le compte du Poëte, des ſentimens que l'exacte imitation l'a obligé de prêter à un ſcelerat. Les traits vifs & agréables qu'il a ſemés dans ſa Critique, quelquefois trop maligne, & la juſteſſe de la plûpart de ſes réflexions, ne peuvent manquer de plaire à la plûpart des Lecteurs. Mais il s'appeſantit quelquefois ſur des choſes, qui ne devoient être touchées qu'en paſſant.

Ce Recueil mérite principalement d'être eſtimé pour les différentes réflexions ſur la Poëſie Dramatique en général, & ſur diverſes Tragédies de nos deux plus grands Poëtes. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on trouvât autant de diſcernement & de capacité dans les

critiques des Tragédies modernes. Plusieurs faits curieux répandus dans les divers écrits, qu'on trouve ici rassemblés, sont dignes de la curiosité des amateurs d'Anecdotes concernant le Théatre François. Enfin les Bibliophiles trouveront peut-être ce Recueil digne d'orner leur cabinet.

Du reste, en imposant des loix sévéres aux Critiques, j'ai supposé que les Auteurs qu'ils attaquoient, étoient vivans; car à l'égard des morts, nous ne leur devons que la vérité; il est permis de la leur dire librement, & de caractériser les vices de leur cœur & de leur esprit. Je fais cette réflexion, afin qu'on ne me mette point en contradiction avec moi-même, pour avoir attaqué, avec si peu de menagement, l'Abbé d'Aubignac.

FIN



TABLE

Des Piéces contenuës dans ce Recueil.

TOME PREMIER.

Fin de la Table du Tome premier.

TABLE

Des Piéces contenuës dans ce Recueil.

TOME SECOND.

Fin de la Table du Tome second.

E R R A T A.

T O M E I I.

PAge 50. ligne 7. outre, *lisez* ouvre. Page 77. ligne 2. m'eut fait aller, *lis.* il eut fait. Page 192. lig. 4. supposé, *lis.* supposai. Page 219. lig. 30. *qui vio*, *lis. qui-vis.* Page 281. lig. 24. tour, *lis.* tant.



DISSERTATIONS SUR LES TRAGEDIES DE CORNEILLE ET DE RACINE.

ENTRETIEN SUR LES TRAGEDIES DE CE TEMPS.

Par l'Abbé de VILLIERS.

TIMANTE, CLEARQUE.

TIMANTE.



Vez-vous vû l'Iphigénie? C'est une piéce dont bien des gens ont été charmés.

CLEARQUE.

Je l'ai trouvée fort belle, & même je n'ai pas honte de dire que je n'ai pû m'empêcher

de pleurer une fois ou deux en la voyant. Pour peu que vous ayez le cœur tendre, vous aurez pleuré aussi-bien que moi.

TIMANTE.

Il étoit assez difficile de ne pas pleurer en quelques endroits : mais sçavez-vous bien la pensée qui m'est venuë en voyant cette Tragédie?

CLEARQUE.

Quoi ?

TIMANTE.

Qu'on peut faire de fort belles Tragédies sans amour ; je parle de l'amour tendre & passionné des Amans.

CLEARQUE.

Je ne croi pas que l'Auteur ait jamais eu le dessein de vous faire venir cette pensée, lui qui entend si bien à conduire cette passion entre deux Amans.

TIMANTE.

Je sçai qu'il est incomparable en cela, mais il a bien fait voir que l'amour n'est pas la seule passion qui puisse réussir sur le Théatre : & on peut dire que le grand succès de l'Iphigénie a désabusé le Public de l'erreur où il étoit, qu'une Tragédie ne pouvoit se soûtenir sans un violent amour. En effet tout le monde a été pour cette Tragédie, & il n'y a que deux ou trois Coquettes de profession qui n'en ont pas été contentes : c'est sans doute, parce que l'amour n'y regne

pas, comme dans le Bajazet ou la Bérénice.

CLEARQUE.

Il me ſemble néanmoins que l'amour jouë dans la Piéce dont vous parlez; Eriphile, Achille & Iphigénie même m'ont paru des perſonnages fort amoureux.

TIMANTE.

J'avouë ce que vous dites : mais vous ſçavez bien vous-même, que les endroits qui ont le plus touché ne ſont pas ceux où Achille, Iphigénie & Eriphile, parlent de leur paſſion. Agamemnon & Clytemneſtre m'intéreſſent bien davantage, & ce ſont leurs ſentimens qui m'ont touché.

CLEARQUE.

J'en tombe d'accord; mais ce n'eſt pas en cela que conſiſte toute la beauté de cette Tragédie, & je doute que la Piéce pût ſe ſoûtenir, ſi vous en ôtiez l'amour d'Achille & d'Iphigénie, & la jalouſie d'Eriphile. Car il ſeroit bien ennuyeux, ce me ſemble, d'entendre toujours Agamemnon & ſa femme, ſe plaindre de ce que l'Oracle a condamné Iphigénie.

TIMANTE.

Vous n'entrez pas dans ma penſée, je ne blâme point du tout l'amour d'Achille. Je louë même l'Auteur d'avoir introduit ce perſonnage qui eſt ſi beau : prenant la choſe de la maniére qu'il l'a priſe, l'amour lui étoit néceſſaire, on auroit trouvé fort étrange qu'A-

chille demandât Iphigénie en mariage, s'il ne l'avoit point aimée. Aussi n'est-ce pas de cela que je veux parler : je dis seulement qu'on peut faire une belle Tragédie sans amour ; je ne dis pas que l'Auteur d'Iphigénie a dû n'en point mettre dans sa piéce, je ne fais que proposer une pensée qui m'est venuë, & nous examinerons ensemble si j'ai raison.

CLEARQUE.

Il me semble qu'il faudroit voir si quelqu'un a réussi en faisant des Tragédies de la sorte. Mais il faudroit ne prendre que des exemples de notre temps : car que les Grecs ayent fait des Tragédies sans amour, & qu'ils y ayent réussi, cela ne fait rien contre nous, ils faisoient réussir bien d'autre chose sur leur Théatre, qui seroient ridicules sur le nôtre.

TIMANTE.

Nous allons trop vîte, vous parlez déja des Auteurs Grecs, & je n'ai pas commencé à vous proposer mes raisons. Mais puisque vous avez touché ce point, je veux bien commencer par-là ce que j'ai à dire. Je ne sçai pas pourquoi l'on prétend qu'il y a tant de différence entre le goût des Anciens, & celui des François : est-ce que le bon sens n'est pas toujours le même? Et si des personnes de bon sens approuvoient du temps de Sophocle & d'Euripide, des piéces de Théatre sans amour, pourquoi ne veut-on pas qu'on les approuve aussi de notre temps?

CLEARQUE.

Le bon ſens ne ſuffit pas, il faut encore avoir égard aux coûtumes ; & les coûtumes ne ſont pas les mêmes par-tout.

TIMANTE.

Il eſt vrai, mais quelles coûtumes étoient parmi les Grecs capables de faire réuſſir une Tragédie, qui ne ſoient pas parmi nous ? Ils vivoient dans une République, & nous vivons ſous une Monarchie. Ils étoient Idolâtres ; & nous ſommes Chrétiens. Voilà les ſeules différences que j'y trouve, ou plûtôt je n'y trouve nulle différence, puiſque les conſidérations qui ſe prennent du côté de la Religion & du Gouvernement, ne font rien à un Ouvrage purement d'eſprit ; ou ſi elles font quelque choſe, ce n'eſt que pour en bannir ce qui choque l'un ou l'autre. Car on ne voudroit pas imiter ces Peuples qui n'ayant jamais pû garder pour leurs Souverains, une obéiſſance parfaite, ne veulent point d'autres ſpectacles que la mort des Princes, & qui demandent toujours du ſang dans les Tragédies, parce qu'ils ont peu d'humanité. Vous voyez bien que c'eſt le goût ou plûtôt la fureur d'un Peuple inſenſé, qui a introduit cet uſage parmi eux, & qu'une coûtume établie ſur ces principes n'oblige nullement les perſonnes ſages. Il en eſt de même de toutes les autres coûtumes, qui ont commencé par quelques déréglemens ; particuliérement

quand on est dans une Religion qui les condamne. Revenons aux coûtumes des Grecs : quelques coûtumes qu'ils ayent eu dans leurs affaires publiques, il est certain que dans les ouvrages d'esprit, ou dans les entreprises qui ne regardoient point la Religion, ils devoient agir par les mêmes lumiéres, par lesquelles nous agissons ; ils avoient là-dessus les mêmes vertus à suivre, les mêmes bienséances à garder, les mêmes raisons à consulter : ces choses sont de tous les temps. Quelle raison, je vous prie, avons-nous maintenant de faire paroître l'amour sur le Théatre, quelle raison avoient-ils de le bannir ? Les Grecs étoient-ils moins amoureux que les François ? N'y avoit-il point d'Amantes & d'Amans du temps d'Euripide & de Sophocle ? L'amour étoit-il inconnu pour lors ? & n'en ressentoit-on pas la violence & les emportemens ? Cette passion étoit aussi forte alors qu'elle est aujourd'hui ; & les Poëtes ne se croyoient pas obligés pour cela d'en représenter toute la force aux yeux des Spectateurs : c'étoit pourtant en ce temps-là que Periclés étoit charmé de la sage Aspasie, à la priére de laquelle il entreprit la conquête de l'Isle de Samos. L'amour de ce Général des Athéniens, étoit connu de tout le monde, & Sophocle qui étoit son intime ami, devoit être assez instruit par l'exemple de ce grand homme, de la violence de cette passion, pour

en pouvoir faire une peinture délicate dans ses Tragédies. Il auroit trouvé dans sa Langue des expressions aussi tendres que nous en avons dans la nôtre, puisque la Langue Grecque a tant de douceur, & que Sophocle la parloit si bien, qu'on l'appelloit ordinairement l'Abeille ou la Siréne de l'Attique. Il n'en falloit pas davantage pour rendre ses Tragédies aussi passionnées que les nôtres, s'il eût cru que la galanterie des Athéniens étoit une raison assez forte pour l'obliger de faire voir sur la Scéne une peinture de tous les mouvemens de l'amour. Ce grand Poëte n'auroit jamais donné ni l'Oedipe, ni l'Ajax, s'il n'eût consulté que le goût des Dames Athéniennes. Son Antigone auroit paru avec d'autres intrigues & d'autres passions que celles dont il l'a embellie. Ayant à faire voir en cette Piéce un Amant qui se tuë pour ne pas survivre à celle qu'il aime, il n'auroit rien épargné pour mettre en leur jour tous les emportemens qui accompagnent une mort comme celle-là : bien loin de s'étudier à ne faire jamais paroître ensemble ces deux Amans, il auroit ménagé entr'eux quelque Scéne semblable à celles que l'on souhaite si fort aujourd'hui. Il n'auroit pas fait dire à Antigone mourante tout ce qu'elle dit de l'amitié qu'elle a pour son frere ; elle n'auroit pensé en mourant qu'au jeune Prince Hemon ; & ce jeune Prince auroit soulevé toute l'Ar-

mée en faveur de sa Maîtresse, & seroit venu expirer à ses pieds. Tout cela auroit été fort au gré de la jeunesse & des Dames; Sophocle qui étoit de l'humeur de tous les Poëtes, n'auroit pas laissé passer cette occasion de mériter des loüanges & de plaire, s'il n'eût pas fait plus de scrupule que nos Auteurs, de faire paroître l'amour sur le Théatre.

CLEARQUE.

Je vois bien que Sophocle pouvoit faire ce que vous dites, c'étoit un homme de qualité, il y voit dans un siécle fort poli, il avoit un grand talent pour les Vers; & je ne puis trouver qu'une raison pour laquelle il n'a pas donné plus de tendresse à ses personnages, c'est que la coûtume de son pays étoit différente là-dessus de celle du nôtre; & c'est pour cela qu'il me semble qu'un Poëte est assez justifié aujourd'hui, quand il dit, qu'il fait des Tragédies pleines d'amour, parce qu'on n'en veut point voir d'autres.

TIMANTE.

Si je vous montre qu'on peut faire de belles Tragédies sans amour, il ne sera pas vrai de dire qu'on est en droit de n'en vouloir point voir d'autres aujourd'hui. Mais avant que d'examiner si cela se peut, dites-moi un peu, je vous prie, pourquoi la coûtume dont vous parlez s'est établie parmi nous, & n'a pû s'établir parmi les Grecs? Leurs Loix étoient-elles plus saintes & plus sévéres que

les nôtres ? Vous voyez bien que ce qui regarde les mœurs & la vertu, n'entre point dans les coûtumes des Nations, puiſqu'à l'égard de ces choſes, ce n'eſt pas la coûtume qu'on doit ſuivre, mais la raiſon ; & répondre comme vous faites, c'eſt de même que ſi un Général d'armée qui combattroit maintenant ſans prendre ſon temps & ſes meſures, répondoit à ceux qui voudroient l'inſtruire par l'exemple des Anciens Grecs & Romains ; c'eſt, dis-je, comme s'il répondoit, que les Anciens avoient d'autres coûtumes que nous, & qu'il lui eſt permis maintenant d'être imprudent & téméraire, parce que les coûtumes des Nations ſont différentes.

CLEARQUE.

Vous ne ſçauriez nier, qu'il n'y ait bien des choſes qui ſe ſont ſouffertes ſur le Théatre des Anciens, & qui ſe ſouffrent encore aujourd'hui ſur celui des Peuples étrangers, leſquelles ſeroient fort déſapprouvées en France.

TIMANTE.

Et que ſçavons-nous ſi les Anciens ne deſapprouvoient point eux-mêmes ces choſes, qui ne ſe mettoient que pour plaire au Peuple ignorant ; quand je lis les Tragédies d'Euripide ou de Sophocle, & que je vois d'un côté des ſpectacles ſi peu naturels & des deſcriptions ſi baſſes, & de l'autre, des ſenti-

mens si héroïques, des passions si tendres; & des pensées si nobles, j'ai de la peine à comprendre comment un même Auteur auroit pû produire des choses d'un caractére si différent, s'il n'avoit été obligé de mettre quelque chose sur le Théatre en faveur du Peuple, qui ne laissoit pas que d'avoir de l'autorité dans une République. Mais quelle que fût cette autorité, les Anciens n'ont rien fait paroître en sa faveur qui pût nuire à la vertu des gens de bien. Tout ce qu'ils ont fait, c'est qu'ils se sont accommodés quelquefois à la maniére dont le Peuple conçoit les choses, mais ce n'est pas par ces endroits si peu dignes de la majesté de la Scéne que leurs Piéces se sont soûtenuës. Et peut-être n'aurions-nous pas une seule Piéce des Anciens, s'il n'y avoit eu que des spectacles & des descriptions de la sorte. Ces choses ne plaisoient qu'aux gens d'un médiocre génie; les honnêtes gens en trouvoient de plus délicates & de plus relevées : c'étoit par ces beaux endroits que ces Tragédies plaisoient alors, & c'est par-là qu'elles plaisent encore maintenant. Pour les Etrangers, vous sçavez bien que l'ignorance des régles, ou le peu de soin de polir leurs Ouvrages, leur fait souffrir toutes les extravagances que nous voyons sur leur Théatre. Et cela n'est de nulle conséquence pour nous, qui faisons profession de suivre des régles, & de consulter un peu le bon sens.

CLEARQUE.

Mais de bonne foi, vous qui ne voulez point d'amour, pourriez-vous souffrir un personnage aussi peu galant que l'est Achille dans l'Iphigénie d'Euripide, lequel n'ose entretenir Clytemnestre, parce que, dit-il, il n'est pas bienséant qu'un jeune homme soit si longtemps seul avec une femme; cela ne vous fait-il pas pitié? Et ne vaut-il pas mieux introduire Achille galant & passionné, tel qu'il est dans la nouvelle Iphigénie dont nous parlions au commencement de cet Entretien.

TIMANTE.

Vous m'obligez de recourir, malgré moi, à la Religion, pour vous répondre; néanmoins pour ne vous pas faire croire que je fais le scrupuleux & le dévot hors de saison; j'avouë que cette réflexion pourroit être mieux reçuë si elle venoit d'un autre que d'Achille, & que supposé qu'on voulût en faire une instruction pour le Peuple, on auroit pû lui donner un tour plus honnête & plus ingénieux. J'avouë encore qu'il ne faut jamais introduire de personnage amoureux qui soit froid & languissant; car représenter une passion, & ne la représenter qu'à demi, c'est une des plus grandes fautes de la Tragédie. Une passion doit avoir toute son étenduë; sans cela on est trompé; ce que l'on voit ne fait qu'exciter le desir d'en voir davantage, & tout le monde a droit de se plaindre, quand

un Auteur ne répond pas à ce qu'on s'étoit promis de son travail. Vous voyez que je ne suis pas trop austére sur le chapitre de l'amour, puisque je n'en veux point de médiocre.

CLEARQUE.

Vous n'en voulez point de médiocre, & vous le desapprouvez quand il est violent, n'est-ce pas le vouloir bannir tout-à-fait. Ce sentiment me paroît encore plus austére que celui d'Achille, lorsqu'il veut éviter l'entretien de Clytemnestre.

TIMANTE.

Il faut donc vous répondre autrement. Un Galant, tel qu'Euripide représente Achille en cette occasion, ne seroit guéres capable de plaire aux Dames, qui veulent qu'on les cherche, bien loin de les fuir; sa réflexion prise du côté de la bienséance le feroit passer pour un écolier, ou pour un sot; & en vérité Euripide seroit bien à plaindre d'avoir fait Achille si peu complaisant & si incivil, s'il en avoit ainsi usé sans raison. Ce grand Poëte cherchoit à plaire & à profiter, & pour ne rien faire qui servît de prétexte au libertinage des jeunes gens d'Athénes; il n'ose introduire un jeune homme avec une femme, qu'en même-temps il ne prenne cette précaution que vous blâmez si fort. Je vous ai déja dit que vous m'obligez de recourir à la Religion, & certainement je ne puis m'en

empêcher en cette rencontre. Euripide a si peur de blesser la pudeur de ses personnages, qu'il aime mieux faire commettre une incivilité que de donner la moindre atteinte à cette vertu ; & cependant c'est une femme déja âgée avec laquelle Achille s'entretient, Achille n'est point amoureux, Clytemnestre ne lui parle que du Sacrifice auquel Agamemnon se dispose ; & cependant Achille a de la peine à demeurer seul avec elle. Sophocle n'est pas moins religieux qu'Euripide en de pareilles occasions, & l'on diroit qu'il avoit appliqué aux Poëtes & à ceux qui travailloient pour le Théatre, la belle leçon que lui fit un jour Periclés, en parlant des Magistrats, *qu'il falloit qu'ils eussent non-seulement les mains nettes ; mais encore la langue pure, & les yeux chastes.* C'est ainsi que ces Poëtes en ont usé. Si les jeunes Athéniens devenoient débauchés après cela, ils ne pouvoient pas s'en prendre aux Tragédies qu'on leur représentoit, puisqu'ils ne voyoient rien dans ces Tragédies qui autorisât leurs débauches. Cependant Euripide & Sophocle n'avoient qu'une probité naturelle. Euripide même n'étoit pas un homme d'une vertu reconnuë : on fit souvent des railleries sur sa conduite, & entr'autres celle qui consiste en l'équivoque de l'ancien mot Grec de Tragédie, * par laquelle on lui reprochoit qu'il n'étoit pas le

* Τρυγῳδία.

plus tempérant de tous les Poëtes de la Grèce. Et ce Poëte néanmoins semble avoir plus de modestie que nous. . . . . .

CLEARQUE.

Je vois où vous voulez venir, vous allez faire le Prédicateur, & nous répeter ici tout ce qu'on a dit contre les Comédies. Je vous avertis auparavant que j'ai lû une partie de ce que les saints Péres ont écrit des spectacles, aussi-bien que le Traité du Prince de Conti, & que cela ne m'a pas convaincu qu'il y eût du danger à voir les Tragédies de ce temps, où la vertu est presque toujours recompensée; & où l'amour le plus violent est honnête, & dans les bornes de la plus exacte retenuë.

TIMANTE.

Je ne parlerai ni des saints Péres, ni du Prince de Conti, je m'en rapporterai au témoignage seul de la conscience & de la raison. Dites-moi donc, je vous prie, mon cher Cléarque, quel effet pensez-vous que puisse produire la vûë d'une jeune Princesse, qui ne pense qu'à son amour, qui ne parle que de son amour, qui cherche avec empressement celui qu'elle aime, qui se réjoüit quand elle l'a trouvé, qui lui explique avec des paroles tendres & passionnées tous les mouvemens de son cœur. Quand vous les voyez seuls soupirer après le moment de leur mariage, quand vous entendez tout ce

qu'ils se disent pour se témoigner leur ardente passion, quel effet pensez-vous que cela fasse dans l'esprit des Spectateurs?

CLEARQUE.

Je ne crois pas que cela puisse produire aucun mauvais effet, puisque cet Amant & cette Amante sont des personnes fort vertueuses, & que jamais ils ne se témoignent ainsi mutuellement leur passion dans toute sa force, qu'il n'y ait quelque puissant obstacle, qui s'oppose à l'accomplissement de leurs desirs; ainsi je ne fais que les plaindre, & leur vertu même peut redresser le cœur de ceux qui s'abandonnent aveuglément à leur passion.

TIMANTE.

Cette vertu a des effets bien différents; vous sçavez ce que des personnes fort sages ont dit il y a long-temps de la lecture des Romans, dans lesquels aussi-bien que dans les Tragédies, on dépeint des Héros fort amoureux & fort vertueux. Ceux qui se plaisent à ces Livres, entrent insensiblement dans les sentimens des personnes dont ils lisent les avantures, & comme ils n'ont pas assez de force pour imiter leur vertu, tout le cœur se porte vers leur amour, le moindre mal qui en puisse arriver, est de se remplir l'esprit de toutes ces vaines idées de tendresse, qui nourrissent un esprit dans l'oisiveté, & qui ne tardent guéres à gâter les mœurs. La vertu mê-

me de ces Amans fidéles sert à corrompre davantage les esprits. Qu'un Bourgeois, ou qu'un Valet débauché parle d'amour dans une Comédie, on s'en défie aussi-tôt, & l'on évite un spectacle si indigne de la probité d'un honnête homme, à cause du peu d'idée que l'on a de la vertu d'un Valet ou du Bourgeois. Mais quand on voit un Prince dont tous les sentimens sont généreux, & toutes les actions honnêtes; l'estime que nous avons pour lui nous dispose à le suivre dans ses foiblesses, & l'on croit qu'il est permis d'être amoureux, en voyant des Princes illustres & d'une si haute vertu, qui n'ont pas fait scrupule d'avoir de l'amour. Ainsi le cœur s'accoûtume insensiblement à l'amour: une jeune fille souhaite de trouver un Amant aussi fidéle que celui qu'elle a vû sur le Théatre; elle trouve du plaisir à entretenir un commerce aussi tendre que celui-là; elle voudroit être à la place d'une Amante si fort aimée; elle ne trouve point qu'il y ait de mal à écouter un homme qui parle d'amour, puis qu'une Princesse si fiére le souffre bien, & tout ce que la Morale Chrétienne lui avoit persuadé de contraire à cela, s'évanoüit bien-tôt dans son cœur par l'exemple qu'on lui propose sur le Théatre. Est-ce là un petit mal, quand il seroit vrai qu'on s'en tiendroit-là? Mais souvent on va plus loin, & si une jeune fille qui est sous la conduite de sa mere,

ne s'engage à rien de plus qu'à ce que je viens de vous dire ; jugez un peu ce que peuvent faire celles qui ont plus de liberté, & pour ne pas parler ſeulement d'elles, jugez de combien de deſordres ces ſpectacles peuvent être cauſe en tant de jeunes gens à demi corrompus, principalement quand ces beaux ſentimens d'amour ſont dans la bouche de perſonnes bien faites, & de la vertu deſquelles on n'eſt pas trop perſuadé. Si Solon fut ſur le point de faire défendre à Theſpis, un des premiers Auteurs * de la Tragédie, de paroître en public, parce qu'il lui ſembloit que le menſonge pourroit s'autoriſer par un métier qui permettoit les fictions ; quelles Loix ce Philoſophe n'auroit-il pas faites contre les Tragédies, ſi Theſpis eût mis ſur le Théatre tout ce que nous y voyons aujourd'hui?

CLEARQUE.

Il ne vous reſte plus qu'à dire que c'eſt un péché d'aller à la Comédie. Ceux qui le diſent ne ſont pas plus ſévéres que vous. Et c'eſt ce que Solon n'auroit pas manqué de dire, s'il eût été Chrétien ; je gage même qu'il en auroit dit autant des fictions, pour peu que Theſpis lui eût réſiſté. Ce Philoſophe auroit été un étrange Caſuiſte, & jamais on ne l'eût accuſé d'une morale relâchée. Mais par bonheur pour nous, Solon étoit Payen, & il eſt mort il y a long-temps.

* *Suidas.*

TIMANTE.

Ce que j'ai dit de Solon, n'est que pour vous faire voir combien les Anciens étoient scrupuleux sur les Spectacles; & je ne suis pas fâché de vous avoir donné cette petite occasion de railler. Mais pour en revenir à ce que vous disiez, que c'est un péché d'aller à la Comédie, je n'ai rien à vous dire là-dessus. Vous devez consulter de plus habiles gens que moi, ou vous en rapporter au témoignage de votre conscience; car vous êtes assez homme de bien pour n'avoir pas une conscience tout-à-fait erronée. Mais que ce soit un péché ou non, vous ne sçauriez nier qu'il ne puisse y avoir du danger à assister à la plûpart de nos piéces de Théatre.

CLEARQUE.

Il faut donc défendre les Tragédies. En vérité c'est une chose fâcheuse qu'on ne puisse goûter en conscience un plaisir si agréable, & qui semble si innocent.

TIMANTE.

Si vous ne m'eussiez pas vous-même engagé dans le discours que je viens de faire, vous n'auriez jamais tiré la conséquence que vous tirez; puisqu'enfin mon dessein étoit de vous faire voir qu'on peut souffrir la Tragédie, & que même c'est un divertissement fort honnête. Mais mon dessein étoit aussi de vous montrer qu'on peut faire des Tragédies sans amour, & auxquelles par conséquent on peut assister sans scrupule.

CLEARQUE.

Vous croyez donc que tout le danger auquel on s'expose en allant à la Comédie, ne vient que de l'amour qu'on y dépeint ?

TIMANTE.

Je le crois ainsi, si vous considérez la Comédie en soi, & non pas dans les circonstances qui la peuvent rendre dangereuse, quand elle sert d'occasion de péché ; car non-seulement la Comédie, mais toute autre assemblée est dangereuse en ce sens-là : je dis donc qu'à ne considérer la Comédie que comme un Spectacle, c'est l'amour seul qui la rend mauvaise. Les autres passions ne sont point si engageantes ; la tendresse d'un pére envers ses enfans, ou d'un frere envers son frere, ne sçauroit produire que des sentimens vertueux : la haine, l'ambition, la vengeance, la jalousie sont des vices qu'on peut voir dans toute leur force, & dans toute leur étenduë, puisque naturellement on a de l'horreur pour le déréglement de ces passions ; on s'y porte avec moins d'ardeur, & jamais on n'est pour les personnages qui soûtiennent ces caractéres ; on les blâme toujours, & il arrive aussi presque toujours qu'ils sont malheureux & qu'on se réjouit de leur malheur.

CLEARQUE.

Mais ces caractéres me semblent bien peu capables de plaire, & je ne comprends pas

qu'on puisse voir sans s'ennuyer une piéce où il n'y auroit nul amour.

TIMANTE.

Vous avez vû l'Iphigénie, & vous ne vous y êtes point ennuyé ; est-ce l'amour d'Achille qui en a été cause, la tendresse d'Agamemnon, les inquiétudes de sa femme, la douleur extrême de l'un & de l'autre, la constance d'Iphigénie, & le péril de cette innocente Princesse, tout cela ne vous a-t'il pas pour le moins, autant plû que l'amour d'Achille ? Achille lui-même ne vous a-t'il pas autant engagé dans ses sentimens, quand il suit ce que sa gloire lui inspire ; que quand il semble s'abandonner à l'amour ; & ne m'avoüerez-vous pas qu'il étoit aisé de ne se point ennuyer à l'Iphigénie, quand il n'y auroit point eu du tout d'amour ?

CLEARQUE.

Je n'en sçai rien, & je ne voudrois pas répondre que l'Iphigénie n'eût été ennuyeuse, sans le rôle d'Achille.

TIMANTE.

Mais si au lieu de donner de l'amour à Achille, on se fût contenté de lui donner de la jalousie pour Agamemnon, ou de la fierté, pour s'opposer au dessein d'un homme qui entreprenoit de faire obéir aveuglément tous les Chefs de la Gréce. Si, dis-je, Achille n'avoit été possédé que du desir de la gloire, ou que de son ambition, ne se seroit-il pas

intéressé à la conservation d'Iphigénie, quand ce n'auroit été que pour faire voir qu'il avoit du crédit dans l'armée. Ce sentiment pouvoit produire le même effet que l'amour, & il auroit été plus conforme au naturel dont les Maîtres * de la Tragédie veulent qu'on représente ce Héros. Si cela ne suffisoit pas, on pouvoit conserver le personnage de Ménélas qui est dans Euripide, & le faire entrer dans l'intrigue par quelque passion aussi forte que l'amour; on pouvoit même tirer Oreste du berceau & le faire paroître sur le Théatre en âge d'agir & d'aider à l'embelissement de la piéce. Pour moi, je crois que si l'Auteur d'Iphigénie avoit voulu nous donner une piéce sans amour, il auroit bien trouvé le moyen de la rendre bonne, & qu'il n'auroit pas plus ennuyé qu'il a fait.

CLEARQUE.

Jusqu'à ce qu'il fasse une piéce de cette nature, je demeurerai dans mon sentiment, & je n'en changerai qu'après avoir vû exécuter heureusement, ce que vous pensez de la Tragédie.

TIMANTE.

Vous en avez déja assez vû pour juger de ce qu'on peut faire. Si l'Auteur d'Iphigénie vous avoit consulté avant que de travailler à sa piéce, & s'il vous avoit dit qu'il vou-

* *Iracundus, inexorabilis, acer, nihil non arroget armis.* Horat. Poët.

loit faire paroître sur le Théatre une Princesse dont toute la tendresse seroit pour un Pére & non pas pour un Amant ; car voilà, ce me semble, le caractére de son Iphigénie ; ne lui auriez-vous pas répondu que cela auroit été contre la coûtume ? ne lui auriez-vous pas dit que cette idée générale d'immolation de victimes humaines, qui régne en toute la piéce, n'auroit guéres été conforme à nos mœurs, & enfin ne lui auriez-vous pas fait les mêmes difficultés que vous me faites ? Cependant son Iphigénie a réussi.

CLEARQUE.

Les empressemens que témoigne Iphigénie pour être caressée de son Pére, ne sont pas les plus beaux endroits de la piéce ; & j'ai vû bien des gens qui n'approuvoient pas qu'une fille de l'âge d'Iphigénie courût après les caresses de son pére.

TIMANTE.

C'est pourtant ce qui fait tout le jeu du Théatre, c'est ce qui fait paroître toute la tendresse & tous les embarras d'Agamemnon ; c'est ce qui donne occasion à ces beaux Vers qui obligent de se récrier, & à ces tendres sentimens qui tirent les larmes des yeux de tout le monde. Je ne crois pas que l'empressement d'une Amante ait jamais rien produit de si beau. Je dis bien plus, excepté quelques piéces qui sont toutes d'amour, les plus belles Tragédies que nous ayons vû de-

puis trente ans se sont soûtenuës par d'autres beautés que celles que vous trouvez dans cette passion. Et si vous vouliez prendre la peine d'examiner chaque piéce, vous trouveriez que les endroits qui vous y plaisent le plus, sont presque tous, ou de politique ou de vengeance, ou de quelque puissant intérêt. Avons-nous vû de plus beaux rôles de femmes que ceux de Cornélie dans Pompée, de Cléopatre dans Rodogune, & d'Andromaque dans la piéce qui porte son nom; Andromaque & Cornélie ne respirent que la vengeance; Cléopatre n'écoute que son ambition; & cependant ces femmes se font admirer. Avons-nous rien vû de plus tendre & de plus touchant que l'embarras extrême où se trouve Phocas dans Héraclius, lorsqu'il cherche un fils entre deux Princes, qui ne veulent point le reconnoître pour pére? Avons-nous vû un Héros qui nous intéressât plus dans sa fortune que Nicoméde, lorsqu'il méprise avec un courage intrépide les menaces de ses ennemis, qui sont près de l'accabler? Avons-nous des Scénes plus admirables que celle où Auguste délibére dans Cinna, s'il doit quitter l'Empire; ou que l'entrevûë de Sertorius & de Pompée dans Sertorius; ou que, dans le Mithridate, le dessein que prend ce Prince de porter la guerre jusques à Rome. Je ne vous nomme que ceux qui se sont présentés les premiers à mon esprit: je pourrois

parler d'une infinité d'autres caractéres de cette nature, qui quoi que fort éloignés des tendresses de l'amour, ont ravi & ravissent encore ceux qui les voyent. Pourquoi donc voulez-vous qu'on ne puisse se passer de cette passion, si les Héros dont j'ai parlé, ont plû malgré l'entêtement où l'on est, & s'ils ont plû par d'autres passions, ne peut-on pas trouver, sans l'amour, de quoi soûtenir une action depuis le commencement jusqu'à la fin?

CLEARQUE.

J'avouë qu'on le peut faire, mais je doute après tout, qu'une Tragédie de la sorte fût trouvée bonne.

TIMANTE.

Qui est-ce qui ne la trouveroit pas bonne? Ce ne seroit pas les Sçavans, puisqu'une Tragédie arrive à sa fin par les autres passions, encore mieux que par l'amour. La fin d'une Tragédie est d'exciter la pitié & la crainte; est-il nécessaire pour me faire craindre, qu'un homme ait de l'amour, & ne peut-on avoir pitié que d'un Amant malheureux? Oedipe fait bien plus de compassion dans Sophocle qu'Egiste: on est touché de voir le premier tomber dans un malheur effroyable, parce qu'il semble n'avoir point mérité ce malheur; au contraire la mort d'Egiste ne fait nulle pitié, parce qu'il s'est lui-même attiré sa perte par son amour. Il en est de même de tous les autres Héros qu'on in-

troduit ſur le Théatre ; & en voyant tant de grands hommes ſoûtenir ſi peu ſur nos Théatres le caractére qu'ils avoient autrefois, & que les Hiſtoriens leur ont conſervé ; en voyant, dis-je, la foibleſſe qu'on leur donne, parce qu'on veut qu'ils aiment à quelque prix que ce ſoit, on pourroit faire la même plainte que cet Ancien, qui cria en plein Théatre à un homme qui faiſoit parler Bacchus d'une maniére indigne de lui :

* *Ce n'eſt point de Bacchus que tu fais le portrait.* En effet les honnêtes-gens ne peuvent ſouffrir qu'un grand homme néglige le ſoin de ſa gloire & de ſa conſervation pour conter des douceurs à ſa Maîtreſſe ; & s'il arrive que ce grand homme perde ou la victoire ou la vie pour avoir trop écouté ſon amour, la compaſſion que l'on auroit pour lui ſans cela ſe change en indignation, ou du moins elle diminuë beaucoup. Dans la derniére Sophonisbe qui a paru ſur le Théatre, on n'eſt point touché du malheur de Siphax, parce que ce Prince hazarde ſa réputation, ſon état, & ſa vie pour plaire à ſa femme, dont il eſt amoureux ; on eſt fort touché au contraire du malheur de Sophonisbe, qui ne meurt que parce qu'elle aime la gloire, & qu'elle ne veut pas ſurvivre à la perte de ſa liberté. Pour la crainte, qui eſt le ſecond effet de la Tragédie, vous ſçavez que l'amour n'eſt guéres

* Ὀυδὲν πρὸς τὸν Διόνυσον

capable de la faire naître en nos cœurs, & que les fureurs d'un Tyran, la jalousie, la vengeance, la haine & les autres passions sont les causes ordinaires de la terreur. Voulez-vous sçavoir pourquoi les Tragédies Grecques épouvantoient si fort les esprits? C'est parce que les Grecs ne s'attachoient qu'à ces grandes passions.

CLEARQUE.

Je crois sur votre parole tout ce que vous dites des Grecs; car je ne suis pas assez habile homme pour en juger par moi-même. Mon ignorance est si grande là-dessus, que je suis encore à sçavoir en quoi consiste la beauté des Tragédies Grecques. Je n'ai jamais pû en lire une toute entiére, tant j'y ai peu trouvé de goût. Je ne laisse pas que de dire, que les Grecs valent infiniment mieux que nous; car c'est ainsi que parlent les gens d'esprit, & je suis trop de vos amis pour parler autrement. Cependant je ne suis pas tout-à-fait de votre sentiment, quand vous dites que tout ce qui frappe les esprits dans les Tragédies Grecques, est produit par d'autres passions que l'amour. Cette Tragédie dont la représentation donna la fiévre à toute une Ville, avoit des rôles amoureux; ce furent particuliérement les personnages de Persée & d'Andromède qui toucherent les esprits. Or il est croyable qu'Andromède & Persée ne parloient que d'amour;

* Lucien.

qu'auroient-ils pû dire autre chose ?

TIMANTE.

Je suis fâché, pour l'amour de vous, de ce que cette Tragédie est perduë ; car si votre conjecture est véritable, il ne vous en auroit pas fallu davantage pour détruire tout ce que j'ai dit. Mais vous pourriez vous tromper dans votre conjecture. Il est vrai semblable que l'Andromaque d'Euripide étoit du même caractére que les autres Tragédies de cet Auteur, & c'est sur ces Tragédies que je me fonde pour dire que la Tragédie peut produire, sans amour, les effets pour lesquels elle a été inventée. Ce n'est point par un entêtement ridicule que je les loüe, je sçai bien qu'il y a des duretés qui ont pû vous rebuter. J'en ai trouvé moi-même qui me faisoient de la peine, mais je n'ai pas été si délicat que vous ; je les ai lûës : quand il vous plaira nous les lirons ensemble, & je vous ferai avoüer que ma proposition est véritable, quand je dis que les habiles gens ne desapprouveroient pas une piéce où il n'y auroit point du tout d'amour, pourvû qu'elle fût bien conduite, & que les autres passions y fussent bien mêlées.

CLEARQUE.

C'est la moindre chose que de plaire aux Sçavans. Il faut plaire à la Cour, il faut être au goût des Dames pour réüssir.

TIMANTE.

Si l'on plaît aux Sçavans, on plaira bientôt à la Cour, où il y a des Sçavans aussibien qu'ailleurs; & je puis dire, que les Sçavans de la Cour valent bien les autres, puis qu'avec la science ils joignent un certain caractére d'esprit, fin & delicat, qui sert admirablement pour bien juger. Ce n'est plus le caprice qui distribuë les loüanges & les applaudissemens de la Cour, c'est le bon sens. Pour les Dames ausquelles vous pensez qu'un Auteur doit plaire pour réüssir, comme il y en a de deux sortes, leurs jugemens ne seront pas les mêmes. Les Coquettes blâmeront peut-être la conduite de notre Tragédie, mais les femmes qui ont de la probité & de la vertu seront pour nous. Elles seront bien-aises de goûter un plaisir si agréable sans blesser la délicatesse de leur vertu. Elles sçauront bon gré aux Auteurs de leur avoir épargné les scrupules qui naissent de ces sortes de spectacles, & d'avoir mis leur réputation à couvert de la censure : comme leurs soins s'étendent jusques sur leur famille, elles se réjoüiront de ce que la Tragédie ne sera plus un divertissement qu'elles doivent défendre à leurs enfans, & en les portant à y assister, elles croiront avoir trouvé un moyen assuré de les retirer doucement des divertissemens plus dangereux. C'est à vous maintenant de choisir ausquelles vous aimeriez mieux plaire.

CLEARQUE.

Un Auteur qui ne voudroit plaire qu'à ces Dames d'une vertu si parfaite, ne se contenteroit pas de leur faire des Tragédies sans amour, il leur donneroit des spectacles encore plus saints; il ne composeroit que des Tragédies Chrétiennes, & les Martyrs seroient les seuls Héros dont il voudroit faire le portrait. Assûrément il n'y auroit aucun danger pour la conscience dans un divertissement si dévot; mais il arriveroit infailliblement qu'on feroit de fort méchantes Tragédies sur ces principes.

TIMANTE.

Vous croyez donc qu'on ne peut faire de bonnes Tragédies sur des sujets saints?

CLEARQUE.

Je crois du moins qu'on ne voudroit pas se hazarder à en faire. Quoique l'Hôtel de Bourgogne n'ait été donné aux Comédiens que pour représenter les Histoires saintes, je ne crois pas que ces Messieurs voulussent reprendre aujourd'hui leur ancienne coûtume, ils se sont trop bien trouvés des sujets profanes pour les quitter.

TIMANTE.

J'ai oüi dire qu'ils ne s'etoient pas plus mal trouvés des sujets saints, & qu'ils avoient gagné plus d'argent au Polyeucte qu'à quelque autre Tragédie qu'ils ayent représentée depuis.

CLEARQUE.

Il est vrai que cette Tragédie réüssit bien, Monsieur Corneille la hazarda sur sa réputation, & il crut par le succès qu'elle eut, qu'il en pouvoit hazarder encore une autre. Il donna Théodore ; cette derniére ne réüssit point. Et depuis personne n'a osé tenter la même chose, on a renvoyé ces sortes de sujets dans les Colléges, où tout est bon pour exercer les enfans, & où l'on peut impunément représenter tout ce qui est capable d'inspirer ou de la dévotion, ou la crainte des jugemens de Dieu.

TIMANTE.

N'avez-vous point d'autres raisons pour condamner les Tragédies Chrétiennes, que celles que vous venez d'apporter ?

CLEARQUE.

Non, car comme l'usage n'est pas pour ces piéces, je m'en tiens-là, & je ne veux pas me donner la peine d'examiner, si ces sujets ont quelque chose d'incompatible avec les loix de la Tragédie.

TIMANTE.

C'est pourtant ce qu'il faudroit examiner avant que de les condamner comme vous faites. Quoi, parce que l'usage ne demande aujourd'hui que des amourettes sur le Théatre, il ne sera pas permis à un Auteur de faire autre chose ? L'usage a-t'il la même force pour les piéces de Théatre que pour la

Langue, & doit-on s'y ſoumettre aveuglément, ſur-tout quand il eſt aiſé d'en corriger les abus? Je ſçai bien que pour la Langue il ne faut que conſulter l'uſage, parce que les maniéres nouvelles qui s'introduiſent dans le langage ne dépendent point du raiſonnement, mais du hazard & du caprice. Il n'en eſt pas de même dans les choſes ſur leſquelles il eſt permis de raiſonner avant que de rien conclure. La Tragédie eſt une peinture de la vie civile qui a été inventée pour le réglement des paſſions; c'eſt ſur ce principe qu'il faut travailler les ſujets qu'on expoſe ſur le Théatre, & non pas ſur la bizarrerie de l'uſage, qui ſouvent, comme j'ai déja dit, ne s'établit que par la corruption des mœurs. Dites tant qu'il vous plaira que les Tragédies Chrétiennes ne ſont propres que pour les Colléges, je ſoûtiendrai toujours qu'elles peuvent plaire à la Cour, & aux gens du monde, pourvû qu'elles ſoient conduites par d'excellens Auteurs, qui ayent aſſez de génie pour en ſoûtenir toute la majeſté.

CLEARQUE.

Mais il me ſemble que je vous ai oüi dire autrefois que c'étoit abuſer de la ſainteté de notre Religion que de repréſenter l'Hiſtoire des Saints ſur un Théatre profane; & il me ſemble encore que vous approuviez l'Edit que l'on fit le ſiécle paſſé, pour défendre aux Comédiens de repréſenter la Paſſion de No-

tre Seigneur, & d'autres sujets semblables ?

TIMANTE.

On eut raison de faire cette défense, à cause de la maniére indigne dont les Comédiens représentoient les plus augustes de nos Mystéres ; & je suis toujours dans le même sentiment pour ce qui est de la représentation de ces choses, où le Poëte ne sçauroit, sans sacrilége, ajoûter aucuns embellissemens ou aucune fable. Mais cela ne veut pas dire qu'on ne puisse mettre sur le Théatre un Héros Chrétien. Le portrait d'un Héros de cette sorte est pour le moins aussi beau que celui d'Alexandre ou de César ; & je suis assûré que la constance chrétienne peut faire naître des événemens aussi surprenans & aussi admirable que la vertu Romaine. Car enfin cette constance a éclaté non-seulement dans des personnes d'une condition médiocre, mais encore dans des Rois, dans des Généraux d'Armée, dans des Princesses, dans des Sages, & dans d'aussi grands hommes que l'étoient les anciens Romains. Pourquoi donc ne pourrions-nous pas en faire les Héros de nos Tragédies ?

CLEARQUE.

Il y a toujours dans la peinture de ces Héros je ne sçai quoi au-delà du naturel ; on trouve leurs sentimens trop relevés & trop merveilleux, & toute leur conduite trop éloignée du vrai-semblable. On est bien aise

de voir ſur le Théatre des hommes qui reſſemblent aux hommes, & tous les Martyrs ſont au-deſſus de l'humain. Auſſi d'un autre côté on ne peut les abaiſſer ſans les faire ſortir de leur caractére ; & je crois que la raiſon pour laquelle ces Héros ne ſeroient pas du goût de ce temps, c'eſt qu'ils auroient peu de tendreſſe, ou que ſi on leur en donnoit, elle paroîtroit indigne de la ſainteté de leur Foi.

TIMANTE.

Il ſeroit aiſé de rémédier à cela ; je ne voudrois pas qu'un Chrétien fût un homme ſi parfait qu'il n'eût aucunes foibleſſes. Cette vertu ſembleroit tenir du miracle, & rien n'eſt moins ſupportable qu'un miracle dans une Tragédie. Mais je ne voudrois pas auſſi que ſa foibleſſe allât juſqu'à prendre de l'amour. Cette paſſion a je ne ſçai quoi qui ſiéd mal à un Héros du Chriſtianiſme, & ce ſeroit ſans doute un exemple trop dangereux pour les Spectateurs. Mais, excepté l'amour, il pourroit ſentir les autres paſſions. Il pourroit aimer ou ſes enfans, ou ſon pére. Il pourroit être zélé pour le bien de la Patrie. Il pourroit deſirer la gloire, & être délicat ſur ſa réputation ; car ces ſentimens naturels étant combattus par ſa Religion pourroient produire de fort belles choſes. N'avez-vous jamais lû d'Hiſtoire de Martyr qui vous ait paru propre pour le Théatre ?

CLEARQUE.

J'en sçai plusieurs dont on s'est servi dans l'Université pour faire des Tragédies : mais quelque heureux que fussent ces sujets, on auroit de la peine à les faire réussir dans un autre Pays que celui-là, & devant d'autres gens que ceux qui sont accoûtumés à la barbarie du Collége. Je crois ne point faire tort à ces Messieurs de dire qu'on veut à la Cour des Spectacles plus agréables que les leur. Ils ne s'en offenseront pas, puisque la plûpart cherchent moins à faire une bonne Tragédie, qu'à exercer les enfans dont ils ont la conduite ; & je ne sçaurois leur en sçavoir mauvais gré ; au contraire, je les loüe de ce qu'ils se font justice là-dessus : car ne seroient-ils pas bien malheureux si dans la profession où ils sont, ils alloient s'entêter de leurs Tragédies, & se piquer de sçavoir toutes les délicatesses de l'art, puisque parmi tant de Poëtes qui travaillent tous les jours pour le Théatre, il y en a si peu qui puissent s'en piquer avec raison ?

TIMANTE.

Il est vrai, de sçavans hommes occupés à des emplois plus importans qu'à celui-là, auroient tort d'avoir les mêmes entêtemens & les mêmes foiblesses que la plûpart des Poëtes qui n'ont rien à faire que des Vers. Quand même ces hommes sçavans auroient du génie pour le Théatre, ce qui n'est

pas impoſſible ; je ne voudrois pas qu'ils s'en fiſſent honneur ; ou du moins je ne leur permettrois pas de s'abandonner à leur génie en de certaines paſſions. Car en gardant cette modération, ils exerceront utilement leurs Ecoliers, & ils ne les engageront dans aucunes intrigues dont on puiſſe railler. Vous ſçavez que les Tragédies de Collége donnent ſouvent occaſion à des railleries malicieuſes, quand ceux qui les compoſent n'en uſent pas avec la prudence & la modération que je demande.

CLEARQUE.

Je ne ſçai pas ce que vous entendez par vos railleries malicieuſes ; mais je ſçai bien qu'on en raille toujours quand ce ne ſeroit qu'à cauſe des ſujets qu'on choiſit pour exercer les Ecoliers. Pouvez-vous vous empêcher de rire quand vous voyez des Patriarches de l'ancien Teſtament, ou des ſaints Péres du Nouveau, ſervir de Héros à une Tragédie ?

TIMANTE.

J'aimerois encore mieux cela pour les Ecoliers qu'une Tragédie galante. Mais nous avons trop parlé des Tragédies de Collége. J'avois commencé à vous dire que les Héros Chrétiens pouvoient plaire ſur le Théatre, & je voulois, ce me ſemble, vous le prouver par quelques exemples ; je ne vous en dirai que deux ou trois. Vous avez lû ſans doute l'Hi-

ſtoire d'Hermenigilde, celle de ſaint Euſtache, & le Martyre de Procope ?

CLEARQUE.

Vous revenez aux Tragédies de Collége ; car quel eſt le Collége où l'on n'a pas repréſenté vingt fois ſur le Théatre les Hiſtoires dont vous parlez.

TIMANTE.

On les a auſſi repréſentées ailleurs, & nous avons des Poëtes François qui ont travaillé ſur ces ſujets ; mais qu'on les ait repréſentées dans les Colléges, ou ailleurs, cela ne fait rien ni pour ni contre : je veux ſeulement vous faire connoître que ces Hiſtoires fourniſſent aſſez de paſſions & d'intrigues pour une belle Tragédie. Un Roi qui fait mourir ſon propre fils. Un Général d'Armée qui ſacrifie à ſa foi ſes enfans, ſa femme & ſa réputation. Une mere ambitieuſe, qui pour ſe venger du mépris que ſon fils fait des dignités qu'on lui offre, va elle-même le livrer à la mort : tout cela ne peut-il pas paroître ſur le Théatre François ; & plaire même aux gens les plus délicats ?

CLEARQUE.

Vous avez beau dire, je ne ſçaurois accoûtumer mon imagination à cela. Quoi, ſi les Comédiens mettoient l'Hiver prochain dans leurs affiches : *Nous vous donnerons le Martyre de ſaint Euſtache*, vous croiriez qu'on iroit à la Comédie ? Le ſeul nom de S. Eu-

ſtache ſeroit capable de rebuter tout le monde.

TIMANTE.

Ce n'eſt donc plus que le nom qui vous fait de la peine, j'approuve votre délicateſſe, & je veux bien avoüer qu'il y a de certains noms trop connus que je ne voudrois pas donner pour titre à une piéce de Théatre; mais y a-t'il rien de plus aiſé à changer qu'un nom? Cela eſt permis aux Poëtes, & quand même on ne voudroit pas ſe donner cette licence, n'y a-t'il pas une infinité d'Hiſtoires Chrétiennes qui n'offrent que de beaux noms. Ne nous laiſſons point gouverner par une imagination déreglée, mais avoüons de bonne foi que pour les noms & pour les choſes l'hiſtoire profane n'a nul avantage ſur l'hiſtoire Chrétienne.

CLEARQUE.

Il n'eſt pas néceſſaire que les Hiſtoires ſoient merveilleuſes; la plus ſimple avanture peut ſervir de fonds à une fort belle Tragédie, pourvû qu'elle ſoit traitée avec art. Et j'approuve fort le ſentiment d'un de nos plus excellens Poëtes, qui dit dans la Préface d'une de ſes piéces, que l'action d'une Tragédie ne ſçauroit être trop ſimple. C'eſt ce qu'Horace avoit penſé avant lui; & ſi j'oſe ajoûter quelque choſe à cette remarque, il me ſemble que ce n'eſt pas s'y prendre comme il faut, pour réuſſir au Théatre, que de

commencer par chercher des avantures extraordinaires, & chargées d'incidens.

TIMANTE.

Je n'ai jamais fait de Tragédies, & le peu que je sçai là-dessus, je le dois tout à la lecture des Anciens. Cependant j'ai lû depuis peu une Histoire qui me semble propre pour le Théatre, si elle étoit conduite de la maniére dont je l'ai vûë décrite par un de mes amis. Vous verriez un Capitaine Chrétien assez généreux pour refuser l'Empire qu'on lui avoit offert. Vous le verriez prendre, sur le point de mourir, le parti de son Persécuteur, contre ses propres amis, qui vouloient non-seulement le tirer des fers, mais encore le mettre à la place de ce Tyran. Vous verriez ensuite un fils qui s'expose à la mort pour sauver son pére; & le pére obligé, ou de voir périr son fils, ou de quitter la foi. Si cette Histoire paroissoit devant vous avec les ornemens du Théatre, vous n'auriez peut-être pas sujet de regretter les sujets profanes.

CLEARQUE.

Il faudroit pour cela que quelque grand Poëte entreprît de faire cette Tragédie; mais je voudrois que le sujet en fût connu: car je ne me souviens d'aucuns événemens de l'Histoire qui soient semblables à ceux que vous venez de me raconter.

TIMANTE.

Si je vous disois le nom du Prince dont

j'ai parlé, vous verriez auſſi-tôt qu'il y a dans l'Hiſtoire aſſez de choſes conformes à ce que j'ai dit pour en fonder un ſujet de Tragédie! Car vous ſçavez bien, que pourvû que l'action principale ſoit conſervée avec les circonſtances que l'on connoît : il eſt permis d'ajoûter & de changer comme l'on veut ce que l'on ne connoît pas, ou ce qui n'eſt connu que d'un petit nombre de curieux & de Sçavans.

CLEARQUE.

Je ſçai bien que cela eſt permis dans les ſujets profanes, mais j'en doute un peu pour les ſujets Saints; croyez-vous qu'un Poëte puiſſe feindre l'Epiſode d'un Martyr qui ne ſeroit point dans le Martyrologe?

TIMANTE.

Non, je ne voudrois pas qu'on fît mourir pour la Foi un homme dont l'Hiſtoire n'auroit jamais parlé, ou qui auroit été Payen du conſentement des Auteurs. Mais on peut feindre un Héros Chrétien, & le mettre dans l'occaſion de ſouffrir pour la Religion, quand il n'eſt dans une piéce que par forme de perſonnage Epiſodique, & quand la perſécution ne va pas juſqu'à le faire mourir. Si l'Hiſtoire en parle, & s'il eſt vrai que ce Héros a ſouffert pour la Foi, on peut changer la nature de ſes ſouffrances, & faire par exemple, qu'on le menace de la mort, quoi-qu'il n'ait jamais été menacé que de l'exil. Ce n'eſt point

manquer au respect qu'on doit à l'Histoire de l'Eglise que de changer quelques circonstances peu connuës & peu importantes.

CLEARQUE.

Vous me faites faire une réflexion que je ne veux pas laisser échapper, c'est qu'il est difficile qu'une piéce de Théatre réussisse, quand tout ce qu'elle représente est inconnu. Car ce qui est inconnu semble fabuleux; & quoi qu'une Tragédie puisse être toute fabuleuse, néanmoins on se plaît bien plus à voir sur le Théatre un nom illustre, & des avantures dont on a déja quelque légere connoissance, qu'un nom barbare, & des incidens Romanesques. C'est, s'il vous en souvient, une des choses qu'on a le plus trouvé à redire dans l'Argélie, que nous vîmes l'an passé ensemble, dont les sentimens & les Vers sont fort beaux. Je ne doute pas que cette piéce n'eût eu un succès plus grand, si le nom d'Argélie eût été un peu connu. C'est un défaut dont il est aisé de se corriger, & comme l'Auteur de cette piéce a du génie, on n'aura peut-être rien à lui reprocher sur la premiére Tragédie qu'il fera paroître.

TIMANTE.

Nous avons vû réussir des Tragédies, dont le nom étoit inconnu auparavant. On ne connoissoit point le Cid avant la Tragédie de Monsieur Corneille. J'avouë néanmoins que quand le titre d'une Tragédie est connu,

cela prépare mieux les esprits, & je ne voudrois pas qu'un Auteur qui n'a point encore travaillé pour le Théatre commençât par un sujet & un nom caché.

CLEARQUE.

Je lui conseillerois encore moins de commencer par un sujet où il n'y auroit point d'amour, ou par le nom d'un Martyr; ce ne seroit pas le moyen de faire un grand fracas, & on seroit fort étonné de voir une conduite de Tragédie si nouvelle.

TIMANTE.

C'est peut-être cette nouveauté qui lui donneroit du succès; au moins on ne lui reprocheroit pas qu'il auroit copié les autres.

CLEARQUE.

Il est vrai qu'il y a peu d'exemples à imiter sur ces sujets, à moins que de vouloir faire comme quelques Auteurs Latins de ces derniers temps, qui croient qu'il leur est permis de faire dire deux cent Vers de suite à un même personnage, pourvû qu'il dise de belles Sentences touchant la conduite des mœurs. Vous sçavez que c'est ainsi qu'en ont usé presque tous les Auteurs qui ont fait profession de n'introduire que des Saints sur le Théatre. Un spectacle de cette sorte seroit fort en danger d'avoir le même destin que cette Tragédie dont vous avez oüi parler, qui ne pût jamais être joüée toute entiére,

parce que ceux qui étoient venus pour la voir, sortirent au troisiéme Acte.

TIMANTE.

Parlons sérieusement. N'est-il pas vrai que la plûpart de nos Tragédies se ressemblent, je vous l'ai entendu dire plusieurs fois à vous-même. Toutes les piéces de tendresse ont les mêmes caractéres, & presque la même intrigue : c'est un amour violent auquel on s'oppose, c'est une jalousie qui trouble la félicité de deux Amans. Voilà à quoi se terminent les meilleures de nos Tragédies qui sont en ce genre. On a tant de peine à trouver de nouveaux sujets, parce qu'on veut toujours les mêmes passions. Si l'on pouvoit se résoudre à sortir de l'amour : il y a une infinité d'événemens mémorables dans l'Histoire qui pourroient avoir un grand succès sur le Théatre.

CLEARQUE.

Il faut donc que quelque heureux téméraire trace aux autres un chemin si inconnu; mais qui voudra être ce téméraire ? Je ne crois pas qu'aucun des Poëtes qui travaillent aujourd'hui pour le Théatre, ait assez de courage pour passer par-dessus toutes les raisons qui les détourneront de cette entreprise ; car on veut de la tendresse dans les Tragédies, & vous sçavez assez ce que l'on dit des dernieres piéces de Monsieur Corneille, que c'est faute de tendresse qu'elles n'ont pas tout

le ſuccès que mérite le grand génie de leur Auteur.

TIMANTE.

Les derniéres piéces de Monſieur Corneille ne ſont pas indignes de lui ; elles ont des beautés qui ſont particuliéres à ce grand Poëte, & je crois qu'on y courroit encore comme au Cid, s'il ne repréſentoit jamais d'Amantes. Je voudrois, pour lui voir finir glorieuſement ſa courſe, qu'il s'en tînt déſormais à la Politique, en quoi il eſt inimitable ; ou qu'il choiſit un deſſein illuſtre dans lequel n'ayant point à repréſenter des tendreſſes de l'amour, il pourroit ſe donner tout entier aux ſentimens héroïques ; car c'eſt-là proprement ſon caractére. Monſieur Corneille n'eſt pas le ſeul qui peut tracer aux autres le chemin inconnu dont vous parlez ; l'Auteur d'Iphigénie pourroit l'entreprendre avec d'autant plus de gloire pour lui, qu'il a toujours réuſſi dans les ſujets tendres & paſſionnés. Mais nous attendrons peut-être encore long-temps avant qu'il prenne une réſolution ſi extraordinaire.

CLEARQUE.

Ces Auteurs qui ont entrepris, à ce qu'on dit, de faire paroître une nouvelle Iphigénie, incomparablement plus belle que celle que nous avons vûë ; ces Auteurs, dis-je, ſeroient gens à profiter de vos avis ; car on dit qu'ils ne négligent rien pour effacer la

gloire de l'Auteur de cette piéce. Peut-être que si vous les avertissiez de ne point mettre de tendresse dans la Tragédie qu'ils préparent, cela ne contribueroit pas peu au grand succès qu'ils espérent.

TIMANTE.

Le meilleur avis qu'on pourroit donner à ces Auteurs, seroit de travailler sur un autre sujet. J'ai de la peine à croire que leur Iphigénie soit joüée durant trois mois comme celle que nous avons vûë. Quand une fois le Public s'est déclaré pour une piéce, il a de la peine à changer. Au reste, ne croyez pas que des Auteurs médiocres soient capables de mettre en crédit mon nouveau Systême de Tragédie, si j'ose parler ainsi. Il ne sera reçû dans le monde qu'autant qu'il sera approuvé de ceux dont la réputation est établie.

CLEARQUE.

Que diriez-vous d'un Auteur qui composeroit une Tragédie sans y mêler aucun rôle de femme, cela n'est-il pas aussi recevable que d'en faire sans y mêler d'amour ?

TIMANTE.

Les Auteurs vous diront aussi-tôt, qu'il est impossible de faire réussir une Tragédie sans femmes, parce qu'entre les Comédiens les femmes sont celles qui déclament le mieux. Les Sçavans répondront que la Tragédie étant la représentation d'une action qui se

passe entre une ou plusieurs familles, les femmes doivent y avoir leur part aussi-bien que les hommes. Pour moi qui ne veux point d'amour dans les Tragédies, il me semble que l'on peut n'y mettre point de femmes; car, excepté l'amour, toutes les autres passions peuvent se soûtenir sans elles. Par exemple, la tendresse d'Agamemnon n'auroit-elle pas les mêmes effets s'il s'agissoit d'immoler son fils, que lorsqu'il s'agit d'immoler sa fille? Vous voyez bien que quand on ne traite point d'un mariage, on n'a pas besoin d'introduire les femmes sur le Théatre.

CLEARQUE.

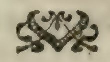
Je m'étonne de ce que vous ne citez pas l'exemple des Auteurs Grecs : car il me semble que Sophocle a fait une Tragédie sans femme * ; & comme vous êtes fort passionné pour les Auteurs Grecs, il ne vous en faut pas davantage pour conclure qu'on ne doit point mettre de femmes dans les Tragédies.

TIMANTE.

Je n'ai garde de tirer cette conclusion. Je conseillerois seulement aux Auteurs qui introduisent des femmes sur le Théatre, de les faire paroître dans la modestie & la retenuë qui est le propre de leur sexe; car si je suis passionné pour les Grecs, ce n'est qu'en ce point-là; ils ont bien plus de soin que nous

* *Le Philoctete.*

de garder toutes les bienséances, & l'on peut dire qu'ils ont des égards pour les Spectateurs que nous n'avons pas. S'ils font paroître quelque femme transportée d'amour, comme Phédre dans l'Hippolyte d'Euripide, ils avertissent aussi-tôt que cet amour est un effet de la vengeance des Dieux, & non pas du déréglement de ceux qui le sentent : & généralement parlant, on peut dire qu'ils n'avancent rien qui puisse autoriser les desordres de notre cœur. Il seroit à souhaiter que comme nous les surpassons en tout le reste, nous les imitassions en cela. Voilà ce que je pense des Grecs. Au reste en tout ce discours, je n'ai point prétendu donner des régles aux Auteurs. Je n'ai fait que proposer mes pensées; & je me sçai bon gré de ce qu'elles sont conformes à celles des habiles gens qui ont écrit sur la Poëtique depuis quelques années ; c'est-à-dire, depuis qu'on est devenu assez raisonnable pour ne se pas laisser entraîner à l'opinion publique. De quelque maniére que vous preniez ce que j'ai dit, vous ne pouvez nier que ce seroit une chose fort à souhaiter que l'on pût réussir dans la Tragédie sans amour. Je sçai bien qu'il est difficile de l'entreprendre, & encore plus d'y réussir dans un siécle où l'on veut de l'amour & de la galanterie par-tout.



PARALLELE

De Monſieur Corneille & de Monſieur Racine, par Monſieur de Longepierre.

I.

MOnſieur Corneille & Monſieur Racine, tous deux d'un mérite infini, quoique d'un caractére diflérent, à la gloire de leur Pays, ont ſçû porter parmi nous la Tragédie à ce haut degré d'élévation, où la firent monter autrefois les Grecs; & où jamais les Romains avec toute leur grandeur de génie, n'ont pû atteindre. C'eſt à ces deux grands hommes que la France eſt redevable de l'honneur d'égaler l'ingénieuſe Athénes, & de triompher de la ſuperbe Rome, dont la premiére a fait plus de dépenſes pour la repréſentation des Tragédies, & pour la recompenſe de ceux qui réuſſiſſoient, que dans toutes les guerres qu'elle a euës à ſoûtenir; & dont la ſeconde a vû ſes Céſars jaloux d'ajoûter à tant d'auguſtes titres la qualité glorieuſe de Poëte tragique. *

* Jule Céſar avoit fait l'Oedipe. Auguſte commença l'Ajax, mais il ne l'acheva pas, *Suet.* Auguſte avoit auſſi fait l'Achille. *Suidas.*

I I.

Ils sont tous deux grands ; tous deux riches, élevés, pompeux ; tous deux remplis de cette noblesse majestueuse qui fait le caractére propre de la Tragédie.

I I I.

Tous deux d'un génie extraordinaire & surprenant ; tous deux d'un naturel heureux, d'une imagination brillante & féconde ; d'un jugement solide, & d'un discernement exquis; tous deux pleins de ce beau feu qui a la vertu de ranimer véritablement les morts ; semblables au feu du Ciel, dont Promethée se servit autrefois pour donner la vie à l'homme.

I V.

Tous deux heureux à inventer ; tous deux habiles à bien peindre, tous deux exacts à conserver les caractéres, les bienséances, le vrai-semblable ; jamais accablés par les difficultés ; toujours au-dessus de leur matiére ; enfin tous deux grands Maîtres dans leur Art, & originaux en leur maniére.

V.

Celle de l'un est bien opposée à celle de l'autre, & peut-être jamais des personnes n'ont pris des routes si différentes pour arriver au même but.

V I.

V I.

Mr. Corneille a plus de pompe, plus d'éclat, plus de force; mais cet éclat est quelquefois faux; & cette force est quelquefois dure & obscure.

M. Racine a plus de tendresse, plus de grace, plus de douceur, mais cette grace est par-tout accompagnée de grandeur; & cette douceur n'est jamais dépoüillée de noblesse.

V I I.

On trouve quelque chose de plus héroïque, de plus extraordinaire, de plus surprenant dans le premier.

On sent dans le second quelque chose de plus vrai, de plus agréable, de plus touchant.

V I I I.

Il paroît plus d'art dans M. Corneille; peut-être parce qu'il y a moins de naturel, si cela se peut dire.

Il paroît plus de naturel dans M. Racine, sans doute, parce qu'il en a encore plus que d'art.

I X.

Mr. Corneille a un talent extraordinaire pour peindre. On diroit qu'il tient la nature au-dessous de lui; & que méprisant les idées qu'elle lui peut offrir, il ne veuille puiser que

dans son génie, qui lui fournit en abondance ces traits singuliers, & plus grands que nature. Ce qui fait que ses portraits sont toujours merveilleux, & ne sont pas toujours ressemblans, & qu'ils brillent, & se font admirer par ce qu'ils ont de rare & d'extraordinaire.

Quelque confiance que Mr. Racine dût avoir en son génie, il n'a pas cru qu'il lui fût permis de le suivre toujours, & de le prendre pour guide au mépris de la nature. Il est persuadé que dans le plus rapide essor, on ne la doit jamais perdre de vûë; & qu'il faut toujours la consulter réligieusement, comme l'oracle de la vérité, & la seule pierre de touche du vrai & du faux. Aussi l'a-t'il toujours devant les yeux; & l'embellissant sans la déguiser, outre la ressemblance, on remarque, & on sent dans tous ses tableaux, ce que les Peintres appellent *belle nature*; ce qui fait qu'ils touchent & qu'ils frappent tous, par ce qu'ils ont de vrai & de beau.

X.

M. Corneille s'est persuadé que pour aller au cœur il falloit aller à l'esprit.

Mr. Racine a cru au contraire qu'il falloit aller à l'esprit par le cœur: & c'est là la source de la diversité de leurs caractéres.

Mais souvent l'esprit est frappé sans que le cœur soit émû; & le cœur n'est jamais émû que l'esprit ne se laisse entraîner. Ainsi, à par-

ler en général, la seconde de ces routes est bien plus sûre que l'autre. Combien cela est-il plus vrai dans ces sortes d'ouvrages, dont le but est d'émouvoir, & qui sont faits pour toute sorte de gens ? Il n'y a personne qui n'ait un cœur pour sentir ; & tout le monde n'a pas de l'esprit pour connoître : outre que le cœur est un Juge bien plus sincére & bien meilleur que l'esprit. Ce dernier est sujet à se laisser ébloüir par de faux brillans ; mais le cœur ne peut sentir dans chaque chose que ce qui y est.

XI.

Chez M. Corneille l'esprit du Spectateur s'éleve avec satisfaction en même-temps que celui du Poëte. Il est charmé de prendre un essor si impéteux, & de s'élever ainsi au-dessus de lui-même ; toujours dans le mouvement, toujours dans la surprise, toujours dans l'admiration.

Chez M. Racine le cœur est touché avec plaisir au gré du Poete, qui en est le maître absolu. Ce cœur cédant à la force du charme lui abandonne avec sa liberté tous ses mouvemens, toutes ses passions, qu'il sent flattées avec tant d'art, & dont il ne pourroit faire un si doux usage. Il ne se connoît plus lui-même, & sans pouvoir distinguer la feinte d'avec la vérité, il croit que la nature l'échauffe quand ce n'est que le Poëte qui agit, & des choses feintes excitent en lui de vérita-

bles passions. Il se sent amollir ou troubler quelquefois malgré lui, souvent avec surprise, jamais sans douceur & sans plaisir, s'applaudissant toujours de sa foiblesse, & faisant trophée de sa défaite.

XII.

Pour connoître que le but principal où vise Mr. Corneille, est l'esprit, & qu'il en fait le premier objet de son étude & de son application; on n'a qu'à examiner la maniére dont il en démêle les vûës, les détours, les finesses.

Pour être convaincu que Mr. Racine s'attache principalement au cœur, il n'y a qu'à voir son habileté à en peindre au vif tous les mouvemens. Il le tourne au gré de ses désirs: il en développe tous les replis; il en sonde toute la profondeur; il en perce tous les détours; & ce labyrinthe obscur & impénétrable n'en a aucun qui échappe à sa pénétration.

XIII.

Le premier met de l'esprit, c'est-à-dire, du brillant & des pensées par-tout. Il en mêle ainsi qu'a fait Lucain, jusques dans les endroits les plus pathétiques, & les plus passionnés: ce qui rallentit l'effet qu'ils font sur le cœur. Ces maniéres brillantes ne sont plus de sa sphére, elles sont de celle de l'esprit, & cette diversion qui se forme alors entre ces

deux puiſſances de l'ame, fait en la partageant, qu'elle n'a plus toute ſa force ni toute ſon étenduë : le cœur ſe refroidit, tandis que leſprit s'échauffe : en un mot, l'on ne peut toucher vivement les deux tout-à-la fois. La vraiſemblance même eſt bleſſée par ces maniéres, trop ſpirituelles. Une véritable douleur, une véritable tendreſſe, une véritable colere s'expriment plus nuëment, & ne ſongent pas à ſe parer d'ornemens étrangers. Souvent même ces paſſions, lorſqu'elles ſont bien vives, demeurent muettes, ou ne s'expriment que confuſément. Comment pourroient-elles mettre en œuvre des penſées brillantes & ingénieuſes qui ne partent que d'un eſprit libre avec le ſecours du temps & de la réfléxion.

Le ſecond ne fait paroître du brillant, que dans les endroits où il eſt à propos de le faire, ſuivant le précepte de cette ingénieuſe Béotienne*, il ſéme avec la main, & non pas avec le ſac, ſans vouloir jamais être plus ſpirituel qu'il ne doit être. Dans les endroits pathétiques, vous le voyez s'abandonner tout entier à la ſeule nature, & à la paſſion : il en fait une peinture vive, naïve, & touchante, ſans ſe ſoucier de la faire brillante & ſpirituelle, par-tout il offre des images vraies, naturelles, ſuivies, bien placées, ainſi qu'ont fait Térence & Virgile. En un mot,

* Corine, Plutarque.

ce n'est plus le Poëte, c'est la nature elle-même qui s'exprime : faut-il s'étonner de l'impression que le cœur en reçoit ?

XIV.

On est ébloüi du beau feu qui éclate dans les ouvrages de Mr. Corneille, mais ce beau feu, tel que celui des éclairs, brille souvent sans échauffer. Le feu de M. Racine échauffe toujours, semblable à celui du Soleil, qui éclaire & qui échauffe en même-temps.

XV.

Mr. Corneille est admirable à bien peindre la grandeur d'ame, la vertu, la fierté, &c. Rien n'est plus grand, plus noble, plus héroïque que les sentimens qu'il étale. On est charmé de voir le Poëte ajoûter un nouvel éclat à ces vertus si brillantes d'elles-mêmes : cet éclat rejaillit jusques dans l'ame du Spectateur ; & l'esprit frappé d'une admiration proportionnée, joüit d'un si bel objet avec tout le plaisir dont il est capable.

Mr. Racine n'est jamais plus lui-même, que lorsqu'il touche les passions douces, telles que sont l'amour, la pieté, la tendresse, &c. C'est-là sur-tout où il triomphe *. Que de délicatesse ! Que de vivacité ! Que de naturel ! Quel talent à mettre au jour tous les divers mouvemens de cette passion qui enferme

* Dangereux avantage.

ſeules toutes les autres, je parle de l'amour ? Comment le cœur qui ſe reconnoît ſi aiſément dans ces portraits animés & vivans, n'en ſeroit-il pas touché ? Auſſi n'a-t'il ni le pouvoir, ni la volonté de réſiſter. Il échange ſa liberté avec joie contre un ſi agréable eſclavage, il ſe laiſſe ſaiſir avec plaiſir à ces mouvemens qui lui ſont les plus doux : il avoüe même ſa foibleſſe par des larmes, ces témoins ſincéres, ces gages infaillibles du trouble de l'ame, c'eſt une eſpéce de tribut qu'il paye avec ſatisfaction à un vainqueur qui n'employe contre lui que de ſi douces arme *.

XVI.

Mr. Corneille a des ſaillies éclatantes qui frappent vivement les yeux : mais il eſt inégal, & il ne ſe ſoûtient pas toujours. C'eſt un torrent qui dans ſon cours peu reglé, quelquefois fait beaucoup de bruit, & ſe précipite avec impétuoſité, ou s'éleve avec violence ; quelquefois coule lentement & paroît beaucoup moindre que lui-même.

M. Racine eſt plus uni. Vous n'y trouverez point d'endroits qui traînent, qui languiſſent, qui faſſent méconnoître l'Auteur : il agit preſque toujours avec moins de bruit,

* Adreſſe de l'eſprit humain à déguiſer le vice, à flatter ſes défauts, à embellir les paſſions honteuſes, & à tirer gloire de ſes propres foibleſſes.

& jamais sans effet. Il emploie des * ressorts que peu de gens sont capables de connoître : loin de les pouvoir admirer, & que tout le monde est capable de sentir. C'est une riviére, grande & belle, qui dans un cours réglé & paisible roule majestueusement ses ondes ; & qui entraîne en tout temps, tout ce qui se rencontre sur son passage.

XVII.

Chez M. Corneille les fins Connoisseurs remarquent avec admiration, & tous les autres sentent avec plaisir une grande intelligence du Théatre. Il régne dans toutes ses piéces une belle œconomie. On discerne aisément qu'elles sont conduites par une main de maître, qui manie son sujet à son gré, qui paroît s'en joüer, & qui est toujours fort au-dessus.

Mr. Racine n'entend pas moins bien le Théatre, quoi qu'on veuille dire au contraire. Bien des gens ne lui rondent pas là-dessus toute la justice qu'il mérite, & prononcent hautement en faveur de Mr. Corneille. Mais il ne faut pas toujours se laisser entraîner au torrent de l'opinion, & il est bon de ne pas asservir sa raison aux préjugés d'autrui. N'en déplaise à ceux qui sont d'un sentiment opposé, les choses me paroissent assez égales, pour ne rien dire de plus en faveur de Mr.

* L'admiration en cet endroit est prise pour un des fruits de la connoissance.

Racine. Au moins est-il certain que j'y trouve souvent plus d'union dans l'action, & que mon attention n'y est point détournée avec violence par ces Scénes coupées, desunies, & hors d'œuvre, telles qu'il y en a plusieurs par exemple, dans le Cid. Veut-on juger par ses yeux si Mr. Racine entend le Théatre, qu'on examine la premiere Scéne du Bajazet. Qu'on y envisage comment dans un sujet inconnu, & qui s'est passé dans un pays où les mœurs & les coûtumes sont différentes des nôtres, dans un sujet où ces mœurs & ces coûtumes sont mêmes violées quelquefois par la nécessité de la représentation: qu'on envisage, dis-je, comment le Poëte instruit & développe toutes ces choses insensiblement & sans affectation. Qu'on examine attentivement le progrès de cette Scéne; comment le plan de la Piéce se trace, s'ordonne & s'arrange naturellement, & sans qu'il paroisse que le Poëte s'en mêle; comment toutes les difficultés s'applanissent d'elles-mêmes; comment les demandes & les reproches d'Acomat & d'Osmin, ou pour mieux dire, les lumiéres nécessaires à l'intelligence de la Piéce naissent du fond de la chose; comment ces deux Acteurs narrent sans narrer, & instruisent sans qu'ils semblent vouloir instruire; on tombera aisément d'accord de la vérité de ce que je dis; & plus on aura de jugement, plus on sera charmé de l'art qui entre dans cette Scene

XVIII.

Non-seulement pour l'intelligence du Théatre ; mais aussi pour tout le reste vous trouverez beaucoup d'art, beaucoup de finesse, beaucoup d'esprit dans Mr. Corneille. Il tire presque toujours de ces choses tout ce qu'on en peut tirer de ce côté-là. Souvent les plus grands obstacles lui fournissent les plus grandes beautés ; & les épines se changent en roses entre ses mains. Quels effets ne produit point cet art dans le 3e. Acte des Horaces, & dans cette Scéne de l'Oedipe, où ce malheureux Prince s'avoüe lui-même auteur du meurtre de Laïus, en croyant convaincre un de ses assassins.

Même avantage, même talent dans Mr. Racine. Je n'en veux pour garant que l'admirable caractére de Phédre, ce chef-d'œuvre de l'esprit humain. A parler sincérement, je doute qu'il y ait quelque chose, je ne dis pas parmi nous, mais parmi les Anciens, qu'on puisse lui préferer avec justice.

XIX.

On ne peut exprimer avec combien de dextérité Mr. Corneille conduit une intrigue de Cour ; ni avec combien d'habileté il dévoile un mystére de Cabinet. Que de profondeur, que de rafinement dans les raisonnemens, & dans la politique qu'il étale ! Mais, le dirai-je,

ces réflexions & ces raisonnemens, quoiqu'admirables, me paroissent convenir mieux à un Historien qui autoit choisi Tacite pour modéle, qu'à un Auteur à qui on demande toute autre chose. On veut du pathétique sur le Théatre, & cela nuit un peu à ces beautés trop recherchées de M. Corneille.

Mr. Racine songe plus à donner de la passion à ses personnages, qu'à les faire raisonner. Il sçait que la meilleure politique, le plus grand art qu'on puisse étaler sur le Theatre est celui de remuer les passions. Chez lui les rafinemens, les délicatesses du cœur sont préférables à celles de l'esprit, & il semble éviter avec soin tous ces ornemens ambitieux qui plaisent sans échauffer.

XX.

Les Anciens faisoient de fort belles Tragédies sans y mêler d'amour. Mais parmi nous l'usage, notre gout, & peut-être la raison * ont donné à cette passion tant de cours, qu'elle est à présent l'ame du Théatre, & le principal ressort de la Tragédie. M. Corneille n'a pas toujours été heureux à la mettre en œuvre; & il l'a peinte rarement dans tout son naturel, sur-tout dans les dernieres de ses Piéces. Il n'y trace que de fausses images d'un amour toujours imaginaire & sans chaleur.

* Ou plûtôt, selon mon sens, l'affoiblissement de la raison humaine, qui (la Religion à part) pourroit être un peu dégénérée dans la vieillesse du monde, depuis les siecles des Anciens.

Ce ne sont que des ombres, & des phantômes qui portent bien le nom d'amour, mais qui n'ont aucune ressemblance avec lui.

Jamais personne au contraire n'a mieux manié cette passion que Mr. Racine, foiblesse, ardeur, inquiétude, emportement, langueur, délicatesse, rien n'échappe à sa vûë. Les traits les plus fins & les plus naturels; les détours les plus cachés, les mystéres les plus passionnés & les plus secrets, tout est dévoilé par lui naturellement, à propos, d'un air tendre: l'amour respire lui-même dans ses Piéces, & y échauffe véritablement.

XXI.

Pour le style, Mr. Corneille a de l'élevation, de la pompe; mais ce n'est pas toujours. Il a de la grandeur & de la noblesse; mais elles sont quelquefois mêlées de dureté, quelquefois même dans les endroits où il s'éleve au-dessus de la portée du reste des hommes, il emploie des expressions basses & indignes de la beauté des sentimens, de l'élévation des pensées & de la grandeur du génie du Poëte. L'esprit est frappé de cette disproportion, & s'indigne de cette assemblage bizarre des choses les plus hautes & des paroles les plus communes. Il m'est arrivé souvent d'admirer comment cela se pouvoir allier, & comment, un génie tel que celui de M. Corneille pouvoit ramper ainsi dans le plus haut point de son élevation.

Le ſtyle de Mr. Racine eſt plus égal, & plus beau. Il eſt magnifique, noble, plein; & eſt en même-tems doux, agréable & naturel. La beauté de ſes expreſſions ne céde point à celle de ſes penſées. Rien d'enflé, de dur, de guindé; rien de foible, de ſec, rampant. L'oreille, l'eſprit, le cœur ſont toujours également ſatisfaits. Ajoûtons qu'il a emploïé dans ſes dernieres Piéces, ſur-tout, certaines expreſſions figurées & ſublimes, qui ont autant de beauté que d'éclat, & qui répondent admirablement au caractére pompeux de la Tragedie.

XXII.

La verſification de Mr. Racine eſt de même goût que ſon ſtyle. Elle eſt aiſée & nombreuſe, naturelle & magnifique, douce & noble. Dans ſa maniére d'écrire, toute grande qu'elle eſt, on ne trouve rien d'obſcur ni d'embarraſſant, rien qui bandant trop l'eſprit faſſe payer ſa nobleſſe par une pénible application.

La verſification de Mr. Corneille ne ſçauroit être miſe raiſonnablement en parallele: elle lui céde ſans difficulté, quoiqu'elle ſoit belle en pluſieurs endroits; il faut avoüer auſſi qu'elle ne ſe foûtient pas. Souvent elle eſt dure, ou guindée; ailleurs elle eſt décharnée & rampante. Quelquefois le Poëte s'abandonnant à l'enthouſiaſme, prend à perte d'ha-

leine un essor si impétueux, & s'éléve si haut, qu'on le perd entiérement de vûë.

XXIII.

[1] Mr. Corneille n'a pas été heureux dans le choix de la plûpart de ses sujets. A peine souvent le nom en est-il connu : tout le reste est enseveli dans une obscurité dont il est difficile de tirer un grand éclat. L'action même qu'il choisit est quelquefois peu tragique, & peu propre à exciter des mouvemens bien vifs. On diroit que ce grand homme a manqué de goût ou d'adresse en ces occasions : ou plûtôt qu'il a méprisé ce qui lui paroissoit trop facile ; & que se confiant en ses forces, il a voulu chercher à augmenter sa gloire par les difficultés ; & devoir tout à son génie & rien à sa matiére.

Mr. Racine au contraire a réussi admirablement dans le choix de ses sujets. Il a eu tout le bon goût & toutes les lumieres nécessaires pour faire un discernement avantageux : & sans trop présumer de lui-même, il a mieux aimé devoir quelque chose à son sujet, que de risquer la réussite d'une Piéce, dont le mauvais succès retombe infailliblement sur l'Auteur, sans qu'on s'en prenne jamais à son sujet. Mais parmi les roses il naît des épines, & les sujets les plus heureux ne aissent pas d'avoir leurs difficultés, qui sont quelquefois très-grandes. La gloire de les

applanir n'eſt pas médiocre ; & en un mot, pourvû qu'on faſſe bien, il n'importe comment. Le Spectateur qui ſe ſent touché d'une Piéce ne s'informe pas ſi elle doit une partie de ſa beauté au ſujet ; ou s'il s'en informe ; le plaiſir qu'il reſſent le porte à loüer en cela même l'adreſſe & le diſcernement de l'Auteur.

XXIV.

Mr. Corneille a ſur Mr. Racine l'avantage de l'avoir précédé. Tous ceux qui excellent les premiers en quelque choſe, attirent & attachent bien plus les regards ; de même que le Soleil des jours ſombres paroît plus brillant, & que la lumiere a plus d'éclat au milieu des ténébres. Sans les belles Piéces de Mr. Corneille nous aurions été frappés bien plus vivement de celles de ſon rival. Les regards déja accoutumés à un éclat ſi vif, ne s'éblouïſſent plus ſi aiſément; Mr. Racine s'eſt ſoûtenu par ſes propres forces contre ce deſavantage involontaire. Il n'a pû empêcher que Mr. Corneille n'ait écrit avant lui ; il a tâché d'empêcher qu'il n'ait écrit mieux que lui. Ainſi il a tourné l'injuſtice du hazard à ſon avantage, & il a ſçu tirer une gloire nouvelle du caprice du temps. En effet, plus il a été dangereux d'entrer dans une carriére où un autre triomphoit depuis long-temps, & ſembloit être en ſûreté contre l'incertitude de

l'avenir par le succès du passé, & par la préoccupation des Spectateurs, plus il y a eu de gloire à l'atteindre en si peu de temps, & à lui disputer le prix. En vérité il faut que les Piéces de Mr. Racine soient d'une beauté extraordinaire pour avoir produit tout l'effet qu'elles ont produit après celles de Mr. Corneille. Qu'auroit-ce donc été, si elles avoient paru auparavant ?

XXV.

Ce n'est pas le seul ni le plus considérable avantage dont Mr. Corneille soit redevable au temps. Il lui en doit encore un autre qui impose bien plus: c'est qu'ayant devancé Mr. Racine, il paroît original à son égard. Je sçai qu'on pourroit dire la même chose de Mr. Corneille lui-même, par rapport à ceux qui l'ont précédé: mais cependant, comme il a passé de bien loin tous ceux qui avant lui avoient couru dans cette carriére, il faut avoüer à sa gloire qu'il peut passer pour modéle, & le seul sur quoi l'on auroit pû se mouler, si Mr. Racine n'eût point écrit.

Mr. Racine n'a paru qu'après Mr. Corneille; mais il ne l'a point copié, il a couru après lui dans la même carriére; mais sans marcher sur ses pas. Il a pris une autre route pour arriver au même but. Ce sont deux originaux de différente maniere. La seule diversité de

leurs caractéres conserve là-dessus à Mr. Racice toute sa gloire. Autrement il falloit dire qu'Aristophane a été original à l'égard de Ménandre ; & qu'Euripide n'est qu'une copie de Sophocle, auquel mêmeEschila auroit servi d'original si l'ancienneté en décidoit. Disons donc qu'il y a pour le moins autant de gloire à être second original en toutes choses, qu'à être le premier ; & que la difficulté de trouver des choses nouvelles dans ce qui ne l'est plus, & de s'empêcher de donner dans ce qu'on a de beau devant les yeux, ne céde en rien à la peine d'inventer. Qui ne voit pas que le premier travaille dans un champ bien plus vaste & bien plus facile ; & qu'on pourroit dire en quelque maniére que le second ne peut plus que glaner où l'autre a recueilli une abondante moisson ?

XXVI.

Les derniéres Piécés de Sophocle soutinrent dignement la réputation qu'il s'étoit acquise par les premiéres. On dit qu'il mourut fort vieux de la joie que lui donna le succès d'une de ses Tragédies ; & son Oedipe détruisant glorieusement pour lui l'injuste accusation de son fils, lui gagna hautement les suffrages de tous ses Juges. Mr. Corneille n'a pas eu une destinée si heureuse. Ses derniers Ouvrages n'ont pas attiré tant d'applaudissemens que les premiers ; & si sa réputation n'avoit pas

été au plus haut point, peut-être en auroit-il perdu une bonne partie pour avoir travaillé trop long-temps. On diroit à voir ses derniéres Piéces, que le génie vieilli & s'use avec le corps. Il y régne bien encore un certain air de grandeur & de conduite, acquis par une longue habitude ; mais pour du génie & du naturel, on ne l'y sent plus du tout ; & ses Tragédies ne sont, si je l'ose dire, que des squelétes secs & décharnés, sans vie, sans ame, sans mouvement, en comparaison du Cid, des Horaces, de Cinna, de Polyeucte, &c. On y voit presque que de faux objets, que de feintes passions, que des mouvemens imaginaires. Enfin on y remarque un grand homme qui cherche à se soûtenir par l'artifice & par l'esprit, quand son génie l'abandonne, & à rapporter par le secours de l'art la nature défaillante & éteinte. Je suis persuadé même que ses derniéres Piéces lui ont bien plus coûté que celles qui lui ont acquis tant de gloire, & que si le succès se régloit sur la peine, la destinée de ses derniers Ouvrages auroit été plus heureuse. Il auroit été lui-même plus heureux s'il avoit sçû se borner à la gloire qu'il avoit si justement méritée ; & l'on pourroit dire de lui, comme Appelle disoit autrefois, qu'il n'a pas sçu connoître ce qui suffisoit.

Mr. Racine a été plus heureux en ce point. Il a cessé de travailler lorsqu'il étoit dans sa

plus grande force, & dans sa plus haute réputation; dans un temps où sa gloire pouvoit s'étendre sans s'augmenter, & où il pouvoit soûtenir tant de réputation, sans y pouvoir ajoûter: & au lieu qu'il eût été à souhaiter que M. Corneille eût abandonné plûtôt la carriére, Mr. Racine a eu le plaisir de voir que la France, quelque amour qu'elle ait pour son Roi, & quelque intérêt qu'elle prenne à sa gloire, n'a pû voir sans regret, qu'on lui enlevât ses délices, pour faire passer à la postérité, les merveilles de ce regne. Heureux de pouvoir joüir lui-même des regrets du public (bonheur qui n'est pas fait pour les vivans) & de devoir à l'emploi glorieux qui l'a tiré du Théatre ce premier gage d'immortalité.

XXVII.

Enfin pour donner quelque légére idée de l'un & de l'autre, comparons les beautés de Mr. Corneille à celles d'une belle Statue. Il y a plus de grandeur, plus de force, plus de majesté; quelque chose de plus mâle, de plus hardi, de plus hors d'œuvre: c'est une beauté plus fiére, plus grave, plus vénérable, qui frappe davantage & qui se fait plus admirer.

Comparons les beautés de Mr. Racine à celle d'un excellent tableau. Il y a plus de grace, plus de douceur, plus de délicatesse; quelque chose de plus tendre, de plus naturel & de plus plein de vie. C'est une beauté toute

agréable, toute engageante, qui charme les yeux, & qui touche le cœur; enfin qui se fait aimer davantage.

XXVIII.

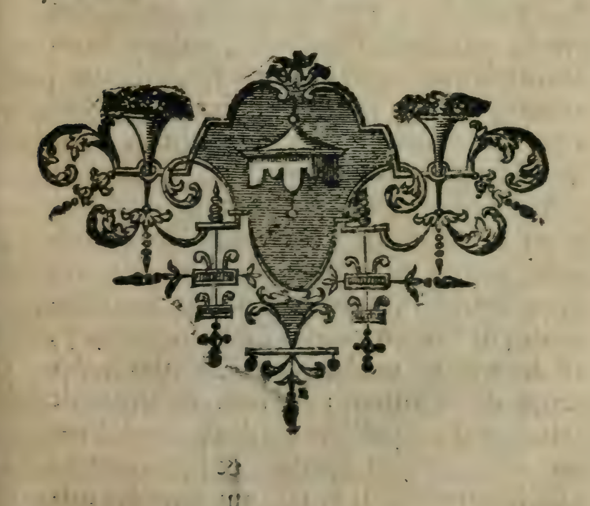
Et pour les comparer aux deux plus grands hommes que l'antiquité ait produits en ce genre d'écrire pour la Tragédie, disons que Mr. Corneille approche davantage de Sophocle, & que M. Racine ressemble plus à Euripide. Les Ouvrages des deux grands hommes dont je parle, sont les délices & l'admiration de leur siécle, ainsi que ces Poëtes Grecs l'ont été du leur: & la postérité la plus reculée n'aura pas moins de vénération pour Corneille, & pour Racine, que pour Sophocle, & pour Euripide. Ces grands noms triomphant de l'oubli, & victorieux de l'envie sont assûrés d'une imortalité glorieuse; & tant qu'il restera quelque amour pour les belles choses, on parlera avec admiration de Mr. Corneille & de Mr. Racine.

Si ce parallele, ajoute M. Baillet, ne satisfait pas entiérement les partisans de Mr. Corneille, il fera connoître du moins aux personnes indifférentes, que le parti de Mr. Racine ne manque point d'habiles défenseurs; & que le préjugé pourroit bien avoir préoccupé en faveur de celui qui est venu le premier; ceux qui disent que Mr. Corneille, au lieu de s'amuser à enfanter de nouveaux fruits

dans sa vieillesse, devoit plûtôt adopter Mr. Racine; qu'il devoit lui donner le bon goût de l'antiquité; qu'il devoit le faire entrer dans le génie de ces Nations mortes, & lui faire connoître sainement le caractére des Héros qui ne sont plus (*).

Car enfin après ce que nous avons entendu, nous pouvons conclure que Mr. Racine n'a point eu besoin de Mr. Corneille; & que Mr. Corneille a pû faire du tort à Mr. Racine en le prévenant dans le monde, & paroissant devant lui sur le Théatre.

[*] Saint Evremond T. II. de ses Oeuvres, Dissert. sur l'Alexandre de Racine, pag. 443. édition d'Amsterdam, 1726, in-12.



DISSERTATIONS
SUR LES CARACTERES
DE CORNEILLE
ET DE RACINE;
CONTRE LE SENTIMENT
DE LA BRUYERE.

Par Mr. TAFIGNON.

CEux qui ont examiné la nature de la Tragédie, ont cru qu'elle étoit plus propre aux Etats Populaires, qu'aux Etats Monarchiques; parce que les Républicains, nés dans la haine des Rois, prenoient plaisir à les voir humiliés dans les malheurs où la Tragédie les représente.

Sur ce principe, les Grecs ne venoient point aux Théatres de Sophocle & d'Euripide, pour se laisser émouvoir par des objets pitoyables, mais pour satisfaire leurs sentimens de haine contre les Têtes couronnées, en les voyant tomber sous les plus rudes coups de la fortune: fin bien differente de celle que se proposoient ces deux grands Poëtes, ils vouloient exciter, & excitoient en effet la terreur & la pitié, qui sont des paf-

ſions plus douces & plus ſenſibles, que ne le ſeroit le vain contentement d'une ſecrette malignité; néanmoins le Spectateur n'auroit point ſenti ces paſſions intéreſſantes pour un Prince malheureux qu'il eut été bien aiſe de voir ſouffrir.

Cette raiſon montre aſſez, que la Tragédie n'eſt pas moins propre aux ſujets d'une Monarchie, qu'à des Républicains, qu'autrement elle n'iroit point à ſa fin, & que cet effet prétendu de flatter la haine du peuple ſeroit moins agréable que celui qu'elle produit, qui eſt la crainte & la compaſſion.

Diſons donc que cette Poëſie fait les délices de toutes les nations où elle eſt connuë; & que cet amour a ſa ſource dans le cœur de l'homme naturellement tendre, & compatiſſant aux malheurs & aux diſgraces, qu'il éprouve lui-même. C'eſt ce qui rendoit les Grecs ſi touchés de leurs ſpectacles, & ce qui nous fait tant aimer les nôtres, ſelon quelques-uns, plus parfaits que ceux d'Athénes. * On accourt tous les jours aux repréſentations des Piéces de Corneille & de Racine, tout Paris y porte avec empreſſement ſes ſuffrages, on les lit, on les apprend, on les étudie; & comme chacun veut connoître particuliérement ce qu'il aime, on s'applique à leur caractére; entre pluſieurs que nous avons plus ou moins ſenſés, on s'attache à celui-

[*] Bayle, Journ. de Janvier 1685.

ci () *Corneille peint les hommes comme ils devroient être, & Racine les peint tels qu'ils sont.*

Ce jugement tant on le croit sûr, semble avoir déchargé le Public d'examiner jamais autrement la différence de ces deux célébres Ecrivains; je ne m'étonne pas qu'il se soit si bien établi, la mollesse des esprits de ce siécle le favorise. On admire dans Corneille des sentimens dont on ne se croit pas capable; dans Racine le cœur saisit avidement les images des foiblesses qui sont en lui, & s'aveugle sur le reste. Voilà sur quoi est appuyé le jugement qu'a fait la Bruyere, j'entreprends d'en montrer la fausseté & la vérité de celui qui lui est opposé. Assez d'illustres personnes, restes de ces anciens Romains, que la plûpart du monde ne conçoit aujourdhui qu'en idée, penseront comme moi, & les autres se verront peut-être obligés de croire ce qu'ils ne s'imaginoient pas qu'on leur pû persuader.

Je prouverai donc que Corneille a peint les hommes tels qu'ils sont, & je montrerai le contraire dans quelques Piéces de Racine.

Les caractéres ou les mœurs sont ce qui fait qu'une personne est d'une telle façon; Aristote les appelle *les causes des actions* (b). Si donc

[a] La Bruyere, des Ouvrages de l'esprit.

(b) Πέφυκεν αἴτια δύο τῶν πράξεων, διάνοια καὶ ἦθος. Arist. de ch. 6. p. 656.

La

la plûpart des actions que Corneille a représentées sont vraies, il s'ensuit que les caracteres dans ses Piéces le sont aussi, par la liaison intime de l'effet & de sa cause. Un exemple va l'expliquer.

(*a*) Horace est d'une vertu feroce & barbare, il n'est occupé que des intérêts de sa Patrie, prêt à tout sacrifier pour la servir. Dès qu'il est nommé un des trois combattans, son ardeur redouble, il croit que Rome, en l'honorant de son choix, l'en a rendu digne. Quand Curiace s'abandonne à la cruelle pensée de ce que lui va coûter la défense d'Albe, & qu'il se plaint que sa gloire consiste désormais à tuer le frere de sa maîtresse, Horace lui remontre que le sort mesure ses coups à leurs grandes ames; qu'au reste on se doit tout entier à sa Patrie, qu'il faut fermer les yeux à ce qu'on a de plus cher, pour ne les ouvrir que sur elle; il lui en donne l'exemple, il oublie qu'il va combattre un parent & un ami tout ensemble.

Albe vous a nommé, je ne vous connois plus. (*b*)

Enfin il revient seul vainqueur des trois Curiaces. Enflé d'un succès qui assure la liberté de son pays, il rencontre sa sœur, il lui commande d'honorer, comme elle doit, sa victoire. Camille, plongée dans la douleur de la perte de son amant, fait éclater ses soupirs & ses re-

(*a*) Tragédie d'Horace.
(*b*) Act. 2. Scen. 3.

grets, elle s'emporte jusqu'à souhaiter que la gloire d'un frere si cruel soit bien-tôt soüillée par quelque lâche action. Horace ressent cet outrage; mais il se contente de lui dire, qu'elle oublie la mort d'un amant, qui vient de rendre Rome triomphante. Rome, dit Camille, à qui tu as immolé mon cher Curiace, je la hais, parce que tu l'aimes, & qu'elle t'honore, puissent cent peuples conjurés venir la détruire, puisse-t-elle renverser sur elle-même ses propres murailles, puissai-je voir expirer le dernier Romain.

(*a*) Moi seule en être cause, & mourir de plaisir.

Horace qui avoit renoncé aux plus tendres sentimens de la nature, pour défendre Rome, n'en conserve pas, lors qu'il entend vomir contre elle des blasphêmes horribles, par une sœur qui noircit sa maison de ce deshonneur; il fremit de colere, & la tuë.

(*b*) Tite-Live rapporte ainsi cette action: qu'est-ce qui la produit? ce sont les mœurs d'Horace, je veux dire, sa vertu feroce & barbare. La vérité de l'action emporte donc avec soi celle du caractere qui est sa cause.

Voilà déja un caractere qu'on doit reconnoître pour vrai: caractere cependant où la nature semble surmontée, où éclate pom-

(*a*) Act. 4. Scen. 5.
(*b*) Deç. 1. L. 1.

peusement le devoir qui nous attache au service de la Patrie, jusques-là qu'un homme s'empresse de combattre pour ses intérêts des parens qu'il chérit.

Par ce mot de parens, je n'entens pas le mariage d'Horace avec la sœur des Curiaces, comme l'a supposé le Poëte en faveur de l'heureux personnage de Sabine, je l'entens selon l'Histoire. Voici ce qu'en dit Denys d'Halicarnasse. (a) *Un nommé Sequinius*, (b) *d'Albe, eut deux filles jumelles, dont il maria l'une à un de ses concitoyens, de la famille des Curiaces, & l'autre à un Romain, de la famille des Horaces. Du premier accouchement elles enfanterent chacune en un même jour trois fils jumeaux, qui furent ces six fameux combattans :* ils étoient donc cousins germains. J'ajoûterai que Denys d'Halicarnasse ne doute point, comme Tite-Live, que les Horaces ne fussent Romains, & les Curiaces Albains. Rentrons dans notre sujet.

La même raison qui prouve pour le caractere d'Horace, prouve aussi pour celui de Cléopatre dans Rodogune. A-t-on de la pei-

(a) Ὁρατίῳ γὰρ τινι ῥωμαίῳ καὶ Κορατίῳ τὸ γένος Ἀλβανῷ κατὰ τὸν αὐτὸν χρονὸν ἐνεγγύησε θυγατέρας διδύμους Σεκίνιος Ἀλβανός. Τούτοις ἀμφοτέροις αἱ γυναῖκες ἐγκύμονες ἅμα γενόμεναι τὰς πρωτοτόκους ἐκφέρουσι γονὰς ἄῤῥενα βρέφη, τρίδυμα καὶ αὐτά. Dyon. Antiq. l. 3. p. 150.

(b) L. 3.

ne à croire que cette Reine ne soit autant charmée de la couronne, que le Poëte la dépeint l'être ; * puisque pour se la conserver elle tua son mari, Seleucus un de ses fils, & tenta d'empoisonner l'autre, avec Rodogune sa maîtresse, par une horrible dissimulation, dont on n'est pas surpris, après qu'elle a été à un si haut point dans Tibere, & Louis XI.

On ne peut douter de ces preuves, à moins qu'on ne doute en même temps, que ce qui s'est fait se soit pû faire.

Examinons maintenant, si les autres caracteres de Corneille, peu ou nullement appuyés sur l'histoire, ressemblent à ce que sont de grands hommes, & s'ils sont peints d'après nature.

La Tragédie d'Héraclius est toute d'invention, sous des noms véritables. Pulchérie est une Heroïne qui peut étonner par la grandeur de ses sentimens. Elle est fille de l'Empereur Maurice. Phocas, un misérable Centenier, a usurpé le trône par le meurtre de son pere & de ses freres. Pour garder quelque apparence de justice qui éblouït le peuple, il vouloit rendre en quelque façon l'Empire à Maurice, en donnant Pulchérie à son fils, héritier de sa couronne. Rien n'est plus naturel à Pulchérie que de braver Phocas, parce

* *Appian. Alexand. in bello Syr.*

qu'elle est fille du Roy, & sœur des Princes qu'il a fait mourir; encore plus parce qu'elle auroit autorisé l'usurpation du Tyran: les bons sujets voyant sur le trône la fille de leur véritable Empereur, y auroient souffert sans peine le fils de Phocas, à quoi elle devoit bien prendre garde dans un temps où il couroit des bruits, qu'Héraclius, un de ses freres, avoit échappé à la fureur de leur ennemi, & qu'elle savoit que le peuple se préparoit sourdement à le rétablir. Peut-elle donc tenir d'autres discours que ceux-ci?

* Tu me donnes, dis-tu, ton fils & ta couronne;
Mais que me donnes-tu, puisque l'une est à moi,
Et l'autre en est indigne, étant sorti de toi?

. . . .

Je sai qu'il m'appartient, ce trône où tu te siéds,
Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes piéds;
Mais comme il est encor teint du sang de mon pere,
S'il n'est lavé du tien, il ne sauroit me plaire.

Quand Phocas lui donne le choix de la mort ou de l'hymen, ces paroles-ci sont une suite nécessaire de sa fermeté:

Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort,
A qui hait l'hymenée, & ne craint point la mort.

* Act. 2. Scen. 1.

Sans rapporter l'exemple de Nicomede & de quelques autres, celui-là seul de Pulchérie insinuë assez, que pour juger des caracteres de Corneille, il faut se remplir l'esprit des dispositions qu'il donne à ses Heros.

Dans Emilie, se représenter une Romaine, qui voit avec chagrin l'Empire du monde dans les mains d'un tyran qui a proscrit son pere ; elle appuye le penchant naturel de son zele à la vengeance, par son devoir qui la lui ordonne, & par les intérêts publics mêlés aux siens ; toutefois pour se venger, elle va hazarder un homme qu'elle aime encore plus qu'elle ne haït le tyran ; elle balance entre des sentimens si contraires, peu à peu elle se raffermit : enfin elle remet au sort le péril que court son amant, & se résout de mourir après lui, s'il perd la vie en son entreprise.

(*b*) Il faut de même dans Cornelie se mettre devant les yeux une femme, qui joint à toute la hauteur d'une Romaine, celle de fille de Scipion ; elle vient de voir sacrifier à la fortune de César le Grand Pompée son époux ; c'est-à-dire, un homme qui seul avoit été quelques jours maître de tout l'Univers, qui commandoit une armée, dont chaque soldat étoit né Souverain des Rois : alors on ne s'étonnera plus, que Cornelie

(*a*) Tragédie de Cinna.
(*b*) Tragédie de la mort de Pompée.

relevée par toutes les grandeurs de la terre, parle si fiérement à César après son malheur.

(*a*) César, car le destin qui m'outre, & que je brave,
Me fait ta prisonniere, & non pas ton esclave,
Et tu ne prétens pas qu'il m'abatte le cœur,
Jusqu'à te rendre hommage, & te nommer Seigneur.

Parmi tant de fierté elle est généreuse : dès qu'elle a découvert la conspiration qui se formoit contre César, elle l'en avertit ; mais lui déclare en même temps qu'elle sera éternellement son ennemie, qu'en détournant le coup qui le menaçoit, elle a voulu le reserver à la juste vengeance de Rome, afin que son châtiment effrayât ceux qui oseroient jamais autant qu'il avoit osé.

(*b*) Tu tomberois ici sans être sa victime,
Au lieu d'un châtiment ta mort seroit un crime,
Et sans que tes pareils en conçûssent d'effroi,
L'exemple que tu dois périroit avec toi.

Mais il se pourroit faire que ni la fermeté de Pulchérie, ni l'humeur hautaine & le courage de Cornélie ne surprendroient point; on ne se récrie peut-être que sur l'amour,

(*a*) Act. 3. Scen. 4.
(*b*) Act. 4. Scen. 4.

qui est presque toûjours soumis au devoir & à la gloire dans les Héros de Corneille; au lieu que l'on croit qu'un véritable amour domine toute autre passion : (*a*) ce qui fait paroître étranges les vertueux sentimens de Rodogune, qui ne veut point déclarer à sa confidente même celui de Séleucus & d'Antiochus qu'elle préfere.

(*b*) De celui que je crains si je suis le partage,
Je saurai l'accepter avec même visage,
L'hymen me le rendra précieux à son tour,
Et le devoir fera ce qu'auroit fait l'amour.

Sa confidente la presse, & veut lui nommer celui qu'elle s'imagine être aimé, la Princesse l'arrête, & le lui défend, de peur que la rougeur ou l'indifference, au nom qu'elle prononceroit, ne trahisse son secret, & qu'on ne lui reproche un jour que ses vœux étoient pour un autre que pour son mari. Quoi, cette délicatesse n'a-t-elle jamais paru dans des Reines amoureuses de la gloire, & exposées à tous les yeux des peuples qui la donnent?

Quand cette Princesse est en péril de perdre la vie par les artifices de Cléopatre, & qu'Oronte Ambassadeur du Roi son frere lui remontre le pouvoir qu'elle a sur Séleucus &

(*a*) Tragédie de Rodogune.
(*b*) Act. I. Scen. 5.

ſur Antiochus les fils de ſon ennemie, que même pour régner elle n'a qu'à faire régner l'amour; Rodogune ne peut deſcendre juſqu'à cette indigne baſſeſſe de flatter les Princes ſes amans.

* Quelque ſoit le ſecours qu'ils me puiſſent offrir,
Je croirai faire aſſez de le daigner ſouffrir,
Je verrai leur amour, j'éprouverai ſa force,
Sans flatter leurs deſirs, ſans leur jetter d'amorce,
Et s'il eſt aſſez fort pour me ſervir d'appui,
Je le ferai régner, mais en régnant ſur lui.

N'eſt-ce pas-là l'image de la fierté qu'inſpirent l'honneur & le rang; que ſi l'on ne m'accorde pas qu'elle aille ſi loin, j'en appelle à la triſte expérience des amans. La plûpart ne ſavent même que trop combien d'amours véritables cédent ſouvent, ſinon à la vertu, du moins à la bienſéance.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des conjonctures (comme ſeroient celles de venger la mort d'un pere ſur un amant qu'on adore) où un amour violent combat puiſſamment en ſecret des ſentimens fort naturels; mais quand on conſidere que le même inſtant qui ruïne cet amour, devoit au contraire le rendre heureux, on pardonne volontiers à un cœur accablé de la mort d'un pere, & prêt à perdre,

* Act. 3. Scen. 3.

pour en tirer vengeance, le plus cher objet de ses desirs, on lui pardonne volontiers d'oublier un peu ce qu'il perd en faveur de ce qui lui reste, & de ne pouvoir bien démêler ses sentimens sur les deux passions qui le déchirent, lorsque ce cœur s'entretient seul, ou bien s'ouvre en confidence, pourvû qu'il ne suive que son devoir en public; car on a toûjours mis une grande différence entre penser & agir. Les actions doivent être proportionnées à ce qui forme l'honnête; les pensées sont libres, parce qu'elles sont intérieures & cachées, nous pensons en nous, nous pensons pour nous.

Il est aisé de voir que je veux parler de Chimene. Sans m'engager dans un long détail, je dirai aussi un mot de son amant.

Les judicieux Critiques du Cid aimeroient mieux qu'il eut préferé son amour à son devoir que non pas Chimene: * *Rodrigue*, disent-ils, *étoit un homme, & son sexe qui est comme en possession de fermer les yeux à toutes considérations pour se satisfaire en matiére d'amour, eut rendu son action moins étrange, & moins insupportable*. Quand il seroit vrai qu'un homme amoureux oubliât tout pour se satisfaire, Rodrigue en ne vengeant point l'affront de son pere, ne se fût pas satisfait, c'est-à-dire, n'eût pas possedé Chimene; parce

* Sentimens de l'Académie Françoise sur le Cid. page 41. derniere Edition.

qu'*un homme ſans honneur ne la méritoit pas.* De plus, parce que le Comte, de l'humeur dont il étoit, eût engagé ailleurs ſa fille pour braver encore Dom Diegue en la perſonne de ſon fils. Mais on ne pouvoit prévoir ces ſuites que par la réflexion : Auſſi étoit-il impoſſible que Rodrigue n'en fît pas, avant que d'agir, ſur un malheur tel que le ſien; il ruïnoit donc également par-là toutes ſes eſpérances : d'un autre côté, il tomboit dans un mépris général & éternel, de n'avoir pas vengé ſon pere du plus ſanglant affront qu'un Gentilhomme puiſſe recevoir, & que la foibleſſe de ſon âge auroit laiſſé impuni. Comment réſiſter à ces conſidérations? Comment demeurer couvert de honte dans un Royaume tout plein de titres & de la valeur de ſes ancêtres? Les plus lâches craindroient un mépris ſi déclaré.

Il eſt inutile de m'arrêter davantage ſur les caractéres de Rodrigue & de Chimene; j'ai tâché d'y montrer toute l'honnêteté qui pouvoit y être; le cœur par ſoi-même y reconnoît aſſez la nature.

Revenons à nos Heros de l'ancienne Rome. Corneille pour les mieux peindre, avoit, ſi l'on peut le dire, fondu dans ſa tête les plus belles penſées des Hiſtoriens qui en ont parlé le plus noblement. J'oſe hazarder cette conjecture, que les paroles magnifique qu'il met dans la bouche de Sertorius, touchant ſon

parti, étoient une trace de l'impression que lui avoit laissée un beau trait de Tacite touchant le Senat. Voici l'un & l'autre.

(*a*) *Croyez-vous que Rome consiste dans ces pierres & ces bâtimens que vous voyez? Ce sont des choses muettes & inanimées, qui peuvent être reduites en poudre & abolies; mais l'éternité de l'Empire réside dans le corps du Sénat.*

(*b*) Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles,
Que ses proscriptions comblent de funerailles,
Ces murs dont le destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la prison ou plûtôt le tombeau.
Mais pour revivre ailleurs dans sa premiére force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce,
Et comme au tour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Corneille à force d'étudier les Romains, avoit pris leurs mœurs. On sent aussi dans le moindre petit mot respirer leur véritable génie.

(*a*) *Quid? vos pulcherrimam hanc urbem, domibus & tectis, & congestu lapidum, stare creditis? muta ista & inanima intercidere ac reparari promiscuè possunt: æternitas rerum.... incolumitate Senatûs firmatur.* Tacit. Histor. L. I.

(*b*) Tragedie de Sertorius. Act. 3. Scen. 1.

Lorſque le vieil Horace eſt au deſeſpoir d'apprendre, que le dernier de ſes fils a fui devant les Curiaces, & qu'on lui demande ce qu'il vouloit donc que fit un homme reſté ſeul dans un combat contre trois, il répond avec tranſport, qu'*il mourut* ; (*a*) c'eſt-là l'heroïque qui eſt ſans doute plus propre à la Tragédie, qu'une exacte fidélité en amour, ſur laquelle roule toute une piece de Racine.

(*b*) Roxane a reçu un ordre d'Amurat, occupé à la guerre, de faire mourir Bajazet ſon frere, enfermé depuis long-temps dans le Serrail. Elle lui ouvre les portes de ſa priſon, & le met en état de monter ſur le trône, s'il veut lui promettre ſa foi. Bajazet qui adore Atalide, ne veut rien promettre, & ſe retranche ſur les ſentimens de reconnoiſſance. Roxane indignée de ſes froideurs, ſouſcrit à ſa perte, commande au Vizir de fermer le Serrail, & de faire rentrer les eſclaves dans leur devoir. Le Vizir découvre la cauſe de ce changement, il remontre à Bajazet, qu'il favoriſoit, ce qu'il avoit à eſpérer, & ce qu'il a maintenant à craindre ; il le preſſe de promettre, & lui dit vingt fois, que quand il ſera maître de l'Empire, il le ſera auſſi de ſa promeſſe. Cet amant, ſans laiſſer voir la paſſion qui le retient, refuſe de ſe rendre

(*a*) Act 3. Scen. 6.
(*b*) Tragédie de Bajazet.

aux remontrances de son ami. Atalide, allarmée du péril où est son amant, accourt à son aide; fait parler ses soupirs & ses douleurs, le prie de contenter la Sultane. Bajazet s'obstine encore plus à mourir fidéle; son amante lui dit elle-même, qu'il peut vivre sans la trahir.

* La Sultane vous aime, & malgré sa colere,
Si vous preniez, Seigneur, plus de soin de lui plaire,
Si vos soûpirs daignoient lui faire pressentir,
Qu'un jour.....

BAJAZET.

Je vous entens, je n'y puis consentir.

Enfin pressé par les pleurs de sa maîtresse, il se résout à paroître devant Roxane. Comme on croit aisément ce qu'on souhaite, la Sultane n'aperçoit pas plûtôt Bajazet, qu'elle s'imagine que l'amour seul le raméne; & sans qu'il témoigne aucune ardeur, elle reprend pour lui toute sa tendresse. Atalide apprend par le Vizir, qui ne savoit rien de son amour, la réconciliation de la Sultane & de Bajazet, & même que tous les deux avoient marqué à l'envi leur joie & leurs feux, ce qui n'étoit pas; néanmoins elle le croit, quoi qu'elle dût assez connoître son amant, pour ne

* Act. 2. Scen. 5.

pas soupçonner qu'il eût paru véritablement amoureux ; elle le voit, lui fait des reproches ; son amant n'en peut souffrir l'injustice ; & dans le temps que la Sultane, déçûe par son propre amour, vient le déclarer Empereur dans le Serrail ; il ne peut feindre un moment, & lui répond qu'il va attendre les effets de ses bontés, si sa complaisance & ses soins peuvent les mériter. Cette amante offensée rentre dans sa premiére fureur, jure sa perte. Atalide évanoüie lui fait découvrir sa rivale, elle le livre aux muets, & Bajazet perd ainsi la vie, l'Empire & sa maîtresse, biens qu'il se seroit conservés, en feignant quelque favorable disposition pour la Sultane, jusqu'après l'exécution. Certainement les hommes ne ressemblent point à ce portrait, (*a*) si ce n'est ceux qui habitent le pays de Tendre.

On peut dire que Racine n'a pas eu les veritables idées de la Tragédie, lors qu'il fait consister tout l'heroïsme à pousser des soupirs, à être prêt de mourir d'amour, &c.

(*b*) Antiochus est un Heros de cette nature. Il a été vaillant autrefois ; mais depuis plus de cinq ans il n'est occupé que de son amour pour Bérénice. Quand Titus l'eût emmenée à Rome, il gemit, pleura long-temps, la redemanda aux échos, aux bois, aux fon-

(*a*) Roman de Mad. de Scudery.

(*b*) Tragédie de Bérénice.

taines, à peu près comme font les bergers de nos Idylles.

(*a*) Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!
Je demeurai long-temps errant dans Césarée,
Lieux charmans où mon cœur vous avoit adorée.

Je vous redemandois à vos tristes Etats,
Je cherchois en pleurant les traces de vos pas;
Mais enfin succombant à ma melancolie,
Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie.

Arrivé à Rome, il trouve Titus & Bérénice charmés l'un de l'autre, il est agité des plus cruels déplaisirs, mais il aime son tourment, il languit trois ans dans de vaines espérances, oubliant le soin de son Royaume. Voilà un Heros de Racine: je me trompe fort cependant, ou les Heros ne s'oublient pas si long-temps.

(*b*) Charles VII. ressembloit en quelque sorte à Antiochus, il s'endormoit dans les bras de la belle Agnés, & ne tenoit aucun compte de ses Etats. Cette généreuse maîtresse lui dit un jour, qu'étant encore fille, un Astrologue lui avoit prédit, qu'elle seroit aimée d'un des plus grands Rois de la Chrétienté; que lorsque le Roi lui fit l'honneur

(*a*) Act. 1. Scen. 4.
(*b*) Brantome, Hist. des femmes gallantes, tom. 2.

de l'aimer, elle crut la prédiction accomplie; mais que puisqu'il s'attachoit si peu à la gloire, elle voyoit bien son erreur, & qu'il n'étoit pas ce Heros, mais que c'étoit sans doute le Roi d'Angleterre, qui faisoit de si beaux exploits, & lui prenoit tant de belles villes. Je m'en vais donc le trouver, continuoit-elle; car il est celui qu'a entendu l'Astrologue. Ces reproches déguisés reveillerent le Roi, il sortit de son assoupissement; & quittant ses jardins & sa maîtresse, il endossa le harnois, & chassa les Anglois de son Royaume.

C'est ainsi qu'un grand Homme, au moindre rayon de lumiére, rompt le bandeau qui l'aveugloit, & suit la raison; car l'amour n'agit pas toûjours en maître sur les grandes ames.

* César adoroit Cléopatre; après la journée de Pharsale il vient lui rendre hommage de sa victoire dans Alexandrie, il lui témoigne toute l'ardeur dont un amant est capable; mais il garde une entiére liberté sur son esprit, il calme les troubles de la ville, punit des desseins formés contre sa personne; il revient à sa maîtresse, bien loin de s'abandonner au plaisir de soupirer à ses genoux, il se prépare à poursuivre les restes du parti ennemi; mais en véritable amant, il veut faire servir ses travaux à son amour, c'est-à-dire,

* Tragédie de la mort de Pompée.

se rendre maître absolu de Rome, & la forcer ensuite à recevoir la Reine Cléopatre.

* Encore une défaite, & dans Alexandrie
Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie,
Et qu'un juste respect conduisant ses regards
A votre chaste amour demande des Cesars.

» Si pour vaincre il faut m'éloigner de
» vous, au moins aurai-je la consolation de
» ne vaincre que pour vous mériter.

Permettez qu'à ces douces amorces
Je prenne un nouveau cœur & de nouvelles forces,
Pour faire dire encore aux peuples pleins d'effroi,
Que venir, voir & vaincre est méme chose en moi.

L'amour augmente son courage, bien loin de lui ôter les sentimens de l'honneur, & l'on voit dans sa conduite celle d'un grand homme quand il aime.

Les caracteres de Racine dont je viens de parler, pour être faux, ne laissent pas de plaire beaucoup, parce que l'amour n'est pas moins général qu'agréable, & que les images de cette passion flattent d'autant plus la tendresse qui est en nous, qu'elles sont plus vives & même plus grossies. Toutefois le public sait mettre le prix à une certaine complaisance amoureuse qu'excite Racine, & aux fortes impressions que Corneille mêle à cet

* Act. 4. Scen. 3.

intérêt de cœur, le Théatre n'est jamais si rempli que lorsque l'on jouë les pieces de celui-ci. (*a*) En effet ne prend-on pas un plaisir plus raisonnable à voir dans une même action (*b*) une femme animée d'une vengeance légitime, qu'elle veut exécuter par son amant? (*c*) cet amant entraîné par l'amour, mais retenu par la reconnoissance: (*d*) d'un autre côté le maître du monde, qui délibere avec deux amis de quitter l'Empire, & qui apprend un moment après, (*e*) que l'un ne lui a conseillé de le retenir, que pour le lui arracher avec la vie; les perplexités où le jette la perfidie de son ami, & celle d'une fille qu'il a élevée, (*f*) le moyen que lui inspire l'Imperatrice, de se mettre à couvert désormais de tout attentat, en pardonnant à ces derniers conjurés, & en les accablant de bienfaits; la peinture d'un affreux Triumvirat, celle d'une ambition assouvie, & des embarras du trône. tout cela ne produit-il pas un plaisir plus raisonnable, que les jalousies, les transports, les chagrins, les craintes d'une maîtresse, (*g*) & de deux fils rivaux de leut pere?

(*a*) Tragedie de Cinna.
(*b*) Emilie.
(*c*) Cinna.
(*d*) Auguste.
(*e*) Cinna.
(*f*) Livie.
(*g*) Tragedie de Mithridate.

Pour faire d'une intrigue amoureuse une Tragédie qui attendrisse, il n'est besoin que d'esprit & d'une versification douce & coulante ; mais pour attendrir, ébranler l'ame en même-temps, & élever le courage, il faut le génie tragique aussi particulier que l'est celui de Poëte. Je ne veux pas dire que Racine n'ait été que Poëte & bel esprit, je reconnois cet autre génie nécessaire dans Britannicus, Iphigenie, Phédre & Hippolite, & dans Andromaque ; mais il ne lui étoit pas si naturel qu'à Corneille. Il revenoit toujours à son caractere dominant : ses succès ont trompé des Auteurs de ce temps, qui n'ont ni sa délicatesse, ni son art ; ils ont gâté de bons sujets, en y mettant l'amour à toute outrance : par exemple, * Un Roi, qui après dix ans d'absence, revenant dans son Royaume, est battu d'une furieuse tempête, promet à Neptune de lui immoler le premier de ses sujets qu'il rencontrera, s'il le sauve du naufrage. Son vœu est exaucé : à quel prix, helas ! Le premier qu'il rencontre c'est son fils, qui vient se jetter dans ses bras. Tandis qu'il ne sauroit se résoudre à l'immoler, le Dieu se venge de ce retardement par la mort prompte d'un grand nombre des sujets de ce Roi infortuné, qui ne peut conserver le reste qu'en tuant son propre fils :

* Tragédie d'Idomenée.

voilà de quoi faire une belle Tragédie. Mais s'il étoit possible d'ajoûter aux malheurs de ce Prince, n'ajoûteroit-on pas à la beauté de l'ouvrage ? Voyons donc ce qui peut rendre son sort encore plus digne de compassion ? *Il aime.* Quand j'entendis ce Héros, à la Comédie, faire cette belle déclaration à son confident, je lui aurois vôlontiers répondu tout haut : Ah ! Seigneur, je veux bien que l'amour soit de tous vos maux le plus cruel ; c'est ce comble-là même de malheurs qui séche mes larmes ; je cesse de voir en vous un Héros, un Roi, un pere misérable ; je n'y vois plus qu'*un amoureux en cheveux gris.*

(*a*) L'Auteur de cette piece a suivi le même systême dans sa derniére ; & cela vient en partie d'une trop grande précipitation à devenir Auteur tragique. (*b*) Platon la blâmoit de son temps d'une maniére assez convenable au nôtre. » Il feint dans son Phedre, qu'un

(*a*) Tragédie d'Electre.
(*b*) Τί δ' ει Σοφοκλεῖ αὖ προσελθὼν καὶ Εὐριπίδῃ τὶς λέγοι ὡς ἐπίσταται περὶ σμικροῦ πράγματος ῥήσεις παμμήκεις ἐιπεῖν καὶ περὶ μεγάλου πάνυ σμικράς· ὅταν τε βούληται οἰκτρὰς καὶ τοὐναντίον, καὶ αὖ φοβερὰς καὶ ἀπειλητικάς, ὅσα τ' ἄλλα τοιαῦτα· καὶ διδάσκων αὐτὰ τραγῳδίας ποίησιν οἴεται παραδιδόναι ; ΦΑΙ. Καὶ οὗτοι ἄν, ὦ Σόκρατες, οἶμαι καταγελῷεν, εἴτις οἴεται τραγῳδίαν ἄλλο τι εἶναι ἢ τὴν τούτων σύστασιν πρέπουσαν ἀλλήλοις τε καὶ τῷ ὅλῳ συνισταμένην. Et plus bas en parlant de la Musique : Τὰ γὰρ πρὸ ἁρμονίας ἀναγκαῖα μαθήματα ἐπίστασαι, ἀλλ' οὐ τὰ ἁρμονικά. Plato in Phædro.

» jeune Poëte va trouver Sophocle & Euri-
» pide, qu'il leur dit : je fais passablement des
» vers ; je sais étendre un petit sujet dans
» mes descriptions, & en resserrer un grand ;
» je sai rendre les choses pitoyables, terri-
» bles, ménaçantes ; je m'en vais donc faire
» des Tragédies. Sophocle & Euripide lui ré-
» pondent : N'allez pas si vîte, la Tragédie
» n'est pas ce que vous pensez ; c'est un seul
» corps composé de parties différentes, &
» bien assorties, dont on fait un monstre,
» quand on ne sait pas les ajuster. Vous sa-
» vez ce qu'il faut savoir avant que d'étu-
» dier l'art de la Tragédie, mais vous ne sa-
» vez pas encore cet Art.

Le Lecteur me pardonnera, s'il lui plaît, cette digression, qui s'est offerte d'elle-même. Nous disions que Racine a tourné tous ses sujets sur l'amour ; par-là il a quelquefoîs rendu les hommes méconnoissables, à plus forte raison les Héros. On a beau dire qu'il y en a de plusieurs sortes. Il est, à la verité, des Horaces furieux pour le bien public, des Curiaces passionnés pour leurs maîtresses, & fidéles à leur devoir, quelques plaintes qu'ils fassent de leurs malheurs ; mais il n'est point d'Antiochus ni de Bajazets. Je croi avoir prouvé en parlant d'eux, que Racine n'a pas peint les hommes, même en général, tels qu'ils sont, & dans les endroits où il peint le mieux les passions : combien n'est-il pas in-

férieur à Corneille, (*a*) qui *semble descendre dans le cœur pour les y voir se former?* Je rapporterai ce qu'il dit de la simpathie, quoique ce soit dans une Comédie, il n'y a rien qui ne nous convienne.

(*b*) Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre,
Lyse, c'est un amour bien-tôt fait que le nôtre;
Sa main entre les cœurs, par un secret pouvoir,
Seme l'intelligence avant que de se voir.
Il prépare si bien l'amant & la maîtresse,
Que leur ame au seul nom s'émeut & s'interesse;
On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment,
Tout ce qu'on s'entredit, persuade aisément,
Et sans s'inquiéter de mille peurs frivoles,
La foi semble courir au-devant des paroles,
La langue en peu de mots en explique beaucoup;
Les yeux plus éloquens font tout voir tout d'un coup;
Et de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent.

Ce qu'il y a de plus caché & de plus delicat ne lui échappe point. (*c*) Je citerai deux vers,

(*a*) S. Evremond : Dissertation sur le Grand Alexandre.
(*b*) Suite du Menteur. Act. 4. Scen. 1.
(*c*) Tragédie de Polyeucte.

dont je ne me souviens qu'avec plaisir. Pauline allarmée de l'entrevûe de Polyeucte son mari, & de Severe qu'elle a tant aimé, craint tout de l'envie que peut avoir l'un, & de l'ombrage que peut prendre l'autre; bientôt elle s'accuse d'injustice de leur imputer des ames vulgaires.

* Ils se verront au Temple en hommes généreux;
Mais, las! ils se verront, & c'est beaucoup pour eux.

Peut-on mieux faire sentir l'impression que laisse la qualité de Rivaux dans les cœurs des plus braves & des plus honnêtes gens?

Je m'arrêterois, avant que de finir, aux caractéres de la Tragédie d'Othon, si l'usage des Cours & du monde n'apprenoit assez les intrigues de ceux qui n'agissent que selon leurs intérêts particuliers. D'ailleurs, comme cette piéce abonde plus en choses qu'en mots, je ne pourrois en rapporter quelques endroits, qu'en en laissant un grand nombre de plus beaux: car Corneille a ceci d'admirable, que ce qu'un personnage y dit, semble sans réponse, & qu'on entend après dans la replique, quelque chose encore de plus fort, tant est grande sa pénétration. Par exemple, Galba étonné de la prompte revolte d'Othon, soupçonne Camille sa niéce d'y

* Act. 3. Scen. 1.

tremper,

tremper, elle se justifie, & tâche de rejetter sa défiance sur Vinius, * Galba lui répond:

Vinius, par son zéle, est trop justifié,
Voyez ce qu'en un jour il m'a sacrifié;
Il m'offre Othon pour vous qu'il souhaitoit pour gendre,
Je le rens à sa fille, il aime à le reprendre;
Je la veux pour Pison, mon vouloir est suivi,
Je vous mets en sa place, & l'en trouve ravi,
Son ami se révolte, il presse ma colere,
Il donne à Martian Plautine à ma priére,
Et je soupçonnerois un crime dans les vœux
D'un homme qui s'attache à tout ce que je veux!

CAMILLE.

Qui veut également tout ce qu'on lui propose,
Dans le secret du cœur souvent veut autre chose,
Et maitre de son ame, il n'a point d'autre foi,
Que celle qu'en soi-méme il ne donne qu'à soi.

Toutes les Tragédies de Corneille ont ce merveilleux que je viens de remarquer: celle-ci n'est pas, à la vérité, la plus agréable, mais c'est peut-être la plus belle & la plus utile. La plus fine politique s'y développe; ceux qui ont part au Gouvernement s'y instruiroient avec plus de succès, que n'auroit fait Denys le Tyran dans une Comédie d'Aristophane, intitulée les Nuées, que Platon

* Tragédie d'Othon. Act. 5. Scen. 1.

lui recommandoit de lire, pour apprendre l'art de régner. Ses autres piéces ont la même utilité ; & M le Maréchal de Grammont avoir raison de dire, que *Corneille merite d'être conservé dans le cabinet des Rois.*

Ce célebre Poëte est plein de maximes, de préceptes, & d'exemples, il a traité de grands intérêts, a placé l'amour avec bienséance, & ne l'a employé que comme un ornement ; au lieu que Racine en a fait son premier objet, ce qui sent plus le Roman que la Tragédie. Puis donc que Corneille représente ce que sont de grands hommes avec toute la diversité que la nature met dans ses ouvrages ; & que Racine grossit étrangement les images des passions tendres, & qu'il représente quelques Héros de Roman, c'est-à-dire des hommes imaginaires, je m'étonne que la Bruyere, qui étudioit le cœur humain, ait avancé que le premier suivoit ses propres idées, & que celui-ci imitoit la nature ; je m'en étonne, dis-je, à moins que cet Auteur de Caracteres ne ressemble en quelque sorte à Montaigne, dont on a dit qu'il connoissoit bien les petitesses de l'homme, mais qu'il en ignoroit les grandeurs.

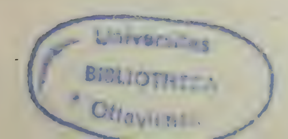


LE JUGEMENT DU CID,

Composé par un Bourgeois de Paris, Marguillier de sa Paroisse. *

JE n'ai pû assez m'étonner de l'insolence de ceux qui ont osé faire vendre publiquement des libelles au désavantage du Cid ; & qui n'ont point eu appréhension d'être déchirés par le peuple qui l'avoit si tendrement aimé. Toutefois, comme il n'y a point d'erreur qui n'ait des Sectateurs, cette hardiesse a été heureuse, & n'a pas manqué de partisans ; encore qu'il n'y eût rien de plus injuste que de vouloir condamner, comme la plus méchante piéce qui fût jamais, celle qui a eu le plus d'admirateurs. J'avois pourtant souffert comme les autres, cette témérité, encore qu'avec beaucoup de peine, & avois lû, tantôt avec patience, tantôt avec colére, tout ce qui s'est écrit contre l'Auteur, lequel j'accusois de ce qu'il se défendoit trop mollement, & quelquefois j'avois envie de prendre la plume, & de répondre pour lui aux objections de ses envieux : puis je pensois aussi-tôt qu'il fai-

* Imprimé en 1637. in-8o.


Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

ſoit mieux de les mépriſer, comme j'ai oüi dire d'un Romain, qui au lieu de répondre à certaines accuſations, dit qu'en ce même jour il ſe ſouvenoit d'avoir gagné une bataille, & qu'il falloit en aller remercier les Dieux au Capitole. Auſſi Corneille, au lieu de répondre aux objections, on jouë encore aujourd'hui le Cid; peuple allons l'oüir repréſenter. Mais quand j'ai vû que l'on ne ceſſoit d'écrire pour & contre, qu'il ne paroiſſoit que de la paſſion & de l'excès, ſoit à le blâmer ou à le défendre; & que le Pédant qui a pris ſa cauſe, ſembloit avoir eu plus de ſoin de défendre ſon affiche de la morale de la Cour, & de paroître grand Logicien, que de rien faire à l'avantage de Corneille; je me ſuis enfin réſolu, attendant le Jugement de l'Académie, de faire voir le mien, qui eſt, ce me ſemble, le ſentiment des honnêtes gens d'entre le peuple; & ſans avoir égard ni à la colere de ces Poëtes qui ont voulu mettre auſſi bas qu'il s'étoit mis haut, ni aux loüanges exceſſives que lui donnent ſes adorateurs, j'ai voulu le défendre contre ce qu'il y avoit d'injuſtice dans les obſervations de Scudery, & montrer auſſi que l'on ſait la portée de ſon mérite; & que le ſens commun n'eſt pas entiérement banni de la tête de ceux qui ne ſont ni Savans ni Auteurs.

Je n'ai jamais lû Ariſtote, & ne ſai point les régles du Théatre, mais je régle le mérite

des piéces ſelon le plaiſir que j'y reçois. Celle-ci a je ne ſai quoi de charmant dans ſon accident extraordinaire ; & il n'y a perſonne qui après avoir vû le mariage réſolu des deux Amans, n'entre en de grandes craintes pour eux auſſi-tôt que les peres commencent à ſe quereller ; qui ne ſoit émû, voyant l'affront que reçoit Dom Diégue ; qui ne ſoit troublé voyant le commandement qu'il fait à ſon fils de le venger, & qui ne s'attendriſſe de pitié voyant le combat en Rodrigue entre ſon honneur & ſon amour. Mais jamais rien n'a plus transporté les Spectateurs qu'alors que Rodrigue, ayant tué le Comte, vient chez Chiméne lui demander la mort, & met le même combat en ſon eſprit entre ſon amour & ſon honneur. Ces deux combats également grands dans les deux principaux perſonnages, & qui entretiennent toute la piéce, donnent tant de pitié & de plaiſir enſemble, que juſques ici rien ne s'étoit vû qui eût tant attaché l'attention. Je ne m'enquiers point de ce qui eſt pris de l'Auteur Eſpagnol, ou de ce qui n'en eſt pas, c'eſt le Cid entier que je défens, & non point Corneille ; & il m'importe fort peu ſi c'eſt traduction ou invention. Enfin je déclare que c'eſt en gros une piéce fort agréable, dont les penſées ſont extraordinaires & piquantes, & les incidens ſenſibles & divertiſſans. Et ſi ceux qui y trouvent tant à redire, veulent dire la vérité, ils confeſſeront qu'ils

en ont été charmés la premiére fois, & qu'il n'y a eu que l'envie qui leur ait fait regarder plus à loisir cet ouvrage pour y trouver des défauts : qu'on examine les ouvrages des autres avec cette rigueur, on y trouvera encore plus à redire. Ces sortes de piéces qui se récitent dans les lieux publics, ne veulent pas être considerées de si près : elles n'ont besoin que d'un certain éclat, & il ne nous importe qu'il soit trompeur, pourvû qu'il plaise : comme ce seroit folie dans les habits de ballets, d'employer de l'or fin, puisque le faux y paroît tout autant. C'est la raison pour laquelle Corneille ne devoit point faire imprimer le Cid : il devoit se contenter d'avoir été si applaudi sans souffrir que l'on l'examinât ; & nous n'avons point encore vû de piéces de Théatre qui puissent souffrir l'épreuve d'une censure rigoureuse, telle qu'il la devoit attendre de l'envie. Je ne suis point ennemi des Auteurs, au contraire je les honore tous, mais qu'ils se contentent d'être oüis s'ils veulent un général applaudissement, ou qu'ils pensent mieux à leurs affaires s'ils veulent être lûs.

Mais venons à observer les observations de Scudery. Tout son plus grand effort est à nous faire voir qu'au lieu de Chiméne une personne vertueuse, l'Auteur en fait une impudique & une parricide ; & pour exemple de piéces parfaites, il nous présente les Sopho-

nisbes, les Césars, les Cléopatres, les Hercules, les Mariamnes, & les Cléomédons, qu'il appelle d'illustres Héros, dont le nom ne convient pas au moins aux femmes. Considérez la vertu de ces principaux personnages, Sophonisbe du vivant de son mari traite d'amour avec Massinisse, l'épouse & couche avec lui deux heures après la mort de Syphax, ce qui est bien pis que Chiméne. Pour César, c'est un tyran, & Brutus un ingrat & assassin de son bienfaiteur. Quant à Cléopatre & Antoine, voilà de vertueuses personnes, dont l'une étoit une dissoluë, l'autre noyé dans un amour infame, & dans les délices, & qui pour ne perdre pas cette femme de vûë, perdit l'Empire : Hercule file avec Jole, & Déjanire sa femme le fait mourir. Mariamne est vertueuse, bien que trop fiére, mais Hérode qui agit le plus, est soüillé de trop de meurtres. Pour Cléomedon il est irréverent à parler à son Roi jusque à l'insolence. Voilà les vertueux Héros qui doivent servir de patrons. Et dans ces piéces, combien voit-on plus de ces fautes qu'il reprend en celle-ci ? Qu'il me pardonne donc si je ne prens pas ces modéles, comme parfaits, s'il faut que les principaux personnages soient vertueux.

Ensuite il dit qu'il prouvera que le sujet du Cid ne vaut rien, qu'il choque les régles du Poëme Dramatique, qu'il manque de conduite, qu'il a beaucoup de méchans vers, &

autres choses ; & je trouve au contraire qu'il est fort bon par cette seule raison, qu'il a été fort approuvé. Je ne sai ce que c'est que Poëme Dramatique, je n'entens point toutes ces régles d'Aristote ; je sai bien à la vérité que cette piéce ne suspend pas l'esprit jusques à la fin, & qu'on voit incontinent tout le sujet ; mais on s'en contente. Je sai qu'il n'y a point d'apparence qu'une fille ait voulu épouser le meurtrier de son pere, mais cela a donné sujet de dire de belles pointes. Je sai bien que Dom Gormas est un fanfaron, mais ce qu'il dit n'est pas désagréable au peuple. Je sai bien que le Roi a tort de ne l'envoyer pas arrêter, au lieu de l'envoyer prier de s'accommoder, mais cela étant il ne fut pas mort. Je sai bien que le Cid fait trop d'actions en un jour : mais se faut-il plaindre qu'il soit trop vaillant ou trop diligent ? Je sai que le Roi devoit avoir donné ordre au port, ayant été averti du dessein des Mores ; mais s'il l'eût fait, le Cid ne lui eût pas rendu ce grand service qui l'oblige à lui pardonner. Je sai bien que l'Infante est un personnage inutile, mais il falloit remplir la piéce. Je sai bien que Dom Sanche est un pauvre badin, mais il falloit qu'il apportât son épée, afin de faire peur à Chiméne. Je sai bien qu'il n'étoit pas besoin que Dom Gormas parlât à sa Servante de ce qu'on alloit déliberer au Conseil : mais l'Auteur ne l'avoit sû faire dire autre-

ment. Je ſai bien que tantôt la Scéne eſt le Palais, tantôt la place publique, tantôt la chambre de Chiméne, tantôt l'apartement de l'Infante, tantôt du Roi, & tout cela ſi confus quelquefois de l'un dans l'autre par miracle, ſans avoir paſſé aucune porte : mais l'Auteur avoit beſoin de tout cela. Enfin je ſai qu'il y a des fautes d'eſprit & de jugement : mais cette piéce n'a pas laiſſé de valoir aux Comédiens plus que les dix meilleures des autres Auteurs.

Au reſte Scudery fait un examen des vers, & s'arréte à des choſes qui ne valent pas la cenſure, ou qui ne la méritent pas. Il fait un crime d'avoir dit, *a paſſé pour merveille*, il s'amuſe à condamner, *à préſent*, *deux mots dont tous vos ſens doivent être charmez*, que ce mot *au ſurplus*, eſt de chicane. *Des yeux fondus en eau*, *faire l'impoſſible*, *pour ne pas s'accorder du premier coup*, *ce guerrier s'abat*, trouvant de la rencontre avec Sabat ; & cependant tout cela ſe peut bien dire, mais je le trouve bien injuſte à reprendre

Je rendrai mon ſang pur comme je l'ai reçu.

qui eſt à mon gré un des plus beaux vers du Cid, car il fait alluſion à la nobleſſe du ſang, laquelle il dit qu'il ne tachera point par une lâcheté ; puis à condamner *le ſang qui m'anime*, comme ſi cela n'étoit pas bien dit, encore que l'on ſache bien que l'ame n'eſt pas au

sang ; par conséquent il ne faudroit pas dire ; animé de colére, à cause que l'ame n'est pas dans la colére. Pour, *la brigade étoit prête*, Scudery qui se fait si grand guerrier, & se moque des autres, de n'entendre pas les termes de la guerre, a fort mal à propos repris ce terme, alléguant que cinq cens hommes font un trop grand nombre pour une brigade, puisque quelquefois une bonne partie d'une armée s'appelle brigade. Il devoit seulement dire que brigade est toujours une partie d'un plus grand corps, & que 500. hommes assemblés en un lieu n'étant point pris d'un plus grand nombre, ne pouvoient s'appeler brigade. Enfin il semble qu'en cet endroit il soit des grands amis de Corneille, s'amusant à reprendre des choses de néant, & en laissant beaucoup d'autres de plus grande considération, dont je veux bien remarquer une partie, pour lui faire voir que tout le peuple n'est pas composé de sots, & que nous savons aussi bien que lui que le Cid n'est pas un ouvrage parfait, mais que nous en excusons les défauts. Voici ce que je pense de la piéce.

Il est certain que le sujet n'en est agréable qu'en sa bizarrerie, & son extravagance (comme les spectacles des Gladiateurs, qui bien que cruels, ne laissoient pas de donner grand plaisir au peuple) & que c'est tout ce qui donne cette grande attention ; que les personnages, à bien dire, semblent tous être des

fous, si on examine leurs actions & leurs paroles. Il les faut considérer les uns après les autres, le Roi dit qu'il a prévû la vengeance dès qu'il a sû l'affront, & qu'il a voulu dès-lors prévenir ce malheur, toutefois il n'en a rien fait, se contentant d'envoyer vers le Comte sans l'arrêter : puis sur sa réponse, il dit qu'il faut s'assurer de lui quand il n'en est plus temps. Un peu après il dit, qu'il a eu avis d'un dessein des Mores, & qu'il ne faut rien négliger : toutefois il ne donne aucun ordre, & dit que pour cette nuit cela troubleroit la ville : cependant sans Rodrigue tout étoit perdu. Dom Arias son Conseiller aussi fou que lui, au lieu de dire sur l'avis reçu, qu'il faut prendre garde, le flatte, & dit qu'il n'a rien à craindre ; Dom Diégue s'emporte en des vanités en parlant au Roi, au lieu de parler humblement pour l'émouvoir. Dom Gormas est un vrai Capitan de Comédie, ridicule en parlant de soi, & insolent en parlant du Roi. Rodrigue est un fou d'aller par deux fois après le combat chez le Comte : il devoit être assommé dès la porte du logis par tous les valets ; l'Auteur toutefois l'a garanti heureusement toutes les deux fois de ce malheur. Chiméne est si transportée de sa folle passion, qu'elle dit bien qu'elle fera ce qu'elle doit, mais elle n'en fait rien : au lieu de tâcher d'émouvoir le Roi, elle lui dit des pointes ; & le Roi lui devoit dire, allez, ma mignonne,

vous avez l'esprit bien joli, mais vous n'êtes guére affligée. L'Infante a de grands desseins, & si elle n'en a point : elle espére beaucoup & n'espére rien : elle aime fort Rodrigue, & le donne à Chiméne : enfin elle parle fort, & ne conclut rien ; ce qu'elle confirme elle-même sur la fin de son rôle, où elle dit à Elvire, *vien me voir achever comme j'ai commencé.* Dom Sanche est un pauvre idiot, qui au lieu de venger sa maîtresse, & se battre contre Rodrigue, attend sur ce sujet l'honneur de ses commandemens : puis à la fin il dit, qu'il sera ce téméraire, ou plûtôt ce vaillant, & n'a pas seulement la force, ce semble, de soutenir son épée, laquelle ne lui est renduë qu'à condition qu'il ira la porter à Chiméne, à laquelle il n'ose pas seulement prononcer ce qu'il lui veut dire, tant il se laisse aisément interrompre, & attend à le dire devant le Roi, de peur qu'il a d'être encore battu par elle, pour s'être si mal battu. Voilà de fort raisonnables personnages.

Mais ce que je trouverois encore plus à reprendre en cette piéce, est qu'une bonne partie est pleine de pointes si étranges, que ce devoit être là le principal sujet des observations, avec les mauvaises façons de parler que Scudery a peut-être oubliées pour faire plaisir à son ami, comme en passant j'alléguerai ce vers,

Elle n'ôte à pas un, ni donne d'espérance.

Cela n'eſt point bien parler. Mais voici de belles penſées,

> Dom Rodrigue ſur-tout n'a trait en ſon viſage
> Qui d'un homme de cœur ne ſoit la haute image.

Il dit qu'autant de traits de ſon viſage ſont autant d'images d'un homme de cœur. Voyez combien d'images, ou plûtôt combien de viſages dans ce viſage. Et un peu après, ces rides qui ont gravé les exploits de Dom Diégue ſur ſon front, me font imaginer que l'on y voit les batailles gagnées, & les places priſes tracées par les lignes que font les rides : comme ſi celles d'un homme de guerre & celles d'un laboureur étoient fort différentes. L'Infante dit à Leonor :

> Mets la main ſur mon cœur,
> Voi comme il ſe trouble au nom de ſon vainqueur.

Et toutefois ce nom n'a point été prononcé. Mais laiſſons beaucoup de choſes moins conſidérables pour en venir aux pointes de Chiméne dans ſa plus grande affliction. En demandant juſtice au Roi, elle s'amuſe à pointiller ſur les penſées que peut avoir le ſang de ſon pére, & à dire,

> Qui tout ſorti fume encor de courroux
> De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous.

Mais ce sang qui sait connoître pour quel sujet il est versé, & qui est fort fâché de ce que ce n'est pas pour le Roi, sait bien encore plus ; car il sait écrire & même sur la poussiére, & écrit le devoir de Chiméne. Je n'ai point sû à la vérité en quels termes ni en quels caractéres dont j'ai grand regret, car cette curiosité étoit belle à savoir. Voilà un sang qui sait faire des merveilles : mais voici une valeur qui sait bien autre chose même après la mort de celui qui la possédoit. Voyez où elle s'est mise & en quel état. Voici les vers :

Ou plûtôt sa valeur en cet état réduite,
Me parloit par sa plaie, & hâtoit ma poursuite ;
Et pour se faire entendre au plus juste des Rois,
Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.

Cette valeur premiérement prend un corps fantastique : puis elle se met à l'ouverture de cette plaie ; puis l'Auteur se reprend, & dit toutefois que cette valeur ne parle pas, mais se sert de la bouche de cette plaie pour parler, & enfin par cette bouche elle emprunte la voix de Chiméne. Voyez que de detours ! Cet homme mort ne pouvant plus parler emprunte la voix de sa valeur, sa valeur emprunte la bouche de sa plaie, & la voix de Chiméne. Il faut avoir bien de l'esprit pour faire ces fictions, & avoir ces belles pensées, même en

une telle occasion où Chiméne devoit avoir l'esprit bien étourdi. Elle dit en un autre endroit :

> Quoi ? J'aurai vû mourir mon pere entre mes bras.

Et ne se souvient pas qu'il a dit qu'il étoit mort quand elle y arriva, & par une pointe,

> J'arrivai sur le lieu sans force & sans couleur
> Je le trouvai sans vie.

Elle aime tant cette pointe, qu'un peu après elle repéte,

> J'arrivai donc sans force & le trouvai sans vie.

Puis ajoûte ; *il ne me parla point.* Elle trouve fort étrange qu'étant mort, il ne lui parlât point.

Mais c'est assez de remarques sur le Cid ; mon dessein n'étant pas de l'attaquer, mais plûtôt de le défendre ; ce peu que j'en ai fait, après tant de loüanges que je lui ai données, n'a été que pour faire voir à Scudery, que nous autres qui sommes du peuple, savons un peu les fautes des piéces mêmes, encore que nous n'ayons point lû Aristote. J'ai voulu aussi un peu rabattre cette grande vanité de Corneille, & faire comme ces Soldats qui mêloient quelques traits de moquerie à leurs Empereurs parmi les chants de triomphes,

pour reprimer un peu leur joie.

Il faut aussi que nous confessions que cet Auteur qui ne s'attendoit pas à un si grand applaudissement, n'a pû supporter cette haute fortune ; & se sentant élevé de terre, & emporté sans aîles par ce vent populaire, n'a plus sû ce qu'il devenoit ; & est tombé lourdement quand il s'est voulu fier sur ses forces, en se louant lui-même par une misérable lettre à Ariste, où il s'est étendu en des vanités insupportables. Scudery a bien eu quelque raison de s'opposer à cette déification qu'il faisoit de lui-même, sans en demander permission à Jupiter. Il faut qu'il songe à se purifier auparavant de ce qui se trouve encore en lui de terrestre & de mortel. Cet orguëil ne s'accorde pas avec la bassesse & l'humilité de la plûpart de ses vers ; & il manque bien de charité de s'envoler dans le Ciel, & de laisser tant de ses enfans ramper sur terre. Il faut prier ses amis de l'avertir de ne pas se laisser aller à la vanité. Le public a intérêt qu'il ne perde pas l'esprit, afin qu'il fasse encore des piéces de pareille force, en dépit de tous ceux qui s'en mêlent, qui auront peine à trouver un sujet qui soit plus suivi & plus aimé que celui-ci ; toutefois ils ne doivent pas perdre courage, ains au contraire cela les doit animer davantage à mieux faire s'ils peuvent, pour avoir un pareil applaudissement. Celui qu'a eu cette piéce n'a pas été sans raison, car je

maintiens que jusqu'ici rien ne s'étoit vû de si touchant que cet ouvrage, & je le défendrai contre tous comme un chef-d'œuvre, éloigné de la perfection seulement de quelques cinquante degrés. S'il avoit dessein de faire une piéce utile aux Comédiens, je lui donne encore plus volontiers la palme, comme étant arrivé à ce qu'il prétendoit; & lui conseille de les faire toujours de la sorte, parce qu'elles seront infailliblement courues, principalement de nous autres qui sommes du peuple, & qui aimons tout ce qui est bizarre & extraordinaire, sans nous soucier des régles d'Aristote.



LETTRE DE M. L'ABBÉ DE BOISROBERT, A M. MAIRET. *

A Charonne ce 5. Octobre 1637.

MONSIEUR,

Puisque vous êtes extrémement raisonnable, & que vous savez bien que la sujettion illustre à laquelle je suis attaché, ne me laisse pas assez de liberté pour rendre mes devoirs à tous mes amis, je ne vous ferai point d'excuses de m'être autrefois reposé sur les soins de M. Chapelain qui m'a promis de répondre pour moi aux Lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Il n'aura pas oublié, je m'assure, à vous témoigner la continuation de mon zéle, & je me promets bien que vous connoîtrez vous-même à votre retour que si

* Cette Lettre n'a jamais été imprimée.

je vous ai paru muet, je ne me suis pas tû devant ceux auprès desquels vous croyez que je puis vous servir, & que je vous ai gardé une inviolable fidélité pendant votre absence. Ces six lignes que je vous écris de mon chef, satisferont s'il vous plaît, Monsieur, à ce que je dois à notre amitié, & vous lirez le reste de ma Lettre comme un ordre que je vous envoïe par le commandement de Son Eminence. Je ne vous celerai pas qu'elle s'est fait lire avec un plaisir extrême tout ce qui s'est fait sur le sujet du Cid, & que particuliérement une Lettre qu'elle a vu de vous, lui a plû jusques à tel point qu'elle lui a fait naître l'envie de voir tout le reste. Tant qu'elle n'a connu dans les écrits des uns & des autres, que des contestations d'esprit agréables, & des railleries innocentes, je vous avouë qu'elle a pris bonne part au divertissement; mais quand elle a reconnu que de ces contestations naissoient enfin des injures, des outrages, & des menaces, elle a pris aussi-tôt résolution d'en arrêter le cours. Pour cet effet, quoi qu'elle n'ait point vû le libelle que vous attribuez à M. Corneille, présuppofant par votre réponse que je lui lûs hier au soir, qu'il devoit être l'aggresseur, elle m'a commandé de lui remontrer le tort qu'il se faisoit, & de lui défendre de sa part de ne plus faire de réponse, s'il ne lui vouloit déplaire; mais d'ailleurs craignant que des tacites menaces

que vous lui faites, vous ou quelqu'un de vos amis, n'en viennent aux effets, qui tireroient des suites ruineuses à l'un & à l'autre; elle m'a commandé de vous écrire que si vous voulez avoir la continuation de ses bonnes graces, vous mettiez toutes vos injures sous le pied, & ne vous souveniez plus que de votre ancienne amitié, que j'ai charge de renouveller sur la table de ma chambre à Paris, quand vous serez tous rassemblés. Jusqu'ici j'ai parlé par la bouche de Son Eminence; mais pour vous dire ingénument ce que je pense de toutes vos procédures, j'estime que vous avez suffisamment puni le pauvre M. Corneille de ses vanités, & que ses foibles défenses ne demandoient pas des armes si fortes & si pénétrantes que les vôtres. Vous verrez un de ces jours son Cid assez mal mené par les sentimens de l'Académie; l'impression en est déja bien avancée, & si vous ne venez à Paris dans ce mois, je vous l'envoïrai. Cependant conservez-moi s'il vous plaît quelque place dans le souvenir de M. de Belin, faites moi de plus l'honneur de lui témoigner que je prens grande part à son affliction, & que je suis autant touché que pas un de ses serviteurs, de la perte qu'il a fait. Si j'avois l'esprit assez libre, je la lui témoignerois à lui-même; mais je me console quand je pense que ma douleur sera plus éloquente en votre bouche qu'en la mienne, & que

vous n'oublirez rien pour témoigner les véritables ſentimens de celui qui eſt avec paſſion.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-fidéle
Serviteur,

BOISROBERT.

A Monſieur,
Monſieur MAIRET,
à Belin.

CRITIQUE DE LA SOPHONISBE, (a)

Tirée de la troisiéme Partie des Nouvelles Nouvelles, par Dauneau de Visé. (b)

BIen que vous m'ayez engagé à vous entretenir de la *Sophonisbe*, je vous en dirai néanmoins peu de choses, ne voulant pas que ce discours passe pour des remarques; mais bien pour des sentimens particuliers expliqués avec beaucoup de confusion, & conçûs, après avoir vû jouer cette piéce une fois seulement. Je vous dirai donc, pour satisfaire à votre desir, que si cette Tragédie étoit d'un autre que de Corneille, elle seroit trouvée très-méchante, encore qu'il y ait des vers admirables, parce que n'ayant point l'appui d'un nom si avantageux, elle seroit traitée avec plus de rigueur, que l'on en blâmeroit jusqu'aux beautés, & que l'on ne pourroit souffrir ce que l'on cherche à excu-

[a] Elle se trouve à la page 245. & suivantes.
(b) Imprimée à Paris chez Gabriel Quinet, 1663.

ser; parce que l'on sait qu'elle vient de Corneille, & que l'on ne sauroit se persuader qu'il puisse mal faire: ce qui est cause que l'on croit rêver en voyant cette piéce, & que chacun a de la peine à se persuader si ses yeux & ses oreilles lui sont un fidéle rapport. Mais pour vous entretenir avec un peu d'ordre, je vais vous dire un mot de chaque personnage, & commencer par celui de *Sophonisbe.* Je crois vous devoir dire, avant que de passer outre, que ce rôle qui est le plus considérable de la piéce, est joué par *Mademoiselle des Oeillets*, qui est une des premieres Actrices du monde, & qui soutient bien la haute réputation qu'elle s'est acquise depuis longtems. Je ne lui donne point d'éloges; parce que je ne lui en pourrois assez donner, je me contenterai seulement de dire qu'elle joue divinement ce rôle, & au-delà de tout ce que l'on se peut imaginer; que M. de Corneille lui en doit être obligé, & que quand vous n'iriez voir cette piéce que pour voir jouer cette inimitable Comédienne, vous en sortiriez le plus satisfait du monde: mais, pour passer de cette Actrice à ce qu'elle représente, je vous dirai que *Sophonisbe* n'a point de caractére parfait dans cette piéce, qu'elle explique ses sentimens avec beaucoup de confusion, qu'on ne la sauroit connoître qu'on ne sait si c'est l'amour, ou l'ambition, ou la crainte du triomphe qui la font agir; ce qui

fait que l'Auditeur ne sauroit entrer dans ses intérêts, qu'il ne sauroit prendre son parti, ni se déclarer entiérement contre elle. Cependant, outre que de semblables piéces ne sont jamais bonnes, elles ne divertissent jamais les Auditeurs, ils veulent ou aimer, ou haïr, ou plaindre quelqu'un, & si l'on ne trouve moyen de les attacher, de leur faire prendre parti dans une piéce, & de leur faire, pour ainsi dire, jouer en eux mêmes un rôle muet qui les occupe, qui les rende attentifs, & qui leur fasse toujours souhaiter d'apprendre ce que deviendront ceux qu'ils plaignent, ou ceux qu'ils haïssent; il est bien difficile qu'une piéce réussisse. *Sophonisbe* n'a pas été blâmée de tous ceux qui l'ont vûe, parce qu'elle fait concevoir de l'horreur pour elle en quelques endroits; mais parce qu'elle n'en fait pas assez concevoir. Quoique la *Cléopatre* de *Rodogune*, soit une femme aussi méchante que l'on puisse imaginer; elle n'a pas laissé que de plaire à tout le monde; parce que l'on a une parfaite connoissance de son caractére, & que la haine qu'elle fait concevoir pour elle, attache les Auditeurs, & qu'ils prennent plaisir à la haïr. Si *Sophonisbe*, comme quelques uns ont voulu dire, est une personne généreuse, que la crainte de se voir captive, & l'intérêt de sa gloire font agir; pourquoi choquer son devoir, & blesser sa vertu, pour avoir soin de sa gloire? Est-ce être véritablement généreuse

que

que d'en uſer de la ſorte ? Je ſçai que l'on me dira qu'elle étoit réduite, ou à ſouffrir d'être menée captive à Rome, ou à manquer de foi à ſon mari, en épouſant *Maſſiniſſe*; mais elle n'auroit fait l'un que par force, ce n'auroit pas été ſa faute, elle n'auroit fait qu'obéir au ſort, qui ſeul en auroit été blâmé, au lieu qu'en manquant de foi à ſon mari, pour épouſer *Maſſiniſſe*, toute la faute vient d'elle, & qu'elle fait un crime ſans y être contrainte, pour éviter une choſe à quoi elle auroit été forcée, qui ne bleſſoit ni ſon devoir, ni ſa vertu, que bien des Reines ont ſoufferte avant elle, & qui auroit été imputée à ſa mauvaiſe fortune. Je veux toutefois, pour ne paroître point ſévere, que ſon grand courage dût l'emporter par deſſus ſon devoir, & qu'elle dût faire un crime pour éviter la honte de ſuivre le char de ſon vainqueur; ne pouvoit-elle pas faire connoître à *Syphax*, avec des paroles plus douces, qu'elle ne fait, que la crainte de ſe voir captive, eſt cauſe qu'elle l'abandonne, & ne devoit-elle pas lui faire avaler cette amertume autrement qu'en le bravant, & en lui diſant: *Plus de Roi, plus d'époux.* Elle le traite de lâche, parce qu'il n'eſt pas mort; mais elle le devoit avertir de l'amour qu'elle avoit pour *Maſſiniſſe*, afin qu'il ſe tuât pour lui donner lieu de l'épouſer avec moins de honte. Après l'avoir ainſi bravé, il ſemble qu'elle lui veuille témoigner qu'elle l'aime

encore, en lui disant, que s'il peut sortir de ses fers, & la délivrer, qu'elle abandonnera *Massinisse*; mais c'est plûtôt le railler que de lui témoigner de l'amour; & il n'y a rien qui doive plus faire de dépit à un homme, que lorsque l'on lui demande des choses qu'il sait bien qui lui sont impossibles, & que l'on sait bien qu'il ne peut faire. Je puis encore ajoûter, pour montrer que le caractére de *Sophonisbe* n'est pas assez connu, que ce n'est point la crainte du triomphe qui la fait mépriser son mari, comme l'Auteur a voulu faire croire dans les derniers actes; puisque, dès l'ouverture de la piéce, l'on connoît l'ardent amour qu'elle a pour *Massinisse*, & que sa passion est assez violente pour lui faire abandonner *Syphax*, & épouser *Massinisse*, quand même elle n'appréhenderoit point d'être menée à Rome; ce qui empêche de bien connoître son caractére, l'amour qu'elle a pour son vainqueur, & la crainte qu'elle a de l'esclavage partageant tellement toutes ses actions, que l'on ne sauroit dire laquelle la fait le plus agir. Je finis ce que j'avois à vous dire de ce rôle, en répondant à ceux qui ont dit que *Sophonisbe* n'étoit ni bonne, ni méchante, & que par cette raison elle étoit selon les régles d'*Aristote*; mais ce n'est pas de ceux qui ressemblent à *Sophonisbe*, qui fait presque horreur, dont *Aristote* entend parler; il veut qu'un Héros ne soit ni bon, ni méchant, mais

il veut qu'il ſoit plus vertueux que méchant, & il ne faut pas qu'il ſoit criminel, puiſqu'il faut qu'il ſoit toujours plaint & aimé, & qu'on s'intéreſſe pour lui. *Cinna* nous peut ſervir d'exemple, il n'eſt pas le plus honnête homme du monde, puiſqu'il conſpire, cependant il eſt plus vertueux que méchant. Sa conſpiration contre un Tyran ne fait pas d'horreur, & après le ſanglant & l'inimitable portrait du Triumvirat qu'il fait à *Emilie*, il ſemble que l'on le doive louer d'entreprendre contre la vie d'*Auguſte*. Mais comme lors que l'Auditeur commence à reconnoître les bontés que ce Prince a pour lui, & qu'il doit paſſer pour un perfide de s'attaquer à la vie d'un homme qui lui fait tant d'honneur & de bien, les remords qu'il conçoit du crime qu'il eſt prêt de commettre, le font paſſer pour honnête homme : ils ſont cauſe qu'il ne ceſſe point de l'eſtimer, & qu'il entre toujours dans ſes intérêts. Voilà quel eſt mon ſentiment touchant le perſonnage de *Sophonisbe*, que vous ne devez pas prendre pour une régle. Je paſſe à celui de *Syphax*, dont je ne vous dirai qu'un mot. Ce rôle eſt joué par *M. de Montfleury*, qui fait beaucoup paroître tout ce qu'il dit, qui joue avec jugement, qui pouſſe tout-à-fait bien les grandes paſſions, & qui ne manque jamais de faire remarquer tous les beaux endroits de ſes rôles. Il repréſente dans cette piéce celui de

Syphax, c'est-à-dire d'un esclave couronné; d'un homme qui ne voit que par les yeux de sa femme, & qui ne prend point d'autres conseils que les siens. Il dit plusieurs vers pour faire voir que les vieillards ne tâchent qu'à plaire à leurs femmes, & quantité d'autres choses, qui seroient meilleures dans une piéce comique que dans une Tragédie de cette importance. Son malheur n'excite point de pitié, parce qu'il ne lui arrive aucune disgrace qu'il n'ait bien méritée. Je ne dirai rien de ses chaînes, on sait assez qu'elles pésent présentement à tous ceux qui les voient, & que l'on ne peut plus les souffrir, si ce n'est aux Tragédies de Collége. Ce personnage a quelque chose de si bas, que de crainte de vous en dire plus que je ne voudrois, je passe à celui d'*Erixe*, que représente Mademoiselle de *Beau Château*. Sa réputation est assez établie, & je ne puis rien dire à son avantage, que tout le monde ne sache. Je vous entretiendrois de son esprit, si je ne craignois de sortir de mon sujet, & si je n'appréhendois que la quantité de choses que j'aurois à vous en raconter ne me fît demeurer trop long temps sur une si riche & si vaste matiére. C'est pourquoi je quitte l'entretien de la personne, pour vous parler de celle qu'elle joue dans la *Sophonisbe*. *Erixe* qu'elle y représente, comme je vous viens de dire, est un personnage entiérement inutile à la piéce, & l'on ne

croyoit pas que M. de Corneille dût donner de compagne à l'*Infante du Cid*, & il eſt d'autant moins excuſable, qu'il a avoué lui-même que ce perſonnage eſt inutile, & qu'il a dit qu'il s'étoit perſuadé qu'*Erixe* plairoit à cauſe de la nouveauté de ſon caractére ; mais ce n'eſt pas imiter l'ancien Corneille, que de travailler de la ſorte, il regardoit ce qui étoit bon ; non ce qui étoit nouveau : il travailloit pour la poſtérité, & non pour le temps préſent ; c'eſt pourquoi j'en appelle de lui-même à lui-même ; & je le condamne de s'être accommodé à un ſiécle, qui, graces aux farces, ne ſauroit plus goûter les bons & ſolides ouvrages. Mais pour retourner au rôle d'*Erixe*, il a été regardé comme nouveau, ainſi que ſon Auteur ſe l'eſt imaginé, & l'eſt en effet ; puiſque c'eſt une femme qui affecte pendant toute la piéce de ſervir ſa rivale, afin de ne point paſſer pour jalouſe, & de gagner l'eſprit de *Maſſiniſſe* qu'elle aime, & qui aime *Sophonisbe* ; mais, quoi qu'elle faſſe, on voit bien que la prudence de l'Auteur agit plus qu'elle ; l'on voit peu de femmes ſi modérées lors qu'elles ont de ſi juſtes & de ſi viſibles ſujets d'être jalouſes. Je veux toutefois qu'il s'en trouve ; mais comme l'intérêt leur fait jouer ce perſonnage, il ne demande pas toujours qu'elles le jouent, & la raiſon veut que l'on ceſſe de ſe nuire, & de ſervir une rivale, lors qu'elle ſait profiter des ſervices que l'on

lui rend, & que ce que l'on craint est prêt de s'y accomplir. Il faut alors agir autrement qu'en obligeant, & cesser de rendre des services lors qu'on voit que l'on n'en peut tirer le fruit que l'on s'y étoit proposé d'en recueillir. Si *Erixe* toutefois croïoit qu'il y eût de la honte à suivre l'exemple de toutes les femmes, en faisant trop éclater sa jalousie, & qu'elle se feroit par ce moyen railler & mépriser tout ensemble, elle pouvoit la cacher sans servir sa rivale : elle pouvoit affecter de l'indifférence, & puis qu'elle avoit tant de pouvoir sur elle-même, retenir les éclats impérieux de la plus déréglée des passions, & de celle qui tourmente le plus une femme, & a le plus d'empire sur son esprit. Enfin *Erixe* agit si mollement pour elle-même, qu'elle n'oblige point l'Auditeur d'entrer dans ses intérêts; mais l'on ne doit pas s'en étonner; puisque l'on pourroit bien jouer la piéce sans elle, & qu'elle ne contribue en rien, ni au nœud, ni au dénouement. Après l'inutile rôle d'*Erixe*, voyons si celui de *Massinisse*, qui est plus nécessaire à la piéce, y apporte quelques beautés. Oui, mais elles ne viennent pas de l'Auteur, mais de celui qui le représente, puisque c'est *M. de Floridor*, qui a un air si dégagé, & qui joue de si bonne grace, que les personnes d'esprit ne se peuvent lasser de dire qu'il joue en honnête homme. Il paroît véritablement ce qu'il représente dans

toutes les piéces qu'il joue ; tous les Auditeurs ſouhaiteroient de le voir ſans ceſſe, & ſa démarche, ſon air & ſes actions ont quelque choſe de ſi naturel, qu'il n'eſt pas néceſſaire qu'il parle pour attirer l'admiration de tout le monde. Pour lui donner enfin beaucoup de louanges, il ſuffit de le nommer, puiſque ſon nom porte avec ſoi tous les éloges que l'on lui pourroit donner. Je puis dire hardiment toutes ces choſes, ſans craindre de donner de la jalouſie à ceux qui ſont de la même profeſſion, il y a long-temps qu'il eſt au-deſſus de l'envie, & que tout le monde avoue que c'eſt le plus grand Comédien du monde, & un des plus galans hommes, & de la plus agréable converſation. Vous vous étonnerez peut-être pourquoi je vous entretiens ſi long-temps de l'Acteur, au lieu de vous entretenir de ſon rôle ; mais votre étonnement ceſſera lorſque vous ſaurez que je n'en ai preſque rien à dire. C'eſt un homme qui s'emporte ſouvent en plaintes ſuperflues, & qui dit force paroles inutiles. Il envoie du poiſon à *Sophoniſbe*, ſans qu'elle lui en ait demandé, comme elle fait dans la piéce de *M. Mairet*, * qui porte le même nom ; & il l'en-

* On trouve à la page 166. cet endroit curieux, concernant M. Mairet : Ah ! vraiment, j'oubliois de vous dire que le pauvre Mairet eſt malade, & que l'on dit que c'eſt le dépit qu'il a de ce qu'on a refait ſa *Sophoniſbe*, qui lui cauſe cette maladie ;

voie d'une maniére qui lui peut faire croire que ce n'est que pour se défaire d'elle, & pour avoir lieu de favoriser sa rivale. Ces funestes & mortels présens ne se font jamais si cruement, sur-tout, à une maîtresse, il faut, ou qu'elle les demande, ou que l'on fasse voir que l'on s'en réserve la moitié, & que l'on en veut goûter le premier. Le dernier rôle considérable dont je vous parlerai, & dont je ne vous entretiendrai pas long-temps, est celui de *Lélius*, que joue *M. de la Fleur*, qui peut passer pour un grand Comédien, & & qui s'est fait admirer de tout le monde dans *Commode* & dans *Stilicon.* Il ne paroît dans cette piéce que pour dire à *Massinisse* qu'il se doit divertir avec *Sophonisbe*, & non la prendre pour femme. Il veut autoriser ce qu'il avance, par des menteries, en disant que les Dieux n'ont jamais eu de femmes, en quoi il s'abuse grossiérement. On dit qu'il a retranché quelque chose de cet endroit, ce qui fait voir que plusieurs l'ont condamné aussi bien que moi; quoique son emploi principal soit de faire tout son possible pour conserver *Sophonisbe* aux Romains, il fait si mal son devoir, qu'il lui donne le temps de pren-

celui qui l'a entrepris devoit bien attendre qu'il fut mort, pour ne pas donner à des enfans, en présence d'un pére âgé de quatre-vingt quinze ans, la mort qu'il a prétendu leur donner; je crois toutefois qu'ils n'en auront que la peur.

dre du poiſon, bien qu'il pût y mettre ordre de meilleure heure, comme ſon devoir l'exigeoit. Je ne parlerai point des *Suivantes*, & de pluſieurs autres perſonnages de peu de conſéquence, ni même d'un Romain, dont le principal emploi eſt d'empêcher que *Maſſiniſſe* & *Sophonisbe* ne couchent enſemble, & de faire le récit de la mort de cette Reine, qui eſt une piéce auſſi belle, que pleine d'ornemens peu néceſſaires au ſujet. Après vous avoir ébauché les caractéres de tous les principaux perſonnages, je croi vous devoir parler de la piéce en général. Tout y ennuie, rien n'y attache, perſonne n'y fait aſſez de pitié pour être plaint & aimé, ni aſſez d'horreur, pour exciter beaucoup de haine; mais pluſieurs s'y font railler & mépriſer tout enſemble; elle produit des effets contraires à la grande Tragédie, & fait rire en beaucoup d'endroits, & fait même en quelques autres concevoir des penſées que la bienſéance me défend d'expliquer. Chaque entre-Acte peut fournir du ſujet pour faire pluſieurs piéces de machines, & il ne ſe paſſe rien ſur la Scéne qui puiſſe attacher & divertir tout enſemble l'Auditeur. Les femmes y font ſouvent des ſcénes avec leurs *Suivantes*, qui ſont d'autant plus ennuyeuſes, qu'elles n'ont point d'intérêt en la piéce; l'on peut dire avec juſtice qu'il y a de beaux vers; mais ils y ſont plus rares que dans toutes ſes autres piéces; & il y en a

même beaucoup de méchans, de durs & d'obscurs. Le trop d'art est cause que l'on en découvre trop l'art : car *Sophonisbe* & *Erixe* se disent des choses dans le premier Acte qui font deviner trop clairement que la fortune changera ; & les choses qui sont préparées par une espéce de prédiction, sont maintenant connues d'abord des personnes qui ont l'esprit le moins pénétrant. L'Auditeur n'est point content de voir finir la piéce comme elle finit, & il voudroit revoir *Syphax* & *Massinisse* après la mort de *Sophonisbe*, ou savoir du moins ce que dit l'un après la mort de sa femme, & l'autre après la mort de sa maîtresse. L'on peut dire, si l'on compare la *Sophonisbe* de *M. Mairet*, avec cette derniere, qu'il a mieux fait que M. Corneille, d'avoir, par les droits que donne la poësie, fait mourir *Syphax*, pour n'y pas faire voir *Sophonisbe* avec deux maris vivans, & d'avoir par la même autorité, fait mourir *Massinisse*, qui, après la mort de *Sophonisbe*, ne peut vivre, ni avec plaisir, ni avec honneur. Cette mort auroit fait crier contre les Romains, elle en auroit fait blâmer la cruelle politique, & elle auroit fait prendre pitié de *Massinisse* ; car l'on n'en conçoit point pour *Sophonisbe*, après ce qu'on lui a vû faire : la Tragédie en auroit été mieux finie, elle auroit excité la pitié, & l'Auditeur s'en seroit retourné plus satisfait. Il faut toutefois avouer qu'elle a des

beautés, que peu d'autres ſeroient peu capables de faire, & l'on peut dire à ſon avantage, qu'elle eſt pleine de beaux endroits, & que ce ſont de belles pierreries qui ne ſont pas par tout également bien miſes en œuvre, ou ſi l'on veut, que c'eſt un tableau rempli de pluſieurs perſonnages; mais qui ne compoſent point une hiſtoire, & qui, pour la beauté & la régularité de l'art qui ſe trouve dans les uns, & les défauts qui ſe trouvent dans les autres, ſemble avoir été fait par de bons & de méchans Peintres.

Voilà quels ſont mes ſentimens, qui ne ſont pas conçûs par régles; mais par un peu de ſens commun. Je ſais bien que j'ai oublié beaucoup de choſes; mais je n'ai pas prétendu faire des remarques: ſi ç'avoit été mon deſſein, j'en aurois dit vingt fois autant; je n'aurois parlé que Livres, & qu'Auteurs; que Grec & que Latin: j'aurois repris la piéce de ſcéne en ſcéne, & vers à vers: j'aurois fait enfin tout ce qu'il faut pour faire des remarques dans les formes; mais bien que j'en euſſe pû faire, & que le rôle de *Sophonisbe* ſeul me pût fournir aſſez de matiére pour en faire un volume conſidérable, je ne ſuis pas encore aſſez ami de l'Auteur, bien que je ſois ſon ſerviteur, pour me donner tant de peine, afin de faire valoir ſa piéce; c'eſt pour quoi je crois ne lui avoir fait que du bien, lorſque j'en ai dit mon ſentiment. Il eſt au-

dessus de la critique, il rend raison de tout ce qu'il fait; mais, quoiqu'il soit le premier à faire voir ses fautes, il devoit du moins faire en sorte que son dernier ouvrage fût si achevé, qu'il ne fût point obligé de faire une préface, pour en faire voir lui-même les défauts; & pour montrer qu'il les connoît. Je ne crois pas que ce que j'ai dit puisse plus nuire aux Comédiens qu'à l'Auteur; puisque, outre que cette Tragédie a jetté tout son feu, il est certain que l'on court aux fautes de Corneille, & que l'on les va voir avec plus de plaisir que les chef-d'œuvres des autres. D'ailleurs, l'on ne doit pas croire que la *Sophonisbe* soit méchante, parce que j'ai, ce semble, dit quelque chose à son désavantage; l'on ne parle jamais contre une piéce qu'elle n'ait du mérite, parce que celles qui sont absolument méchantes, ne sont pas dignes d'avoir cet honneur; & que ce seroit perdre son temps que de vouloir faire remarquer des fautes dans des choses qui en sont toutes remplies, & où l'on ne peut rien trouver de beau. Toutes ces choses font voir que ni l'Auteur, ni les Comédiens, ne se peuvent plaindre de moi avec justice, & que je n'ai pas crû éfleurer seulement la réputation de M. Corneille, en disant librement ce que je pense de sa *Sophonisbe*. Je confesse avec tout le monde, qu'il est le Prince des Poëtes François, & je n'ai cité *Rodogune* & *Cinna*, que pour

faire voir que l'on ne peut rien ttouver d'achevé que parmi ses ouvrages ; qn'il n'y a que lui seul qui se puisse fournir des exemples de piéces parfaites, & qu'il a pris un vol si haut, que l'âge l'oblige, malgré lui, de descendre un peu. Je sai qu'il a l'honneur d'avoir introduit la belle Comédie en France, d'avoir purgé le Théatre de quantité de choses que l'on y veut faire remonter. Je sai de plus, que ses piéces ont eu le glorieux avantage d'avoir formé quantité d'honnêtes gens, qu'elles sont dignes d'être conservées dans les cabinets des Princes, des ministres & des Rois, qu'elles sont plûtôt faites pour instruire que pour divertir, & que quoique nous en ayons vû depuis un temps de fort brillantes, leur éclat n'a servi qu'à faire découvrir plus de beautés dans celles de ce grand homme, & qu'à les faire voir dans leur jour. Après cet aveu, je ne crois pas passer pour critique ; mais peut-être que je ne me pourrai exempter du nom de téméraire. L'on me fera toujours beaucoup d'honneur de me le donner, la témérité appartient aux jeunes gens, & ceux qui n'en ont pas, loin de s'acquérir de l'estime, devroient être blâmés de tout le monde.



DISSERTATION CONCERNANT LE POËME DRAMATIQUE:

En forme de Remarques sur la Tragédie de M. Corneille, intitulée *Sophonisbe.*

Par l'Abbé D'AUBIGNAC.

A MADAME

*LA DUCHESSE DE R**

MADAME,

Je vis hier la Sophonisbe de Monsieur Corneille, & je vous en envoie mon jugement, comme vous me l'avez commandé à votre départ : Mais j'ai bien de la peine à censurer un homme que j'ai tant de fois admiré ; & je m'étonne que la confiance qu'il prend en sa réputation, l'ait abandonné si hardiment à tant de négligences. En vérité la

plume me tombe des mains, en pensant aux défauts de cet Ouvrage; & je ne pourrois pas la reprendre, si je n'en étois pressé par la nécessité de vous obéïr. Quand le Cid commença de faire éclater le nom de Corneille, une Dame de grande dignité & d'un mérite encore plus grand, m'ordonna de le voir, pour lui en faire savoir mon sentiment; & je lui dis, que c'étoit un Poëme également partagé entre le bien & le mal, & mêlé par tout de fautes & de merveilles; mais que les fautes étoient celles de l'ignorance du temps, & commune à tous ceux qui travailloient pour la Scéne, & que les merveilles en étoient si particuliéres à Monsieur Corneille, que personne n'en avoit encore approché. Je parlerai tout au contraire en cette occasion; car les choses que l'on y peut estimer y sont rares, & même imparfaites, en sorte que l'on n'y voit Monsieur Corneille qu'à demi; & ce que l'on peut y blâmer est si particulier, qu'il seroit bien difficile que la conformité du sujet en fît rencontrer autant dans une autre piéce. Et pour appuyer d'abord ce sentiment général, j'observai que, durant tout ce spectacle, le Théatre n'éclata que quatre ou cinq fois au plus, & qu'en tout le reste il demeura froid & sans émotion; car c'est une preuve infaillible que les affaires de la Scéne languissoient, le Peuple est le premier Juge de ces Ouvrages: ce n'est pas que je les commette au mauvais

ſentiment des courtauts de boutique & des laquais, j'entens par le peuple cet amas d'honnêtes gens qui s'en divertiſſent, & qui ne manquent ni de lumiéres naturelles, ni d'inclinations à la vertu, pour être touchés des beaux éclairs de la Poëſie, & des bonnes moralités; car bien qu'ils ne ſoient peut-être pas tous inſtruits en la délicateſſe du Théatre, pour ſavoir les raiſons du bien & du mal qu'ils y trouvent, ils ne laiſſent pas de le ſentir: Ils ne connoiſſent pas pourquoi les choſes ſont telles qu'ils les ſentent; mais ils ne laiſſent pas d'avoir dans les oreilles & dans le fonds de l'ame un tribunal ſecret qui ne ſe peut tromper, & devant lequel rien ne ſe déguiſe. Je ſai bien qu'il s'y peut rencontrer des gens intéreſſés par affection ou par envie; mais ils ſont toûjours en petit nombre, & je n'ai jamais vû qu'ils l'ayent emporté ſur les acclamations publiques; & ce que je vous écris de cette nouvelle piéce, c'eſt ce que j'ai vû dans la contenance des Spectateurs, dans leur bouche, dans leur approbation & dans leur dégoût.

Premiérement, les perſonnes d'honneur n'ont pas approuvé, non plus que vous, Madame, que Monſieur Corneille ait pris ce ſujet que Monſieur Mairet avoit autrefois mis ſur le Théatre aſſés heureuſement, c'étoit une matiére conſommée, à laquelle il ne falloit pas toucher. La croyance de mieux faire que

tous les autres ne devoit pas ſoulever Monſieur Corneille contre un homme mort au Théatre: Il ne falloit point attaquer le repos d'un Poëte qui ne lui faiſoit point de mal, & que le temps & la réputation devoient tenir à couvert contre cette injure : Auſſi la juſtice publique l'a-t'elle vengé ; & Monſieur Corneille qui voyoit tout le Parnaſſe au-deſſous de lui, a donné ſujet de le mettre au-deſſous d'un autre auquel on ne penſoit plus ; car il eſt certain que la Sophoniſbe de Mairet eſt plus judicieuſe & mieux conduite que celle-ci, les perſonnages y ſont plus héroïques, & la bienſéance mieux obſervée.

Je ne vous dis point que l'on ne ſait jamais où les Acteurs viennent, ni d'où ils viennent, parce que Monſieur Corneille ne tient pas que l'unité du lieu ſoit néceſſaire dans un Poëme Dramatique : Mais pour moi je ſuis perſuadé que le Théatre doit auſſi bien repréſenter un lieu certain, comme les Acteurs repréſentent les perſonnes ; & il n'eſt pas moins contre la vrai-ſemblance & le ſens commun, que les perſonnages qui ſont repréſentés n'ayent pû ſe trouver au lieu que l'on voit, que de n'être pas vêtus, ou de ne pas parler ſelon ce qu'ils repréſentent. Et comment peut-on ſavoir s'ils ſont vrai-ſemblablement dans le lieu de la Scéne, ſi l'on ne ſait pas même quel eſt ce lieu ? Je vous avouë qu'il me reſte toujours beaucoup de confuſion en l'eſprit, quand je

ne connois point en quel lieu les véritables perſonnages étoient lorſqu'ils diſoient ce que les Hiſtrions qui les repréſentent, nous viennent dire; & cela doit être ſi certain pour les Poëmes du Théatre, qui ſont tous actifs, que même dans les Epiques, où le Poëte parle toujours, on y trouveroit beaucoup à rédire, ſi l'on n'y réconnoiſſoit point en quel lieu ſe font les actions qui y ſont décrites: Mais ſoit, puiſque Monſieur Corneille n'eſt pas d'accord de cette maxime, c'eſt une faute volontaire, & qu'il a faite ſur un autre principe: Je ne la lui veux pas imputer, il faudroit avoir la peine de montrer que ſon principe eſt faux; & il m'importe ſi peu que lui & les autres Poëtes de notre temps, perſéverent dans leurs vieilles erreurs, que je n'aurois pas touché cet endroit, ſi vous ne m'aviez demandé particuliérement cette obſervation.

Pour le temps, il ne pouvoit pas y faillir, car cette hiſtoire donne en un même jour la défaite d'une grande Armée, la priſe de la ville capitale d'un Royaume, & le mariage d'un Vainqueur avec une Reine captive: Il ne falloit point travailler d'eſprit pour rapprocher les incidens; mais j'en ai vû pluſieurs qui ne ſont pas ſatisfaits, non plus que vous, Madame, qu'entre le premier & le ſecond Acte on rompe un pour-parler de paix, & que l'on donne une grande bataille. Ce n'eſt pas

que cela ne puiſſe arriver fort aiſément, mais c'eſt qu'en cette occaſion Monſieur Corneille n'a pas abuſé l'imagination du Spectateur, auquel il faut toujours un peu d'illuſion pour faciliter & lui rendre vrai-ſemblables les inventions du Poëte ; & pour le faire en cet endroit, il falloit ajoûter une Scéne après le départ de Syphax, quand il ſort pour aller donner la bataille, ou bien en mettre une au commencement du ſecond Acte, avant que de parler abſolument de la défaite & de la captivité de ce Prince, afin que cet amuſement du Spectateur, qui s'applique toûjours à ce qu'il voit, & à ce qu'il entend, divertît ſa penſée, & lui rendît l'évenement plus croyable, en occupant ſon eſprit ailleurs durant quelque temps.

Les deux principales narrations qui doivent donner les lumiéres à l'intelligence du ſujet, & le fondement à tous les évenemens de la Scéne, ſont faites par deux Reines à deux Suivantes, qui n'agiſſent point dans la conduite du Poëme, qui n'ont point une confidence avec leurs Maîtreſſes, & qui demeurent ſans aucun intérêt à tous les accidens du Théatre, pour qui le Spectateur ne deſire ni ne craint, & qui ne font aucune impreſſion ſur ſon eſprit. Auſſi n'ai-je jamais vû que les Spectateurs ſe mettent en peine ſi les Suivantes d'une grande Dame avoient eu de la foibleſſe ou de la conſtance à ſa ruine, ou à ſa

mort : c'est un défaut pour lequel j'ai toûjours eu de l'aversion, parce qu'il n'est pas vraisemblable que des Reines que l'on fait assez éclairées, s'amusent à prôner leur bonne ou mauvaise fortune à de simples Suivantes, & qu'elles en fassent tout leur conseil en des extrémités où les plus sages n'en pourroient donner qu'avec bien des précautions : Il faudroit auparavant avoir bien établi le mérite & la suffisance d'une fille de cette qualité, avec la nécessité de la consulter : Enfin il en faudroit faire un personnage de l'action du Théatre, & non pas un simple ornément pour le remplir. Davantage, ces suivantes ne récitant jamais que de legéres considérations sur la fortune d'autrui, & qui sont ordinairement assés mal reçuës dans les passions qui occupent l'esprit des Grands, elles ne sont jamais animées, & leur discours qui n'est chargé que de raisonnemens, & non pas accompagné de quelques mouvemens impétueux de l'ame, est toujours froid, sans pouvoir échauffer les Spectateurs, ni les agiter de quelque inquiétude agréable. Encore faut-il observer que les femmes qui jouent ces rôles, sont ordinairement de mauvaises Actrices qui déplaisent aussi-tôt qu'elles ouvrent la bouche : De sorte que soit par le peu d'intérêt qu'elles ont au Théatre, par la froideur de leurs sentimens, ou par le dégoût de leur récit, on ne les écoute point ; c'est le temps

que les Spectateurs prennent pour s'entretenir de ce qui s'est passé, pour reposer leur attention, ou pour manger leurs confitures. Il n'en faut point d'autres preuves que le mauvais succès de ces deux narrations ; car bien que les Suivantes y disent de beaux vers, & des choses nécessaires à l'intelligence du sujet, à peine sont-elles écoutées, & le Théatre tombe dans une langueur manifeste : C'est pourquoi les anciens ne font jamais parler les Suivans, ni les Suivantes, bien qu'ils en mettent presque toûjours un grand nombre auprès des Princes & des Princesses, & même auprès des Courtisanes. On leur fait des commandemens qu'ils vont exécuter, mais sans répondre, pour ne leur pas mettre en la bouche de mauvais vers, & des complimens inutiles, ainsi que nous le remarquons souvent sur nos Théatres : & le meilleur avis que l'on pourroit donner à nos Poëtes, ce seroit de suivre en cela l'exemple des anciens, & de ne point faire parler leurs Suivantes, si elles ne se trouvent engagées dans les affaires de la Scéne ; & qu'elles ne soient des Actrices nécessaires : Mais ce qui choque plus fortement l'esprit des Spectateurs, est que ces deux Suivantes savent fort bien ce que ces deux Reines leur content, & ces deux Reines n'ignorent rien de ce que ces deux Suivantes leur répondent : si bien qu'elles paroissent manifestement affectées, pour faire entendre aux Spectateurs ce qu'ils

ne doivent pas ignorer. Je sai bien que tout ce que le Poëte fait dans une ingénieuse œconomie de son Ouvrage, c'est pour le montrer aux Spectateurs, les instruire de toutes les intrigues du Théatre, & leur plaire par tout, s'il est possible : Mais il ne faut pas qu'ils s'en aperçoivent, ils ne le doivent découvrir que par les réflexions qu'ils font sur l'adresse de l'Auteur ; mais ils ne le doivent pas sentir quand il se fait ; & tandis que les choses passent, ils doivent être si agréablement trompés, qu'ils se puissent persuader que tout est arrivé dans la vérité de l'histoire, comme ils le voyent dans la représentation. Ce sont à la vérité dans cette piéce deux narrations pathétiques qui peuvent être faites à ceux qui n'en ignorent rien, & que le personnage intéressé peut encore faire en lui-même : mais il le faut pratiquer avec plus d'adresse, parce que si l'art paroît, il n'est plus art : & Monsieur Corneille l'a fait plusieurs fois avec autant de bon succès que de jugement.

Vous m'aviez bien dit, Madame, que cette piéce est remplie de plusieurs discours politiques, grands, solides, & dignes de Monsieur Corneille ; mais j'y trouve deux manquemens signalés : l'un, qu'il les a mis, pour la plûpart, en la bouche de deux femmes ; & l'autre, qu'ils étouffent tous les sentimens de tendresse, de jalousie, & des autres passions : De sorte qu'on ne souffre pas volontiers des

femmes faire ainsi les Catons, & l'on souhaiteroit qu'elles fissent un peu plus les femmes : & quand de ces hauts raisonnemens de la politique, elles reviennent au sentiment de leur cœur, il semble que ce soit avec peine ; elles en disent peu de choses, & pour avoir perdu le temps en des entretiens qu'elles ne doivent pas faire, elles n'en ont plus pour expliquer ce qui les pressoit, & qui sans doute plairoit davantage aux Spectateurs : Elles pouvoient toucher en passant les considérations de l'état, pour entrer de-là dans celles de leurs passions, & l'on approuveroit fort qu'elles quittassent les unes pour les autres ; il falloit garder toute cette politique pour Lelius, & même pour Scipion, qui n'eut pas été un mauvais personnage sur la Scéne, comme Monsieur Mairet l'avoit introduit judicieusement dans sa Sophonisbe.

Ce n'est pas que dans celle-ci les hommes ne disent de fort excellentes choses, mais je ne les ai pas trouvées tout à fait de l'air de Monsieur Corneille, parce qu'elles ne sont pas achevées, & qu'elles demeurent presque toutes à moitié chemin ; elles n'ont rien de ces belles contestations qu'il a mises tant de fois sur notre Théatre, qui poussoient l'esprit de l'homme à bout, & où le dernier qui parloit sembloit avoir tant de raison, que l'on ne croyoit pas qu'il fût possible de repartir, & où les réponses & les repliques excitoient de

si grands applaudissemens, que l'on avoit toûjours le déplaisir d'en perdre une bonne partie, & qui contraignoient tout le monde de retourner plusieurs fois au même spectacle pour en recevoir toûjours quelque nouvelle satisfaction : Mais il n'a pû, dans cette piéce, en faire de même, parce qu'il a pris trop de sujet, & au lieu de se contenter de ce que l'histoire lui donnoit pour fournir suffisamment son Théatre, il s'est encore chargé d'une Episode inutile en la personne d'Erixe, si bien qu'il s'est retranché la liberté de conduire jusqu'au bout, & à sa mode, c'est-à-dire excellemment, les fortes passions dont il n'a presque fait que les ouvertutes.

Pour la catastrophe, vous aviez bien remarqué, Madame, qu'elle n'est pas plus heureuse que dans beaucoup d'autres de ses poëmes, où nous l'avons vûe souvent imparfaite, & l'intrigue mal démêlée. Celle-ci me semble d'abord assez mal préparée, & accompagnée de deux circonstances que tous les spectateurs auprès desquels j'étois assis, ont condamnées d'une commune voix : La premiére est, que Lelius présume que Sophonisbe a quelque dessein de se soustraire par la mort à la gloire des Romains, & qu'elle use de dissimulation pour n'en étre pas empêchée : & néanmoins il la voit passer devant ses yeux, sans donner ordre à Lepide, qui le suivoit, de s'en assurer & de l'observer ; & après avoir prôné long-
temps

temps sur des considérations inutiles, s'il s'avise d'envoyer Lepide auprès d'elle pour y prendre garde : C'est véritablement un peu trop tard, & l'on void bien que ce temps est employé de cette sorte par affectation, pour donner le loisir à cette Princesse de s'empoisonner ; & la connoissance que le Spectateur a de cette affectation, nous montre certainement que c'est une faute, ainsi que j'en ai parlé cidessus. La seconde circonstance défectueuse est, que Lepide raconte lui-même qu'à son arrivée auprès de Sophonisbe, elle venoit de prendre le poison, & qu'il en avoit reconnu les premiers effets ; & néanmoins il ne dit point qu'il ait fait le moindre effort pour la sécourir ; il souffre qu'elle meure devant ses yeux, sans donner aucun ordre, ni faire aucune action qui pût l'en empêcher : Cette femme pouvoit bien l'obliger par sa condition & par sa fortune, d'en prendre quelque soin charitable pour la sauver, ou du moins pour la conserver au triomphe des Romains. Mais allons un peu plus avant.

Nous voyons en cette catastrophe Sophonisbe empoisonnée de sa propre main, & rien davantage : Le récit en est si court & si froid, que les Spectateurs n'en sont point émûs. On me dira qu'elle ne paroît point assez généreuse sur la Scéne, pour exciter la compassion par son malheur ; mais il ne falloit pas laisser de peindre cette mort de quelques couleurs il-

lustres, tirées de la grandeur de sa condition, de son amour pour sa patrie, & de l'aveu qu'elle auroit fait de son esprit ambitieux & inconstant, cela eût satisfait l'attente des Spectateurs, quand ils n'en auroient pas eu de douleur : Mais au moins nous falloit-il dire quelque chose de Massinisse, de Syphax, & d'Eryce, on seroit bien aise de savoir tous les sentimens de cette rivale, voyant Sophonisbe morte, & Massinisse vivant, de quels mouvemens d'esprit Syphax pouvoit être agité dans la perte d'une femme qu'il aimoit, & qui venoit de l'abandonner; son amour & cette justice lui pouvoient mettre d'agréables discours en la bouche. Et pour Massinisse, il étoit absolument nécessaire d'en expliquer les pensées; il aimoit depuis long-temps Sophonisbe, il l'avoit épousée dans une précipitation inouie, la rigueur des Romains ne lui permet pas de la conserver, il lui envoie du poison pour la délivrer de leurs mains; elle lui mande qu'elle en a de tout préparé pour ce bon office, elle meurt, & l'on ne sait point ce qu'il en juge, ce qu'il fait, ni ce qu'il devient. Monsieur Mairet avoit sans doute mieux achevé cette catastrophe; car il fait que Massinisse se tue sur le corps de Sophonisbe, & c'étoit la seule chose que le Théatre pouvoit faire pour rétablir le desordre de l'histoire qui laisse Massinisse vivant après tant d'évenemens autant horribles qu'extraordinaires : Et puis-

que Monſieur Corneille y avoit ajoûté l'amour d'Eryce qui ne produit rien de néceſſaire ni d'agréable, il y pouvoit bien ajouter la mort de Maſſiniſſe, que la ſuite de cette avanture ſemble produire d'elle même, & qui ſans doute eût bien ſoûtenu le Théatre. Ainſi, pour n'avoir pas voulu faire comme Mairet, il n'a pas ſi bien fait que Mairet ; & ſi l'on a blâmé injuſtement Mademoiſelle Desjardins d'avoir ſauvé la vie à Manlius, qui par les raiſons de la nature & de l'humanité ne devoit point mourir, on ne louera pas Monſieur Corneille d'avoir laiſſé Maſſiniſſe vivant & ſans peine dans un état ſi déplorable, qu'il ne pouvoit conſerver aucun reſte de gloire qu'en mourant : Et voilà comme il ne faut jamais s'attacher aux circonſtances de l'hiſtoire, quand elles ne s'accordent pas avec la beauté du Théatre ; il n'eſt point néceſſaire que le Poëte s'opiniâtre à faire l'hiſtorien, & quand la vérité répugne à la généroſité, à l'honnêteté, ou à la grace de la Scéne, il faut qu'il l'abandonne, & qu'il prenne le vrai-ſemblable pour faire un beau poëme, au lieu d'une méchante hiſtoire. Ce raiſonnement nous ſervira pour reconnoître le remede qu'il falloit apporter à la plus grande faute de cette piéce, qui la gâte dans le fond, & qui ne permettra jamais qu'elle ſoit bien reçue, comme vous me l'avez dit vous-même, Madame, & tout le monde en demeurera d'accord, en examinant le carac-

tére des trois principaux personnages. Sophonisbe en est l'Heroïne ; mais, helas, quelle Heroine ! elle n'a pas un seul sentiment de vertu : d'abord elle contraint Syphax, son mari, de refuser la paix, & de s'exposer à une dangereuse bataille, par des motifs de rage & de mépris envers un si grand Prince. Une femme d'honneur auroit soûtenu ce conseil par des motifs de gloire & de nécessité ; elle y auroit melé des craintes pour la personne de son mari, & des espérances en sa valeur, & ne l'auroit fait résoudre que par des considérations invincibles : ce qui fait juger qu'elle avoit dans l'ame peu d'estime & peu de respect pour lui, quoiqu'il l'aimât tendrement, & qu'elle conservoit quelque secrette passion pour Massinisse, & des pensées contraires à son devoir. Et de fait, aussi-tôt qu'elle sait la perte de la bataille & la prison de Syphax, elle tourne les yeux & le cœur sur ce jeune Prince, fondée sur l'amour qu'il avoit eu pour elle, des espérances qu'elle devoit condamner, & se persuade que sa beauté peut aisément rallumer un feu qu'elle ne croyoit pas bien éteint, & l'évenement découvre l'injustice & la honte de ses imaginations & de son dessein; car son mari n'étant ni mort, ni blessé, elle reçoit les complimens de Massinisse avec effronterie, & l'engage elle-même à un mariage précipité. Je ne vois pas de quelles couleurs on peut rendre cette action suportable à nos

mœurs : Il eſt bien vrai que les anciens avoient introduit parmi eux le divorce, & le pratiquoient ; mais il ne faut pas mettre ſur la Scéne des choſes ſi contraires au ſentiment des Spectateurs ; & les raiſons hiſtoriques ne ſont jamais aſſez fortes pour vaincre la perſuaſion que l'on a puiſée dans le lait de ſa nourrice. Encore falloit-il au moins,pour y garder quelque vrai-ſemblance,uſer de quelques formalités ſelon ces vieilles Loix, qui ne permettoient pas de faire un divorce ſans le dénoncer, & prendre quêlque meſure d'honnêteté apparente ; mais en ce rencontre tout eſt ſi prompt, ſi mal raiſonné, & ſi mal conduit, qu'il eſt bien difficile d'y trouver des excuſes : & ce que Monſieur Corneille fait dire à Sophonisbe pour ſauver ce mauvais incident, eſt, à mon avis, ce qui le rend encore plus honteux ; car lors que Maſſiniſſe preſſe la conſommation de ce mariage, Sophonisbe n'y veut pas conſentir, que les Romains ne l'ayent approuvé : mais il n'en falloit point parler du tout, cette propoſition de Maſſiniſſe laiſſe de mauvaiſes idées dans l'eſprit des Spectateurs, le temps, les affaires, le trouble d'une conquête, la déſolation de tout un peuple, & tant d'autres circonſtances les empêchent aſſez d'y penſer. Il ne falloit point faire un ſcrupule qui met en Maſſiniſſe un ſentiment de brutalité, & qui n'eſt point de la grandeur du Théatre héroïque, encore que

les ordres de la nature & des loix l'autorisent. Il y a bien des choses qui se peuvent faire justement & sans honte, & que l'on ne peut expliquer, ni même toucher, sans blesser la bienséance. En vérité quand on voit Massinisse sur un Théatre, en plein jour, & parmi tant d'affaires, demander en termes fort clairs de coucher avec une femme, la pudeur en conçoit quelque horreur, & s'en effarouche, sans faire réflexion s'ils sont mariés; car le mariage use de ses droits plus honnêtement, & ne parle point de ses mysteres avec tant de licence devant tout le monde. Monsieur Mairet avoit bien mieux sauvé cette fâcheuse avanture, en faisant mourir Syphax dans la bataille; car par ce moyen il laissoit Sophonisbe libre, en état de se marier quand & de quelle maniére il lui plaisoit, & le Spectateur ne se mettoit point en peine des secrets de ce mariage. Et voilà comme sur la Scéne il est plus à propos quelquefois de tuer un homme qui se porte bien dans l'histoire, que de conserver l'histoire contre les régles de la Scéne.

Quant à Syphax, c'est un Prince malheureux, & néanmoins on ne le plaint pas; il renonce à l'amitié des Romains en faveur de sa femme, il refuse une paix avantageuse à sa persuasion, il perd une bataille, sa couronne & la liberté, en lui voulant complaire: Jusques-là c'étoit une disgrace du Ciel dont il n'étoit pas coupable, & qui le rendoit digne

de compassion ; mais cette femme se marie le jour même à son vainqueur ; & au lieu de s'en excuser, elle lui fait insulte, elle lui reproche son infortune, elle lui dit des injures, le méprise, & lui préfere l'auteur de tous ses malheurs ; & ce Prince se contente de s'en plaindre aux Romains, & s'érige lui-même en ridicule, il ne s'emporte à rien de violent, ni contre Massinisse, ni contre Sophonisbe ; il est patient, doux, & attend la justice de ses ennemis : Il est vrai qu'il est captif, mais il devoit crier contre le ciel & la terre, courir à Massinisse pour l'étrangler, ou s'étrangler soi-même, & faire tout ce que la fureur pouvoit exiger de lui dans ce misérable état.

Massinisse est encore moins honnête homme, il aime Eryce & Sophonisbe ; il fait des discours d'amour & de service à la premiére, & deux heures après il épouse l'autre; & quand il perd celle qu'il vient d'épouser, il n'en paroît point affligé. On sait bien qu'il lui envoie du poison, mais on ne voit pas quelle est la paix ou le trouble de son esprit, il falloit le montrer aux Spectateurs, & l'obliger à quelque transport digne de lui ; il falloit que sa générosité réparât son inconstance & cette nécessité d'envoyer du poison à sa femme, ou bien que son désespoir le punît de sa premiére faute, & le justifiât de la seconde.

Je pourrois remarquer qu'Eryce a des sentimens plus raisonnables que ces trois person-

nages ; tous ses discours sont plus généreux ; & sa conduite bien plus sage : mais c'est une Actrice inutilement introduite sur la Scéne, une personne postiche dont on n'avoit pas grand besoin ; aussi n'en arrive-t'il rien de considérable. Il ne faut pas s'efforcer à mettre toujours des épisodes dans les histoires, sur tout quand elles fournissent assez de sujet ; ou bien il les faut rendre si nécessaires, qu'on ne les pourroit ôter sans ruiner toute l'œconomie d'un poëme : & je souhaiterois qu'Eryce fût au moins aussi bien jointe au sujet, que Dircé dans la Tragédie d'Oedipe ; mais je ne puis souffrir qu'elle soit comme l'Infante du Cid, que personne n'a jamais approuvée. Je pourrois bien encore ajoûter quelques autres legéres observations touchant les expressions qui sont obscures & vrais galimathias en plusieurs endroits, & vous dire qu'il y a moins de vers rudes & mal tournés, qu'en nulle autre piéce de Monsieur Corneille : Mais quand on s'attache au corps d'un poëme & à son œconomie, on ne peut pas se souvenir de ces particularités ; il faudroit revoir la piéce une seconde fois, & cette lettre est assez longue pour vous ennuyer, & vous ôter le desir d'en lire une seconde sur ce sujet. Si néanmoins votre voyage dure aussi long-temps que vous l'avez pensé, & que cette critique soit capable de vous divertir, j'aurai soin de voir toutes les nouveautés de notre Théatre, pour

vous en rendre compte, & vous continuer ces marques de mon respect, étant, &c.

Voilà ce que l'on pouvoit dire de Sophonisbe selon ce qu'elle étoit dans les premieres représentations, & quiconque approuvera les changemens qu'elle a soufferts dans l'impression, authorisera le jugement que j'en ai fait. Je n'envie point à ceux qui la liront sans l'avoir vûe, le plaisir de n'y pas rencontrer les fautes que j'ai condamnées ; & j'estime Monsieur Corneille d'avoir fait, en la mettant sous la presse, ce qu'il devoit faire auparavant que de la mettre sur le Théatre.



DEFFENSE DE LA SOPHONISBE DE MONSIEUR DE CORNEILLE.

Par M. DAUNEAU DE VISE'.

QUOIQUE l'envie ait de tout temps été condamnée, je prétens aujourd'hui appeller du jugement de tous les siécles, & soûtenir qu'elle fait souvent plus de bien que de mal, & qu'elle reléve le mérite de ceux qui en ont assez pour la confondre : Elle prépare un triomphe aux grands hommes, alors qu'elle les attaque, & elle travaille toujours pour eux, en cherchant les moyens de les détruire : c'est un ennemi qui fait souvent du bien, en croyant faire du mal, & qui pousse des traits qui retombent sur lui, & lui font de plus profondes blessures qu'il n'avoit dessein d'en faire. Un Ancien a dit très-judicieusement, *que la condition de ceux qui n'avoient point d'ennemis étoit misérable*, & c'est, je crois, ce qui nous fait dire ordinairement,

qu'il vaut mieux faire envie que pitié; puisque l'envie n'étant composée que du dépit de ceux qui la mettent au jour, & du mérite de ceux qui en sont les objets, travaille toujours malgré elle pour la gloire de ces derniers. C'est elle en effet qui travaille aujourd'hui pour Monsieur de Corneille, en pensant lui nuire : c'est elle qui en le voulant blâmer nous fait ressouvenir de tout ce qu'il a fait de beau; qui nous fait rappeller dans notre imagination tous les chef-d'œuvres que nous avons vûs de lui, & qui en nous faisant penser à ce grand homme, nous fait redoubler l'admiration que nous en avons eue tant de fois : c'est elle qui a donné de l'éclat au Cid, c'est elle qui lui a donné une seconde vie, & c'est elle pour ainsi dire, qui l'a mis au monde; puisque tout ce que nous avons vû de beau de lui a été fait depuis le Cid. Après tant d'effets de l'envie, si glorieux pour Monsieur de Corneille, il ne faut pas s'étonner si elle l'attaque encore, ce n'est que pour achever son ouvrage, que pour le rendre immortel, & que pour le placer avantageusement dans la postérité. Après avoir montré que c'est Monsieur de Corneille que l'envie vient d'attaquer, en voulant faire voir des défauts dans sa Sophonisbe, voyons celui qui l'a fait agir, & qui parle par sa bouche. Peut-être s'imagine-t'on que c'est quelque jeune homme qui a cru que son âge feroit excuser

sa témérité, & qui par une boüillante & impérieuse démangeaison d'écrire, a osé reprendre le Prince des Poëtes François, afin de trouver de la gloire, même dans sa défaite, & de n'être vaincu que par un ennemi dont la valeur est connue, & à qui personne n'a jamais pû résister. S'il étoit ainsi, cet orgueil seroit louable; mais les Remarques de la Sophonisbe, sont d'un homme, qui loin de faire voir les défauts d'autrui devroit les cacher, & qui devroit être prudent à son âge; & ce qui est plus étonnant, est que celui qui en est l'Auteur, n'attaque Monsieur de Corneille que par des raisons qui ne valent pas mieux que ces Remarques. *Monsieur de Corneille*, dit-il, un jour devant des gens dignes de foi, *ne me vient pas visiter, ne vient pas consulter ses piéces avec moi, ne vient pas prendre de mes leçons, toutes celles qu'il fera seront critiquées!* Belles & judicieuses paroles! Elles ne marquent point de vanité, & ne font point voir qu'il a plus qu'il ne croit de ce qu'il reproche à Monsieur de Corneille. Que vous étes malheureuse, Sophonisbe, de ce que celui qui vous fait revivre sur la Scéne, n'a pas été voir celui qui vous condamne! Cela vous a rendu la plus méchante femme du monde, & toutes celles que Monsieur de Corneille fera revivre après vous, sont déja condamnées par la même raison, & ne verront pas plûtôt le jour qu'elles

ſont ſûres de rencontrer la mort ; mais peut-être que je ne ſonge pas aſſez à ce que je dis, que je me laiſſe un peu trop emporter à ma chaleur, & que cet Auteur avoit raiſon de dire, que Monſieur de Corneille devoit venir prendre de ſes leçons. Voyons s'il eſt véritable, & par quelles raiſons il a avancé ces paroles. Eſt-ce parce qu'il a fait la *Pratique du Théatre* ; il a donné des régles qui lui ont été inutiles ; il n'a jamais ſû, ni faire de piéces achevées, ni en bien reprendre, ni même en faire faire à ceux qui ont pris de ſes leçons. Les deux généraux de ſa Zenobie, ne paroiſſent que par force néceſſaires à cette piéce, & bien qu'elle ait, en quelque façon, réuſſi ſur le Théatre, elle a eu ſi peu de ſuccès ſur le papier, qu'encore qu'il y ait fort long-temps qu'elle ait paru, la premiere impreſſion en eſt preſque demeurée toute entiére aux Libraires. Pour ce qui regarde ceux qui ont pris de ſes leçons, ils s'en ſont toujours mal-trouvés. Il y a deux ans que l'on joua une piéce au Marais, nommée *Erixene*, dont il avoit été trois ans à faire le ſujet. Cette piéce parut ſous le nom d'un jeune homme, qui a beaucoup d'eſprit, il en avoit fait les vers qui furent trouvés fort beaux ; mais ce ſujet ayant été généralement condamné, bien qu'il eût été tant d'années à le faire, empêcha la piéce de réuſſir. Si le Manlius de Mademoiſelle des Jardins, dont il a fait tout le ſujet, a eu

plus de succès, la gloire n'en est dûe qu'à la beauté des vers de cette incomparable fille, & aux Comédiens qui les ont si bien fait remarquer, qu'ils ont fait réussir la piéce, malgré tous les défauts du sujet. Je ne perdrai pas de temps à les faire remarquer; puisqu'il faudroit que je fisse des Remarques beaucoup plus amples que celles que ce Censeur vient de faire sur la Sophonisbe; je dirai seulement que le rôle de Camile est plus inutile que celui d'Erixe qu'il reprend, & que si les Scenes de cette piéce étoient déliées aussi bien que celles du Cid, il paroîtroit moins nécessaire que l'Infante. Cette Camile, à la vérité, dit beaucoup de vers, & c'est en quoi elle est plus condamnable de tant parler, & d'être entiérement inutile à la piéce. Elle ne dit pas un demi vers dans tout son rôle, qui pu sse faire voir qu'elle aime Torquatus, & le dépit qu'elle conçoit d'abord en apprenant que Manlius aime Omphale, fait croire qu'elle aime ce Heros; mais on perd cette pensée dans le troisiéme Acte, où elle conseille à Manlius d'enlever Omphale; tellement que le spectateur ne sait plus quel intérêt elle a dans la piéce, en voyant qu'elle ne témoigne d'amour, ni pour le pere, ni pour le fils. Dans le reste de la piéce, elle ne fait que persécuter Torquatus, pour l'empêcher de faire mourir son fils, & dans la fin, ce Consul lui demande par un discours composé de deux

vers ſi elle lui pardonne ; & elle lui répond que oüi par deux autres vers ; l'on peut juger par là ſi Camile eſt fort néceſſaire à cette piéce, ſi l'on ne la pourroit pas joüer & finir ſans elle, & ſi c'eſt une néceſſité indiſpenſable de donner une belle mere à Manlius. A quoi ſongiez-vous, Monſieur, lorſque vous fîtes ce ſujet ? ou plûtôt à quoi penſiez-vous, lorſque vous dites devant tant de monde, *que juſques ici nous n'avions vû que des quarts de piéce, & que Manlius en étoit une toute entiere ?* Si le peuple eſt le premier juge de ces ſortes de choſes, comme vous avez vous-même dit dans les Remarques que vous venez de faire, vous devez le premier ſuivre ſes ſentimens, & confeſſer que le ſujet de cette piéce eſt auſſi ennuyeux qu'il eſt mal conduit, & que vous étes obligé à Mademoiſelle des Jardins, de l'avoir ſoûtenu par de ſi beaux vers. Je ne parlerai point des perpetuelles irréſolutions de Torquatus pendant cinq Actes, qui parle ſans ceſſe, & ne conclud rien, & qui agit ſi peu en Romain, que les Romains de ſon temps ne l'auroient pas reconnu. Pour Manlius, je ne le puis condamner à la mort, dont vous l'avez arraché ſans faire un trop long diſcours ; l'on ſait aſſez que l'on ne doit pas uſer des droits de la Poëſie, lorſque l'hiſtoire eſt ſi connue, & que vous avez changé l'unique action qui ſoit jamais arrivée de cette nature, je n'en dirai pas davantage de crain-

te de m'engager insensiblement à faire des Remarques sur un sujet qui n'a rien de bon; c'est pourquoi je passe à celles que vous venez de faire sur la Sophonisbe de Monsieur de Corneille, auxquelles je vais répondre fidélement, & sans passer par-dessus aucune de vos observations, n'ayant que trop de quoi vous combattre. Vous dites d'abord que vous avez bien de la peine à censurer un homme que vous avez tant de fois admiré : L'on voit clairement que c'est débuter par un mensonge, & quand la Duchesse à qui vous écrivez ne seroit point imaginaire, & ne vous auroit point servi de prétexte pour mettre la main à la plume contre Monsieur de Corneille, elle n'auroit pas été si cruelle que de vous obliger à donner vos sentimens au public : Les Dames ont plus de douceur, & je suis assuré que vous les avez fait imprimer de votre propre mouvement; ce qui fait voir que vous avez recherché, avec autant d'empressement, que de joie, à nuire à Monsieur de Corneille, & que vous avez prétendu montrer, que si vous ne saviez bien conduire des sujets, vous saviez bien reprendre ceux des plus grands Maîtres. Vous ne vous expliquez pas assez intelligiblement, lorsque vous dites, que quand vous fûtes voir Sophonisbe, vous rémarquâtes que le Théatre n'éclata que quatre ou cinq fois; vous devriez faire connoître de quoi vous entendez parler, & si c'est

des vers, ou du ſujet : car, pour me ſervir de vos termes, il eſt conſtant que les vers en ſont ſi forts, & ſi beaux, qu'ils font éclater plus de cent fois ; c'eſt-à-dire, pour m'expliquer en termes plus clairs, qu'ils obligent les ſpectateurs à donner de viſibles marques de leur admiration. Je puis encore vous dire là-deſſus, que pour ce qui regarde le ſujet d'une Tragédie, l'expérience nous a ſouvent fait voir qu'une piéce peut réuſſir, ſans que le ſujet éclate ; & ſi ç'avoit été une choſe entiérement néceſſaire, Manlius n'auroit pas joui long-temps de la vie que vous lui avez fait donner. Toutes les piéces dont les vers ſont forts, n'ont pas toûjours beſoin de ces artifices pour réuſſir, & nous en voyons peu de forts qui ſoient remplis de tant de brillans, ſi vous en exceptez ceux de Monſieur Quinaut. Je n'ai pû m'empêcher de rire, lorſque vous dites que cet amas d'honnêtes gens, dont vous parlez, & que vous prenez pour le peuple, a un tribunal ſecret dans les oreilles. Je remets cette façon de parler au jugement public. Pour ce qui eſt du tribunal dans le fonds de l'ame, qui ne ſe peut tromper, & devant lequel rien ne ſe déguiſe, c'eſt une façon de parler commune à tous les Prédicateurs, & il n'y en a pas un qui ne s'en ſoit ſervi mille fois en parlant du péché. Ce que vous écrivez, dites-vous, de cette nouvelle piéce, en parlant de Sophonisbe, eſt-ce que vous avez

vû dans la contenance des spectateurs, dans leur bouche, dans leur approbation, & dans leur dégoût. Voilà bien des choses, & je ne sai s'il est bien possible d'en tant rémarquer, lors que l'on a vû jouer une piece une fois seulement. Vous faites parler les spectateurs comme il vous plaît, & quand vous vous seriez imaginé avoir vû quelque chose dans leur contenance au desavantage de Sophonisbe, il est impossible que vous l'ayez vû dans leur bouche, & dans leur approbation, à moins qu'ils ne soient tous venus vous le dire les uns après les autres. Vous continuez, en disant que Monsieur de Corneille, ne devoit pas prendre un sujet que Monsieur de Mairet, a mis autrefois au Théatre assez heureusement, à quoi vous ajoûtez que la croyance de mieux faire, que tous les autres, l'a soûlevé contre un homme mort au Théatre. J'avoue que cette pensée, dont vous n'êtes pas seul Auteur, me surprend, & que l'étonnement qu'elle me cause me fait tomber la plume des mains. Est-il possible qu'il y ait eu des personnes à Paris, assez peu raisonnables, pour tenir de si ridicules discours, & depuis quand ne peut-on, sans vanité, travailler sur un sujet qui a été traité par un autre, vingt-huit ou trente années auparavant? Est-il quelqu'un qui ignore que la mode a établi son empire en France? Que Monsieur de Mairet n'a travaillé que pour son temps, & que Monsieur

de Corneille pouvoit travailler pour celui-ci, ſur le même ſujet, ſans rien diminuer de la gloire de l'Auteur de l'ancienne Sophonisbe ? Ne ſait-on pas bien qu'un même ſujet peut fournir des penſées differentes, non-ſeulement à deux ; mais à pluſieurs Auteurs ; que quand vingt perſonnes auroient travaillé ſur la Sophonisbe, celle de Monſieur de Mairet auroit toujours les mêmes beautés, & que loin de lui ravir la gloire qu'il s'eſt acquiſe, & de prétendre par-là diminuer de ſa réputation, on croiroit, en ſuivant ſes traces, témoigner que l'on a de l'eſtime pour lui ; puiſque l'on ne peut douter de cette vérité, quelle raiſon avez-vous de dire que Monſieur de Corneille s'eſt ſoulevé contre Monſieur de Mairet ? Je crois qu'il n'y en a point d'autre, que le dépit que vous avez que le mérite de Monſieur de Corneille l'a élevé ſi haut, que l'on ne peut plus l'attaquer, ſans faire connoître que l'on n'agit que par envie. Nous avons vû il y a quatre ou cinq ans trois Comédies des *Généreux ennemis*, compoſées par trois Auteurs differens, deux deſquelles ont été jouées alternativement à l'Hôtel de Bourgogne, & la troiſiéme au Marais, ſans que leurs Auteurs ayent été ſoupçonnés de vanité, ni accuſés de ſe ſoulever contre leurs Confréres ; auſſi faut-il n'être pas raiſonnable, pour croire que le mérite d'un Auteur détruiſe celui d'un autre. L'on voit dans chaque art plus

d'une personne en réputation, & les preuves que dans une bataille un soldat donne de sa valeur, n'empêchent pas qu'un autre n'en donne aussi de la sienne. Je crois vous devoir dire encore, avant que d'achever de répondre à cet endroit de vos Remarques, qui n'a rien de commun avec la Sophonisbe, & qui ne part que de l'envie que vous avez de nuire à Monsieur de Corneille ; que pour ce qui regarde la vanité que vous lui reprochez, qu'elle est inséparable de tant de mérite, & qu'il ne pourroit connoître ce qu'il vaut, s'il n'en avoit point. Il est en vérité bien difficile de pouvoir s'empêcher de se rendre justice à soi-même ; Monsieur de Corneille, à moins que de passer pour le plus stupide de tous les hommes, peut-il ne pas paroître sensible aux applaudissemens qu'il reçoit tous les jours ? Est-il obligé de boucher ses oreilles aux acclamations publiques, & de fermer les yeux aux grandes & illustres assemblées qui se trouvent à toutes les représentations de ses ouvrages ? Est-il quelqu'un, qui, après tant d'éclatantes & indubitables preuves de son mérite, ait cru n'en pas avoir ; & si la plûpart des hommes s'estiment, & paroissent vains, sans en avoir de sujet légitime, pourquoi voulez-vous que Monsieur de Corneille s'oppose à la vérité, qu'il démente la voix publique, & que celui qui doit-être le premier à se rendre, soit le dernier con-

vaincu de ſon mérite ? Pour vous , Monſieur, vous n'étes pas ſi long-temps à vous laiſſer perſuader du vôtre , & pour avoir traduit tout ce que les anciens ont dit du Théatre , pour en avoir fait une pratique , & pour avoir fait le *Térence juſtifié* , dont toute l'impreſſion eſt encore chez le Libraire , vous étes devenu le plus vain de tous les hommes , encore que vous ne vous ſoyez juſques-ici pû ſervir , de ce qui n'eſt à la vérité pas vôtre , mais de ce que vous avez ramaſſé de tous ceux qui ont écrit pour le Théatre. Après le blâme que vous donnez à Monſieur de Corneille , de l'injure que vous prétendez qu'il ait voulu faire à Monſieur de Mairet ; Vous commencez vos Remarques ſur la Sophonisbe du premier , ſans donner aucune raiſon de ce que vous avancez , & vous dites que l'on ne ſait jamais où les Acteurs viennent , ni d'où ils viennent. Il m'eſt impoſſible de combattre vos raiſons , puiſque vous n'en donnez point; tout ce que je vous puis dire là-deſſus , c'eſt que ce que vous avez avancé n'eſt pas véritable , & que lorſque vous vous mettrez en état de le ſoûtenir , je vous ferai voir le contraire. Si tous ceux qui viennent ſur la Scéne, diſoient en entrant , je viens d'un tel lieu , & je vous viens trouver dans votre chambre pour un tel ſujet , l'on n'entendroit autre choſe que de ſemblables diſcours , tant que dureroit la piéce ; cela paroîtroit ridicule &

affecté, & l'on connoîtroit que l'Auteur manque d'adresse. Vous devriez savoir, vous qui reprenez les autres, que le sujet qui améne un Acteur sur la Scéne, se doit insensiblement connoître dans ses discours, & que l'on doit, sans qu'il le dise, connoître, par ce qu'il vient faire, où il vient, & d'où il vient. Je ne sai pas comment une personne qui croit si bien savoir ces sortes de choses, ne s'est pas apperçue de l'art avec lequel Monsieur de Corneille manie ces endroits; sans doute que votre esprit étant trop rempli des fautes imaginaires que vous croyez avoir remarquées dans la Sophonisbe, n'en a pû reconnoître les beautés, ni remarquer l'adresse de Monsieur de Corneille. Vous deviez, après l'avoir déchargé d'un fardeau qui le rendoit trop pesant, retourner voir cette belle piéce, avec dessein d'en examiner les beautés, & vous en seriez plûtôt sorti dans la résolution d'écrire à son avantage, que dans celle de la critiquer. Vous continuez en disant que vous en avez vû plusieurs qui ne sont pas satisfaits, qu'entre le premier & le second Acte, on rompe un pour-parler de paix, & que l'on donne une grande bataille; mais le temps qu'il faut pour le rompre n'est pas si long que celui qu'il faut pour traiter, une parole suffit pour rompre; & lors qu'elle est dite au milieu de deux Armées qui attendent avec impatience si l'on entrera en traité, ou non, il n'est pas

hors d'apparence qu'elles se battent, après avoir sû que l'on ne doit point parler de paix. Je puis ajoûter que ce pour-parler de paix ne doit point tant surprendre que vous avez dit, & qu'à la fin du premier Acte, Syphax dit à Sophonisbe qu'il suivra ses conseils, & que puisqu'elle ne veut point de paix, il n'en veut plus entendre parler; ce qui fait que le spectateur ne doit pas trouver étrange que deux Armées qui étoient prêtes de se battre, avant le pour-parler donnent une bataille dès qu'il est rompu. Nous voici enfin arrivez à l'endroit qui fait la plus grande, & non la meilleur partie de vos Remarques, c'est-à-dire que nous voici à l'inutile, longue & ennuyeuse observation que les Suivantes, qui sans doute ne vous ont jamais été favorables, vous ont obligé de faire. Vous dites d'abord que les deux narrations qui doivent donner les lumiéres à l'intelligence du sujet, sont faites par deux Reines à deux Suivantes. Souffrez que je vous dise avant que de passer outre, que l'on ne sait ce que veut dire; *donner des lumiéres à l'intelligence du sujet*, & que ceux qui accusent les autres de faire du galimathias, en font souvent plus qu'eux. Pour ce qui est des personnes que vous voyez qui accompagnent toujours les Reines, qui en sont le plus souvent des Confidentes, elles ne doivent point être nommées Suivantes; les Reines n'en ont point, toutes celles qui

approchent de si près de leurs personnes sont d'une qualité beaucoup plus élevée, & doivent être regardées comme celles que nous appellons présentement *Dames d'honneur & Dames d'atour.* Après avoir traité ces deux personnes de Suivantes, vous dites qu'elles n'ont point de confidence avec leurs Maîtresses, & cependant deux ou trois lignes plus bas, vous dites qu'il n'est pas vrai-semblable que des Reines que l'on sait assez éclairées, s'amusent à prôner leur bonne & mauvaise fortune à de simples Suivantes, & qu'elles en fassent tout leur conseil en des extrémités, où les plus sages n'en pourroient donner qu'avec beaucoup de précaution. Lequel croira-t'on des deux, ou qu'elles n'ont point de confidence avec leurs Maîtresses, ou que leurs Maîtresses en font tout leur conseil? Mettez-vous d'accord avec vous-même, & lorsque vous ne vous contredirez point, je verrai ce que j'aurai à vous répondre, selon le parti que vons prendrez. Pour moi je tiens que vos derniéres paroles sont vraies, qu'elles sont confidentes de leurs Maîtresses; mais comme vous blâmez cette confidence, & que vous dites qu'elle n'est pas vrai-sembla ble, je prétens vous faire voir qu'il n'y a rien de plus ordinaire, que vous reprenez une chose qui arrive tous les jours, & qui même ne peut-être autrement. Les femmes qui sont toujours auprès des Reines, sont des person-
nes

nes qui ſont toutes à elles, que l'on peut appeller leurs créatures, & qui ſavent tous leurs ſécrets. Les Princeſſes ſeroient bien malheureuſes, ſi elles ne devoient entretenir que des Princeſſes : elles ne pourroient ſe ſoulager l'une l'autre ; leur qualité ne leur permettant pas d'agir comme ces Confidentes, qui peuvent rendre des ſervices conſidérables. Si chacun étoit d'un même rang, l'on ne ſe ſoulageroit point ; & ce n'eſt que l'inégalité des conditions, qui fait que l'on ſe rend des ſervices les uns aux autres. Je puis ajoûter à cela, que les Reines ont ſouvent des intérêts qui les obligent à cacher leurs ſécrets aux Princes & Princeſſes,& que vous avez tort de vouloir qu'elles s'entretiennent toûjours avec des perſonnes de leur rang, & qu'elles leur découvrent ce qu'elles leur veulent tenir caché. Vous dites dans la même Remarque des Suivantes, qu'elles n'ont aucun intérêt à la piéce, & qu'ainſi l'on ne s'intéreſſe point pour elles : Vous ne ſongez pas bien à ce que vous dites, en parlant de la ſorte : dans toutes les piéces qui ont paru depuis que la Comédie eſt inventée, avez-vous jamais vû que ces ſortes de perſonnes ayent eu d'autres intérêts que ceux de leurs Maîtreſſes. Ce n'eſt que pour elles qu'elles agiſſent, & ce ſont leurs Maîtreſſes que le ſpectateur regarde en elles ; ce qu'elles diſent découvre toûjours la fortune des Reines, ou des Princeſſes qu'elles

servent, & il s'en réjouit ou en ressent de la douleur, selon que l'état de leurs affaires le demande : Vous voyez par-là que l'intérêt de ces Confidentes est confondu avec celui de leurs Maîtresses, & que ce seroit ennuyer le spectateur, que de dire des choses inutiles, & qu'il conçoit bien, sans que l'on lui dise. Vous poursuivez, en disant que ces Confidentes (car je ne me puis résoudre à nommer Suivantes, des personnes qui doivent être de qualité) ne récitent jamais que de légéres considérations sur la fortune d'autrui, & qui sont ordinairement assez mal reçues dans les passions qui occupent l'esprit des grands. Je crois que vous avez été un des premiers Auteurs de la langue précieuse, & que réciter des considérations sur la fortune d'autrui, est aussi obscur que le langage des doctes Ruelles; mais comme ce n'est pas mon dessein de m'arrêter aux façons de parler extraordinaires, & que votre critique en est toute remplie; je soûtiens, que si le discours des Confidentes n'est pas toûjours accompagné de quelques mouvemens impétueux de l'ame; il n'est pas toûjours froid, comme vous dites, & que les narrations qu'elles font souvent, contiennent des choses, qui changeant presque toûjours l'état de la Scéne, attachent plus les spectateurs, que les discours les plus emportés, qui sont souvent hors d'œuvre. Lorsque ces Confidentes chez Monsieur de Corneille,

ne ſont point de ces narrations, il ne leur fait ſouvent dire que cinq ou ſix vers; mais il le fait avec tant d'art, qu'ils donnent lieu aux Reines ou aux Princeſſes, à qui elles parlent, de dire les plus belles choſes du monde; ce que l'on a remarqué preſque dans toutes les piéces de ce grand homme, & principalement dans Pompée, où de cette maniére Cléopatre, a toûjours charmé les ſpectateurs: Vous ne vous contentez pas de condamner celles que vous nommés Suivantes, votre critique s'attache encore aux perſonnes qui les repréſentent, & vous en faites un portrait auſſi déſavantageux qu'il eſt peu reſſemblant; mais quand elles ſeroient de méchantes Actrices, quand elles ne ſeroient point belles, & que ce que vous dites ſeroit auſſi véritable, qu'il ſe trouve faux dans la piéce que vous reprenez; dites-moi, je vous prie, à quoi ſert cette Remarque? ſi elle eſt de votre ſujet, & ſi la piéce de Monſieur de Corneille doit être blâmée, pour ce que celles qui y repréſentent les Confidentes ne vous plaiſent pas? Après avoir parlé ſans néceſſité, & même injuſtement des perſonnes vivantes, vous dites que le temps où elles parlent eſt celui que les ſpectateurs prennent pour manger leurs confitures. Si je n'étois bien aſſuré que ces Remarques ſont de vous, je croirois qu'elles viendroient de quelque femme qui a coûtume d'y en manger; mais puiſque vous en

étes l'Auteur, sans doute que vous en mangiez en écoutant Sophonisbe, que votre goût y étoit tout entier, & que c'est ce qui vous a fait trouver des fautes, où il n'y en avoit point. Vous ne vous lassez pas de parler des Suivantes, & vous ajoûtez, que ce qui choque plus fortement l'esprit des spectateurs, est que ces deux Suivantes, savent fort bien ce que ces deux Reines leur content, & que ces deux Reines n'ignorent rien de ce que ces deux suivantes leur répondent. Lorsque vous parlez ainsi, vous ignorez, & ce que disent les Suivantes, & ce que les Maîtresses répondent; les Reines ne demandent point de conseil, & si elles découvrent quelque chose de l'état présent de leur fortune, ce n'est que par un effet du trouble où elles sont; mais elles ne disent rien qui fasse voir qu'elles souhaitent que l'on les conseille : elles ne racontent point non plus à leurs Confidentes, ce qu'elles savent déja, & leur entretien est plûtôt une réflexion sur l'état de leurs affaires, qu'une narration des événemens passés. Si vous examinez bien le discours de Sophonisbe à l'ouverture du premier Acte, vous verrez qu'elle se flatte de l'espoir que Massinisse l'aimera toûjours, & qu'elle donne les raisons qui lui font nourrir cette espérance : Vous verrez encore dans cette premiére Scéne (& un grand Maître comme vous devroit l'avoir remarqué) que Monsieur de Cor-

neille rend le rôle d'Eryxe nécessaire, en faisant dire à Sophonisbe, qu'elle ne voudroit être aimée de Massinisse, que pour exciter la jalousie & le dépit en sa Rivale, & que c'est un des motifs qui l'a fait agir. Examinons à présent si Eryxe n'agît point plus en femme, & si elle n'affecte pas plûtôt de dire souvent la même chose, que de ne pas parler; & nous trouverons qu'elle n'aime pas tant à parler, que vous aimez à écrire inutilement: Elle ne raconte point à sa Suivante ce qui s'est passé il y a des années; elle se plaint seulement du froid accueil de Massinisse, ce qui lui donne lieu de se reflèchir sur tout son procedé, & de se persuader par une conséquence qui lui semble juste, qu'il ne l'a aimée que par politique; ainsi le spectateur réconnoît que Massinisse n'est pas inégal, comme vous le dites; qu'il n'est point inconstant, & qu'il n'étouffe point l'amour qu'il avoit pour Eryxe, puisque cette Reine avouë qu'il n'en a jamais eu pour elle. Ne vous étonnez pas, que j'aye été si long-temps sur le chapitre des Suivantes, vous m'en avez montré l'exemple, & je ne l'ai fait que pour vous découvrir votre erreur. Je ne me puis toutefois empécher de vous dire encore que vous ne deviez pas tant vous arrêter sur des rôles si peu considérables, & qui tous deux ne contiennent pas soixante vers. Ensuite vous passez aux Reines, & vous les blâmez de ce qu'elles

tiennent des discours politiques, & de ce qu'elles sont les Catons; mais à qui appartient-il mieux de parler de politique qu'à des Reines, qui en savent beaucoup plus que les hommes qui ne sont pas de leur rang? qui entrent dans tous les conseils, & qui les tiennent souvent elles mêmes; & à qui convient-il mieux d'en parler dans la piéce dont il s'agit qu'à la fille d'Asdrubal? Les histoires ne sont pas moins pleines de femmes fortes, & savantes en l'art de régner que de grands politiques: & si c'est une faute à Monsieur de Corneille de faire parler ces Heroïnes en véritables Heroïnes, vous étes tombé dans une plus grande, de nous avoir autrefois fait voir Zénobie, qui parle plus de politique & moins d'amour, que Sophonisbe ni Eryxe. Vous voulez qu'on croie que celles-ci étouffent tous les sentimens de tendresse, de jalousie, & des autres passions; quel personnage est-ce donc qu'elles joüent; encore quelque chose les fait-il agir, & si vous les examiniez de près, vous verriez qu'elles n'étouffent pas leurs passions; mais qu'elles ont assez de pouvoir sur elles pour s'en rendre maîtresses, & les empêcher de se manifester avec trop d'éclat? Que ces Catons toutefois ont de sentimens tendres, qu'ils parlent bien de l'amour & de la jalousie, & qu'ils en connoissent bien les effets! Il falloit dites-vous garder toute la politique de ces Reines pour Lélius & pour Scipion,

qui n'eût pas été à votre ſentiment un mauvais perſonnage ſur la Scéne ; il falloit donc les faire joüer ſeuls, puiſque vous ne voulez pas que les perſonnes intéreſſées parlent de leurs affaires : Mais d'ailleurs à quoi auroit ſervi de faire paroître trois perſonnes preſque également puiſſantes ; l'on ne peut nier que Scipion, ou Lélius auroit été ſans emploi ; puiſqu'ils n'auroient paru que pour une même choſe, ou du moins que chacun d'eux auroit eu peu d'emploi ; faiſant enſemble ce qui ſuffit à peine pour en occuper un ſeul. Après avoir dit que les femmes ſont trop politiques, vous blâmez les hommes de ne l'être pas aſſez, & vous aſſurez que leurs diſcours n'ont rien de ces conteſtations que Monſieur de Corneille a miſes tant de fois ſur notre Théatre. Voulez-vous que toutes les piéces de ce grand Auteur ſe reſſemblent ? que l'on agite toûjours des matiéres politiques dans un conſeil ? qu'un Roi comme Ptolomée délibere s'il fera mourir un Héros, qui ſe vient réfugier chez lui ? ou qu'un Empereur, comme Auguſte, communique à ſes amis le deſſein qu'il a de quitter ſon Empire. Voilà ce qui produit ces belles conteſtations ; mais elles ennuiroient ſi l'on en voyoit tous les jours ; l'on peut faire de beaux vers, ſans faire voir toûjours des Princes & des Miniſtres dans un Conſeil, & les grandes paſſions ne fourniſſent que trop de matiére pour leur faire dire de belles cho-

ses. Mais enfin vous venez à la catastrophe ; & vous dites qu'elle n'est pas plus heureuse qu'en d'autres poëmes de Monsieur de Corneille : c'est parler en l'air que de sortir de son sujet pour tenir de semblables discours : c'est montrer trop clairement que l'envie fait ouvrir la bouche, & c'est déclarer trop ouvertement que l'on aime passionnément la critique, que de s'indiquer les choses mêmes que l'on n'entreprend pas de combattre. Avoüiez la vérité, ne voudriez-vous pas avoir fait toutes les piéces de Monsieur de Corneille, dont la catastrophe à votre sens est imparfaite, & dont l'intrigue est mal démêlée, & connoissez-vous quelqu'un qui ne fût pas bien aise d'en être Auteur ? Je vous demande encore plus, quoi que vous écriviez contre Monsieur de Corneille, ne tombez-vous pas d'accord avec vous-même de son mérite, & que quelque justice que toute la terre lui rende, on croit ne lui pouvoir donner toutes les loüanges qui lui sont dûes. Ne vous imaginez-vous pas que je sois sorti de mon sujet pour vous parler de cet incomparable Auteur, je n'ai fait toutefois que remarquer ce que vous avez mis hors du vôtre, & pour ne pas tomber dans la même faute, je quitte les éloges de ce grand homme, & vais, sans répeter vos paroles, répondre aux deux circonstances, dont vous dites que la catastrophe de Sophonisbe est accompagnée, & qui ont, à ce que

vous voulez faire croire, été condamnées d'une commune voix. Vous accusez à tort Lélius, de ne pas faire tout ce qu'il peut pour conserver Sophonisbe aux Romains, & d'envoyer, après avoir prôné trop long-temps sur des considérations inutiles, Lépide auprès d'elle, pour y prendre garde. Je ne puis montrer que vous avez mal repris cet endroit, sans repasser sur ce que fait Lélius en cette rencontre; il voit passer Sophonisbe qui sort d'avec Eryxe, & il apprend en même temps qu'elle a réfusé le poison que Massinisse lui a envoyé. A peine a-t-il pû faire réflexion sur ce refus, que craignant que ce ne soit un artifice, il renvoie Lépide pour garder cette Reine; & si vous aviez bien examiné ses paroles, vous auriez vû qu'en entrant sur la Scéne où est Eryxe, & d'où sort Sophonisbe, il dit d'abord ce qu'il vient d'apprendre, & envoie, sans perdre un demi moment, Lépide pour l'observer. Si l'on examine bien le temps qu'il est sans y envoyer, il n'y en a pas plus qu'il lui en faut pour dire qu'il craint qu'elle use d'artifice, & pour donner des ordres à Lépide, qui doit rejoindre Sophonisbe avant qu'elle ait pû se rendre en son apartement. Avoüez que vous avez eu tort de blâmer Lélius, & qu'il ne fait rien contre la vrai-semblance; & pour vous montrer que Monsieur de Corneille n'a pas prétendu qu'il donnât le temps à Sophonisbe de s'empoisonner, c'est que cette

Reine ne se sert pas de ce temps pour prendre du poison : Vous vous étes trompé, lors que vous avez dit que Lépide raconte lui-même qu'à son arrivée, auprès de Sophonisbe, elle venoit de s'empoisonner, elle n'avoit rien pris du tout ; mais il rapporte qu'il lui a vû porter je ne sai quoi à la bouche ; & il s'en doit d'autant moins défier, qu'elle le fait en sa présence, & sans aucune action, qui marque qu'elle ne veut pas étre vûë. Comme c'est une action assez ordinaire, ou si vous voulez, comme les femmes de qualité ne passent pas une heure sans manger quelque chose, ne pouvoit-il pas croire que ce n'étoit que quelque confiture. S'il n'a pas eu cette pensée, vous la deviez avoir pour lui ; puisque vous dites vous-même, que les Dames en mangent à la Comédie, toutes les fois que les Suivantes parlent. Mais pour ne vous pas toûjours parler de douceurs, pource qu'à la fin elles vous pourroient faire mal au cœur, je vous dirai que Lépide ne fait point d'effort pour sécourir Sophonisbe, à cause qu'il ne sait qu'elle est empoisonnée que lors qu'elle l'en avertit elle-même, & lors qu'elle se sent mourir, n'ignorant pas que l'on mettroit tout en usage pour la sécourir, ce qui est fort vrai-semblable ; & comme elle meurt presque dans le même moment qu'elle dit qu'elle est empoisonnée, Lépide n'a pas seulement le temps de songer à ce qu'il fera

pour la ſauver. Je vois bien ce que vous vouliez qu'il fît ; vos Remarques font aſſez connoître que vous n'aimez pas ceux qui ne ſe tourmentent point, & que vous vouliez qu'il ſe déſeſpérât, & qu'après la mort, il allât chercher le Medecin. Enſuite de cette Remarque, qui ne vaut pas mieux que les précédentes, vous dites que l'on voit en cette cataſtrophe, Sophonisbe empoiſonnée de ſa propre main, & rien davantage. J'avoüe que ces paroles m'ont long-temps fait rire, & que je n'ai pû deviner pourquoi vous ſouhaitez plus de choſes dans cette cataſtrophe que le ſujet n'en demande. Sans doute que vous aimez le faſte, que vous voulez que le Théatre ſoit toûjours rempli, & que tous les Acteurs paroiſſent à la fin ; mais vous devriez ſavoir que la fin de la grande Tragédie, eſt le plus ſouvent nuë, & que cette ſolitude de la Scéne a quelque choſe de triſte, & de grand tout enſemble, qui fait mieux connoître les revers de la fortune. Auſſi voyons-nous preſque toutes les Tragédies ſe terminer par des récits de mort, ou par des perſonnes ſeules qui ſe tuent, ce qui vous doit apprendre que tous les Acteurs ne ſe rencontrent pas ſi ordinairement à la cataſtrophe d'une Tragédie, que les danſeurs à la derniere entrée d'un Ballet. Comme vous avez entrepris de ne rien laiſſer paſſer ſans le reprendre juſtement ou injuſtement, vous avez auſſi blâmé le récit

de la mort de Sophonisbe, pour ce qu'il est trop court. Mais dites-moi, je vous prie, peut-on employer cent cinquante vers, pour dire qu'une femme est morte de poison, sans dire des choses inutiles, & une personne qui a pris un poison violent, peut-elle parler une heure entiére, comme vous voudriez que Sophonisbe eût fait? si elle eût parlé si long-temps, vous auriez eu raison de dire, que Lépide devoit faire ses efforts pour la sécourir; & vous ne l'auriez pas blâmé si injustement, que vous venez de reprendre témérairement le récit de cette mort que tout le monde a admiré. Vous voulez encore, qu'ensuite de ce récit, Massinisse, Siphax & Eryxe, viennent pour ennuyer le spectateur, dire ce qu'ils pensent de la mort de Sophonisbe? qu'ils viennent tenir des discours inutiles, qui ne peuvent plus servir à rien, n'y changer l'état de leur fortune, & que l'on n'a jamais écoutés en de semblables occasions. Il n'y a personne qui ne sache ce que Siphax eût pû dire, s'il eût paru, & que Massinisse accablé de douleur, doit détester la cruelle politique des Romains. Pour ce qui est d'Eryxe, si vous aviez eu de bons yeux, vous auriez vû qu'elle est présente au récit de la mort de Sophonisbe, & vous n'en eussiez pas parlé, comme si elle n'y eût pas été. Vous étes bien cruel d'accuser Monsieur de Corneille, de n'avoir pas tué Massinisse, il semble qu'il ait fait un crime

d'avoir été clément, & de n'avoir pas fait mourir un homme qui n'en a point commis. S'il avoit pris tout le ſujet de Monſieur de Mairet, il ne nous auroit rien produit de nouveau, & en penſant faire une piéce nouvelle, il n'en auroit fait qu'une vieille; chacun eſt maître de ſes inventions, & Monſieur de Corneille n'a point eu de raiſon qui l'ait pû obliger à tuer Maſſiniſſe. Voyons-nous tous les jours que des Amans ſe tuent après la mort de leurs Maîtreſſes, les exemples en ſont bien rares, & loin de blâmer Monſieur de Corneille, vous devriez blâmer tous ceux qui juſques ici ont fait mourir des gens, que l'amour ſeul n'auroit jamais obligés à ſe tuer. Vous dites encore, en parlant de Maſſiniſſe, qu'il n'eſt pas néceſſaire que le Poëte s'opiniâtre à faire l'hiſtorien, & que quand la vérité répugne à la généroſité, à l'honnêteté, ou à la grace de la Scéne, il faut qu'il l'abandonne, & qu'il prenne le vrai-ſemblable pour faire un beau poëme, au lieu d'une méchante hiſtoire. Dites-moi, je vous prie, s'il y a rien de plus vrai-ſemblable que de ſe conſerver la vie? Si nous voyons ſouvent des maris ſe tuer après la mort de leurs femmes? Si le ſoin qu'ils prennent de leur ſalut a quelque choſe de contraire à l'honnêteté? Si la bonne grace de la Scéne dépend de l'enſanglanter, & ſi c'eſt être généreux que de ſe tuer de ce que l'on a perdu ſa femme? Vous avoüerez, ſi

vous y faites réflexion, que cela n'auroit rien du Héros, & qu'au lieu d'être marqué dans l'histoire des Grands, il ne devroit l'être que dans l'Almanach d'amour. Je croyois n'avoir plus rien à dire sur ce sujet; mais il me faut ajoûter, que Monsieur de Corneille a dans cette occasion agi avec beaucoup de prudence, & beaucoup d'art. La maniére dont sa piéce est finie, peut facilement faire croire à ceux qui veulent le trépas de Massinisse, qu'il est mort, & qu'il se porte bien, à ceux qui veulent le contraire: Cette adresse est d'un grand Maître, & vous devez confesser, quoi que vous vous piquiez de savoir le fin du Théatre, que vous ne vous en étes pas aperçu. Enfin, après bien du chemin, nous voici proche du fort où vous vous étes retranché, & où vous croyez ne pouvoir être forcé, c'est-à-dire, au rôle de Sophonisbe, que vous estimez sans deffense. Quelle Heroïne, dites-vous, elle n'a pas un seul sentiment de vertu, & elle contraint Siphax de refuser la paix, & de s'exposer à une dangereuse bataille, par des motifs de rage, & de mépris envers un si grand Prince? Une femme d'honneur, ajoûtez-vous, auroit soûtenu ce conseil par des motifs de gloire, & de néceffité: Est-il possible que vous ayez écrit ces paroles, & peut-on voir une femme plus généreuse que paroît Sophonisbe, en cette rencontre? elle agit en véritable fille d'As-

drubal, & elle fait voir par ſes conſeils, qu'elle conſerve pour les Romains la haine qu'elle a ſuccée avec le lait : elle n'exige rien d'injuſte de Siphax, puiſqu'elle ne lui demande que ce qu'il lui a promis en l'épouſant. Vous dites que Sophonisbe n'eſt pas une Heroïne, & vous voulez qu'elle faſſe tout ce qui l'empêcheroit de l'être ; puiſque vous voulez qu'elle étouffe ſa haine pour les Romains, qu'elle empêche Siphax d'acquérir de la gloire, & de donner une bataille, qu'elle agiſſe comme la derniere & la plus foible de toutes les femmes, qu'elle faſſe ce qu'une Bourgeoiſe ne feroit qu'à peine, & qu'elle pleure, lorſque ſon mari va chercher de la gloire : Les Heroïnes n'agiſſent pas de la ſorte, elles ſavent quand il faut cacher la tendreſſe qu'elles ont pour leurs maris, elles leur conſeillent de ne pas négliger les occaſions d'acquérir de l'honneur. Croyez-vous que la vûe d'une armée dût alarmer Sophonisbe, & la dût faire craindre pour ſon mari? Les batailles étoient trop fréquentes en ſon temps, l'on y alloit ſans ſonger au péril, & les Reines, & les Princeſſes, qui étoient élevées dans les armées, en entendoient parler ſans effroi. Vous continuez de maltraiter cette Heroïne, en diſant qu'après la perte de la bataille, & la priſon de Siphax, elle tourne les yeux & le cœur ſur Maſſiniſſe, fondée ſur l'amour qu'il avoit eu pour elle ; ignorez-vous

que des personnes qui sont dans le malheur, repaissent toûjours dans leur imagination tout ce qui leur peut nuire, & tout ce qui peut leur servir ; & que Sophonisbe se ressouvenant de l'amour que Massinisse a eu pour elle, peut bien en parler par maniére d'entretien, & comme d'une chose qui pourroit l'empêcher d'être conduite chez ses plus mortels ennemis ; vous l'accusez injustement d'engager Massinisse à un mariage précipité, c'est lui même qui la presse, & qui ne lui donne qu'une heure pour se résoudre. Tout le blâme que vous pourriez lui donner, ce seroit d'avoir accepté cette offre ; mais nous devons la considérer comme fille d'Asdrubal, c'est-à-dire, comme la personne qui devoit le plus craindre de tomber au pouvoir des Romains ; son caractére est donc de ne rien épargner pour éviter l'esclavage, & elle le soûtient jusques à la mort : Elle voit d'un côté qu'elle ne sauroit éviter les fers sans épouser Massinisse, & d'un autre, que le divorce étant permis, elle peut, sans crime, le prendre pour époux ; si vous aviez aussi pris garde que les Carthaginois étoient des peuples inconstans, & accoûtumés au divorce, vous auriez vû que Sophonisbe ne choque son devoir en aucune maniére ; & si vous ne saviez pas que tous les Auteurs qui ont écrit pour le Théatre, ont dit qu'il falloit que tous les personnages parlassent, comme l'on fait

dans le lieu où ils sont nés, & ne fissent point d'actions contraires aux mœurs de leur païs; je vous le répeterois, pour vous faire voir que Monsieur de Corneille n'a rien fait que de très-judicieux : Pour ce qui est du divorce, vous devez savoir qu'il n'étoit pas besoin de le dénoncer, & qu'il y avoit en ce temps-là une Loi qui rompoit le mariage, dès que le mari ou la femme étoient captifs. Je ne vous répondrai point, lorsque vous dites qu'il ne falloit pas mettre sur la Scéne des choses si contraires au sentiment des Spectateurs; il n'y a personne qui ne sache mieux l'histoire Romaine que l'histoire de France, & le dernier Bourgeois n'ignore pas que le divorce étoit fort familier à cette Nation; comme Sophonisbe n'a épousé Massinisse que pour éviter d'être traînée au Capitole, elle a raison de ne point consentir à la consommation de son mariage, avant que les Romains l'ayent approuvé; elle fait voir par là qu'elle n'a point épousé Massinisse par amour, & vous la blâmez de ce que vous la devriez louer. Pour achever de répondre à cette Remarque, & pour ne laisser aucune ligne sans y répartir, si vous aviez bien écouté tout ce que Massinisse dit à Sophonisbe, vous auriez connu qu'il ne demande point,en termes fort clairs, à coucher avec elle : Vous faites un commentaire sur ce rôle, que Monsieur de Corneille auroit fait aussi bien que vous, s'il

l'eût jugé à propos ; mais il a manié cet endroit avec tant de délicatesse, qu'à moins de faire un commentaire comme vous, & de lui faire dire plus qu'il ne dit, afin d'avoir sujet de blâmer l'Auteur qui le fait parler, on ne peut avoir de sujet de le reprendre. Après avoir répondu mot à mot à tout ce que vous avez dit contre la seule personne de Sophonisbe, il me reste encore tant de choses à dire à son avantage, que vous ne devez pas vous étonner si je m'explique avec confusion. Jamais femme n'a été si constante au milieu de si grands malheurs, & quoi qu'elle les ressente vivement, elle les supporte en véritable Heroïne, & ne s'emporte point en discours & plaintes inutiles. Cependant par un heureux malheur, elle se voit pressée par Massinisse de lui donner la main. Ce Prince ne lui donne que fort peu de temps pour se résoudre, & Sophonisbe qui voudroit pouvoir empêcher ce mariage, & trouver aussi le moyen d'éviter les fers, ne flatte point Massinisse, mais lui dit, pour lui ôter l'envie de l'épouser, qu'elle a pris Siphax sans regret, & qu'elle n'y a point été forcée comme il s'imagine, ce qui montre que vous n'avez pas dit vrai lorsque vous avez voulu faire croire qu'elle cherchoit à l'engager à un mariage, & qu'elle n'agissoit que par amour. Je vais vous convaincre malgré vous, que la crainte d'être menée à Rome l'a fait agir. Lorsqu'elle se

voit obligée de répondre à Massinisse, elle ne dément point son caractére, elle ne veut pas devenir amie des Romains, en épousant leur ami. Elle lui demande la liberté de les haïr, & l'assure que ce n'est qu'à cette condition qu'elle se donne à lui : elle fait bien davantage dans une autre rencontre, & pour montrer que l'amour ne la fait point agir, elle dit à Massinisse, qu'elle ne se soucie point de vivre avec lui, ni d'en être éloignée, pourvû qu'elle évite les fers, ce qui surprend tellement ce Prince, qu'il la prie de lui dire si elle l'aime, afin que cet aveu lui donne plus de force pour parler à Scipion de leur mariage. Cette Reine lui répond qu'elle l'aime en époux; ces paroles ne marquent pas qu'elle l'aimoit avant son mariage; mais bien qu'elle suit son devoir, & qu'elle l'aime, puisqu'il est son époux; mais comme elle parle d'une maniére qui fait voir à Massinisse qu'elle donne tout au devoir, & rien à l'amour, il ne se contente pas de ces paroles, & veut savoir plus précisément s'il est aimé, tellement que se voyant derechef pressée, & ne voulant pas perdre le fruit qu'elle espére tirer de son mariage, ni irriter un vainqueur qui peut la garantir des fers qu'elle appréhende, elle lui dit qu'elle lui témoigne moins d'ardeur qu'elle n'en sent. Voilà une partie des choses qui peuvent justifier cette Reine que vous avez condamnée sans sujet: ceux qui la croient

méchante, ne doivent point blâmer Monsieur de Corneille; puisqu'il l'a fait mourir, & ceux qui la croient vertueuse & généreuse, comme elle l'est en effet, doivent plaindre son sort; mais enfin, soit que l'on la blâme ou que l'on l'estime, il est constant que Monsieur de Corneille n'a rien fait qu'avec beaucoup de jugement, puisque sans violer les régles du Théatre, il a trouvé le moyen de contenter tout le monde. Siphax n'est pas plus exempt de votre critique que sa femme, vous dites qu'il fait tout pour lui complaire, & qu'après la perte de sa liberté, elle lui reproche son infortune, & lui dit des injures, & qu'il s'érige en ridicule de ne s'en plaindre qu'aux Romains, & de ne pas s'emporter à quelque chose de violent contre Massinisse; qu'il devroit crier contre le Ciel & la terre, & étrangler Massinisse, ou s'étrangler lui-même. Je ne crois pas devoir dire beaucoup de choses pour détruire de si foibles Remarques; si d'abord Siphax refuse la paix, ce n'est pas tant pour déférer aux conseils de sa femme, que pour ne pas manquer à sa parole, dont elle le fait ressouvenir; & quand même il le feroit pour lui plaire, Monsieur de Corneille ne doit point être blâmé de représenter au naturel des choses qui arrivent tous les jours, n'étant pas nouveau de voir des vieillards donner quelque chose aux conseils de leurs femmes. Sophonisbe ne le traite point si mal

que vous avancez, & loin de lui dire des injures, elle l'aſſure qu'elle voudroit encore pouvoir être à lui, & que s'il pouvoit ſortir des fers, & l'empêcher d'être menée à Rome, elle lui feroit voir qu'elle le préfere à Maſſiniſſe : vous vous perſuadez qu'elle le brave, parce qu'elle dit des choſes qui paroiſſent impoſſibles ; mais que ne dit-on point dans le malheur ? Combien ne fait-il point perdre de paroles ? Combien fait-il dire de choſes, pour ce que l'on voudroit qu'elles fuſſent ? Et combien le deſir en fait-il imaginer que l'on ſait qui ne peuvent arriver ? L'on voit bien que toutes vos penſées ſont pleines de fureur ; puiſque vous voulez que Siphax s'étrangle, ou qu'il étrangle Maſſiniſſe : Le ſpectacle, à la vérité, en auroit été nouveau ; puiſque juſques ici aucun Auteur ne s'eſt aviſé de faire mourir des Heros par la corde ; mais pour quitter la raillerie, permettez que je vous demande ſi vous ne vous êtes point repenti depuis que vous avez fait vos Remarques, d'avoir voulu que Siphax ſe déſeſperât : Croyez-vous que le déſeſpoir ſoit une vertu royale, que les Héros doivent imiter les femmes, en faiſant ce que leur inſpire la fureur, & qu'il ne leur ſoit pas plus glorieux de ſupporter patiemment leurs diſgraces, que de faire des actions indignes d'eux, & de s'emporter en plaintes, ſur-tout, lorſqu'ils ſavent bien qu'elles doivent être inutiles. Comment

vouliez-vous que Siphax étranglât Massinisse, & qu'il s'étranglât lui-même ; puisque non-seulement il étoit enchaîné ; mais qu'ils étoient bien gardés l'un & l'autre, & qu'il ne pouvoit tenter l'impossible sans s'ériger en ridicule, bien que vous vouliez qu'il le soit, pour avoir agi en homme sage. Siphax a fait tout ce qu'il se pouvoit dans cette rencontre, il s'est emporté quand il a été temps de le faire ; il n'a point crié contre le Ciel ni contre la terre, d'autant que ces sortes de plaintes sont toûjours inutiles, & ne servent qu'à découvrir la foiblesse de ceux qui les font ; il s'est plaint à Lélius, il lui a dit, en parlant de sa femme, qu'il cédoit avec joie à Massinisse un poison qu'il lui avoit volé, & qu'il souhaitoit qu'ils périssent ensemble. Comme il n'en peut pas dire davantage, je ne vous en entretiendrai pas plus long-temps, & passerai à Massinisse. J'ai déja répondu à ce que vous en dites d'abord, lorsque je vous ai fait remarquer qu'Eryxe avoue elle-même qu'il ne l'a jamais aimée ; mais quand il en auroit été amoureux, la froideur qu'elle lui témoigne, en voulant cacher sa jalousie, est capable de le faire résoudre à l'abandonner & à épouser Sophonisbe, sans crainte de passer pour parjure. Monsieur de Corneille qui ne fait rien inutilement, savoit bien pourquoi il obligeoit Eryxe à cacher sa jalousie, il vouloit qu'elle servît à Massinisse, pour la quitter sans paroî-

tre inconstant ; & de fait, ce Prince qui ne ſait point quels motifs la font agir, l'embarraſſe & lui reproche ſa froideur, ce qui produit des effets merveilleux. De l'infidélité que vous reprochez à Maſſiniſſe, vous paſſez à ſa dureté, & après avoir dit qu'il ne paroît point affligé de la mort de celle qu'il vient d'épouſer, vous dites que l'on ne voit pas quelle eſt la paix ou le trouble de ſon eſprit. Si cela eſt, vous avez tort de dire qu'il ne paroît point affligé, & vous ne devez pas dire ce que vous avoüez vous-même que vous ne ſavez pas. Comme j'ai, dans un autre endroit, combattu ce qui ſuit dans vos Remarques touchant Maſſiniſſe, je n'en dirai rien davantage. Quant au rôle d'Eryxe, je ne parlerai point de ſes ſentimens, puiſque vous avoüez qu'ils ſont raiſonnables ; mais je ſuis obligé de dire qu'elle n'eſt pas inutilement introduite ſur la Scéne, & Sophonisbe ayant dit d'abord qu'elle ne ſouhaiteroit que Maſſiniſſe l'aimât encore, que pour faire dépit à ſa Rivale, cette Actrice n'eſt point inutile, puiſqu'elle eſt cauſe que Sophonisbe agit ; peut-être que l'on dira que ce motif n'eſt pas aſſez fort ; mais il n'y a rien qui arrive plus ordinairement, l'on ſait ce que peut l'ambition d'une femme, l'on ſait ce que peut ſon dépit, & que l'on en a vû qui ont épouſé leurs ennemis, pour nuire à des perſonnes qu'elles haïſſoient. J'avoüe toutefois que la haine que Sophonisbe a pour

Eryxe, ne suffiroit pas pour lui faire épouser Massinisse, si elle n'étoit soûtenuë de la crainte qu'elle a de servir d'ornement au triomphe des Romains. Nous voici tantôt au bout de notre carriere, & je croi que j'aurai répondu à toutes vos Remarques, lorsque je vous aurai fait voir encore une fois, que vous étes, au sentiment de tout le monde, souvent sujet à vous contredire vous-même. Vous finissez presque avec ces paroles : je pourrois bien ajouter encore quelques légéres observations touchant les expressions qui sont obscures, & vrais galimathias en plusieurs endroits, & vous dire qu'il y a moins de vers rudes & mal tournés, qu'en nulle autre piéce de Monsieur de Corneille. Voilà du bien & du mal fort proches l'un de l'autre, & l'on a tant de peine à se persuader que vous ayez eu dessein de parler avantageusement de Monsieur de Corneille, que l'on croit plûtôt que vous avez écrit autre chose que ce que vous aviez pensé; mais de quelque façon que l'on le puisse prendre, l'on trouvera toujours que le mérite de Monsieur de Corneille vous excite à parler contre lui; & si après avoir dit qu'il y a du galimathias dans Sophonisbe, vous dites qu'il y a quelques beaux vers, ce n'est que pour avoir lieu de dire qu'il y en a de méchans dans ses autres piéces. Quelque chose que j'aie pû dire à l'avantage de Sophonisbe, comme je vous ai répondu, sans l'aveu de

Monsieur

Monsieur de Corneille, & par conséquent sans savoir les raisons particuliéres qu'il a pour justifier ce qu'il a fait, vous devez être persuadé que je n'ai rien dit qui puisse approcher de ce qu'il diroit, s'il prenoit la peine de répondre à des Remarques, qui ne pouvant nuire à sa réputation, ne méritent pas d'occuper sa plume; croyez-moi, Monsieur, la gloire de ce grand Maître du Théatre est trop bien établie, pour pouvoir seulement être ébranlée; c'est pourquoi tout ce que vous pourriez dire en sa faveur, ou contre lui, lui doit être également indiférent. Tout le monde entier ne sauroit détruire ce que cent millions de bouches, & une infinité de plumes ont rendu inébranlable: Je conclurai, parce que le mérite de Monsieur de Corneille l'a tellement élevé par-dessus les autres, que personne ne l'approche; & qu'entre le reste des Auteurs, & lui, il y a du moins six places de vuides. Chaque siécle fournira des personnes qui reprendront ceux qui feront mieux qu'eux; mais nous ne sommes pas assûrez que tous les siécles fournissent un Corneille; c'est une vérité dont vous ne pouvez douter. Je ne sai si je dois ajoûter foi à ce que l'on m'a dit, que vous écrivez contre Sertorius; comme l'on assure que vous avez grande démangeaison d'écrire, & que vous souhaitez que quelqu'un vous réponde, afin de faire connoître que si vous ne savez pas faire de piéces de

Théatre, vous en savez du moins les régles; je vous déclare que je suis prêt à me battre, mais prenez bien garde à ce que vous avez à faire, j'ai beaucoup à gagner, & rien à perdre en ce combat : si je suis défait, je ne dois point rougir, & si je vainc, je dois être bien glorieux; mais pour vous, vous ne sauriez trouver de gloire ni dans votre victoire, ni dans votre défaite, puisque je suis un David auprès de vous, & que je combattrai contre Goliat. Il me reste encore à vous dire, que vous vous étonnerez peut-être, de ce qu'ayant parlé contre Sophonisbe, *dans mes Nouvelles Nouvelles*, je viens de prendre son parti; mais vous devez connoître par-là que je sais me rendre à la raison : Je n'avois alors été voir Sophonisbe que pour y trouver des défauts; mais l'ayant depuis été voir en disposition de l'admirer, & n'y ayant découvert que des beautés, j'ai cru que je n'aurois pas de gloire à paroître opiniâtre, & à soûtenir mes erreurs, & que je me devois rendre à la raison, & à mes propres sentimens, qui exigeoient de moi cet aveu, en faveur de Monsieur de Corneille; c'est-à-dire, du plus fameux des Auteurs François.



LETTRE

Sur les Remarques qu'on a faites ſur la Sophonisbe de Monſieur Corneille. *

MONSIEUR;

Puiſque vous ſouhaitez ſavoir quels ſont mes ſentimens touchant les remarques qu'on a faites ſur la Sophonisbe de Monſieur Corneille, je veux bien vous les expliquer, & pour vous en écrire avec ſincérité, forcer mon inclination naturelle, qui, comme vous ſavez, n'a guéres de penchant à critiquer les ouvrages qui ſont expoſez au public. Avant que d'entrer en matiére, je vous dirai que l'artifice dont Monſieur l'Abbé d'Aubignac ſe ſert pour commencer à parler de Monſieur Corneille, ſeroit tout-à-fait ingénieux, ſi l'on ne découvroit d'abord qu'il ne l'accable de loüanges, qu'afin de le cenſurer avec plus de malignité. Il eſt vrai que c'eſt quelquefois l'adreſſe de l'excellent Orateur d'élever les choſes pour les mieux détruire, mais il le

* Imprimée à Paris en 1663. *in*-12.

doit faire avec tant d'art, qu'il semble toujours que ce soit la raison qui le fasse agir; & non pas quelque passion, ainsi que Monsieur l'Abbé d'Aubignac le fait paroître dans ses remarques. Je m'étonne comment il a pû se résoudre d'écrire contre une piéce qu'il dit n'avoir vú qu'une seule fois. C'est, à mon sens, juger d'un Ouvrage bien légérement; car il est très-difficile que dans une premiére représentation, la mémoire ou le jugement ne se trompe, & qu'il n'échappe des choses à l'une ou à l'autre qu'on ne doit pas ignorer quand on entreprend de faire une censure.

La premiére remarque que fait ce Censeur, est qu'il observa, dit-il, que durant tout ce spectacle, le Théatre n'éclata que quatre ou cinq fois au plus, & qu'en tout le reste il demeura froid & sans émotion: pour être persuadé du contraire, il ne faut que voir représenter ce merveilleux ouvrage; & puis c'est une mauvaise conséquence pour bien juger des piéces de Corneille, parce qu'elles ont ordinairement tant de beautés, que les Spectateurs sont sans cesse dans l'admiration, & sentent une joie intérieure qui les retient dans un profond silence; & s'il arrive qu'ils s'emportent quelquefois jusqu'à s'écrier, c'est autant pour donner relâche à leurs esprits, que pour exprimer la satisfaction qu'ils en reçoivent. Cet Observateur dit que dans cette Tragédie on ne sait jamais où les Acteurs

vont, ni d'où ils viennent. Il y a grande apparence qu'il n'a pas prêté l'attention néceſſaire à cette piéce, & que lorſqu'il étoit dans l'Hôtel de Bourgogne, il avoit ſes penſées ailleurs. Il pouvoit entendre, comme tous les autres, que Bocchar, qui fait l'ouverture du Théatre avec Sophoniſbe, marque par ſon diſcours qu'il vient de la plaine où Syphax rangeoit ſon armée en bataille, & que quelque temps après Erixe fait connoître par pluſieurs fois au Spectateur, que le lieu de la Scéne eſt un Palais. J'en pourrois bien dire autant de tous les autres : mais cela ſuffit, Monſieur, pour vous faire voir qu'il n'a pas fait ſes obſervations ſi juſtes qu'il ſe l'imagine. Peut-être auſſi a-t-il feint d'ignorer toutes ces circonſtances pour avoir lieu de combattre une opinion que Monſieur Corneille a doctement ſoutenue dans un Traité qu'il a fait des trois Unités du Poëme Dramatique, & qu'il a ſi bien autoriſée par quantité d'exemples, qu'il n'eſt pas fort facile de lui répondre. Il dit dans ſes remarques, qu'il n'eſt pas ſatisfait de ce qu'entre le premier & le ſecond Acte, on rompt un pour-parler de paix, & qu'on donne une grande bataille : Ce n'eſt pas, pourſuit-il, que cela ne ſe puiſſe faire aiſément ; mais il falloit ajouter une Scéne après le départ de Syphax quand il ſort pour donner la bataille, ou en mettre une au commencement du ſecond Acte, avant de parler de la défaite de ce

Prince, afin d'abuser l'imagination du Spectateur. Je voudrois bien savoir quelle nécessité il y a de l'abuser en cet endroit, puisque le Spectateur ayant vû sortir Syphax dans la résolution de combattre en cas qu'il n'obtienne rien pour Carthage, attend avec impatience la nouvelle de ce qui s'est fait pendant cet intervalle. Vous jugez bien, Monsieur, que la Scéne qu'on y auroit pû mettre n'eût servi que d'un amusement, & que cet amusement auroit pû causer du dégoût dans l'esprit des Spectateurs, qui ne sont jamais contens qu'ils ne sachent ce qui s'est passé hors du Théatre, & sur tout quand on leur a fait espérer des choses dignes de leur curiosité. Il dit que les deux principales narrations qui doivent servir à l'intelligence du sujet, sont faites par deux Reines à deux Suivantes. Si cet homme étoit de la Cour, il sauroit que les Reines n'ont point de Suivantes, & qu'elles ont des Dames ou des Filles d'honneur, & que ces personnes étant souvent de la plus haute qualité, elles ne sont pas indignes de leur confidence. Vous voyez, Monsieur, qu'il est assez vrai-semblable que ces deux Reines s'entretiennent avec ces deux Confidentes, des choses qu'elles prévoient devoir arriver ce jour-là, & qu'elles leur découvrent les plus sécrets sentimens de leurs ames, puisqu'apparemment elles leur avoient fait d'autres confidences, comme vous l'avez pû re-

marquer par ces paroles, *tu ſais, il te ſouvient, tu vis*, &c. Ce qui fait voir clairement que ces deux Reines ne prennent occaſion de leur dire ces choſes, que pour leur mieux expliquer ce qu'elles penſent dans l'état où elles ſe trouvent; c'eſt pourquoi l'Obſervateur n'a pas raiſon de ſoûtenir que ces deux Confidentes ſavent fort bien ce que ces deux Reines leur content, & que ces deux Reines n'ignorent rien de ce que ces deux Confidentes leur répondent. Il n'étoit pas néceſſaire qu'il dît que les femmes qui joüent ces rôles de Confidentes, ſont ordinairement de mauvaiſes Actrices qui déplaiſent auſſi-tôt qu'elles ouvrent la bouche: Cette obſervation ne fait rien à Sophonisbe. Il devoit néanmoins leur rendre plus de juſtice, & conſidérer qu'elles ſont d'un ſexe dont l'on doit toujours parler avantageuſement.

Il dit qu'à l'exemple des anciens, nous ne devrions point faire parler les Suivans ni les Suivantes, s'ils ne ſe trouvent engagez dans les affaires de la Scéne. Je ſerois aſſez de cet avis, mais auſſi l'on pourroit tomber dans un défaut qui me ſemble moins ſupportable: car ſi l'on ne mettoit ces perſonnages ſur le Théatre que pour y recevoir des ordres, & pour y rapporter les nouvelles des choſes qu'ils auroient exécutées, nous verrions ſouvent un ſeul Acteur reciter un Acte entier, ainſi que nous le voyons dans la plûpart des Anciens.

Pour éviter ces longs monologues, qui, peut être, pourroient causer du chagrin, il n'est pas mal à propos de faire qu'un Prince s'entrétienne sur la Scéne avec un confident ou un ami, & que par ce moyen il instruise les Spectateurs des choses qu'ils doivent savoir; mais il est bon d'attacher le plus qu'il est possible ces sortes de personnages à l'action du Théatre. Ce grand Critique avoüe bien que cette piéce est remplie de plusieurs discours politiques, grands, solides, & dignes de Monsieur Corneille; mais il ne peut souffrir qu'il les ait mis la plûpart dans la bouche des femmes. Il vous souvient bien, Monsieur, qu'Erixe parle beaucoup plus de sa passion, que des autres affaires de la Scéne, & que si elle touche en passant quelque raison d'Etat, ce n'est que pour servir à son amour. Il est vrai que Sophonisbe s'explique par des raisonnemens grands & solides, mais il ne falloit point qu'elle s'expliquât d'une autre maniére; car toute femme qui sacrifie son amour & soi-même pour l'intérêt de son pays, doit avoir des sentimens extraordinaires & au-dessus de son sexe. Il demeure bien d'accord que dans cette piéce les hommes y ont d'excellentes choses, mais qu'elles ne sont poussées qu'à demi, & qu'elles n'ont rien de ces belles contestations que Monsieur Corneille a fait tant de fois éclater sur la Scéne avec de si grands applaudissemens. Il vous souvient

bien encore, Monſieur, que toutes les trois fois que j'eus l'honneur de voir avec vous ce merveilleux ouvrage, vous admirâtes en pluſieurs endroits la force & la vigueur du génie de Corneille, & que vous me dites que ce qu'il y avoit de particulier, étoit qu'il ne laiſſoit rien à dire après lui : mais qui voudroit répondre à ce Cenſeur, il n'y auroit qu'à lui citer la Scéne de Sophoniſbe & de Syphax au troiſiéme Acte, où les raiſons de tous les deux ſont ſi puiſſantes, qu'il ſemble que Sophoniſbe ne devoit point épouſer Maſſiniſſe, & que néanmoins elle a eu raiſon de le faire. Y a t-il rien encore de plus achevé que la Scéne de Lélius avec Maſſiniſſe au quatriéme Acte, où le premier ſoûtient l'intérêt de Rome, & le dernier défend celui de ſon amour ? Leurs réponſes & leurs repliques ſont ſi convaincantes, que s'il falloit juger pour l'un ou pour l'autre, on ſe trouveroit fort embarraſſé. Il condamne deux circonſtances dans la cataſtrophe de cette piéce. La premiére eſt, que Lélius, dit-il, préſume que Sophoniſbe a quelque deſſein de ſe ſouſtraire par la mort à la gloire des Romains, & qu'elle uſe de diſſimulation pour n'en être pas empêchée, & néanmoins il la voit paſſer devant ſes yeux ſans donner ordre à Lépide qui le ſuivoit, de s'en aſſûrer & de l'obſerver, & qu'après avoir prôné long-temps ſur des conſidérations inutiles, il s'aviſe d'envoyer Lépide auprès d'el-

le pour y prendre garde. Cet Observateur a vû les choses tout autrement qu'elles ne sont, car il me souvient que quand Lélius & Lépide entrent sur le Théatre, qu'Eryxe allant au-devant de Lélius, lui demande s'il fait ce qu'a fait Massinisse, & que Lélius lui répond en quatre vers, qu'il vient de rencontrer Mézétulle au bas de l'escalier, qui lui en a fait le récit, & qu'ensuite de ces quatre vers, il donne ordre à Lépide d'aller auprès de Sophonisbe. Ainsi vous voyez, Monsieur, que ce temps n'est point employé par affectation, pour donner le loisir à cette Princesse de s'empoisonner, comme il le prétend dans ses remarques, puisqu'à peine elle est sortie hors de la Scéne, que Lépide la suit. La seconde circonstance qui se trouve défectueuse est, que Lépide raconte lui-même qu'à son arrivée auprès de Sophonisbe elle venoit de prendre du poison, & qu'il en avoit reconnu les premiers effets, & néanmoins il ne dit point qu'il ait fait le moindre effort pour la secourir. En vérité, Monsieur, ce Critique fait bien voir en cet endroit qu'il dormoit, ou qu'il commençoit déja à faire ses remarques; car s'il n'eût point été distrait, il auroit oüi que Lépide raconte qu'il lui a vû porter sa main à sa bouche, mais il ne dit pas qu'il sache qu'elle a pris du poison: il ne présume pas même par cette action assez commune à la plûpart des gens, qu'elle y ait pensé, & il

l'auroit toûjours ignoré, si par ses paroles elle ne le lui eût découvert au moment qu'elle est prête à expirer, ainsi que le marque Lépide dans le récit qu'il en fait. Je voudrois bien demander ce que Lépide devoit faire en cette rencontre, & si avec toutes les puissances humaines, il lui étoit possible d'empêcher que Sophonisbe ne mourût. Il est à présumer qu'elle s'étoit munie d'un si prompt & si violent poison, qu'il eût été difficile de la secourir, quand même elle il y eût consenti. Je veux même qu'un homme en cette occasion fasse tous ses efforts pour prêter son secours, quoiqu'inutile; mais ce sont des circonstances dont le Poëte n'est point obligé de rendre compte aux Spectateurs, si elles ne produisent des choses nécessaires pour quelques événemens, parce qu'ils supposent aisément que les gens font leur devoir en semblables rencontres.

Nous voyons, dit-il, en cette catastrophe Sophonisbe empoisonnée de sa propre main, & rien davantage. Le récit en est si court & si froid, que les Spectateurs n'en sont point émûs. Je ne puis m'empêcher de dire encore qu'il a été à la Comédie pour la voir, mais qu'il ne l'a point écoutée; je souhaiterois qu'il s'y fût attaché comme il le devoit, parce qu'il fait paroître assez d'esprit dans ses remarques, pour croire qu'il en eût écrit plus judicieusement qu'il n'a fait. Vous savez,

Monsieur, que la narration de la mort de Sophonisbe est remplie de tant de beautés, qu'on n'y peut rien ajoûter qui n'y soit inutile, & que les grandes acclamations que les Spectateurs font à la fin de ce récit, sont des preuves manifestes du contraire de ce qu'il ose avancer dans ses observations. Il dit qu'il falloit peindre cette mort de quelques couleurs illustres tirées de la grandeur de sa condition, & de son amour pour sa patrie. Ces vers dont je me ressouviens auroient pû le satisfaire s'il avoit pris la peine de les écouter :

Dites à Scipion qu'il peut dès ce moment
Chercher à son triomphe un plus rare ornement.
Pour voir de deux grands Rois la lâcheté punie,
J'ai dû livrer leur femme à cette ignominie ;
C'est ce que méritoit leur amour conjugal,
Mais j'en ai dû sauver la fille d'Asdrubal.
Leur bassesse aujourd'hui de tous deux me dégage,
Et n'étant plus qu'à moi, je meurs toute à Carthage.

Et plus bas :

A ces mots, la sueur lui montant au visage,
Les sanglots de sa voix saisissent le passage,
Une morte pâleur s'empare de son front,
Son orgueil s'applaudit d'un remede si prompt ;
De sa haine aux abois, la fierté se redouble ;
Elle meurt à mes yeux, mais elle meurt sans trouble,

Et soûtient en mourant la pompe d'un couroux
Qui semble moins mourir que triompher de nous.

Vous voyez, Monsieur, le véritable caractére de Sophonisbe peint dans ces vers; c'est-à-dire, le grand amour qu'elle avoit pour sa patrie, & la haine mortelle qu'elle conservoit pour les Romains. Ce Censeur dit qu'il falloit au moins dire quelque chose de Massinisse & de Syphax ; mais je ne vois pas qu'il soit nécessaire d'en parler. Monsieur Corneille a prétendu traiter l'histoire de Sophonisbe, & rien davantage, & quand elle est morte, l'action du Théatre doit être terminée. Ne suffit-il pas que Lélius dit à Eryxe, qu'ils sont tous deux retenus dans le camp de Scipion, sans les faire venir sur le Théatre pousser des regrets qui n'eussent été qu'un jeu de Poëte, puisque les affaires de la Scéne doivent être finies en la mort de Sophonisbe ? Il est à présumer que si Massinisse & Syphax avoient pû se rendre dans Cyrthe après la mort de cette Princesse, ils y seroient venus pour s'acquitter de ce qu'ils devoient à une personne qu'ils avoient tant aimée ; mais Monsieur Corneille qui ne fait rien dire, ni rien faire au Théatre, qui ne bute à l'action Théatrale, a feint qu'il leur étoit impossible d'y venir, pour n'être pas obligé de leur faire dire des choses qui n'auroient de rien servi à cette action, qui, comme j'ai dit ci-dessus, est achevée par cette mort.

Il dit que si l'on a blâmé injustement Mademoiselle des Jardins d'avoir sauvé la vie à Manlius, qu'on ne loüera pas Monsieur Corneille d'avoir laissé Massinisse vivant dans un état si déplorable, & qu'il ne faut point que le Poëte s'attache si fortement aux circonstances de l'histoire. Je ne suis pas pour cette maxime, & je tiens que quand le Poëte met sur le Théatre une histoire connue, il en doit conserver la vérité : il lui est bien permis d'en changer quelque circonstance, quand ce changement produit sur la Scéne un effet plus agréable que la vérité historique, mais il n'en doit point altérer le fondement ; autrement c'est nous donner une histoire chimérique, sous des noms véritables, & nous faire souvent chercher des choses dans les Historiens, que nous trouverions aussi-tôt dans les contes de d'Ouville.

Par exemple, Massinisse dans l'histoire envoie du poison à Sophonisbe qu'elle accepte, & Monsieur Corneille dans sa Tragédie fait qu'elle le refuse ; c'est une circonstance qui, dans son changement, produit un effet fort agréable aux Spectateurs, & qui conserve le caractére de cette Heroïne ; mais à ce refus Monsieur Corneille fait qu'elle en a de tout préparé, afin qu'elle puisse s'empoisonner elle-méme, ainsi que l'Historien le rapporte. Si Mademoiselle des Jardins, qui dans son ouvrage a surpassé nos espérances, eût nommé

ſa piéce d'un autre nom que celui de Manlius, elle n'en eût pas été moins agréable, & l'on n'auroit pas dit avec juſtice, que ce n'eſt point Manlius Torquatus qu'elle a mis ſur le Théatre. J'ai oüi dire à pluſieurs perſonnes, que ſi elle n'avoit déféré trop aveuglément aux ſentimens d'un Savant, qui s'eſt mêlé de conduire ſa piéce, elle eût fait mourir Manlius, & qu'elle eût conſervé à Torquatus la fermeté & le caractére que l'hiſtoire lui donne. N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que ſi l'on repréſentoit ſur le Théatre la mort de Céſar, & qu'on le fît mourir dans le lit d'une fiévre chaude, vous diriez hautement que ce ne ſeroit point la mort de Céſar, & que ſi Médée loin de ſe venger ſur ſes enfans de l'infidélité de Jaſon, ſe plaignoit ſur la Scéne, & qu'enſuite d'une longue plainte elle mourût de douleur, ne diriez-vous pas encore que ce ne ſeroit point Médée, & que ces perſonnages ſeroient nés de la fantaiſie du Poëte? Vous voyez par-là, Monſieur, la néceſſité qu'il y a de garder ſur la Scéne, la vérité d'une hiſtoire connuë, particuliérement dans les choſes qui lui ſont eſſentielles, outre qu'Horace le preſcrit ainſi dans ſon Art Poëtique. Si tu me dépeins, dit-il, Achille plein de gloire, peins-le vigilant, colére, inexorable, ne ſe voulant point ſoumettre aux loix qu'il ſoutient n'être point faites pour lui, & qu'il s'attribuë toutes choſes par les armes. Que Mé-

dée soit fiére & inflexible : ces préceptes font assez connoître que le Poëte ne doit point changer les caractéres que l'histoire attribue aux personnes dont elle parle, & Monsieur l'Abbé d'Aubignac dans sa *Pratique du Théatre*, expliquant doctement ce précepte (qu'il faut suivre le sens commun, ou feindre des choses qui lui soient convenables) dit qu'Horace nous apprend qu'il ne faut pas donner aux Acteurs principaux des mœurs dissemblables à eux-mêmes, ni entiérement éloignées de celles qu'ils ont dans l'opinion générale de l'histoire, comme poursuit-il, seroit de faire César poltron, ou Messaline chaste. Ces raisons font voir clairement que ce Savant, qui s'est mêlé de conduire la piéce de Mademoiselle des Jardins, ne devoit point donner à Torquatus un caractére tout contraire à celui qu'il a dans Tite-Live, & qu'il devoit consulter Horace & Monsieur l'Abbé d'Aubignac. J'ai oüi dire encore que ce Savant est fort habile homme, & qu'il sait merveilleusement la poëtique des Anciens, mais qu'il n'entend pas toutes les délicatesses de la nôtre, & qu'il est tellement amoureux de ses opinions, qu'il n'est pas bon de suivre toujours ses avis dans la disposition des ouvrages de Théatre. Revenons à l'Auteur des Remarques, qui dit que Sophonisbe porte son mari à refuser la paix, & de s'exposer à une dangereuse bataille, par des motifs de rage & de

mépris envers un ſi grand Prince : Je ne m'étonne pas qu'il juge ſi mal de cette piéce, puiſque dès le premier Acte il n'y avoit point d'attention. Dans la Scéne que Syphax y fait avec Sophoniſbe, elle lui témoigne d'abord qu'elle eſt ravie de la paix ; mais quand elle apprend que Syphax n'a rien obtenu de favorable pour ſon pays, & que les Romains en veulent diſpoſer en maître, elle lui reproche qu'il ne lui tient point ce qu'il lui avoit promis en l'épouſant, & qu'elle ne s'étoit donnée à lui qu'à condition qu'il ſoutiendroit toujours les intérêts de Carthage. Il me ſemble qu'elle n'étoit pas obligée de dire autre choſe en cette rencontre, & qu'une femme qui aime plus ſa patrie qu'elle ne s'aime ſoi-même, & qui voit l'armée de ſon mari bien plus nombreuſe que celle de ſes ennemis, peut bien, en l'état où elle ſe trouve, lui reprocher qu'il lui manque de paroſe. Il dit auſſi que Sophoniſbe manque à ſon devoir, & qu'elle a peu d'eſtime pour Syphax. C'eſt tout le contraire, car elle lui avoue qu'elle l'aime plus que ſon pays ; mais que véritablement elle ne peut s'empêcher de craindre pour le dernier, & plûtôt que de conſentir que Rome en ſoit la maîtreſſe, elle aime mieux ſe voir enſevelir ſous les ruines de Carthage ; ainſi elle rend ce qu'elle doit à ſon mari, & ne trahit point l'amitié qu'elle croit devoir à ſa patrie. Il trouve mauvais que Sophoniſbe ait

deux maris en même-temps, parce que, dit-il, cela n'est point supportable à nos mœurs. Il est vrai qu'il n'y a point de conformité, mais aussi il devoit considérer que c'est une vérité historique, & que Monsieur Corneille met sur le Théatre une Carthaginoise, & que le divorce étant permis en ce temps-là, elle peut épouser Massinisse pour s'empêcher de suivre le triomphe des Romains, ce qu'elle appréhendoit plus que la mort. Quant à la formalité que ce Critique dit qu'il falloit observer en cette rencontre, il n'en étoit pas besoin; car la loi portoit que du moment de la captivité, le divorce avoit lieu, comme il est marqué dans le troisiéme Acte de cette piéce. Ce n'est pas, Monsieur, que j'excusasse volontiers un Poëte qui auroit inventé des choses semblables, parce qu'il est le maître de l'invention, mais il ne lui est pas défendu de s'en servir quand il les trouve dans l'histoire. Nous avons vû sur nos Théatres une Zénobie entre deux Rois ses maris, contre qui personne ne s'est soûlevé, & nous y voyons souvent bien des choses qui sont directement opposées à nos mœurs, sans que nous nous en plaignions. Les attentats & les conspirations qu'on y voit contre les Rois & les Princes, nous sont en exécration; cependant nous n'en disons mot, parce qu'en ces momens nous nous imaginons être en Grece ou à Rome, & que nous savons par les histoires, que

toutes ces choses sont arrivées. Je n'ai point vû, comme ce Censeur dit, que Massinisse presse la consommation du mariage, ni même qu'il en parle. Pour ce qui est de Syphax, il fait tout ce qu'un homme captif peut faire en cette rencontre; il souhaite la perte de Sophonisbe & de Massinisse, & demande aux Dieux qu'il puisse avoir la joie de les voir accablés sous les murs du séjour natal de sa perfide, & c'est tout ce qu'il peut en l'état pitoyable où il est. Quant à Massinisse, il ne cesse pas d'être honnête homme par l'infidélité qu'il semble faire à Eryxe, à la vûe d'un objet qu'il avoit aimé passionnément, & qu'il aimoit encore. Cela n'a rien contre la vraisemblance ordinaire; & puis vous savez, Monsieur, que suivant le Maître de l'art, les gens qu'on fait paroître sur la Scéne ne doivent pas être entiérement parfaits, & qu'ils sont hommes, & par conséquent sujets aux passions. Cet Observateur dit, qu'on fait bien que Massinisse envoie du poison à Sophonisbe, mais qu'on ne voit pas quelle est la paix ou le trouble de son esprit. Ne diroit-on pas qu'il prend plaisir à faire connoître qu'il n'a pas écouté cette piéce? car il est aisé de juger de la douleur de Massinisse, par ce que dit Mézétulle à Sophonisbe, en lui apportant le poison. Il marque en termes exprès que Massinisse est dans le dernier désespoir, & qu'il est tellement observé par les gens de

Scipion, qu'il ne lui est pas possible de revenir de Cyrthe, & que toute la grace qu'il en a pû obtenir, est de lui écrire un billet que Mézétulle lui donne avec le poison.

Pour Eryxe, qu'il trouve une Episode aussi inutile que l'Infante du Cid, j'y vois une grande différence, parce que celle du Cid n'avance ni ne recule les affaires de la Scéne, & celle-ci précipite le mariage de Massinisse avec Sophonisbe, & donne lieu à tous les événemens qui le suivent. Je ne sais pas pourquoi il s'avise de dire qu'en plusieurs endroits de cette piéce, les expressions sont obscures & vrais galimathias. S'il l'avoit écoutée comme il le falloit, il auroit eu des pensées toutes contraires, outre qu'il peut savoir qu'on n'a jamais accusé Monsieur Corneille d'un tel défaut; & qu'on a toujours dit que ce qu'il avoit d'extraordinaire, étoit la grandeur des sentimens, la force & la clarté de l'expression. Ce Critique fait bien connoître par là qu'il n'est point de ses amis, & que quand il a voulu faire ses remarques, il a bien plûtôt pris avis de sa passion que de sa raison. Voilà en peu de mots mes sentimens sur ces observations, & si vous vous plaignez de ce que je n'ai pas assez exagéré les choses, je vous répondrai que vous me deviez donner le temps de faire un Livre, & que du soir au lendemain on ne peut pas faire ce qu'on feroit en quinze jours. Je suis, &c.

SECONDE DISSERTATION CONCERNANT LE POËME DRAMATIQUE,

EN FORME DE REMARQUES SUR LA TRAGEDIE DE M. CORNEILLE.

intitulée :

SERTORIUS.

Par L'ABBE' D'AUBIGNAC.

AU LECTEUR.

CES Remarques ſur le Sertorius étoient en état de paroître au jour, incontinent après celles qui ont été faites ſur la Sophonisbe, mais M. Corneille s'eſt ſervi de tant de voies indirectes & violentes pour en empêcher l'impreſſion, qu'il ne faut pas s'étonner de ce retardement. Il a fait le petit Miniſtre du Royaume d'Yvetot, ne pouvant ſouffrir qu'on imprimât rien contre ſes intérêts ou contre ſes fantaiſies : Il a envoyé des gens inconnus chez l'Imprimeur, qui l'ont ménacé de le ruiner par la ſaiſie de ſes preſſes, & de ſes autres copies; il a prié ceux de ſa connoiſſance de ne s'en point charger, & la perfidie du Libraire, à qui on les avoit données gratuitement comme les autres, a tellement favoriſé cette injuſtice, que l'on a été obligé de retirer de ſes mains la copie qu'il en avoit, ſi néanmoins les indiſpoſitions ordinaires de l'Auteur ne lui euſſent point ôté la

liberté d'en corriger les épreuves, tous ces artifices n'auroient point différé le contentement que les honnêtes gens en attendent. M. Corneille ne se devroit défendre que par des moyens plus convenables aux petites guerres du Parnasse, puisqu'il en a déja de tous préparez sur la lecture qu'il a eue de cette seconde Dissertation; mais il doit s'assurer qu'il ne se rendra pas plus redoutable d'une façon que de l'autre.



SECONDE DISSERTATION CONCERNANT LE POËME DRAMATIQUE, EN FORME DE REMARQUES SUR LA TRAGEDIE DE M. CORNEILLE.

intitulée :

SERTORIUS.

A MADAME

*LA DUCHESSE DE R**.*

Par l'Abbé D'AUBIGNAC.

MADAME,

J'ai reſſenti beaucoup de joie de celle que vous avez reçuë des lettres qui vous ont fait

connoître mes sentimens sur la Sophonisbe de Monsieur Corneille ; & je m'estime heureux d'avoir donné quelque adoucissement aux mauvaises heures de votre solitude. Il y a certainement du plaisir à pénétrer dans les secrets d'un ouvrage d'esprit, & de l'envisager de tous côtés ; mais vous avez raison de dire que vous avez d'autant mieux goûté ce que j'ai pris la liberté de vous écrire, parce que vous en aviez encore le sujet présent à la mémoire, & qu'il vous sembloit être au Théatre ; & puisque par cette même considération vous me demandez l'examen du *Sertorius* du même Poëte, dont la lecture vous a renouvellé toutes les idées de la représentation, je quitterai quelques autres piéces plus recentes, auxquelles j'avois commencé de m'attacher, pour suivre vos ordres, & vous rendre mon respect plus sensible & plus agréable en l'accommodant à votre desir. Vous me broüillerez peut-être avec M. Corneille, mais j'en veux bien courir le hazard pour ne me pas broüiller avec vous ; je ne me dois pas mettre en peine de son chagrin, pourvû que je divertisse le vôtre ; & les effets de sa mauvaise humeur ne doivent pas me faire perdre la satisfaction de vous plaire & de vous obéïr. Ce n'est pas que je veüille me persuader qu'il s'en fâche, il faudroit que sa raison fût bien malade s'il s'offensoit des vérités qui doivent l'instruire avec le public, & qu'elle

fût

fût comme les yeux foibles qui sont blessés de la lumiére pour peu qu'elle les touche. Je ne veux pas croire de lui tant de bassesse, & j'aime mieux présumer que son ame est aussi belle que celle de ses Héros dont il n'a fait la peinture que par l'impression de ses propres vertus sur ces grands noms de l'histoire ou de la fable.

Je vous envoie des exèmplaires imprimés des premiéres Lettres que vous avez en original; je pensois n'écrire qu'à vous, & on me fait parler à tout le monde, & de cet entretien de mon devoir on m'en a fait faire une conversation publique. C'est une petite supercherie de la complaisance que j'ai eue pour quelqu'un de mes amis qui m'avoit demandé la copie de mes Lettres, mais je ne la puis condamner, puisque tous les honnêtes gens en ont reçu beaucoup de contentement; & quand quelques esprits foibles, ignorans, ou malicieux, s'en voudroient émouvoir pour faire du bruit, crier, se plaindre & dire des injures; je ne laisserai pas de continuer la route où votre autorité m'a fait entrer. Les ouvrages des Muses doivent être au-dessus de la populace, comme leur demeure est en des lieux éminents & loin des fondrieres & des vallées, elles sont trop proches du Ciel; & couvertes de trop de lumiéres, pour s'effrayer à l'aboi des chiens, & du sifflement des serpens qui infectent toutes les fontaines du Parnasse.

Quant à M. Corneille, j'apprens qu'il a dit, que pour juger de ses ouvrages il faudroit en faire de meilleurs, je ne m'en étonne pas, car c'est la derniére & la plus mauvaise excuse de ses fautes dans son discours des trois Unités, où il en fait comme son ancre sacrée, & le plus puissant rampart qui le doive défendre. Et comme vous avez cru, Madame, qu'il n'a fait ce discours que pour affoiblir les raisons & la force de ma *Pratique du Théatre* en les corrompant, & que je vous ai vû quelquefois douter sur cette fausse maxime, je vous prie de trouver bon que j'essaie de vous en détromper entiérement. M. Corneille en a tellement infatué le parterre, que cette erreur commence à monter sur le Théatre & dans les loges, & vous pourriez bien vous y entretenir par l'opinion de beaucoup de gens de qualité qui vous approcheront. Mais premiérement je ne sais pourquoi ceux qui remplissent le parterre de nos Théatres se laissent abuser par un si mauvais discours; car ils n'ont qu'à faire réflexion sur eux-mêmes; ils ne sont pas tous capables de faire un habit, un soulier, ni un chapeau, & néanmoins ils en jugent tous les jours quand les Artisans leur en apportent; ils connoissent bien s'ils sont proportionnés à leur taille, ils sentent bien s'ils sont trop larges ou trop étroits, s'ils les incommodent, ou s'ils leur laissent la liberté de tous les mouvemens de leur corps;

ils discernent ceux qui sont bien ou mal fabriqués, & sans être instruits en tous ces arts que par leur lumiére naturelle, & par leur propre sentiment, ils les approuvent ou les rebutent; & ce seroit une extravagance assez mal reçuë si les Ouvriers nous vouloient tous obliger de mieux faire quand nous ne voulons pas recevoir leurs ouvrages. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'un Poëme dramatique, ceux du peuple qui n'ont aucune étude s'en rendent les premiers Juges, ils éclatent aux belles choses qui les touchent, & demeurent languissants & muets aussi-tôt que les intrigues de la Scéne s'affoiblissent, ou souffrent quelque confusion ou quelque obscurité; ils ne consultent que leur propre sentiment, ils regardent ce qui leur plaît & ce qui leur déplaît, & décident hardiment de la bonté d'une piéce sans avoir lû Aristote, ni Scaliger. Il ne faut donc pas qu'ils condamnent si témérairement ce qu'ils font, ni qu'ils approuvent comme une régle certaine, le contraire de ce qu'ils pratiquent tous les jours. Quand ils ont donné tant d'applaudissemens aux poëmes de M. Corneille, les a-t-il obligez à mieux faire auparavant que d'en goûter la joie? Et voudroit-il suspendre sa réputation jusqu'à tant que tous les Marchands de la ruë S. Denis eussent fait des Comédies meilleures que les siennes? Car la même régle qu'il veut établir pour condamner, doit être aussi établie pour

approuver, & les mêmes lumiéres doivent servir au discernement du bien comme du mal; & quand ils ont abandonné après les premieres représentations le *Démétrius* du jeune Corneille, comme une piéce indigne de leur attention; eût-il été bien fondé de les faire appeller en justice pour mieux faire, ou pour rétracter leur jugement? Ce n'est pas que l'ouvrage ne soit fort bon pour lui, mais ils l'ont consideré comme un apprentif qui travaille encore sur la besogne que le maître lui taille, & qui la gâte quelquefois pour ne pas bien exécuter ce qu'on lui ordonne. En vérité cette maxime nous interdit le jugement de toutes choses; & lorsque nous verrons un tableau dont la draperie sera mal peinte, les ombres mal disposées, & la carnation mal colorée, le Peintre aura droit de nous dire; faites mieux, ou ne condamnez pas ce qui n'est pas bien. Lorsque nous entrerons dans une maison dont les apartemens seront mal ordonnés, les jours mal pris, & toutes les commodités retranchées, nous n'oserions en avoir rien dit, si l'Architecte a raison de nous obliger de mieux faire ou de nous taire. Il y a véritablement dans les ouvrages de tous les arts des perfections & des graces dont il n'est permis qu'aux maîtres de juger, parce qu'il n'y a qu'eux qui les connoissent; mais il y a des défauts qui frappent tellement les sens & qui blessent si fort la lumiére naturelle, qu'il

faudroit être aveugle & ſtupide, pour ne les pas diſcerner. Je ne veux pas dire que je ſois un de ces grands maîtres de la Scéne auxquels ſeuls il appartient d'en appercevoir les merveilles, & vous n'ignorez pas, Madame; quelle eſt mon ingénuité ſur ce ſujet; mais au moins ai-je un peu de ſens commun, & peut-être ai-je plus étudié ce bel art que ceux qui tous les jours compoſent des poëmes: & je ſouhaiterois de tout mon cœur qu'ils en ſuſſent dix fois plus que moi, afin qu'ils fiſſent vingt fois mieux qu'ils ne font, je ne leur envierois pas une choſe qui me donneroit beaucoup de plaiſir, auſſi bien qu'à tous ceux qui aiment cet agréable amuſement.

Mais, pour revenir à cette erreur, ne faut-il pas encore conſidérer que pour bien faire un ouvrage, & ſur-tout quand il dépend plus de l'eſprit que de la main, il eſt néceſſaire auparavant d'en apprendre les principes, en quoi il conſiſte, quelles en ſont les parties, quel en doit être l'uſage, & tous les autres préceptes qui doivent en éclairer la conduite? Après on travaille à l'exécution, & peu à peu on ſe forme une habitude qui nous fait faire les choſes ſans aucune réflexion. Ce qui nous montre bien clairement que la connoiſſance eſt toute diſtincte de l'effet, & qu'elle peut bien être parfaite encore qu'un homme n'eût jamais fait ce qu'il connoît; au contraire, il n'y a preſque point de gens moins capables

de juger des ouvrages que ceux qui ne les ont appris qu'en travaillant, parce que n'en étant instruits que grossiérement par les choses qu'ils ont vûes en maniant les outils & la matiére, ils sont surpris à tout ce qu'on en peut dire de grand & d'extraordinaire. Ils ont toute leur science au bout des doigts, & leur esprit, qui n'est pas illuminé, croit impossible & ridicule tout ce qu'ils n'ont pas encore trouvé sous leur main.

Davantage, ne sait-on pas que ce sont les savants Mathematiciens qui par leurs curieuses & profondes méditations ont inventé tous les arts & les instrumens qu'on y emploie, & que néanmoins ils sont ordinairement très-incapables de faire aucun des ouvrages qu'ils ont enseignés, la connoissance n'étant pas moins différente de l'exécution, que l'esprit l'est de la main: Et tout au contraire, les Artisans qui ne savent rien que méchaniquement font de grands ouvrages dont les habiles connoissent bien mieux qu'eux l'excellence & les défauts.

Quand il s'agit dans les Cours souveraines de la perfection d'un ouvrage, on donne pour Juges de notables Bourgeois qui ne les savent pas faire, & que l'on sait pourtant en avoir l'intelligence. Les Doctes en l'Astrologie connoissent l'orizon, le méridien, les azimuts, & tous les autres cercles & les points nécessaires à la fabrique des cadrans; ils ont donné

les régles pour les faire, & jugent bien de tout ce qu'ils ont de bon & de mauvais, sans néanmoins en avoir peut-être jamais fabriqué, & les Artisans qui s'y sont appliqués les font avec assez de justesse & de diligence, sans connoître les mysteres des spéculations dont ils dépendent.

Mais, pour rejoindre notre matiére, nous avons vû de notre temps un Livre d'éloquence où toutes les maximes, toutes les graces, & toutes les délicatesses des anciens Orateurs sont fort utilement expliquées, & néanmoins l'Auteur étoit l'un des plus mauvais Orateurs que j'aye jamais oüis; il a fort bien jugé des Oraisons de tous les Grecs & de tous les Latins, & n'a jamais si bien fait qu'eux.

Aristote nous a donné les préceptes fondamentaux du poëme dramatique, on les estime, on les revére, & l'on y cherche les décisions de toutes les difficultés qui naissent sur ce sujet. Et néanmoins nous n'en avons point de sa façon, & nous ne croyons pas qu'il en ait fait; & ne seroit-ce pas une impertinente excuse si les Poëtes, dont les maximes de ce Philosophe condamnent les ouvrages, s'écrioient qu'il faut faire rappeller ses manes pour faire quelques meilleures Tragédies, sinon qu'ils ne veulent point subir un jugement qui n'est appuyé que de ses raisonnemens, & de son nom? Tant il est vrai qu'il n'est point nécessaire d'être capable de faire

un ouvrage pour en juger ; il suffit d'en avoir acquis la connoissance, & principalement pour ceux du Théatre, où tout doit être examiné par le sens commun, mais il faut entendre un sens commun bien instruit. La raison en doit décider tous les différends, mais il faut qu'elle soit éclairée & détrompée des erreurs populaires qui nous traînent souvent en des ténébres d'où nous ne voulons pas sortir par une vitieuse complaisance à la multitude qui nous y retient.

Ce n'est pas que M. Corneille puisse absolument faire agir sa maxime erronée contre moi ; car vous savez, Madame, que j'ai quelque connoissance de la poësie, & que quand il me plaît, je fais des vers qui ne déplairoient pas au Théatre. Mais comme je n'ai jamais voulu m'ériger en Poëte, j'ai presque toujours caché mon nom au public, quand je lui en ai fait voir ; dans mon Roman de la Philosophie des Stoïques, il y en a plusieurs que vous n'avez pas désaprouvés ; & si j'avois voulu les appliquer à diverses Tragédies que j'ai faites en prose, pour justifier à Monsieur le Cardinal de Richelieu que je connoissois la justesse & la beauté des régles, peut-être n'auroient-ils pas eu moins d'applaudissement que Zénobie que feu M. le Comte de Fiesque avoit accoutumé d'appeller la femme de Cinna. Enfin pour ne pas m'étendre sur la considération de mon intérêt, je ferai des vers

quand il me plaira, & je réduirai dans la rigueur de l'art dramatique tel ſujet qu'il plaira à M. Corneille, pourvû qu'il ſoit capable d'être mis ſur la Scéne; car il y en a qui n'y peuvent jamais entrer, comme je l'ai remarqué dans la pratique.

Il eſt bien à propos néanmoins d'établir ici deux autres maximes plus raiſonnables & plus vraies que celle de M. Corneille, & qui nous montreront comment il faut juger de ſes œuvres, & quelle a toujours été en cette rencontre la ſincerité de mes ſentimens.

La premiére, qu'il ne faut jamais loüer ce qui n'eſt pas bon, ni blâmer ce qui n'eſt pas mauvais; & la ſeconde qui n'en eſt qu'une conſéquence, eſt, qu'il ne faut pas loüer les défauts d'un ouvrage à cauſe qu'il a quelque choſe de bon, ni blâmer ce qu'il a de bon à cauſe qu'il a quelque défaut. Il faut attribuer à chaque choſe un caractére de diſcernement raiſonnable qui nous empêche de les confondre. Il y a des eſprits à qui la nature a donné des talens rares & merveilleux; mais auſſi eſt-il vrai que tous les ouvrages qui ſortent de la main de l'homme portent des marques de ſa foibleſſe & de ſa corruption; de ſorte que comme il ſeroit injuſte de leur dénier l'eſtime que demande leur mérite; ce ſeroit un aveuglement, d'eſtimer ce qu'ils ont de foible, & de corrompu. Et comme on ſeroit injurieux aux liberalités de la nature ſi l'on blâ-

moit ses dons à cause de nos propres imperfections, on seroit trop indulgent à nos désordres si on les estimoit par la considération des graces qu'elle nous auroit faites. Malheur à vous, dit un Prophéte, qui donnez à la lumiére le nom de ténebres, & aux ténebres le nom de lumiére. Malheur à vous qui dites que la douceur est amére, & que l'amertume est douce, tant il est certain que l'on doit qualifier chaque chose du titre qui lui est convenable. Or je demeure d'accord, & jamais je ne l'ai dénié, que M. Corneille a mis sur le Théatre des choses dignes de notre estime, que jusques ici les autres Poëtes n'ont point égalées; il a fait éclater quelquefois des sentimens nobles & singuliers, il a quelquefois traité les passions avec beaucoup d'art, il a poussé des vers bien tournés avec de la force & de la justesse; mais il faut aussi confesser qu'il a plusieurs fois péché contre les régles de la vrai-semblance la plus sensible, & choqué les esprits les plus communs; il s'est relâché souvent en des sentimens peu raisonnables, introduit des passions nouvelles & peu théâtrales, & souffert des vers rudes, chargés d'obscurités & de façons de parler peu Françoises; & comme on ne m'a jamais vû condamner en ses poëmes ce qu'un homme de bon sens a bien reçu. J'avoue que je n'ai pû jamais applaudir à ses déréglemens, aussi n'ai-je jamais trouvé person-

ne qui n'en ſoit demeuré d'accord quand je lui en ai dit la raiſon. En vérité c'eſt un aveuglement qui fait tort à ceux même qui le favoriſent, quand on veut que les fautes paſſent pour de bonnes choſes, à cauſe qu'il n'y en a pas de mauvaiſes par-tout. C'eſt un honnête prétexte pour l'excuſer, mais on ne doit pas condamner ceux qui ne l'en veulent pas loüer. On ne diroit pas qu'un homme eſt fort bien vêtu, s'il avoit un habit de broderie d'or avec un chapeau de paille & des ſabots; mais auſſi ne faudroit-il pas dire que ſon habit ne ſeroit pas beau à cauſe qu'il ne ſeroit pas bien coëffé ni bien chauſſé; & comme un Courtiſan ſeroit blâmé s'il refuſoit de s'habiller comme lui à cauſe de ſa coëffure & de ſa chauſſure; on auroit auſſi grand ſujet de s'en moquer, s'il vouloit ſe coëffer & ſe chauſſer de la même ſorte à cauſe de la richeſſe de ſon habillement. On voit à Richelieu deux ſtatuës de marbre, antiques, & d'un art incomparable, en qui néanmoins le Sculpteur a laiſſé par rencontre ou par deſſein une partie imparfaite, & qui preſque n'a pas ſenti le ciſeau. Seroit-il juſte de condamner les belles parties de ces chef-d'œuvres, parce qu'il en reſte quelqu'une qui n'eſt pas achevée? Et ſouffriroit-on qu'un homme nous fiſt paſſer pour de beaux ouvrages ces parties où tout eſt imparfait, à cauſe que les autres ſont finies & merveilleuſes? Et pour parler de la poëſie,

Virgile, par le consentement de tous les savans, a fait des vers inimitables dans son Eneide, mais il en a laissé beaucoup d'imparfaits pour qui l'ardeur de son imagination ne lui laissoit pas assez de lumiere en composant; & personne n'a rejetté cet admirable poëme à cause de ses imperfections, comme on n'a pas approuvé ces vers à moitié faits à cause des autres; & son exemple seroit une mauvaise raison pour autoriser un Poëte moderne qui voudroit faire de même. Si l'on s'en vouloit rapporter à Seneque, il nous apprendroit qu'une chose n'est point excellente quand elle n'est point entiérement achevée, & selon ce Philosophe un homme n'est point vertueux quand il a dans l'ame un mélange de vices avec quelques vertus; & la femme n'est pas belle, quand au lieu d'en parler avec ravîssement, on louë seulement ses yeux, ses bras, son teint, ou quelque autre grace singuliére; & certainement l'estime qu'on donne à quelque partie d'un tout, porte aussi-tôt notre esprit à croire que le reste ne lui ressemble pas. Ce que l'on peut faire néanmoins favorablement en ces rencontres, c'est de juger par la régle de la Philosophie, qui donne le nom aux choses selon qu'elles participent plus ou moins du bien ou du mal; nous disons qu'elles sont bonnes, quand elles ont plus de bonnes parties que de mauvaises; & nous disons le contraire quand elles en ont plus de mauvaises

que de bonnes. Mais quand on vient à juger de toutes les parties d'un ouvrage distinctement, il ne faut pas que la bonté des unes nous empêche de connoître le défaut des autres; & l'on ne doit pas aussi faire passer les imperfections de celles-ci, sur la bonté de celles-là, il faut les mettre toutes dans la balance, & bien examiner la différence de leur poids pour en discerner le mérite.

Mais ce n'est pas par cette régle que beaucoup de gens ont jugé des piéces de M. Corneille, ils y ont trouvé quelque Scéne brillante par la grandeur des raisonnemens, ou par la véhémence des passions; & sans rien examiner au-delà, on a voulu que tout le reste fût digne d'une pareille estime. Et quand on leur a découvert la foiblesse & le manquement des autres endroits, ils en ont bien été convaincus, mais ils ont voulu se défendre par un QU'IMPORTE, nous ne laissons pas d'être contens lorsque nous entendons ces belles choses. Ils devroient pourtant faire cette reflexion, que si l'on eût séparé du corps de l'ouvrage les parties qui leur donnoient cette satisfaction, le reste eût été languissant, & les eut laissés froids, dégoûtés, & sans aucun plaisir. Aussi quand le Sertorius parut sur le Théatre, tous ceux qui l'avoient vû ne faisoient bruit que de deux endroits excellens dont je parlerai dans la suite: & quand je les pressois pour savoir comment ce qu'ils esti-

moient étoit soutenu, je leur faisois sentir des défauts qui gâtoient bien ces beautés qu'ils nommoient incomparables, & ne sachant qu'y répondre, ils m'apportoient le QU'IMPORTE, je ne m'apperçois pas de ces défauts au Théatre, & le reste ne laisse pas de me plaire en passant; mais ils ont si bien connu la vérité de ce que je leur disois, qu'étant retournés au même spectacle, ils n'en ont pas reçu le même contentement. Quant à moi, je n'ai jamais jugé par cette erreur des œuvres de M. Corneille, & de tous les Auteurs anciens & modernes que j'ai lûs, j'en ai toujours parlé avec un plus juste discernement, & c'est comme je prétens me gouverner encore au jugement de cette piéce. M. Corneille ne s'en doit point fâcher, car je ne lui demande point d'autre justice, & je vous prie, Madame, de bien considérer toutes les raisons dont j'appuyerai mes sentimens, & de n'être point d'accord avec moi, si vous n'êtes pleinement convaincuë.

Le plus grand défaut d'un poëme dramatique est, lors qu'il a trop de sujet, & qu'il est chargé d'un trop grand nombre de personnages différemment engagés dans les affaires de la Scéne, & de plusieurs intrigues qui ne sont pas nécessairement attachées les unes aux autres, ce que les Grecs nomment Polymithie, c'est-à dire, une multiplicité de fables ou d'histoires entassées les unes sur les autres;

& c'eſt principalement ce que l'on doit éviter pour pluſieurs raiſons invincibles.

La premiére eſt, que la mémoire des Spectateurs étant accablée de tous les préparatifs néceſſaires à la diverſité de tant d'évenemens, en laiſſe toujours échapper quelque circonſtance qui leur ôte le plaiſir de la ſuite.

La ſeconde, que tant d'intérêts différens mêlés les uns avec les autres, & tant d'incidens étranges qui ſe choquent & ſe détruiſent les uns les autres, confondent l'intelligence des Spectateurs, relâchent leur attention par la peine qu'ils ſoufrent, & leur cauſent un dégoût que les plus beaux endroits ne peuvent ſurmonter aiſément.

La troiſiéme, que le temps qu'il faut employer pour expliquer tous ces intérêts & démêler les incidens, ne laiſſe jamais aſſez de jour pour étendre les paſſions & ſoutenir le Théatre par des diſcours agréables : En quoi conſiſtent ſes principales beautés, & pour leſquelles l'Auteur doit tout rejetter, ſurtout quand c'eſt le plus beau talent dont il eſt capable, comme M. Corneille. J'en ai parlé dans mes lettres ſur la Sophoniſbe, mais ſeulement en paſſant, l'ayant traité plus au long dans ma pratique.

La quatriéme, que la cataſtrophe eſt toujours difficile à bien faire, & rarement une Tragédie Polymythe peut bien finir, d'autant que les divers intérêts de tant de perſonnes

considérables font autant de nœuds différens qu'il est impossible de dénouer tous ensemble agréablement.

La cinquiéme, que toutes ces intrigues qui se font pour des fins opposées demandent des lieux différens pour les traiter, & contraignent le Poëte à violer l'unité du lieu, ce qui détruit toujours la vrai-semblance du Drame.

Et la sixiéme, que tant d'affaires brouillées ensemble ne peuvent être soutenuës ni démélées que par beaucoup d'évenemens, qui ne peuvent souffrir aisément que l'action soit renfermée dans un temps convenable.

Or je croi qu'il seroit bien difficile de trouver un poëme dramatique des Anciens ou des Modernes plus vicieux en cette Polymythie que le Sertorius de M. Corneille : car il contient cinq histoires qui peuvent toutes, indépendamment l'une de l'autre, fournir des sujets raisonnables à cinq piéces de Théatre.

Sertorius considére Arystie par les avantages que son alliance lui pourroit donner à Rome, & comme un puissant moyen pour soutenir l'état de sa fortune, il aime néanmoins la Reine Viriate dont le mariage lui pourroit donner un grand établissement dans les Espagnes, de sorte que la nécessité des affaires le faisant pancher d'un côté, & son amour de l'autre, on en pouvoit faire un beau poëme, où l'on n'auroit pas eu besoin de

Perpenna : il ne falloit que quelques intrigues & de petits incidens pour agiter différemment l'ambition de Sertorius & son amour, & la reconciliation de Pompée avec Aristie en eût fait un beau dénouement.

Perpenna, Lieutenant de Sertorius, & qui l'avoit obligé sensiblement en entrant dans son parti, se trouve amoureux de Viriate, & Sertorius son Général l'aime aussi bien que lui ; ce Lieutenant le prie de parler pour lui à cette Reine, & Sertorius surmonte son amour par son amitié, & fait céder les tendresses de son cœur aux obligations de sa fortune ; il agit en faveur de son inférieur & de son rival. c'étoit assez pour faire une Comédie ou Aristie n'eût pas été nécessaire. La générosité de Sertorius pouvoit donner des ouvertures à de grandes & de belles choses, & la passion de Perpenna pouvoit recevoir d'assez notables agitations ; mille petits évenemens des affaires humaines pouvoient remuer leur défiance, & donner sujet à Perpenna d'entreprendre sur la vie de Sertorius, & c'est le second sujet de Tragédie, qui pouvoit finir par la mort de Sertorius.

Aristie est repudiée par Pompée qui s'attache au parti de Sylla par son Mariage avec la belle fille de ce Tyran de Rome ; Elle veut épouser quelque grand homme qui la venge, elle choisit pour cela Sertorius, mais elle sait qu'il aime Viriate, de sorte qu'elle avoit à

faire sa cabale pour surmonter cet amour par l'ambition, & Sertorius suivant plûtôt ses inclinations que sa grandeur, eut rendu tous les efforts de cette Dame inutiles, sans qu'il eût été nécessaire que Viriate en eût connu le secret, & enfin son mariage se fût conclu, en promettant à Aristie de la réconcilier avec son mari : & cela pouvoit encore suffire pour un troisiéme poëme, où Perpenna ni Pompée n'auroient eu que faire de paroître.

Viriate veut épouser Sertorius pour soutenir sa Couronne, elle ne connoît pas d'abord qu'elle en soit aimée, & croit qu'Aristie lui nuit en ce dessein, qu'elle retient Sertorius par considération de ses affaires, & qu'il la faut chasser de ses Etats pour se délivrer de cet obstacle, si Sertorius eût prié pour Aristie, la Reine l'auroit soupçonné de quelque amour pour elle, & en se justifiant il auroit fait connoître ses véritables sentimens, & prenant l'histoire dans ce sens avec quelques intrigues de Cour pour faire sortir Aristie, & pour faire connoître secrétement à Sertorius les favorables dispositions de la Reine, on pouvoit encore y trouver de quoi remplir une piéce de Théatre sans se charger de ces autres Héros.

Je sai bien que ces quatre histoires dans l'ouvrage de M. Corneille paroissent, en quelque maniére, attachées ensemble, mais c'est si légérement, qu'il est facile de les séparer,

comme on le connoît par la diſtinction que j'en viens de faire.

Le cinquiéme poëme qui ſe trouve enfermé dans cette piéce, eſt l'hiſtoire de Pompée entiérement détachée de tout le reſte, ou pour mieux dire, c'eſt le principal ſujet, & non pas un Epiſode comme nous montrerons tantôt. Pompée a repudié Ariſtie pour épouſer la belle fille de Silla, il ne veut point de commerce d'affection conjugale avec cette ſeconde épouſe, & conſerve ſes premiers ſentimens; mais Ariſtie ne le ſait pas, elle cherche un époux digne d'elle & qui la venge; Pompée la voit, & ne peut ſe rendre à ſes priéres, il lui témoigne néanmoins beaucoup d'amour, & la conjure de ne ſe point remarier & d'attendre, mais elle prend tout cela pour des mépris: & durant qu'elle travaille à ſon deſſein, Sylla dépoſe ſa Dictature, Emilie meurt, la paix ſe fait, & Pompée ſe reconcilie avec Ariſtie. Voilà certainement un grand fond pour une Tragédie où l'on n'a que faire de Viriate, ni de Perpenna: & pour peu que M. Corneille ſe fût efforcé d'y ajouter, il eût eu du ſujet de reſte, & de belles ouvertures à de notables ſentimens.

Je ne puis comprendre pourquoi M. Corneille a pris un ſujet d'une ſi grande étenduë: Eſt-ce qu'il ne ſent plus ſon eſprit capable de ſoutenir de petites choſes par la grandeur des ſentimens? Eſt-ce qu'il ne connoît plus la ma-

tiére ou la conduite du poëme dramatique; ou s'il ne se connoît plus lui-même ? Est-ce qu'il renonce aux raisons de l'art & à sa propre expérience ? Est-ce qu'il a perdu la mémoire de ce sage conseil de Scaliger, qu'il faut prendre peu de sujet, & le faire grand par les adresses de l'esprit.

Il n'avoit pas fait ainsi dans le Cid : Rodrigue aime Chimene dont il est aimé, il venge son pere par la mort de celui de sa Maîtresse, qui fait tous ses efforts pour en avoir justice contre lui : le Roi accommode leur différend, & c'est tout, car la descente des Mores & la victoire de Rodrigue ne fait point de nouvelle histoire, elle y est même vitieuse ou du moins inutile, aussi bien que l'amour de l'Infante.

Dans Cinna Emilie aime ce jeune Seigneur dont elle est aimée, mais elle veut qu'il la venge de la mort de son pere sur Auguste, il l'entreprend, il est découvert ; Auguste lui pardonne, & voilà tout le sujet, le reste ne contient que des inventions ingénieuses du Poëte pour l'augmenter, & qui sont les vrais Episodes selon Aristote, comme je l'ai traité ailleurs. Mais dans cette piéce que nous examinons, combien de personnages, combien d'intérêts, combien de choses ? Je ne croi pas qu'aucun des Spectateurs, après la premiére représentation, les ait pû garder en sa mémoire pour en suivre avec plaisir les évene-

mens & les démêler. Pour moi qui n'ai pas la mémoire trop malheureuse, je vous proteste qu'elle souffrit beaucoup, & que je perdis tout-à-fait la joie de ce spectacle, & vous m'avez avoué, Madame, qu'à la fin de la piéce vous n'en eussiez pû redire la moitié, & que cela vous avoit causé du chagrin.

Mais quand on pourroit n'en rien oublier, quelle confusion n'en demeureroit-il point à l'esprit, à moins que d'avoir vû la Tragédie plusieurs fois, ou de faire profession particuliére de l'intelligence du Théatre, ou de s'appliquer à cette représentation avec autant de mémoire que de peine? Je ne croi pas qu'on puisse voir distinctement tant d'intérêts de cinq personnes presque toutes égales, ni de débrouiller les évenemens qui les regardent, sans attribuer à l'un ce qui convient à la fortune de l'autre. Ce n'est pas que le Théatre ne doive avoir qu'un intérêt ou qu'un incident, on sait bien qu'il en faut plusieurs pour faire des nœuds, c'est-à-dire, des difficultés qui font de la peine à dénouer, & qui, par cette adresse, donnent le fondement des passions, & surprennent agréablement l'attente des Spectateurs par des sentimens opposés de douleur & de joie. Mais il faut que ces difficultés soient faciles à concevoir, que les évenemens s'entresuivent nécessairement les uns des autres sans se confondre, & que d'acte en acte, s'il est possible, le nœud se serre de

telle sorte qu'il ne reste rien des premiéres intrigues qui brouille l'intelligence des secondes. Enfin il faut que les Spectateurs de bon sens sachent toujours clairement ce qui s'est passé, & qu'ils ne prévoient rien de l'avenir, afin que la certitude de ce qu'ils savent rende leur plaisir plus grand quand on leur découvre ce qu'ils n'avoient pas prévû ; ce qui ne peut jamais arriver aisément, si leur esprit demeure au milieu des ténebres & de la confusion.

Et ce qui rend cette piéce d'autant plus vitieuse en cette circonstance, est que les intérêts des cinq personnages semblent attachés les uns aux autres, de sorte qu'on se met en peine pour s'en souvenir, & néanmoins ils ne s'entretiennent que par des considérations inutiles ou legéres qui ne produisent rien : On voit une infinité de nœuds, & l'on n'en voit point les dénouemens, l'esprit travaille tant que la piéce dure, & ne reçoit aucune satisfaction de son attente ni de son travail quand elle finit.

Cette Polymythie nous prive encore d'un plus grand plaisir, en ce qu'elle ôte à M. Corneille le moyen de faire paroître les sentimens & les passions, c'est son fort, c'est son beau, & c'est ce qu'on ne trouve pas en ce poëme. Il ne l'a pas fait, parce qu'il ne s'est pas mis en état de le pouvoir faire ; aussi confesse-t'il lui-même dans la Préface, que

cette piéce n'a point ces agrémens qui sont en possession de faire réussir au Théatre les poëmes de cette nature. Il lui faut tant de temps pour expliquer les intérêts & les desseins de ses personnages, qu'il en reste fort peu pour mettre au jour les mouvemens de leur cœur. Pourquoi n'a-t'il point fait voir, comme d'autrefois toutes ces grandes ames agitées de contradictions intérieures, poussées de tant de nobles emportemens opposés, & de tant de généreuses irrésolutions ? Sertorius pourroit être en doute s'il doit aimer à son âge, s'il doit servir une Etrangére, s'il doit préférer cet amour aux avantages de sa fortune, s'il doit prier pour Perpenna, s'il doit préférer les devoirs de son amitié aux tendresses de l'amour.

Perpenna ne devoit-il pas demeurer incertain entre son respect pour Sertorius, & son amour pour Viriate, ou du moins ne résoudre pas si-tôt la mort d'un si grand homme son Général, sur un simple soupçon qu'il ne lui tient pas parole ? Viriate devoit douter un peu davantage entre la liberté de sa puissance indépendante, & son mariage ; M. Corneille lui pouvoit faire dire beaucoup de choses agréables sur les biens & les maux de la souveraineté d'une femme, & de sa soumission envers un mari. Aristie pouvoit être un peu plus incertaine entre l'injure qu'elle avoit reçue par son divorce, l'amour

qui lui restoit dans le cœur, & un mariage de vengeance qu'elle méditoit. Et Pompée ne devoit pas sans beaucoup de contestations secrettes en lui-même, arrêter les transports & les effets de son amour renaissant à la présence d'Aristie ; & les considérations de la politique ne devoient pas le remettre si facilement sous le joug de Sylla. Voilà bien des choses, & qui peut-être n'eussent pas été désagréables, mais pour les bien traiter, & sur tout à la mode de M. Corneille, qui souvent d'une mouche nous a fait un élephant, il faudroit plus de vers que deux Comédies n'en peuvent souffrir ; de sorte qu'il ne les a point mises en œuvre parce qu'elles demeurent étouffées sous la grandeur du sujet, il les a touchées seulement en quelques endroits sans les faire presque sentir, & quand il les a commencées, il ne les a pas finies ; i en fait les ouvertures, & tout à l'heure il les abandonne, il nous montre M. Corneille, & aussi-tôt il le cache. C'est un larcin qu'il a fait au public, & dont j'espére qu'il fera restitution dans le premier ouvrage qu'il nous donnera, sans plus à l'avenir accabler la beauté de son génie sous le faix & la multiplicité des matiéres.

Cette Polymythie est ce qui rend encore la catastrophe de cette piéce plus défectueuse qu'en nulle autre de M. Corneille. La catastrophe n'est pas à parler justement, une fin d

de Tragédie funeste & malheureuse, chargée de cruautés, d'infortunes & de désespoirs, mais il faut entendre par ce mot la conversion ou le retour des affaires du Théatre, lorsque tout d'un coup toutes les espérances de plaisir & de joie qui flattoient les Acteurs, se changent en quelque malheur imprévû, & qui par raison apparente ne devoit pas arriver ; ou lorsque les préparatifs de quelque grande infortune qui les menaçoit, se tourne par quelque nouvelle avanture en des contentemens qu'ils desiroient, & que les Spectateurs n'attendoient pas ; & pour faire que ce retour des premiéres dispositions du Théatre soit juste & parfait, il faut que l'art en finisse toutes les intrigues, qu'il en dénoue tous les nœuds, & qu'il ne laisse rien au Spectateur à souhaiter ; car s'il reste quelque avanture considérable qui ne soit pas finie, ou quelque personnage important dont les interêts ne soient pas démêlés, il est certain que la catastrophe n'est pas achevée ou qu'elle est mal achevée. Et c'est un grand défaut quand on entend les Spectateurs après que la toille est tirée, se demander les uns aux autres qu'est devenuë une intrigue de la Scéne, ou ce que fait un des principaux personnages qu'ils y ont vû. Or je puis dire de cette Tragédie ou que les nœuds n'en sont point dénoués, ou qu'ils sont mal dénoués, c'est-à-dire, que les intrigues ou les interêts qui

faisoient agir les principaux personnages ne sont point terminés. Je sai bien que si l'on veut prendre le mot de catastrophe pour un événement funeste & sanglant, la mort de Sertorius, dont elle porte le nom, comme s'il étoit son principal Héros, en fait la catastrophe. Mais hélas quelle catastrophe! Il voudroit bien épouser Aristie par les avantages de sa fortune & de son parti, mais l'amour & la beauté de Viriate tire son cœur d'un autre côté, ainsi le nœud de ses intérêts c'est l'incertitude de son esprit entre son ambition & son amour; car dans la morale un nœud, un lien, une chaîne, c'est ce qui nous arrête & nous empêche d'exécuter quelque dessein, & d'arriver au but que nous prétendons, comme un lien qui nous ôte la liberté d'aller où nous voulons.

Or cette incertitude de Sertorius n'est point finie, & le Spectateur ne voit point clairement, s'il se détermine à suivre les espérances de sa grandeur, ou les tendresses de ses sentimens. Il est bien vrai qu'il meurt, & que son histoire finit avec sa vie; mais sa mort ne fait pas le dénouement de ce nœud, & les Spectateurs demeurent toujours dans la peine & le desir de savoir à quoi ce grand homme se seroit résolu, & si l'amour eût été plus fort que l'ambition dans le cœur d'un Héros. Vraiment si pour résoudre quelque difficulté du Théatre il ne falloit que faire mourir quel-

qu'un des principaux personnages, ce ne seroit pas une chose mal aisée, mais aussi ne seroit-elle pas bien subtile, sur-tout en la traitant aussi mal que la mort de Sertorius. Cette mort n'est fondée que sur un leger soupçon de son ami, elle ne produit aucun notable événement, & ne finit point la piéce qui donne encore la conclusion de l'histoire de Pompée & d'Aristie; elle est un peu précipitée, car si Arcas fût arrivé demi-heure plûtôt avec nouvelle de l'état des affaires de Rome, ou que Pompée eût eu soin d'envoyer un Trompette pour en avertir les Romains qui tenoient ce parti, ce Héros ne seroit pas mort, & les Conjurés n'eussent osé rien entreprendre contre lui. Voilà certes un grand malheur qu'un Courier un peu plus diligent, ou un Général un peu plus soigneux pouvoit empêcher. Quand on veut introduire sur la Scéne des avantures qui ne sont fondées que sur des contretemps & des momens infortunés, il leur faut donner des couleurs fortes, nécessaires, & si justes, que les Spectateurs soient persuadés qu'elles ne se pouvoient faire autrement, afin d'exciter leur compassion en faveur des malheureux qui s'y trouvent enveloppés. Aussi n'en a-t-on point pour Sertorius, parce qu'on ne le voit point dans une prochaine espérance de quelque grand bonheur qui lui soit ravi par cet assassinat; C'est un Conquérant qui meurt au

milieu de ses prospérités, c'est un Héros égorgé dans le cours de ses conquêtes, cela n'est pas nouveau dans l'histoire; mais cela n'est pas théatral, on a de l'horreur de ceux qui commettent ce crime, mais on n'est pas touché de tendresse pour celui qui le souffre, parce qu'on ne voit point de passions agréables sur le point de réussir, dont l'effet soit empéché par cette infortune.

Voyons un peu la seconde histoire de cette piéce: Sertorius aime Viriate, & Perpenna qui l'aime aussi le prie de parler pour lui; le nœud de cette intrigue est la difficulté de faire céder l'amour à l'amitié, & nous ne voyons point que Sertorius soit violemment agité des mouvemens différens d'un si fâcheux état, & la Tragédie finit sans nous apprendre à quoi véritablement il seroit résolu: Il parle pour Perpenna, & n'oublie rien de tout ce qu'il pouvoit dire en sa faveur, mais peu de temps après il découvre à Viriate ses propres sentimens; & pour faire un dénouement raisonnable, il falloit que par quelque nouvel incident il fut déterminé d'épouser Viriate, ou pressé de l'abandonner à son ami. Et sa mort n'acheve pas mieux cette histoire que la premiére par les mêmes raisons que nous en avons déduites; Il meurt encore dans cette irrésolution, & laisse aux Spectateurs le desir de savoir ce que pouvoit faire une grande ame en cette perplexité.

La troisiéme histoire est celle de Perpenna, il aime Viriate, il prie Sertorius de s'employer auprès d'elle en sa faveur, Sertorius le fait généreusement, mais les mouvemens secrets de son amour qui le rend inquiet, donnent quelque soupçon à Perpenna qu'il est son rival, & ce perfide le tuë; mais il avoit déja résolu de le faire auparavant ce soupçon; ce qui fait que cette mort n'est pas le dénouement véritable de cette intrigue, puisqu'elle n'eût pas laissé d'arriver sans cela.

Venons aux intérêts de Viriate, elle aime Sertorius par l'estime de son esprit, & non par les tendresses de son cœur, dans un emportement d'ambition, & non pas d'amour. Elle croit qu'Aristie est sa rivale, & que cette Romaine par sa naissance & son crédit à Rome sera le grand obstacle de son dessein, & c'est ce qui fait le nœud de cette histoire; c'est pourquoi Viriate résout de la faire sortir de ses Etats: mais elle ne fait rien pour en venir à bout, & il n'arrive rien qui l'empêche, & la réconciliation d'Aristie avec Pompée n'en est pas le dénouement: car quand elle se fait, Viriate ne pouvoit plus épouser Sertorius, il étoit mort, & sa mort n'a pas un meilleur effet dans cette histoire que dans les autres; elle empèche Viriate de venir à bout de son dessein, mais ce n'est pas ce qui léve la difficulté que la présence d'Aristie y pouvoit apporter. Et quand M. Corneille,

pour donner quelque fin à cette intrigue ; fait dire à Viriate qu'elle ne veut plus penser au mariage, je ne saurois m'empêcher d'en rire, car c'est la travestir en dévote, & lui faire faire un vœu de viduité. Les histoires des Amans Volages & celles que nous a données dans le dernier temps un célébre Auteur, finissent bien quelquefois par une semblable voie, mais c'est par des avantures nouvelles, lorsque ces Héroïnes sont abandonnées de ceux qu'elles avoient aimés, ou qu'elles en sont privées contre leur attente par quelque violence étrangére ; car alors elles renoncent au mariage, & prennent une vie de retraite par la douleur de leur amour outragé, ou par le désespoir d'une félicité perduë, & ces malheureuses donnent toujours quelque sentiment de compassion à ceux qui lisent leur infortune. Mais le mariage de Viriate avec Sertorius n'étoit pas fort avancé, puisque lui-même le différoit autant qu'il pouvoit ; de sorte qu'on ne voit pas qu'elle fasse une perte fort douloureuse, & jamais le mauvais succès de l'ambition n'imprime aucune tendresse de cœur en ceux qui souffrent ni en ceux qui les voient souffrir ; ainsi les Spectateurs ne sont touchés d'aucun sentiment de douleur pour Viriate, qui ne desiroit épouser Sertorius que par ambition, & dont l'ame n'est point blessée par aucun mouvement d'amour affligé auquel on puisse compatir.

Reſte l'hiſtoire d'Ariſtie qu'on peut en vérité nommer l'Héroïne de cette Tragédie, parce que ſes intérêts y regnent plus que ceux de nul autre perſonnage, & que la cataſtrophe pour toutes les affaires de la Scéne tombe principalement ſur elle. Elle eſt repudiée par Pompée qui prend à femme la belle-fille de Sylla, elle eſt refugiée auprès de Sertorius, qu'elle veut épouſer par le ſeul deſir de venger cette injure. Dès l'entrée on parle d'une conférence de Pompée avec Sertorius, elle prie ſon protecteur de travailler en cette entrevûë à ſa reconciliation avec ſon mari, Pompée eſt preſſé par la préſence de ſa femme & par ſes raiſons, mais il eſt emporté par les conſidérations de la politique, il lui fait connoître qu'il ne peut être en ſûreté s'il quitte Emilie, & la conjure d'attendre, il l'aſſure que les affaires ſe diſpoſent à quelque accommodement, qu'il l'aime toujours tendrement, qu'il ſe réſerve tout entier pour elle, qu'il a vêcu ſans lui faire tort avec ſa ſeconde femme, & la prie de ne point précipiter ſon mariage qu'elle ne fait que par colére; mais elle prend tout cela pour des mépris & des outrages, & continuë le deſſein de ſa vengeance. Cependant on ſait que Sylla renonce à ſa dictature, & qu'Emilie eſt morte en couche, la paix ſe fait, & Pompée ſe reconcilie avec elle, & voilà ſans doute cette piéce dénouée ſans avoir beſoin de la mort de Sertorius, ni

du veuvage de Viriate. Tout le nœud consistoit en la tyrannie de Sylla, & le dénouement se fait quand il la dépose, Pompée n'a plus rien qui l'empêche de reprendre Aristie, & elle n'a plus de sujet de se remarier à un autre. De sorte qu'à vrai dire ils sont les deux Héros de la piéce, où l'histoire de Sertorius & des autres ne sont que de petits Episodes, & je croi que M. Corneille feroit bien à la premiére impression de l'intituler Aristie. Ce n'est pas néanmoins que ce dénouement soit juste ni fort subtilement inventé ; car Emilie qui meurt en accouchant ne fait pas une belle avanture, & c'est proprement se défaire d'un rival par un coup de tonnerre. Mais je ne parlerai pas davantage de ces dénouemens extraordinaires & précipités, vous en avez vû, Madame, toutes les raisons dans la pratique du Théatre, & vous les avez trouvées fortes & puissantes.

Et comment eût-il été possible de renfermer dans un même lieu les préparatifs de tant d'intérêts différens, les discours pathétiques qui les doivent accompagner, les intrigues qui les doivent soutenir, & les évenemens qui les doivent suivre ? Il est vrai que M. Corneille se sert d'une erreur dont il veut faire une régle dans son traité des trois Unités, qu'il ne faut point nommer le lieu de la Scéne quand l'unité n'en est point observée, afin d'empêcher le Spectateur d'en connoître

le désordre, & de tomber par-là dans une confusion qui l'embarrassoit, comme si la faute étoit moins déraisonnable quand elle est cachée, ou que nous fussions encore dans l'ignorance du dernier siécle; les esprits sont assez bien éclairés pour remarquer d'abord ce défaut qui brouille toutes leurs idées, & leur ôte le plaisir d'une Comédie en embroüillant leur intelligence. Mais puisqu'il vouloit employer ici cette incomparable subtilité qu'il croit avoir trouvée, il ne falloit point marquer le lieu dans le cinquiéme Acte non plus que dans les quatre autres, c'est pécher contre son principe, & ajouter erreur sur erreur; car il donne par-là sujet aux Spectateurs de faire reflexion sur ce qu'ils ont vû, & de confondre toutes leurs idées qui étoient libres & vagues en les voulant appliquer à ce que le Poëte leur fait entendre. Il déclare donc en termes exprès, que le cinquiéme Acte se passe tout entier dans le cabinet de la Reine Viriate, mais pour les autres, ils sont apparemment en différens appartemens du Palais, ou pour parler plus certainement, en différentes maisons de la ville, n'étant pas vrai semblable & bienséant que Sertorius & Perpenna fussent logés dans le Palais de cette Reine, ou bien il falloit établir quelque prétexte. Ainsi le premier Acte est vrai-semblablement dans la maison de Perpenna, car c'est le lieu seul où je puis

croire qu'il puisse entretenir Aufide, son confident, de la conjuration qu'il avoit faite contre la vie de Sertorius. Le second dans la chambre ou dans le cabinet de Viriate, si je devine bien, parce qu'il me semble qu'elle ne pouvoit expliquer ailleurs raisonnablement avec sa Suivante, ses sentimens particuliers & secrets. Le troisiéme dans la maison de Sertorius, parce que je ne saurois m'imaginer ou plus civilement & plus justement Pompée pouvoit conférer avec lui des intérêts de leur parti. Et le quatriéme, autant que je le puis juger, est dans la chambre de Viriate où Sertorius la vient chercher, & où Thamire sa Suivante dit avoir ordre de l'entretenir en attendant le retour de la Reine : En quoi vous voyez, Madame, que M. Corneille ne se peut défaire de l'amour des Suivantes. Mais si dans le second Acte, Viriate est dans sa chambre où Sertorius & ensuite Perpenna lui viennent parler, je doute fort qu'il soit raisonnable qu'en ce même lieu Perpenna & Aufide y traitent ouvertement de leur secret, il faudroit supposer qu'ils parlent tout bas, ou qu'il ne reste en ce lieu ni Courtisans, ni Officiers du Palais, & cela mériteroit peut-être bien qu'on en fist dire quelque petit mot aux Acteurs. Et si le quatriéme est dans la Chambre ou dans le cabinet de Viriate, il est encore aussi peu vrai-semblable que Sertorius & Perpenna s'y puissent entretenir sur

les ſentimens de la Reine, & encore moins qu'Aufide y parle à Perpenna du déteſtable deſſein qu'ils étoient prêts d'exécuter. Voilà des chambres ou des cabinets qui changent bien aiſément & bien-tôt ſans aucun Agent extraordinaire, & des perſonnages qui ſont tranſportés d'une façon toute miraculeuſe d'un lieu en un autre ſans qu'on s'en aperçoive : Il faudroit certes que les Spectateurs fuſſent bien groſſiers pour n'être pas ſenſibles à cette bizarre impoſſibilité qui n'a rien de conforme à la vérité des choſes.

Je ſai bien que M. Corneille nous donne une raiſon qu'il dit être ſuffiſante pour couvrir cette faute, prétendant que les lieux peuvent ainſi changer lorſqu'ils peuvent ſouffrir la même décoration. Mais j'ai peine à croire qu'elle ſoit bien reçuë, car je ne me perſuade pas qu'il ſoit dans la vrai-ſemblance que la chambre de Viriate & ſon cabinet, celle de Perpenna & de Sertorius euſſent toutes les mêmes tapiſſeries, les mêmes peintures & les mêmes ornemens. Il me ſemble qu'il ne faut pas moins violenter ſon imagination pour cela, que pour ſuivre des lieux ou des perſonnes qui changent, comme s'ils étoient tranſportés par l'opération des Demons. Pour moi je vous avouë, Madame, que mon imagination eſt tellement convaincuë, que ceux qui nous ſont repréſentés au Théatre étoient en quelque lieu convenable à leur action,

qu'elle le cherche aussi-tôt qu'elle les aperçoit, comme elle s'attend d'oüir parler les Histrions selon ce qu'ils représentent, & quand elle ne le trouve point, ou qu'elle y trouve de la confusion, elle s'égare & ne reçoit que de la peine pour du plaisir. Pourquoi M. Corneille demeure-t'il si ferme en cette erreur de notre temps? Il est trop éclairé pour ne la pas connoître, mais c'est qu'il croit autoriser par-là les fautes de ses premiéres années, & confondre l'intelligence des gens d'esprit avec celle du peuple; il cherche à se tromper par de fausses raisons, afin que le peuple soit trompé par la fausse croyance qu'il ne sauroit faillir. Il s'efforce pourtant de chercher dans l'antiquité des exemples de cette faute, mais il n'en a point trouvé, & quand il allegue l'Aiax de Sophocle, comme si l'unité du lieu n'y étoit pas gardée, il faut qu'il ne l'ait pas lû, ou qu'il ait oublié la conduite de ce Poëte, ou qu'il n'ait pas compris ce que j'en ai dit dans l'Analyse de ce Poëme, qui contient des démonstrations sensibles contre cette mauvaise opinion. Mais je n'en veux rien répeter ici, ni de tout ce que j'en ai dit dans la pratique du Théatre, ni des autres erreurs invétérées de notre siécle: qui voudra s'en détromper, aura la peine de la lire, & qui les aimera, la peut mépriser impunément & sans me fâcher. Je fis cet ouvrage pour plaire à Monsieur le Cardinal de

Richelieu, & non pas pour instruire le public, c'est un fantôme que je ne connois point & avec lequel je ne prens point de commerce, ce n'est pas pour lui que j'ai fait imprimer cet ouvrage, mais pour mes amis qui me l'ont demandé quinze ans après l'avoir retenu dans les ténébres. Enfin je me quitte moi-même pour revenir à M. Corneille qui n'a pas péché si manifestement contre la régle du temps, quoique la Polymythie, ou surabondance de son sujet, en ait un peu trop pressé l'évenement. On voit bien que l'assassinat de Sertorius arrive le jour même que se fait l'ouverture du Théatre, mais toutes les choses sont si mal préparées devant ce jour, qu'elles chargent le Spectateur, & lui donnent de la peine à comprendre comment elles ont pû se faire en si peu d'heures. Il est fort difficile à concevoir que Pompée soit venu à Nertobrige deux fois en un même jour; un Général d'armée qui vient la premiére fois avec grande escorte, & la seconde avec beaucoup de troupes, ne peut pas aller si vîte: quand il faut donner des ordres de guerre, mettre des gens en état de marcher, & les conduire assez loin, car Arcas les avoit rencontrés à deux mille, il est nécessaire d'avoir un peu plus de temps. J'en laisse le jugement à nos Guerriers. Il me semble pourtant que M. Corneille pouvoit si bien ménager le séjour de Pompée dans Nertobrige, qu'il y eût

reçu la nouvelle de la déposition de Sylla & de la mort d'Emilie ; il ne falloit que faire courir Arcas un peu plus vîte , & le faire arriver deux heures plûtôt , & dans cette conjoncture on eût appris la mort de Sertorius. Cela n'eût pas été difficile à disposer , & si M. Corneille en eût voulu prendre la peine , je n'aurois pas maintenant celle de le dire : c'est , à mon avis , un peu trop de négligence pour ce grand Homme.

Encore n'avoit-il pas besoin, selon ses maximes,de précipiter le second voyage de Pompée pour le faire arriver à minuit , car il ne vint guéres plûtôt. Il tient que le tour d'un Soleil ou période dans lequel Aristote écrit que l'on doit renfermer l'action du Poëme dramatique , comprend vingt-quatre heures , & qu'on peut même l'étendre jusqu'à trente. Voilà deux erreurs qui se peuvent aisément détruire par plusieurs raisons convaincantes qui sont dans mon Térence justifié & dans ma Pratique , dont je dirai maintenant peu de choses.

Le mouvement de 24. heures que l'on nomme jour naturel , n'est pas le période du Soleil , mais du premier mobile , & si je l'avois dit autrement , je penserois avoir péché contre les principes communs de l'Astrologie. Aussi ne voyons-nous point d'interpréte d'Aristote, pour peu qu'il en ait eu de connoissance , qui jamais ait expliqué ces paroles

autrement que du jour artificiel, c'eſt-à-dire, du lever du Soleil à ſon coucher, dans lequel eſpace les Savans ont jugé qu'il falloit reſſerrer une action Théatrale, parce qu'étant continuë, les hommes n'agiſſent pas d'ordinaire plus long-temps ſans ſe repoſer, & ſuivant la raiſon de cette régle on a donné à quelques Poëmes dramatiques la nuit, ou la moitié d'un jour & la moitié d'une nuit. Et quand M. Corneille prend la licence d'étendre ce temps juſqu'à trente heures, je voudrois bien lui demander de quelle autorité il uſurpe la liberté d'en uſer ainſi : car s'il peut étendre une action Théatrale juſques-là, il n'y a pas un Poëte qui ne puiſſe auſſi-bien que lui prétendre le droit d'y ajouter encore dix heures, & un autre encore autant : de ſorte que cette meſure n'auroit point de bornes, & je ne vois point par quelle raiſon on ne pourroit la rendre infinie, ni pourquoi M. Corneille nous obligera de la terminer en trente heures.

Je ne ſais, Madame, ſi je m'expliquerois aſſez pour d'autres, mais il me ſemble que cela ſuffira pour vous, dont l'eſprit eſt pourvû d'une lumiére ſi vive, qu'il ne faut que vous faire entrevoir la vérité pour vous perſuader. Ce n'eſt pas que M. Corneille n'ait fait de la régle du temps comme du lieu dans ſon diſcours des Trois Unités, car il veut faire croire que les Anciens ne l'ont pas toujours obſervée, mais il n'en allégue que l'A-

gamemnon d'Eschyle & les Suppliantes d'Euripide, dont j'ai parlé si amplement dans mon *Térence justifié*, que j'aime mieux le laisser dans ses vieilles erreurs avec tous nos Poëtes & nos Histrions, que de me rompre la tête inutilement à répéter ici des choses dont j'ai eu l'honneur tant de fois de vous entretenir. Mais permettez-moi, Madame, de vous avertir ici d'un piége que M. Corneille tend ingénieusement à ses Lecteurs, dans les discours qu'il a faits sur l'art du Théatre : son dessein n'est pas de censurer ses Ouvrages, ni de condamner rien de ce qu'il a fait, si ce n'est lorsque les fautes sont si faciles à reconnoître, qu'il juge impossible de les déguiser; car dans tout le reste il s'y gouverne d'une maniére si subtile & si délicate, qu'il est fort mal aisé de ne s'y pas laisser surprendre. Il fait réflexion sur les fautes où l'ignorance de son siécle l'avoit engagé, & dont il n'a pas été détrompé que depuis quelques années, & pour en tirer de la loüange, en éviter la censure, il les a réduites adroitement en maximes générales, & puis il donne ses fautes pour preuves de ses maximes. Cela certainement est bien fin, mais je ne crois pas que les personnes d'esprit s'y laissent abuser. Il l'a fait presque en toutes les principales choses qui concernent le Théatre, mais pour reserver la plus grande partie de ce que j'en pourrois dire aux autres observa-

tions que vous me demandez, je me veux restraindre aux deux circonstances dont je viens de parler, le lieu & le temps.

Il a bien vû que dans le Cinna ses Acteurs vaguent dans la ville de Rome, & que le Théatre se transporte du Palais d'Auguste en celui d'Emilie, & que dans le Menteur, il en arrive de même de la Place Royale & des Thuilleries, que dans la suite du Menteur, il en use de même de la ville de Lyon, & qu'ainsi l'unité du lieu n'y est point observée; Comment fait-il pour sauver cette faute si peu raisonnable? Il pose pour maxime qu'une ville entiére peut faire le lieu d'un Poëme Dramatique. Et comment prouve-t'il cette maxime? Par le lieu de la Scéne de son Cinna, de son Menteur & de la suite. Il a vû que dans Rhodogune, dans Héraclius & dans beaucoup d'autres de ses piéces, il a mis ses Acteurs en divers apartemens d'un même Palais, & comment fait-il pour s'en sauver? Il pose pour maxime qu'un Palais entier peut bien être le lieu de la Scéne, sans en blesser l'unité. Et comment prouve-t'il cette maxime? Par l'exemple de sa Rhodogune, de son Héraclius, & des autres. Il a bien vû qu'il y a de la précipitation dans son Héraclius, son Nicoméde & son Cid. Et comment s'en défend-il? Premiérement par sa paresse à laquelle je n'ai rien à dire, mais il pose pour maxime que le 5e. Acte péut avoir ce privilé-

ge. Et comment le prouve-t'il ? par son Héraclius, son Nicoméde & son Cid. Ce n'est pas enseigner, mais séduire ; ce n'est pas donner des preuves, mais des illusions. Mais sans porter plus avant cette observation, il faut examiner les caractéres des cinq personnages de cette Tragédie.

Sertorius est le Héros de ce Poëme, non pas selon la signification corrompuë que l'on commence à donner à ce beau nom, en appellant l'Etourdi le Héros de la piéce qui porte ce titre, mais un vrai Héros signalé par ses conquêtes, recherché de deux grandes Dames par la considération de sa gloire, & depeint si généreux que Pompée vient conférer avec lui dans sa place, sans autre sûreté que sa seule foi ; & néanmoins un Héros d'esprit inconstant & douteux qui parle pour son ami a celle qu'il aimoit lui-même, & qui deux heures après lui témoigne qu'il en est extrémement passionné. Il s'est offert d'abord avec beaucoup de sincérité contre ses propres sentimens, & dans si peu de temps il change de conduite, & traite avec beaucoup de froideur cet ami sans aucun motif de ce changement. Il y a sans doute beaucoup de témérité de promettre si hardiment ce qu'il commence de faire, mais il y a beaucoup de lâcheté de ne pas persévérer, toutes les affaires demeurant en même état. Il ne faut pas dépeindre ainsi les Héros, ils ne sont pas au-

dessus des passions humaines, ils en sont touchés, ils en sont agités, ils en sont travaillés; mais leur vertu les en rend maîtres, & quand ils se laissent aller à quelque tendre sentiment, c'est avec tant de raison & de générosité, qu'ils semblent autoriser & donner du relief à ce qui pourroit être consideré comme une foiblesse dans une ame commune. Celui-ci pouvoit demeurer incertain entre l'amour & l'amitié, il pouvoit abandonner son esprit aux agitations de ces deux sentimens; mais après avoir pris son parti, il falloit soutenir hautement son amour contre Perpenna, ou l'étouffer sous le poids des obligations qu'il lui avoit.

Perpenna assassine son Général sur le simple soupçon qu'il a d'en avoir été trahi, & néanmoins il avoit auparavant résolu d'exécuter ce crime dès le soir, mais il paroît trop honnête homme pour entreprendre si légérement cette détestable action; il falloit le représenter plus méchant pour le rendre capable d'un si noir attentat. Les hommes ne s'emportent pas tout d'un coup à l'exces du crime, ils y montent par dégrés, ils ne commencent que par de petites méchancetés, & l'habitude leur en ôte l'horreur; enfin les actions dignes de la malédiction du ciel & de la terre déviennent leurs plaisirs.

Viriate est une grande Reine qui pour soutenir son Trône veut épouser Sertorius, par

ambition néanmoins sans amour ; je ne condamne pas ce sentiment, mais il me semble qu'elle ne devroit pas en parler elle-même à Sertorius. Il y a toujours de la foiblesse & même quelque image d'impudence, quand une femme sollicite elle-même un homme, bien que ce soit pour en faire son mari ; elle a beau faire entendre qu'elle n'est pas touchée d'amour, on ne laisse pas d'en concevoir toujours quelque chose contre la pudeur du sexe, & j'estimerois plus séant que Viriate fist sa négociation par l'entremise de ses Ministres, cela seroit plus dans l'ordre de la politique : Et si M. Corneille a voulu qu'elle en donnât elle-même quelque connoissance ; il y falloit mêler quelques tendresses qui ne sont pas si faciles à retenir que les desseins d'Etat, & dont la manifestation seroit un peu plus excusable, quoi qu'elle ne fût pas plus honnête.

Aristie ne me semble pas si foible, encore qu'elle fasse la même chose, parce qu'elle n'agit pas de sang froid comme Viriate. Elle est outragée par un divorce injuste, & poussée d'un violent desir de vengeance. Mais je suis de votre avis, Madame, & je trouve qu'elle a trop de foiblesse quand elle parle à Pompée : une femme d'honneur ne doit rien oublier pour se réconcilier avec son mari, mais il ne faut pas sur le Théatre lui faire dire des choses qui laissent aux Spectateurs de vi-

laines idées ; car cette réconciliation ne doit avoir que des prétextes honorables sans y rien mêler qui ressente les foiblesses de la nature, & ce qui peut en donner ici quelque fâcheuse idée, est que Pompée lui dit pour s'excuser & l'assurer de sa constance envers elle, qu'il ne s'est rien passé contre ses intérêts entre Emilie & lui, & qu'elle étoit sur le point d'accoucher en sa maison d'un enfant qu'elle avoit fait ailleurs : car outre que cela n'est pas de soi vrai-semblable, & que Pompée n'en doit pas être crû si facilement, cela porte quelques marques de turpitude que je ne veux pas démêler, & semble faire entendre, que pour apaiser Aristie, il falloit qu'un mari se reservât tout entier pour elle. Ce n'est pas qu'on ne puisse donner quelque autre sens à ces paroles, mais il ne faut jamais réduire les Spectateurs à la nécessité de chercher le meilleur & le plus honnête.

Quant à Pompée, je le vois paroître d'abord sous le nom de Grand, mais à n'en point mentir, il fait le personnage du plus lâche du monde, il aime sa femme Aristie jusqu'au point, comme il le dit lui-même, d'en mépriser une autre qu'il a dans son lit, & néanmoins il la répudie par la crainte de déplaire à Sylla. Est-ce une action de Héros ? Abandonner une femme de vertu autant aimée de lui, qu'elle avoit de qualités aimables, & pourvuë de tous les avantages de la fortune,

mais l'abandonner pour ne pas s'exposer à la colére d'un Tyran, le souffriroit-on dans un homme de la vie commune ? Il falloit emmener sa femme chez les Parthes, ou chez les Celtes, il falloit se jetter dans le parti de la rebellion, ou bien en former un tout nouveau pour la défense des Innocens, il falloit se rendre vagabond sur la mer & sur la terre, implorer l'assistance de tous les peuples du monde, s'exposer aux derniéres persécutions, suivre l'exemple des maris généreux maltraités de la même sorte, & s'ériger lui-même en exemple illustre & fameux de constance, d'amour & de fidélité pour les âges suivans; en un mot, tout faire & tout endurer.

Mais ce qui me semble encore plus étrange, il dit à sa femme qu'il a beaucoup d'amour pour elle, & néanmoins il la voit, & la laisse entre les mains de ses ennemis captive ou refugiée : Il résiste à ses priéres, à ses larmes, à ses raisons, à ses tendresses, & ne s'excuse que par la violence de Sylla, dont il redoute le pouvoir; c'est-à-dire, par la timidité, par la bassesse de cœur, & par une ingratitude signalée. Voilà d'ordinaire quels ont été les Héros de M. Corneille; Horace tuë sa propre sœur, Cinna veut assassiner Auguste son bienfaicteur, & Pompée trahit son amour & viole tous les droits de la nature, des hommes & des Dieux, par une foiblesse qui lui fait appréhender un méchant homme.

Il eſt temps de venir aux deux beaux endroits de cette piéce que le peuple a tant eſtimés, & de les voir en tous ſens. Le premier eſt la converſation de Sertorius & de Viriate ſur l'amour de Perpenna, où Sertorius ayant fait une grande peinture de celui qui aime cette Reine, lui nomme Perpenna, & Viriate lui répond.

J'attendois votre nom après ces qualités.

A ce vers le parterre éclate, & ſans plus rien conſidérer on s'écrie par-tout que cette piéce eſt admirable. On devoit néanmoins ſe contenter de dire, voilà un bel endroit, mais pour un vers qui fait un aſſez beau jeu enſuite de dix ou douze autres, il ne faut pas en faire paſſer dix-huit cens pour incomparables ; il faut examiner tout, & donner à chaque choſe l'eſtime qu'elle mérite, comme j'ai déja dit. Mais pour en parler franchement, je n'ai pas ſenti la grace de cet endroit, parce que le fondement en eſt défectueux. Sertorius confeſſe à Perpenna qu'il eſt amoureux de Viriate, & Perpenna lui fait connoître qu'il eſt touché de la même paſſion pour cette Reine. D'abord je me préparois à voir ces deux grands Rivaux broüillés & enragés l'un contre l'autre, mais il en arrive autrement : Sertorius ſans aucune réflexion ſouffre que ſon Lieutenant aime en même lieu que lui,

cela est bien paisible, & peut-être un peu foible, & Perpenna au lieu de modérer les mouvemens de son cœur en la présence de son Général, lui demande après cette déclaration qu'il prie Viriate pour lui, cela certainement est bien insolent & tout nouveau. On peut entremettre son Rival auprès d'une Maîtresse, mais il ne faut pas qu'il soit connu pour Rival, autrement il en faut attendre tout le contraire de ce que l'on prétend. Un Amant peut prier, par générosité, sa Maîtresse en faveur de son Rival, mais il ne faut pas qu'il se soit auparavant déclaré pour Amant, autrement il ne doit pas se persuader de lui faire croire qu'il ait agi pour lui sincérement. De sorte que voyant au Théatre Sertorius parler à Viriate en faveur de Perpenna, & considérant qu'il n'avoit pas dû en être prié après cette déclaration, toute cette action n'étoit point conduite raisonnablement. Je vous avoüe, Madame, que je ne fus pas sensible à ce qui fit naître l'applaudissement du Théatre, je voyois le mal de si près confondu avec le bien, & les fautes avec les beautés, que je n'en pûs goûter le plaisir. Et M. Corneille a bien raison dans son discours des Trois Unités de conseiller aux Spectateurs de ne pas pénétrer si avant dans la conduite d'un Poëme défectueux, parce qu'ils courent fortune de se dégoûter, & de perdre le contentement que peuvent donner les belles choses.

Il m'en arriva de même au second endroit de cette piéce dont on a fait tant de bruit, c'est la conférence de Sertorius & de Pompée; car en regardant l'un devant l'autre, deux Chefs de deux grands Partis, & repensant où ils étoient & comment ils se trouvoient ensemble, j'en étois fâché pour M. Corneille. Ils étoient dans le Palais de Sertorius, & Pompée n'avoit autre assûrance que la foi de son ennemi, c'est une imprudence qu'un Général d'Armée ne devoit pas faire, & la vertu de Sertorius n'étoit pas une assez belle couleur pour cela: Si Pompée n'eût combattu que pour ses intérêts, il eût pû prendre en son ennemi telle confiance qu'il auroit voulu; mais il avoit en dépôt ceux de toute la République Romaine, & encore d'un Tyran qu'il redoutoit jusqu'au point d'avoir fait une lâcheté contre l'honneur de son mariage. De sorte qu'il ne devoit pas & ne pouvoit pas hazarder les événemens de cette confiance; il en étoit responsable à Sylla, & pour se justifier à Rome, il falloit prendre des sûretés, ou bien il faut demeurer d'accord que c'est une action de jeunesse qui n'étoit pas convenable à celui qu'on disoit avoir acquis déja le nom de Grand, & cette pensée me demeurant à l'esprit durant toute cette conférence, émoussoit toutes les pointes de leur discours & celles de mon plaisir. Je ne puis encore oublier que toute cette con-

férence n'a sa beauté ni sa force que dans le milieu, lorsqu'ils traitent de la politique, où j'ai fort bien remarqué M. Corneille ; Mais le commencement est chargé de grands complimens ennuyeux, & indignes des Héros ; ils se donnent de l'encens l'un à l'autre, ils se flattent & tombent dans de petites civilités peu nécessaires. La fin n'est pas meilleure, car ils en sortent avec la même froideur qu'ils y sont entrés sans aucune résolution, & même sans aucunes propositions d'accommodement. Et si Aristie que M. Corneille fait survenir un peu à la hâte & contre le mystére de ces conférences, n'eût rompu celle-ci sans en attendre la fin, je m'imagine qu'ils ne se seroient jamais séparés. Jugez, Madame, si toutes ces circonstances défectueuses qui donnent peine à l'esprit, ne sont pas bien capables d'altérer & de gâter un bel endroit, & d'empêcher ceux qui les connoissent d'être séduits, & de se laisser étourdir aux acclamations du parterre. Je vous proteste que j'ai quelquefois dépit d'en voir trop, parce que j'y perds le goût de la Comédie : Et je ferois volontiers comme M. le Comte de Fiesque, après que M. Chapelain l'eut instruit en l'art du Théatre ; car son plaisir s'étant beaucoup affoibli par ses connoissances, il vint prier son Maître de lui rendre son ignorance, afin qu'il pût retrouver son divertissement. Aussi demanderois-je volontiers à mes premiéres

années cette heureuſe ignorance qui me faiſoit trouver tant de ſatisfaction aux deſordres de nos Théatres, qui me faiſoit paſſer les mauvaiſes choſes pour bonnes, & qui ne me donnoit aucune peine pour les plus groſſiéres fautes de nos Poëtes; & ſi depuis un long-temps j'ai quitté la lecture de tous les anciens Dramatiques, & de tous les Auteurs qui nous enſeignent cette Poëſie, c'eſt ſeulement pour y prendre autant de plaiſir que les autres, & quoiqu'il m'y reſte encore une infinité de choſes à ſavoir, je ſouhaite tous les jours de pouvoir oublier le peu qui m'en eſt demeuré, pour n'être pas obligé de faire comme un des plus excellens hommes de notre temps, qui ne veut plus aller au Théatre, pour les grandes fautes qu'il y rencontre, & qu'il ne peut accorder avec le contentement qu'il y cherche.

Je pourrois bien ajouter ici beaucoup de choſes qui ne méritent pas une longue diſcuſſion, bien qu'elles ſoient notables, comme ſont les interruptions fréquentes au milieu du diſcours d'un Acteur qui demeure ſouvent ſur un, Que, ſur un, Si, ou ſur quelque autre petit mot. Cela peut avoir quelque grace, lorſqu'il n'eſt pas à propos qu'un Acteur s'explique trop, c'eſt une figure; mais quand elle eſt dans tous les Actes, dans toutes les Scénes, & pluſieurs fois dans une même Scéne, l'eſprit ſe trouve ennuyé, & ces diſcours

interrompus nous fâchent par la croyance qu'ils pouvoient être continués agréablement; l'abondance même des douceurs nous fatigue & nous dégoûte. Les Grands Seigneurs n'ont pas accoutumé dans leurs entretiens sérieux de se fermer la bouche l'un à l'autre avec tant d'imprudence, & cela ne peut arriver que rarement. Et quand on voit Sertorius interrompu par Thamire, un Héros par une Suivante, il est mal aisé de l'approuver, car c'est lui faire entendre qu'il va dire une sottise, & lui vouloir apprendre à parler.

Je ne comprens pas la vrai-semblance d'une couleur que M. Corneille donne à l'entrevûe que Pompée demande à Sertorius, quand il dit que c'est peut-être pour venir dire adieu à Aristie, parce qu'il n'avoit osé prendre congé d'elle à Rome, de crainte d'irriter Sylla; ce seroit lui dire adieu bien tard, venir de bien loin pour peu de chose, & je ne pense pas qu'un divorce injurieux soit un sujet digne de ce compliment, ni qui doive mettre en peine un mari, quand il ne l'a pas fait; une femme qu'il chasse de sa maison, ne se seroit pas tenue fort régalée d'une telle civilité.

Nous voyons aussi dans le cinquiéme Acte, deux actions dont les vers ne parlent point, & sur lesquelles M. Corneille a dit, *ici il brûle des lettres sans les lire*. Et encore, *ici Pompée parle à l'oreille de Celsus*. Je ne croyois pas que M. Corneille fût un des Acteurs de

la piéce, & il ne me souvient point que sur le Théatre il soit venu en avertir les Spectateurs. Aussi ne le devoit-il pas faire, car dans le drame le Poëte ne parle point, il faut qu'il explique tout par la bouche des Acteurs, & pour faire entendre qu'une action se doit faire sur le Théatre, il faut, durant qu'elle se fait, qu'un Acteur en parle, soit qu'il s'en étonne, qu'il en soit bien aise, qu'il s'en fâche, ou qu'il en ait quelque autre sentiment. Les Anciens n'y manquent jamais, & M. Corneille a tort de les en accuser; mais il aime tant son erreur, qu'il a pris à contresens toutes les raisons que j'en ai dites dans la Pratique, où je renvoie ceux qui voudront bien s'en éclaircir.

Nous voyons encore ici des répétitions importunes, comme *demander la main, donner la main, refuser la main*, pour dire rechercher un mariage, y consentir, ou le rejetter, & cela se dit tant de fois, qu'enfin l'oreille en est fatiguée & l'esprit ennuié. Cette phrase n'est pas même bien juste ni particuliére pour cette signification; car l'union des mains exprime communément toutes sortes d'alliances & de sociétés dont elle est le symbole ordinaire, mais elle n'est employée si souvent que pour en composer une mauvaise pointe, tantôt avec la tête, tantôt avec le cœur, ou par quelque autre occasion, & faire écrier le parterre qui pense entendre quel-

que chose de bien fin, parce qu'il entend les paroles sur lesquelles est fondé ce mauvais jeu. A vrai dire, c'est une marque de stérilité, & je ne sai pourquoi M. Corneille affecte l'apparence d'un défaut qu'on ne lui peut justement imputer, ou bien il faudroit qu'il arrivât de son esprit comme de certaines terres dont les laboureurs avares veulent exiger plus qu'elles ne peuvent fournir, & qui pour être pressées perdent enfin leur fécondité naturelle.

Mais permettez-moi, Madame, de faire une revûe sur cette piéce selon l'ordre de sa composition, avant que de parler des vers. Le Théatre s'ouvre parmi les ténébres & la confusion de l'esprit des Spectateurs; car le premier personnage qui vient demeure inconnu durant la premiére Scéne & jusqu'au cinquante-septiéme vers de la seconde; on croit d'abord que c'est Sertorius, & quand on s'en détrompe, on entre dans une plus grande incertitude. Et comment est-il possible que les Spectateurs puissent concevoir la beauté des vers, quand ils n'en peuvent concevoir le sens? Et comment le peuvent-ils concevoir quand ils ne savent à qui l'appliquer? Et comment peuvent-ils recevoir quelque contentement des graces du discours quand ils n'y peuvent rien entendre, quand on ne sait ni le nom, ni la qualité de celui qui parle? Encore ne puis-je oublier que les premiers

vers dont Perpenna veut expliquer l'incertitude de ſon eſprit, ne ſont autre choſe qu'un galimathias en belles paroles, comme en celles-ci.

Et que veut dire
Que mon cœur ſur mes vœux garde ſi peu d'empire.

Je demanderois volontiers à M. Corneille, qui eſt celui *qui veut dire*, quel homme, quel agent, quel ſentiment entre dans cette conſtruction pour ſauver les petites régles de la Grammaire Françoiſe ? Et comment eſt-ce qu'un cœur garde quelque empire ſur des vœux ? Cela forme-t'il quelque idée, & peut-on y comprendre quelque choſe par la ſignification des termes ? Les quatorze autres vers qui ſuivent, & même en toute la Scéne, ſont de cette ſorte. Cependant le parterre ne laiſſe pas d'éclater quand on croit avoir attrapé quelque Antitheſe ou quelque Métaphore, & j'eſtime ces gens-là bienheureux de prendre tant de plaiſir à des choſes, où d'autres un peu mieux inſtruits ne connoiſſent rien.

En la troiſiéme Scéne, Ariſtie vient trouver Sertorius, je ne ſai pas en quel lieu, mais elle lui demande ſûreté contre les priéres de Pompée ſon mari, qui doit venir à Nertobrige. Cela certainement eſt nouveau, on implore ordinairement la protection de quelque puiſſance contre la violence ; mais

contre les priéres, je croi que cela ne s'est jamais fait, parce qu'il ne faut que ne les pas écouter, ou n'y pas consentir après les avoir écoutées. Ce qui est d'autant plus étrange en cette rencontre, est que cette femme au lieu de se défendre des priéres de Pompée au troisiéme Acte, elle le prie elle-même, le conjure & le presse de la recevoir; de sorte qu'elle avoit plus grand besoin de la protection de Sertorius contre le refus & la foible politique de son mari.

La Scéne premiére du second Acte, devoit plûtôt faire l'ouverture du premier, parce qu'elle contient une narration fondamentale & nécessaire à l'intelligence de la piéce. Et c'est la même faute qui se trouve en la premiére Scéne du cinquiéme Acte. Les narrations qui servent à dénoüer les intrigues d'un poëme, se doivent différer jusqu'en des lieux commodes pour le faire, c'est-à-dire, jusqu'à tant que le nœud des intrigues ait eu toute sa force & toute sa grace, parce qu'alors seulement il faut éclaircir l'esprit des Spectateurs, & les tirer de peine par des événemens qui terminent les difficultés qui leur ont donné quelque belle attente. Mais celles qui doivent apporter de la lumiére au sujet, en établir les intrigues & les fonder, doivent être d'ordinaire au commencement, ou du moins après les choses qui se peuvent entendre aisément d'elles-mêmes, autrement tout est plein

d'incertitude & de confusion ; & ces narrations que l'on fait si tard sont fort inutiles, parce que les Spectateurs ne se peuvent souvenir de ce qu'ils ont oüi sans ordre & sans lumiére. Ces narrations dont nous parlons sont de cette qualité, elles expliquent l'histoire, & ne font aucun dénouement, & c'est attendre un peu trop tard à nous faire entendre une histoire qui est prête de finir, & lorsque l'on est fatigué des obscurités de tout ce qui s'est passé.

En la Scéne cinquiéme du second Acte, Perpenna dit que Pompée paroissoit près des murs de la Ville, & qu'il avoit eu ordre de l'aller recevoir, va néanmoins cajoller Viriate, & s'avise un peu trop tard de son devoir ; il ne faut point affecter de dire ces choses, qui n'ont ni beauté, ni nécessité, le Spectateur s'imagine que cela doit servir, & ce n'est qu'une charge inutile à sa mémoire.

Au commencement du troisiéme Acte, Sertorius témoigne qu'il ne sait pourquoi Pompée vient à Nertobrige ; & moi je ne sai pas si l'on approuvera cette maniére d'agir pour un homme de sa qualité. Il me semble qu'un Chef de Parti doit être mieux préparé sur une entrevûe de cette importance. Et en ce même endroit, Pompée propose qu'il vient trouver Sertorius pour deux raisons, mais en s'interrompant lui-même pour faire retirer leur suite, il les oublie, ou pour le moins,

est-il certain qu'il ne les fait pas remarquer dans le reste de son discours.

En la Scéne seconde, Aristie parlant à Pompée qui témoignoit l'aimer encore, lui dit par trois fois, *point de Sertorius*, & se plaint de ce qu'il ne répond pas à son exemple, *point d'Emilie* : Voilà certes une mauvaise répétition, bien froide & desagréable.

En la Scéne premiére de l'Acte quatriéme, Sertorius découvre à Thamire cette Suivante, cette Femme de Chambre, ou cette Dame, dont nous avons parlé, l'amour qu'il a pour Viriate, & la violence qu'il s'est faite pour Perpenna, & cela fort inutilement, parce qu'elle n'agit point dans la piéce, & qu'il ne reste plus assez de temps pour en faire naître quelque intrigue, & Thamire lui donne conseil de ce qu'il doit faire : mais ce grand homme en devoit prendre ailleurs, ou le Poëte devoit donner quelque couleur à cette confidence, & à la suffisance de cette sage Conseillére.

En la seconde Scéne, je trouve encore une chose assez nouvelle, Viriate qui ne veut épouser Sertorius que par ambition, presse son mariage, & Sertorius qui fait paroître pour elle un amour d'ardeur & de tendresse, cherche des prétextes pour le différer. Dites-moi, Madame, si cette ambitieuse n'agit point un peu trop contre la pudeur, & si cet Amant passionné n'est point un peu trop pru-

dent? Ce n'eſt pas que cela ne pût arriver, s'il avoit ſon fondement en quelque difficulté précédente, mais dans le point où les choſes en ſont ici réduites, la conſidération de Perpenna ne devoit plus retenir Sertorius puiſqu'il s'étoit déclaré.

La quatriéme Scéne eſt inutile, chargée d'obſcurités par une ironie peu néceſſaire, & ne dit rien de nouveau.

L'Acte cinquiéme s'ouvre par la ſuite d'une converſation entre Viriate & Ariſtie, mais il ne la falloit point commencer ailleurs, ſi elles cherchoient un lieu ſecret pour s'entretenir, ou bien elles devoient l'achever où elles l'avoient commencée, au moins M. Corneille nous devoit donner quelque couleur de ce changement.

En la cinquiéme Scéne, on vient conter la mort d'Antoine & de Manlius complices de Perpenna, mais cela ne ſert qu'à faire de la confuſion, parce qu'ils n'ont point paru ſur la Scéne, & qu'ils y ſont entiérement inconnus, ce ſont des vers & du temps perdu que l'on pouvoit employer plus utilement.

En la Scéne ſixiéme, M. Corneille nous apprend de ſon chef & par entreligne, dans l'impreſſion de ſa piéce, que Pompée brûle des lettres d'Ariſtie, au moins il ſemble que ce ſoit d'elle, que Perpenna lui venoit de mettre entre les mains; mais il veut qu'on l'en croie ſur ſa parole, car il ne paroît point

qu'il y eût du feu dans le cabinet de Viriate ? Mais quelles étoient ces lettres ? Quand en a-t'on parlé ? A quoi les a-t'on fait servir dans la piéce ? Quel incident ont-elles préparé ? Cela certainement est bien sec, & produit peu de chose sur la Scéne & dans l'esprit des Spectateurs. Il falloit que Perpenna eût fait connoître auparavant, par un discours fort intelligible & considérable, ce qu'elles contenoient, ce qu'il prétendoit en faire, & les grandes espérances qu'il avoit de les employer utilement, afin que par la prudence de Pompée, qui ne les eût pas voulu lire, la pensée de Perpenna n'ayant point d'effet, les Spectateurs eussent reçu quelque contentement de la vertu de l'un, & du succès contraire au mauvais dessein de l'autre.

Il est temps de dire un mot sur les vers & de finir, je ne veux point répéter qu'il s'en trouve d'assez beaux, & beaucoup d'endroits agréables, bien touchés & dignes de M. Corneille; car tout le monde en est si bien persuadé, qu'il n'est point nécessaire de les remarquer ici. Il ne faut pas néanmoins estimer qu'ils soient tous de même trempe, & M. Corneille ne devoit pas les négliger, comme il a fait en mille lieux; il s'imagine que ces taches servent de relief aux beautés de son ouvrage, mais je trouve au contraire que ce mélange les corrompt & gâte tout, comme je sens bien que mon plaisir en est toujours affoibli.

On y voit une infinité d'endroits obſcurs par un mauvais aſſemblage de paroles ou par des métaphores accumulées qui confondent les idées, & ne forment en notre eſprit que des riens éclatans, comme de dire, *qu'une ame diviſée tout à coup d'avec ſoi-même, reprend la chaîne mal briſée de ſes remords.*

Que ſa premiére flamme en haine convertie.

Eſt-ce une métaphore achevée? L'un des termes eſt phyſique & naturel, & l'autre moral; & l'art ne ſouffre point que l'on puiſſe joindre enſemble des choſes de deux ordres ſi différens. La flamme ſe peut éteindre, & ne laiſſer que de la cendre froide, & l'amour peut ſe changer en haine: mais comment ſe peut faire cette converſion de flamme en haine? Pour en former quelque idée, il faut avoir à l'eſprit quatre choſes, dont il y en a deux qui ne ſont point dans le vers, feu & froid; amour & haine, & les broüiller enſemble pour en prendre quelque ſens qui demeure toujours confus.

Un commerce rampant de ſoupirs & de flammes.

Y eût-il jamais métaphore plus impropre que de faire ramper des ſoupirs & des flammes qui s'élevent inceſſamment & ne peuvent s'abaiſſer que par une violence extraordinaire?

J'adore les grands noms que j'en ai pour ôtages ;
Et vois que leur secours nous rehaussant le bras
Auroit bien-tôt jetté la tyrannie à bas.

N'est-ce point là un franc galimathias ? que le secours d'un nom réhausse le bras pour abattre la tyrannie ; il peut encourager & fortifier l'esprit, mais non pas remuer un bras & le réhausser ; & c'est néanmoins un de ces brillans qui dupent le parterre.

A-t'on jamais dit, *qu'un exil enveloppé d'ennuis l'emporte sur une autre*. Voilà une nouvelle enveloppe, il ne falloit que mettre, *accompagné*.

Et laisse à ma pudeur des sentimens confus
Que l'amour propre obstine à douter du refus.

Qui peut entendre comment l'amour propre obstine des sentimens confus qu'un Amant laisse à la pudeur pour douter du refus ? Il faut aller bien vîte pour suivre un Histrion qui récite ces paroles, & les comprendre.

Qui s'est avisé pour exprimer que l'on aime par ambition, & non pas par tendresse de cœur, de dire, *qu'un feu d'amour attaché aux soins de la grandeur dédaigne tout mélange avec la folle ardeur des sens.*

Et voir leur fier amas de puissance & de gloire
Brisé contre l'écueil d'une seule victoire.

Qui jamais a fait d'une victoire un écueil contre lequel un fier amas de puissance & de gloire s'est brisé ? Ce sont là de ces merveilles dont les habiles ont pitié quand le parterre s'écrie.

Et si votre valeur sous le pouvoir d'autrui,
Ne séme point pour vous, lors qu'elle agit pour lui.

Je n'entens pas bien comment la valeur séme pour un homme sous le pouvoir d'autrui en agissant pour un autre, cette métaphore n'est pas moins impropre qu'obscure.

Et si d'une offre en l'air votre ame encore frappée,
Veut bien s'embarrasser du rebut de Pompée.

Voilà une belle chose qu'une ame frappée d'une offre en l'air s'embarrasse d'un rebut. J'en passe une infinité de même force.

Où peut-on voir des rudesses & des cacophonies plus insupportables ?

Tour à tour la victoire au tour d'eux en furie.

Il ne falloit que mettre,

La victoire incertaine au tour d'eux en furie.
N'arboreront-ils point l'étendart de Pompée ?

&c. ne falloit que dire, *N'éleveront-ils point*,

Il ne faut point affecter un mot rude

quand on en peut trouver un autre plus doux de même signification.

Si par l'une ou par l'autre il veut se resaisir.

Voilà un mot dont la chicane n'a encore introduit que le simple.

Vous ravaleriez-vous jusques à la bassesse ?

Pour ôter la rudesse du premier hemistiche, il falloit mettre,

Vous abbaisseriez-vous jusques à la foiblesse.

N'ont-ils tous ni vertu, &c. Voilà bien des T. T.

Suivant qu'on m'aime ou haït, j'aime ou haïs à mon tour.

Voilà des monosyllabes bien durs & difficiles à prononcer.

Après t'être immolé chez toi ton Général.

Voilà encore bien des T. T. & qui ne sont guéres agréables. Il me semble que j'entens la réponse de ce Capitaine de l'un des quartiers de Paris, auquel durant les barricades plusieurs personnes étant venues dire que l'on tendoit les chaînes par toute la Ville, s'écria

tout en colére en ces termes ; Qu'attend-t'on tant, que ne les tend-t'on.

On a peine à haïr quand on a bien aimé.

Voilà trois voyelles *à haïr*, qui font baailler long-temps, il n'avoit qu'à mettre.

On ne haït pas si-tôt quand on a bien aimé.

M. Corneille a de ces négligences en toutes les pages de ses œuvres, & pour les éviter, il ne faudroit que s'en rapporter au jugement de ses oreilles ; car c'est un organe dont Ciceron dit que le Tribunal est très-sévére, & je m'étonne qu'il ait blâmé cette façon de parler dans sa défense, c'est qu'il n'a pas lû cet Auteur Classique, & qu'il a cru que je l'avois inventée, mais s'il en use ainsi, il court fortune de frapper souvent les Innocens, & d'offenser les plus excellens Auteurs de l'antiquité, qui m'ont appris des choses que je me suis renduës propres par le travail.

Je pourrois ajoûter ici toutes les autres mauvaises façons de parler de M. Corneille, les dictions impropres, les bassesses & autres semblables vices de la langue, mais je m'en suis rebuté par le nombre qui m'a lassé l'esprit.

J'étois prêt de finir cette lettre, ou plûtôt cette longue Dissertation, & je méditois le dernier compliment, qui doit, Madame,

vous assurer de mes respects, lorsque l'on m'a mis entre les mais une Epigramme & un Sonnet de M. Corneille, avec une Lettre & une défense en prose, servant de réponse aux observations que vous m'aviez demandées sur la Sophonisbe; je prens la liberté de vous les envoyer, pour vous montrer combien l'esprit de M. Corneille est usé, ou combien la passion en a malheureusement dissipé la force & les lumiéres: car ce sont les plus méchans vers que vous ayez jamais vûs, & la prose la plus languissante, la plus impropre & la plus impure qui soit jamais sortie de sa plume, & je n'y reconnois rien de lui que sa colére. Ce ne sont que des injures & des impostures forgées à plaisir, & de mauvaises paroles qui scandalisent tous les gens d'honneur; il y méle le Comique avec le Tragique, il fait le plaisant & le Héros Parnassien, il feint de ne pas savoir que les lettres que jai pris la liberté de vous envoyer par votre ordre, soient de ma façon, afin de me pouvoir dire toutes ses injures à couvert. Mais aprés les témoignages de tant de personnes d'honneur qui l'en assurerent dès le commencement, aprés les emportemens qu'il a fait paroître contre moi, & aprés avoir lû mes Remarques sur la boutique du Libraire, avant qu'elles fussent achevées d'imprimer, dans une connoissance certaine de mon nom, c'est un mauvais prétexte pour se déchaîner

en paroles indignes de l'innocence & de la générosité des Muses : Et quand il me nomme dans cette Réponse en alléguant ma Pratique, c'est pour faire retomber sur moi les orages de sa bile, en feignant de les avoir préparés contre un autre : car lorsqu'il a traité sérieusement de l'art du Théatre, & qu'il s'est servi de toutes mes maximes, il n'a rien dit de moi ni de cet ouvrage ; aussi veux-je bien demeurer d'accord que je ne l'ai pas mérité. Mais ce n'en est pas la principale raison, c'est qu'il a eu crainte, en alléguant ce livre, de donner à ses Lecteurs quelque envie de le voir, & de s'instruire de la vérité, parce qu'il en a corrompu toute la doctrine, qui n'est que celle de la raison, pour ôter à ses Lecteurs la connoissance de ses fautes par de mauvaises interprétations. Il a néanmoins trouvé le moyen de me fermer la bouche, & de m'empêcher de faire aucune replique ; car je ne sai point dire d'injures ni d'impostures, & je ne veux pas même les entendre, je n'ai jamais appris le métier de Harangére, & je suis fort ignorant aux phrases des Halles & des Carrefours, & c'est en cela que paroît une maniére d'agir, qui n'est propre qu'à ceux qui n'ont point été nourris dans la Cour, qui ne la voient que par intervalle, pour tirer quelque profit de la liberalité des Grands, & qui se tiennent renfermés dans les ténébres, n'en sortant que pour faire des

courses avantageuses dans le païs des Histrions & des Libraires. Et pourquoi répandre son fiel sur le nom de Mademoiselle des Jardins qui n'a point de part à nos démêlés ; & que son sexe devoit mettre à couvert de l'envie que son ouvrage lui a suscité, vû même qu'il lui fait un reproche dont elle se peut défendre aisément, & le faire retomber sur la tête de M. Corneille ; car la faute qu'il lui veut imputer sur le changement de l'histoire de Manlius, est prétexté d'une maxime fort douteuse, & que je tiens fausse, & dont Monsieur Corneille lui-même a souvent pratiqué le contraire, ayant toujours changé les histoires qu'il a mises sur son Théatre quand il les a voulu rendre agréables, au lieu que les défauts de la Sophonisbe & de son Sertorius, sont directement contre des principes indubitables, & dont il demeure d'accord lui-même, bien qu'il les ait voulu un peu corrompre pour s'excuser. Et quand même elle auroit failli, en sauvant Manlius, dont le nom & les avantures n'étoient pas si connus que de César & d'Alexandre, il lui seroit facile de tout réparer avec quinze ou vingt vers qui contiendroient le récit de sa mort ; au lieu que M. Corneille, pour rétablir les manquemens de ses piéces, auroit peine d'en conserver la moitié des vers, mais à eux le débat. Je me contente d'expliquer ici ce que j'ai remarqué dans la défen-

se de M. Corneille, avec autant de modération qu'il en peut exiger de moi. Toutes les choses qu'il a pû réformer dans sa Sophonisbe ont été rajustées, mais assez mal, comme on l'a remarqué à la nouvelle couleur qu'il a depuis peu donnée au mauvais mariage de cette Reine, fait un peu trop à la hâte, l'ayant prétexté de quelques vieilles loix des Africains, & maintenant il dit que je me suis trompé dans mes observations. Cela vraiement est bien fin, de corriger ses fautes & soûtenir hardiment que l'on n'en a point fait, & d'avancer que je dormois ou que je rêvois ailleurs durant la réprésentation ; ses Amis, qui lors étoient auprès de moi, savent bien que j'étois assez attentif, & que je me plaignois souvent de leur interruption, quand ils exigeoient de moi des loüanges que ma conscience ne pouvoit donner. C'est M. Corneille qui dormoit quand il fit sa piéce, & mes observations l'ont assez heureusement reveillé : C'est peut-être le premier conseil qu'il ait pratiqué, je ne suis point jaloux de la gloire qu'il en recevra de ceux qui liront la Sophonisbe, & ne l'auront point vûë sur le Théatre. Mais il ne sauvera pas si facilement les choses qu'il ne pouvoit changer sans que les moins éclairés du parterre l'eussent découvert, comme sont la précipitation qui se voit entre le premier & le second Acte, les foibles entretiens de ses Suivantes qu'il

aime tant, & le peu de soin qu'il a eu de Massinisse en le laissant vivre. Il s'efforce de les défendre, mais il y emploie de si mauvaises & de si foibles raisons, qu'elles ne méritent pas une longue discussion ; car pour cette précipitation, il la condamne lui-même dans les premiers Actes, & ne l'excuse dans le cinquiéme que par privilége, ainsi que je l'ai déja remarqué ; & comme il avoit introduit ce privilége pour mettre à couvert ses trois Comédies qu'il allégue, il est maintenant obligé, selon sa méthode, d'ajouter pour maxime que la précipitation des avantures contre l'ordre du temps est permise dans tous les Actes.

Quant à ces femmes qu'il met à la suite de ses Reines, & qu'il ne veut pas que l'on nomme Suivantes, lorsqu'il voudra les faire considérer autrement, il faudra qu'il nous apprenne ce qu'elles seront, & qu'elles agissent plus nécessairement. Il ne faut pas néanmoins que ce nom l'éfarouche si fort, ni qu'il prétende en faire une machine d'intérêt pour gagner la bienveillance de toute la Cour. Nous savons bien que les Reines ont à l'entour d'elles des Princesses & des Dames de condition, des Demoiselles de naissance sous le titre de Filles d'honneur, & que dans le beau langage, on ne les appelle pas ordinairement *Suivantes*, ou du moins ce n'est pas dans le même sens qu'une petite Soubrette qui

trote après une Dame de nouvelle impreſſion, élevée tout d'un coup du fond d'une boutique ſur le tabouret du Cercle. Ce n'eſt pas que les premiéres ne ſoient tous les jours nommées la ſuite de la Reine, & que l'on ne die qu'elles la ſuivent ; mais quand on les met ſur le Théatre, il en faut déſigner la qualité, il en faut marquer l'emploi, il en faut expliquer la confidence, & les intéreſſer dans les avantures de la Scéne, ou bien elles n'y ſont que pour la remplir, l'orner, & faire ſouvent de mauvais diſcours, & lors on ne les regarde que comme Suivantes, c'eſt-à-dire, faiſant une ſuite d'ornement, & non pas de néceſſité, ſans qu'il ſoit beſoin d'en ſavoir la condition ni l'intérêt. C'eſt pourquoi M. Amiot les nomme en ſa traduction de Plutarque, une ſuite de Demoiſelles magnifiquement accoutrées, & bien plus durement, ſelon notre uſage, *Chambriéres.* Auſſi ai-je connu une Demoiſelle fort âgée qui avoit vû les vieilles Cours, & qui donnoit ſouvent le même nom à la ſuite de la Reine, comme la marque du privilége qu'elles avoient d'entrer & de la ſervir dans ſa chambre, & ſi nos Hiſtrions étoient aſſez riches, on en mettroit un bien plus grand nombre ſur la Scéne, qui ne repréſenteroient pas toutes des Princeſſes, des Dames de haute qualité. Et M. Corneille ne faiſant point connoître la condition de Thamire, non plus

que des autres femmes de sa Sophonisbe, on ne sauroit les considérer autrement que comme une suite inutile introduite seulement pour la pompe, & qui pour cela ne peuvent agir que tres-foiblement au Théatre; & si nous les voulons prendre pour de grandes Dames, ce sera pour faire grace à M. Corneille, car puisqu'il n'en dit rien, nous n'y sommes pas obligés.

Après tout, il est mal aisé de comprendre pourquoi M. Corneille me fait une chicane sur les qualités de ces femmes inutiles qu'il met sur son Théatre, car c'est venir contre son propre fait, & je n'ai point employé ces noms de Suivantes qu'après lui, selon son esprit, à son exemple, & dans la même signification qu'il leur attribue. Médée étoit fille d'Aëtes Roi de la Colchide, elle épousa Jason Roi de Thessalie, & depuis encore Egée Roi d'Athénes, & comment M. Corneille nomme-t'il Nerine qu'il met auprès d'elle? *La Suivante de Médée.* Jocate étoit Reine de Thébes, & comment M. Corneille nomme-t'il encore Nerine qui l'accompagne sur la Scéne? *La Suivante de Jocaste*, où l'on voit Nerine Suivante des Princesses de M. Corneille en titre d'office. Dircé, selon l'invention de M. Corneille, que nous examinerons sur l'Oedipe, étoit fille de Laiüs Roi de Thébes, & la véritable héritiére de cette Couronne; & comment nomme-t'il Mégare, qu'il

qu'il lui donne pour compagnie ? *La Suivante de Dircé.* Ce n'est pas que je considére en aucune façon ces listes qui contiennent les noms des Acteurs où cela se trouve, & je ne les allégue ici que pour faire voir la pensée de M. Corneille, l'estime qu'il a fait de ces femmes, quelle fonction il leur donne, & quel nom il leur fait porter. Pour moi, qui, depuis dix-sept ans, me suis retiré dans les ténébres de mon cabinet, sans voir la Cour, je pourrois bien en avoir oublié le langage aussi-bien que les mystéres. Mais M. Corneille, qui depuis tant d'années en fait un Perou, ne devoit pas tant de fois attribuer & si souvent cette qualité de Suivantes aux Dames & aux Filles qui servent ses Princesses, si cela ne s'accorde pas au faste & aux intrigues des belles Cours. En bonne foi, c'est dormir profondément à la porte de la chambre des Filles de la Reine, & je ne doute point que ce petit avis ne le réveille & ne l'oblige à qualifier les femmes de sa Sophonisbe dans la liste des Acteurs qu'il fera mettre à l'impression, du titre de Dames d'honneur ou de Confidentes, comme il a fait en quelques piéces, & qu'il ne réforme celles, où par négligence ces qualités se trouvent imprimées. Ce n'est pas que cette liste du nom des Acteurs puisse justifier & suppléer l'omission des choses nécessaires dans une Tragédie, non plus que ces notes marginales

dont j'ai parlé ; car les gens d'esprit n'ignorent plus la différence du Poëme Epique & du Dramatique : Ils savent bien que dans le premier, le Poëte s'explique lui-même comme il lui plaît, étant, s'il le faut ainsi dire, le seul Acteur de ses avantures ; & que dans l'autre, il ne peut rien faire entendre que par la bouche des personnages qu'il introduit, n'étant non plus consideré dans l'action que s'il ne l'avoit pas fait. Mais cette ingénieuse & nouvelle adresse abusera pour le moins les idiots qui se persuadent que tout ce qu'ils trouvent imprimé dans une piéce de Théatre, en fait partie jusqu'au privilége du Roi, sans lequel il ne seroit pas libre de l'imprimer ; & si ces gens-là continuent de s'infatuer de ces erreurs grossiéres, ils croiront que les affiches des Histrions & leurs annonces sont encore des parties nécessaires à la composition d'un Poëme Dramatique, parce qu'elles servent à sa représentation. Mais c'est trop de discours pour si peu de chose.

Il fait encore beaucoup d'effort dans cette réponse pour sauver la vie à Massinisse par l'histoire. Et pourquoi cela, puisqu'il ne s'agit ici que de la fabrique d'un Poëme ? Car mal aisément arrivera-t-il que le Poëte fasse l'Historien sans gâter son ouvrage ; c'est ce qui rendit son *Horace* misérable & digne de pitié depuis la fin du quatriéme Acte, & jamais il n'a rien fait de meilleur, que par le

changement des histoires. Mais j'en ai traité si au long dans la *Pratique du Théatre*, que j'ai de la peine à le rebattre, sur-tout après ce que vous en avez vû dans l'un des discours qui doivent être à l'entrée de mon Roman de la Philosophie.

J'apprends aussi que par la cabale de M. Corneille toute la canaille du Parnasse, ou pour mieux dire, la vermine qui rampe aux pieds de cette pénible Montagne, est fort émûë, & que tous les Faiseurs de nouvelles & les Poëtastres naissans, prennent les armes pour sa défense. Voilà bien du bruit pour peu de chose, & une grande guerre qui menace le repos des Muses. J'avouë qu'ils ont raison de prendre part à ses intérêts, puisqu'il est leur Maître, & que c'est en fripant ses ouvrages, qu'ils trouvent de quoi faire tant de bagatelles qui ne leur sont pas moins utiles qu'à ceux qui les jouent sur le Théatre, ou qui les vendent au Palais. Et si-tôt qu'ils paroîtront, vous verrez, Madame, qu'ils ressemblent à ces petits poissons qui s'attachent aux grands & merveilleux monstres de la mer pour vivre de leurs excrémens. C'est une machine que M. Corneille ne fait jouër que pour me détourner de ma route, & m'empêcher de satisfaire à votre curiosité ; mais comme je n'ai pas écrit pour le fâcher, & seulement pour vous plaire, & que la passion n'a point de part en tous ces effets de mon obéïssance,

je ne suis pas résolu d'interrompre mon voyage, si vous ne me l'ordonnez : M. Corneille ne m'a jamais fait ni bien, ni mal, & les graces de ses ouvrages ni leurs défauts, ne me regardent point, mais vos commandemens me sont des loix indispensables. Trouvez bon néanmoins, Madame, qu'en travaillant ici, pour vous divertir dans votre retraite, j'aie fait des vœux pour votre retour, commevo us le verrez en ces vers.

SONNET.

NE reverrez-vous point cet illustre séjour
Où mille cœurs soumis, qui vous rendent hommage,
Ne souhaitent rien tant que le noble avantage
De languir à vos pieds de respect & d'amour.

Vous devez vos beautés aux soupirs de la Cour,
Vous les devez encore à l'honneur de notre âge,
C'est trop les retenir dans un désert sauvage
Où rien ne se plaindra de cet heureux retour.

Mais si vous ne sortez de cette nuit profonde
Avec tous les plaisirs pour les rendre au beau monde,
Vous ne reviendrez plus que visiter des morts.

Et je sai que jamais, inhumaine Sylvie,
Vous n'auriez la bonté par quelques doux transports,
D'en regarder un seul pour lui rendre la vie.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE GUISE.

MONSEIGNEUR,

Comme tous ceux qui font profeſſion d'écrire, croiroient, avec beaucoup de raiſon, ne pouvoir jamais être eſtimez, s'ils ne vous avoient conſacré quelqu'un de leurs ouvrages. Je viens me mêler parmi la foule, & groſſir le nombre de vos admirateurs. Je ne l'aurois, toutefois oſé, ſi je n'avois ſû que ma Défenſe de la Sophonisbe de Monſieur de Corneille n'a pas déplû à VOTRE ALTESSE, *& ſi je n'étois informé de l'eſtime particulière qu'elle fait de ce grand homme; Je crois,* MONSEIGNEUR, *ne vous pouvoir rien dire, qui vous ſoit plus glorieux; & rien ne marque plus que vous êtes le digne Protecteur des Belles-Lettres, que le déſir que vous témoignez d'avoir ſouvent cet illuſtre Auteur auprès de vous. C'eſt ce qui m'a porté à dédier à* VOTRE ALTESSE *un Ouvrage qui lui ſera conſidérable par le grand nom de Corneille, qui s'y rencontre preſque en chaque page, ne doutant point qu'elle ne regar-*

de par cette raison, aussi favorablement la Défense de Sertorius, que celle de Sophonisbe. Je ne vous dirai rien ici, ni des avantages de votre naissance, ni de ceux de votre personne: puisque je ne vous pourrois rien dire qui ne vous ait été dit mille fois; & que l'on met tous les jours quelque Livre sous la protection de VOTRE ALTESSE. *Vos belles qualités sont dans les Ecrits de tous les Auteurs de notre siecle; du moins il y en a peu en France, qui aient fait imprimer deux fois, sans les mettre à la tête de leurs Ouvrages; & ceux qui n'écrivent point les ont aussi toujours à la bouche. Comme la Cour & le Peuple les admirent sans cesse, je me contenterai,* MONSEIGNEUR, *pour ne pas augmenter le nombre des obligeans fâcheux de vous demander part à cette bonté, avec laquelle vous les accueillez si favorablement & la grace de souffrir que comme l'ombre de Monsieur de Corneille, je puisse m'introduire avec lui dans votre cabinet, pour vous y assûrer que je suis,*

MONSEIGNEUR,

De Votre Altesse,

Le très-humble, & très-obéïssant serviteur,
D.

DEFFENSE DU SERTORIUS DE MONSIEUR DE CORNEILLE.

Dédiée à Monſeigneur de Guiſe. *

Par M. DAUNEAU DE VISE'.

SI la réputation de Monſieur de Corneille étoit moins grande, l'envie ne continuëroit pas là guerre qu'elle lui déclara ces jours paſſés. Cet exécrable monſtre eſt toujours effarouché par le mérite, & ne ſauroit voir ſon éclat ſans en être ébloui, & ſans eſſayer de l'affoiblir. Les brillantes qualités de ce célébre Auteur lui ont fait mal aux yeux; & il a réſolu de les combattre, pour ce qu'il ne les peut ſouffrir. Il a commencé en rongeant ſa *Sophonisbe*; & le dépit qu'il a de ce que ſes morſures n'ont pas été aſſez profondes pour ſe faire ſentir, ayant redoublé ſa rage,

* Imprimée à Paris en 1663. *in*-12.

l'a fait résoudre à ramasser toutes ses forces contre son *Sertorius*. Comme c'est de la plume de Monsieur l'Abbé d'Aubignac, que ce monstre s'est servi, & que celui-ci par ses Remarques, sur les deux dernières piéces de Théatre de Monsieur de Corneille, s'est acquis la qualité de Ministre de l'Envie, il trouvera bon que je parle à lui dans tout ce discours, & qu'en découvrant ses impostures, je lui fasse voir, qu'il ne sait pas mieux la langue Françoise, que l'art de faire réussir les Poëmes dramatiques, auxquels il met la main.

Cet ouvrage d'appareil, cette satire ridicule, & cet enfant de la vanité de l'Auteur, que la bonté de ma cause me fait espérer de combattre avec succès, est envoyé à une Duchesse, qui doit être bien malheureuse, puisqu'elle a besoin d'un semblable divertissement, pour adoucir les mauvaises heures de sa solitude. Ne trouvez pas étrange, Monsieur l'Abbé, si je ne repéte point vos termes, c'est à cause que l'on ne dit pas, *donner de l'adoucissement à une chose*, non plus que, *rendre le respect sensible*, dont vous vous servez dans le compliment que vous faites à votre Duchesse Campagnarde, & sans doute imaginaire. Vous poursuivez, en disant, *qu'il faudroit que la raison de Monsieur de Corneille fût bien malade, s'il s'offensoit des vérités, c'est-à-dire, de vos Remarques, qui doi-*

vent l'instruire avec le public ; & qu'elle fût comme les yeux foibles, qui sont blessés de la lumiére, pour peu qu'elle les touche. Ouït-on jamais de semblables fanfaronnades en la bouche d'un Capitan, & ces paroles ne font-elles pas connoître jusques à quel point votre vanité vous aveugle ? Il y a plus d'apparence que votre raison est blessée de la lumiére de ce grand Maître du Théatre, comme on en peut juger par l'égarement, dans lequel ses beaux ouvrages l'ont jetté ; & je puis vous dire encore, avant de quitter cet endroit, *qu'être touché de la lumiére*, est une façon de parler que vous ne ferez pas facilement recevoir. Il n'est pas nécessaire que la lumiére touche nos yeux, pour nous faire voir les objets, & si elle les touchoit, il y auroit bien plus d'aveugles que l'on n'en voit. Sept ou huit lignes plus bas, dans le même compliment, vous dites, *& de cet entretien de mon devoir, on m'en fait faire une conversation publique*, cet entretien de mon devoir est une locution des plus modernes.

Dans les quatre ou cinq pages suivantes, vous vous efforcés de montrer que l'on peut bien porter jugement d'une chose que l'on ne sait pas faire. Vous allez voir le contraire, & par votre propre raisonnement, & par le mien ; après quoi, je reprendrai les mauvaises façons de parler qui sont dans ces quatre ou cinq pages. Vous commencez de soutenir

votre erreur par une comparaison aussi noble, que votre esprit est élevé; & vous dites, que ceux qui ne sont pas capables de faire un habit, un soulier, ni un chapeau, ne laissent pas d'en bien juger: Il est vrai, mais ils en disent les raisons en même temps. Ils connoissent bien si un chapeau est trop large, & si un soulier les blesse; leurs têtes & leurs pieds les en instruisent assez; mais il n'en va pas de même de l'esprit, qui ne doit pas être comparé à des choses si basses & si materielles. Selon votre grotesque raisonnement, si un Païsan, qui pourroit juger de la bonne ou mauvaise façon de ses sabots, venoit à la Comédie, vous voudriez qu'il pût pareillement juger de la bonté de la piéce, aussi bien que Messieurs de Corneille, Boyer & Quinault, qui ont non-seulement une parfaite connoissance du Théatre; mais qui nous font souvent voir des Poëmes dramatiques, qui sont estimés de tout le monde Comme vous n'avez point acquis par l'expérience, ce que vous savez des régles du Théatre, vous voulez qu'une personne qui n'aura jamais fait de Comédie, s'y connoisse aussi-bien, que ceux qui y travaillent depuis trente ans; & pour montrer qu'il n'est pas nécessaire de savoir faire une chose, pour la connoître, vous vous servez de l'exemple du chapeau, & des souliers, dont on juge tous les jours, sans en savoir faire. Mais vous ignorez donc que le fréquent

ufage de ces chofes, vaut autant que la pratique dans un autre, & que c'eft par cette raifon que l'on en juge fans en favoir faire. Je pourrois toutefois vous dire encore, que votre comparaifon n'eft pas fort jufte, & que bien que nous connoiffions fi un foulier eft trop grand, ou s'il nous incommode, nous ne faurions néanmoins fi bi:n juger de la bonté du cuir, que feroit un Cordonnier.

Après avoir ingénieufement comparé des fouliers à l'efprit, vous fortez de votre fujet, pour répandre votre fiel fur Monfieur de Corneille le jeune; & comme il a beaucoup de mérite, il n'eft pas exempt de vos injures. C'eft par-là que l'on connoît clairement que l'envie vous fait ouvrir la bouche, puifque fans néceffité vous lui dites des chofes auffi ridicules que piquantes, & qui font que l'on a pitié de vous. A quoi fongiez-vous, lorfque vous laiffâtes déborder votre venin contre lui? Où étoit alors votre prudence? Sans doute fi vous en aviez, vous auriez retenu ces faillies, qui découvrent que vous n'avez deffein que de nuire à Meffieurs de Corneille, & qui ôtent la curiofité à beaucoup de perfonnes de lire vos Remarques, de crainte d'y trouver plus d'injures que de chofes bien réprifes En effet que peut-on attendre de judicieux dans la fuite d'un ouvrage, où l'on n'aperçoit d'abord qu'une injurieufe & furieufe paffion, d'un homme qui traite, avec

la dernière indignité, une personne qui est en toutes façons plus considérable que lui. Que vous auriez de vanité, Monsieur d'Aubignac, si vous étiez autant estimé que ce jeune Corneille, que votre incivilité & votre rage vous empêchent de nommer Monsieur! Nous avons vû plusieurs ouvrages de lui, qui ont eu l'applaudissement de toute la France: Timocrate, Commode, St licon & Camma parlent en sa faveur; & l'on ne doute point que la réputation qu'ils lui ont acquise, ne vous ait fait mal à la tête, puisque c'est cette seule réputation des grands hommes qui vous met en si mauvaise humeur.

Cette inutile & injurieuse digression est suivie de deux exemples que vous employez pour soutenir votre erreur, mais qui sont entiérement contre vous. Si nous y indiquons, dites-vous, les défauts d'un Tableau, ou d'une Maison; le Peintre & l'Architecte ont raison de nous obliger à mieux faire, ou à nous en taire. Cela étant, comme vous l'avouez vous-même, pourquoi ne voulez-vous pas que l'on vous ordonne de garder le silence sur les ouvrages de Monsieur de Corneille, ou de nous montrer que vous en savez plus que lui. Je sai bien que ce seroit temps perdu, puisque l'ún & l'autre vous est impossible; Mais enfin l'on vous pourroit obliger avec justice à l'une de ces alternatives. Vous continuez d'appuyer votre erreur, en

avançant témérairement qu'il n'y a point de gens moins capables de juger des ouvrages, que ceux qui n'ont point d'autres lumiéres que celles qu'ils ont acquises en travaillant. A quoi pensez-vous, lorsque vous parlez de la sorte ? Si ceux qui sont d'une profession ne peuvent juger de leurs ouvrages, ni de ceux de leurs Compagnons, qui est-ce qui en jugera ? Doit-on envoyer quérir un Serrurier, pour voir si un Tableau est bien fait ? & un Peintre, pour connoître les défauts d'une Serrure ? Si ce que vous avancez est véritable, vous devez beaucoup mieux juger d'une piéce de Théatre, que Monsieur de Corneille, pour ce qu'il en a beaucoup plus fait que vous, & vous n'avez raisonné ainsi, que pour persuader que vous savez mieux juger d'un Poëme dramatique, que cet illustre Auteur n'en sait faire. Je veux que vous en sachiez les régles, ou du moins que vous ayez lû ceux qui en ont écrit; mais outre qu'il les sait parfaitement, il les a long-temps pratiquées, & même avec succès; c'est pourquoi l'on ne peut douter que Monsieur de Corneille ne soit plus capable de faire une piéce de Théatre que vous, & d'en mieux juger, bien que pour faire sortir votre nom des ténébres, vous tâchiez de nous persuader le contraire. Vous poursuivez aussi judicieusement que vous avez commencé, & pour informer pleinement de votre vanité, vous osez bien

vous mettre en comparaison avec Aristote, à cause que vous nous avez donné des régles du Théatre aussi bien que lui. Néanmoins il y a bien de la différence entre le Maître & le Disciple; vous n'avez fait autre chose que donner en notre langue ce que lui, & plusieurs autres ont écrit de ce bel art; & je ne crois pas que dans toute votre *Pratique*, l'on puisse rien trouver de vous que votre projet du rétablissement du Théatre François, que vous avez fait, pour montrer que vous êtes capable d'avoir la charge de Directeur, Intendant, ou Grand-Maître des Théatres, & des Jeux public de France, que vous voulez obliger le Roi d'établir en son Royaume, & que vous avez brigué depuis trente ans avec tant de succès, que vous avez assûré plusieurs personnes dignes de foi, que vous aviez enfin obtenu de Sa Majesté cette belle Charge, & que chacun trouve digne d'un Prêtre âgé de soixante cinq ans. J'aurois bien des choses à dire sur ce sujet; mais la crainte que j'ai de vous donner trop de confusion m'en empêche; & je reprens Aristote, dont vous voulez être le Compagnon, ou plûtôt le Maître. Vous dites que l'on auroit tort de ne se pas assûjettir à ses régles, encore que nous n'ayons aucun Poëme dramatique de sa façon. L'on ne peut nier qu'il n'ait été un grand homme; mais s'il avoit fait autant de piéces de Théatre que Monsieur de Cornelle,

il auroit mieux connu le fort & le foible de ses régles ; il y auroit retranché ou ajoûté ; & se trouvant ainsi fondées sur l'expérience, elles auroient pû être suivies de tout le monde. Nous voyons tous les jours proposer quantité de choses dans les conseils qui sont trouvées bonnes, & qui sont néanmoins rejettées, parce que l'on juge qu'il est impossible de les exécuter. Travailler, comme Aristote, sans avoir pratiqué ce que l'on enseigne, c'est parler en l'air, & vouloir donner ses fantaisies pour des régles certaines, sans savoir si l'on peut les suivre. Un Tailleur qui vous feroit un habit, sans avoir pris votre mesure, & sans vous avoir vû, travailleroit, sans savoir si cet habit vous seroit propre. Ce Philosophe en a fait de même, il a travaillé aux régles du Poëme dramatique ; mais n'en ayant point composé, il n'a pas pû savoir si ces régles pourroient être observées. Comme il travailloit pour l'esprit, il devoit en composant quelques Poëmes dramatiques, prendre la mésure sur le sien. C'est ce qu'a fait Monsieur de Corn eille, qui est de cette façon plus capable que personne, de nous donner des régles de Théatre. Il a mérité par sa longue & glorieuse expérience, que l'on le regarde comme le plus grand Maître de la Scéne qui ait jamais été. C'est une chose si constante que vous n'en sauriez témoigner d'autres sentimens, sans faire soule-

ver contre vous tout ce que l'Europe a d'honnêtes gens : & il faut que vous soyez, ou bien jaloux de son mérite, ou bien ignorant, pour en faire si peu d'estime. Est-il possible que vous ne sachiez pas en quelle vénération Monsieur de Corneille est dans tous les Païs étrangers ? & que son nom y est plus connu que dans l'Hôtel de Bourgogne ? Que ses ouvrages sont traduits en toutes sortes de Langues ? & qu'il passe par-tout pour celui à qui le Théatre doit toutes ses beautés ? Cependant, si l'on vous en veut croire, ce grand homme n'a jamais rien fait qui approche de votre *Zénobie*, ni du *Manlius* de Mademoiselle des Jardins, pour ce que vous en avez conduit le sujet. Je ne crois pas qu'il en faille davantage, pour faire connoître que votre raison est périlleusement malade.

Après avoir combattu toutes ces fausses raisons, par lesquelles vous prétendez persuader que l'on peut juger d'une chose que l'on ne sait pas faire ; je puis encore ajouter, que ceux qui parlent de ce qu'ils ne connoissent pas, peuvent bien dire *qu'un ouvrage ne leur plaît point*, mais qu'ils ne peuvent néanmoins le condamner. Chacun a son goût particulier ; mais s'il se trouve des gens qui n'aiment ni les ortolans, ni les perdrix, il ne s'ensuit pas qu'ils ne valent rien, & le jugement de ces dégoûtés ne les peut rendre méchants. Si par un autre exemple vous n'ai-

miez point la couleur de feu, seroit-elle pour cela abandonnée de tout le reste des deux sexes ; & les Marchands seroient-ils obligés à l'exclure de leurs Boutiques ? Dites-moi, je vous prie, si vous prendriez le parti d'une personne, qui ne sachant aucune des régles du Théatre condamneroit entiérement une Comédie ? & pour une piéce bien conduite, qui ne lui plairoit pas, en composeroit une contre toutes les mêmes régles ? Diriez-vous encore que l'on peut bien juger d'une chose que l'on ne sait pas faire ? Sans doute que vous le diriez, & que vous ne voudriez pas vous démentir, après avoir dit, que ceux du peuple qui peuvent connoître si des souliers sont bien-faits, jugent tous les jours des Poëmes dramatiques, bien qu'ils n'aient aucune étude. Vous ajoûtez qu'ils ne consultent que leur propre sentiment, qu'ils regardent ce qui leur plaît, & ce qui leur déplaît, & décident hardiment de la bonté d'une piéce, sans avoir lû Aristote ni Scaliger. J'en demeure d'accord avec vous : Mais la raison agit-elle lorsque l'on ne sait pourquoi l'on approuve, ou pourquoi l'on condamne ? Et croiriez-vous qu'un homme que l'on auroit condamné à la mort fût bien jugé, si ceux qui auroient prononcé l'Arrêt n'en pouvoient donner aucunes raisons ?

Vous n'attribuez tant de pouvoir à ces Juges ignorans, que pour montrer, que si ceux

qui ne savent point les régles du dramatique, en peuvent juger, vous avez droit de censurer toutes les piéces de Théatre, pour ce que vous croyez en savoir les régles. Mais il y a bien de la différence entre savoir comment il faut faire une chose, & la savoir faire. Celui qui la sait faire, sait beaucoup plus que l'autre, dautant qu'il doit connoître aussi les régles; & que le dernier peut seulement les savoir, sans les pouvoir réduire en pratique; ce qui découvre qu'il y a bien de la différence entre Monsieur de Corneille & vous. Vous devriez savoir, à votre âge, ce que les plus grossiers n'ignorent pas, qu'en forgeant l'on devient Forgeron, & que l'expérience est la maîtresse des choses. Il n'y a rien de plus commun que ce proverbe dans la bouche des hommes, & rien aussi de plus véritable, que l'on se perfectionne en travaillant, & que l'habitude fait plus que la science. Si vous aviez travaillé, vous auriez rencheri sur votre théorie, & en apprenant la peine qu'il y a d'accommoder un sujet au Théatre, vous auriez connu que c'est être ignorant, que de savoir les régles d'une chose sans en avoir fait aucun usage.

Je crois avoir suffisamment combattu une erreur, que vous ne soutenez qu'à cause qu'elle vous est avantageuse; & je veux au moins vous faire le plaisir de croire que c'est plûtôt par vanité, que par ignorance, que vous pre

nez un ſi méchant parti. Mais je ne puis m'empêcher de retourner enſuite à la charge ſur vos maniéres de parler, qui ne ſont pas meilleures que vos raiſons. Votre *Pratique* du Théatre, que vous rappellez preſque dans toutes les pages de votre Libelle, eſt tout-à-fait mal nommée, c'eſt une théorie, & non une pratique, l'uſage ne s'enſeigne point : & je ſuis étonné que vous ayez tant vécu, ſans être inſtruit de cette vérité ; & qu'après vous être vanté de ſavoir ſi parfaitement Cicéron, vous ignoriez ce que les moindres Ecoliers en ont pû apprendre. Vous ne deviez pas répéter ſi ſouvent une ſi méchante choſe ; mais il ne faut pas s'en étonner, puiſque vous n'avez écrit contre le *Sertorius*, que pour afficher vos ouvrages, qui ſe moiſiſſent faute d'acheteurs. Au reſte, vous êtes le plus joli galant du monde, & la Ducheſſe à qui vous écrivez vous eſt bien obligée, lorſque vous l'accuſez de foibleſſe, & c'eſt lui faire un compliment tout-à-fait doux, que de lui dire que vous la voulez détromper : C'eſt cajoler en galant de votre âge, & parler en pédant, plûtôt qu'en homme du monde.

Vous parlez cependant plus à l'avantage de Monſieur de Corneille, que vous ne croyez, lorſque vous reprochez à votre Ducheſſe, qu'elle eſt dans les ſentimens de ce Prince des Poëtes François, & qu'elle s'y pourroit bien entretenir, par l'opinion de quantité de gens

de qualité qui l'approcheront. Ensuite vous revenez à la comparaison du chapeau & des souliers, & dites que l'on connoît bien s'ils laissent la liberté de tous les mouvemens du corps. Je ne crois pas que des souliers & un chapeau, puissent incommoder tous les mouvemens du corps; des souliers peuvent incommoder les pieds, & un chapeau peut incommoder la tête; & je vous puis assûrer que quand mon chapeau seroit trop large, je ne laisserois pas d'avoir le mouvement de la main assez libre, pour répondre à vos invectives contre Monsieur de Corneille.

De crainte d'être trop long, je passe par-dessus une infinité d'autres méchantes façons de parler, dont votre Ouvrage est farci, après avoir seulement remarqué que l'on ne dit point, *éclairer la conduite*, mais bien, *éclairer un homme dans sa conduite* : Que jamais on n'oüit tant parler d'outils, d'instrumens & de matiere, en parlant à une Dame, & que pour faire le sçavant, vous nommez sans necessité l'Horizon, le Meridien, & les Azimuts; puisque c'est d'une maniere qui ne nous prouve point que vous connoissiez toutes ces choses, vous devriez sçavoir que l'on dit *les graces de l'art*, & *les delicatesses des Orateurs*, & non *les graces des Orateurs* ; & que l'on ne dit point *une complaisance à la multitude* ; Les vingt-cinq lignes qui suivent ne servent qu'à prouver votre vanité, & vous ne les avez laissé échaper

à votre plume, que pour parler de votre Roman de la Philosophie des Stoïques, & pour dire que vous ſçavez bien faire des Vers, ce que nous verrons dans l'examen de votre Sonnet, où il y a plus de fautes que de mots. Vous ajoûtez dans le même endroit, ſans aucune autre néceſſité, que celle que vous vous êtes impoſée de vous loüer, que feu Monſieur le Comte de Fieſque avoit coûtume d'appeller votre *Zénobie* la femme de *Cinna*. Ce Heros n'auroit pas voulu répudier Emilie, pour l'épouſer, le Parti n'auroit pas été égal, & ce fameux Romain ſeroit bientôt demeuré veuf; car il y a long-temps que *Zénobie* eſt dans le Tombeau, ou du moins que l'on n'en parle que comme d'une Héroïne qui n'eſt connuë que dans l'Hiſtoire, & non dans la Comédie que vous en avez faite. Mais lors que vous dites qu'on l'a voulu faire paſſer pour la femme de Cinna, vous ne prenez pas garde que c'eſt avoüer, que vous êtes autant au-deſſous de Monſieur de Corneille, que la femme eſt au-deſſous de ſon mari; & reconnoître, quelque dépit que vous faſſe ſon mérite, qu'il vous eſt glorieux que Monſieur le Comte de Fieſque ait mis votre Zénobie au-deſſous de Cinna; & c'eſt, à n'en point mentir, la plus grande gloire que vous puiſſiez jamais avoir. Vous réduirez, continuez-vous, dans la rigueur de l'Art dramatique, tel ſujet qu'il plaira à Monſieur de Corneille, pourvû qu'il

soit capable d'être mis sur la Scéne ; mais je sçais deux choses qui vous en empêcheront, l'une, que vous ne trouverez jamais de sujet tel que vous en souhaitez ; & l'autre, que les Comédiens craindroient de perdre leur étude, s'ils apprenoient une Piéce de votre composition. Si vous croyez, toutefois, obscurcir la gloire de Monsieur de Corneille en travaillant avec lui sur un même sujet, & que vous soyez persuadé que l'on veuille bien joüer votre Piéce, vous n'avez qu'à choisir, entre toutes les siennes, le sujet qui vous agrée le plus, & lors que vous l'aurez accommodé au Theatre, nous verrons si vous effacerez ce Grand homme. Je crois qu'il en sera d'accord, parce que je le lui ai oüi dire fort souvent.

Après vous être excessivement loüé, après avoir dit que vous saviez bien faire des Vers, & parlé à l'avantage de votre Zénobie, vous perdez six pages en discours qui ne sont pas plus necessaires, vous y efforçant seulement de prouver ce qui se sait assez, qu'il ne faut jamais loüer ce qui n'est pas bon, ni blâmer ce qui n'est pas mauvais ; & qu'ainsi il ne faut pas loüer les défauts d'un Ouvrage, à cause qu'il a quelque chose de bon, ni blâmer ce qu'il a de bon, à cause qu'il a quelque défaut. Tout cela étoit un franc galimathias, qui ne conclud rien contre Monsieur de Corneille, & dans lequel vous n'avez pû encore vous

empêcher de le loüer, plus de trente fois, tant il eſt difficile de ne pas rendre juſtice à ſon mérite. Vous le comparez à Virgile, qui a, dites-vous, quelques imperfections dans ſon Eneide. Cette comparaiſon eſt ſi juſte, que perſonne ne vous en blâmera ; & pour vous montrer que tout votre raiſonnement tourne malgré vous à la loüange de Monſieur de Corneille, je ne me veux ſervir que de vos paroles. Vous dites que les choſes ſont bonnes, quand elles ont plus de bonnes parties que de mauvaiſes, & qu'elles ne valent rien, lors qu'elles en ont plus de mauvaiſes que de bonnes. Quand votre eſprit, qui ne ſe plaît qu'à critiquer, trouveroit des fautes dans les Ouvrages de Monſieur de Corneille, vous ne ſçauriez nier, ſans paſſer pour ridicule, qu'il y a plus de bonnes parties que de mauvaiſes, & par conſéquent vous nous laiſſez à conclure que les Ouvrages de Monſieur de Corneille ſont bons, & que vous avez tort de les cenſurer.

Tout le langage qui ſuit n'eſt pas mieux digeré ; on ne dit point *attribuer un caractere de diſcernement :* ce ſont ceux qui jugent d'une choſe, qui en font le diſcernement ; mais il ne faut pas s'en étonner, vous avez autant de peine à bien conſtruire, qu'à trouver des fautes dans le Sertorius : Et puis vous avoüez que tous les Ouvrages qui ſortent de la main de l'homme, portent des marques de ſa foibleſſe,

& de sa corruption ; c'est pourquoi les désordres de votre stile sont assurément des effets de votre infirmité. J'avois jusques ici désesperé de trouver quelque chose dans votre Ouvrage, qui marquât votre caractere ; mais enfin, aïant lû ces paroles : *Malheur à vous*, dit un Prophete, *qui donnez à la Lumiere le nom de Tenebres, & aux Tenebres le nom de Lumiere; Malheur à vous, qui dites que la douceur est amere, & que l'amertume est douce.* Je me suis écrié que j'avois trouvé Monsieur l'Abbé d'Aubignac, & je me suis imaginé qu'il alloit quitter le Sertorius, pour faire un sermon à sa Duchesse; pour ce qu'elle n'a peut-être personne qui lui en fasse dans son désert. Mais helas ! j'ai été bien-tôt obligé de changer de sentiment, & reconnu que la médisance & les injures remplissoient le reste de ses Remarques. Je voudrois bien que vous me fissiez voir la construction de ce qui suit. *Il s'est relâché souvent*, dites-vous en parlant de Monsieur de Corneille, *en des sentimens peu raisonnables, introduit des passions nouvelles, & peu theatrales, &c. Vous n'avez pû*, dites-vous ensuite, *applaudir aux dereglemens de Monsieur de Corneille*, mais vous deviez savoir que les *dereglemens* ne regardent que les mœurs. Vous dites après, en parlant de deux statuës de marbre, qui sont à Richelieu, *que le Sculpteur leur a laissé, par rencontre, une partie imparfaite.* On ne peut laisser une

une chose imparfaite, par rencontre : Vous ajoûtez, en parlant de cette partie, *& qui n'a presque point senti le ciseau.* Il faudroit dire, sur laquelle l'art n'a presque rien fait, ou s'est negligé ; car *sentir*, est le propre des choses sensibles. Comme vos Remarques sont pleines de semblables façons de parler, & qu'il faudroit que je fisse un volume pour les reprendre toutes, je me contenterai d'avoir fait voir une partie de celles des cinq ou six premieres pages, & je crois que ce doit être assez, pour faire connoître qu'il y en a beaucoup dans le reste de l'Ouvrage, puisqu'il s'en rencontre tant en si peu de discours.

Ainsi je passe aux Remarques sur Sertorius; mais je me trompe, ce ne sont que des regles du Poëme dramatique, auxquelles il n'est pas besoin que je m'arrête, puisqu'elles sont générales; qu'elles ne regardent point le Sertorius, & que Monsieur de Corneille, ni moi, ne pouvons vous les nier.

Après que vous avez montré par vos regles, que le plus grand défaut d'un Poëme dramatique, est d'avoir trop de sujet, & d'être chargé d'un trop grand nombre de personnages, differemment engagés dans les affaires de la Scéne, comme aussi de plusieurs intrigues qui ne sont pas nécessairement attachées les unes aux autres, ce que les Grecs nomment *Polimithie*, c'est-à-dire *une multiplicité de fables, ou d'histoires entassées les unes sur les autres*, vous

voulez conclure qu'il n'y a point de Poëme plus vicieux en cette Polimithie, que le Sertorius de Monsieur de Corneille ; d'autant, dites-vous, qu'il contient cinq histoires qui peuvent, toutes indépendamment l'une de l'autre, fournir des sujets raisonnables pour cinq piéces de Théatre.

En vérité, Monsieur, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de répondre à des choses si ridicules ; l'on voit bien qu'elles ne peuvent partir que de la tête d'un grand rêveur, & d'un homme qui fait *la Philosophie des Stoïques en Roman*. Vous devez être persuadé que personne n'entrera dans vos sentimens ; puisque tout Paris n'a pû s'empêcher de dire, qu'il n'y avoit presque point de sujet dans le Sertorius, & que cette Tragédie n'a été admirée que pour les beaux Vers, & la force des raisonnemens qui s'y trouvent. Vous voulez néanmoins que chaque personnage suffise pour faire une Tragédie; & si vous aviez aimé les Suivantes, Confidentes, ou Dames d'honneur, vous auriez sans doute dit, que l'on auroit pû faire un Poëme dramatique, du personnage de Thamire, qui est Dame d'honneur de Viriate ; & je crois qu'il auroit fallu appeller ce Poëme, *la Suivante*, ou *la Dame d'honneur* : Mais examinons les cinq sujets que vous prétendez nous faire trouver dans Sertorius. Au premier, vous n'y laissez que le nom de Sertorius, & vous desirez que l'on y ajoûte seu-

lement quelques intrigues, & de petits incidens, cela ne vaut pas la peine. Dites-moi, je vous prie, avez-vous bien pensé à ce que vous écriviez ? Personne ne doute que quelques intrigues, & de petits incidens, ne pûssent suffire pour une piéce de Théatre ; mais vous nous deviez faire voir qu'il y a cinq sujets dans le Sertorius, sans qu'il fût necessaire d'y rien ajoûter.

Vous voulez que Perpenna puisse fournir seul assez de matiere pour le second Poëme ; mais en y ajoûtant aussi, dites-vous, mille petits évenemens des affaires humaines, on n'en peut encore douter, & mille évenemens, sans le nom de Perpenna, pourroient suffire pour composer un Poëme dramatique.

Aristie est le sujet de la troisiéme piéce de Theatre que vous trouvez dans Sertorius: mais vous étes néanmoins d'avis qu'il faudroit qu'elle fît une Cabale. Vous raisonnez juste, & je ne fais point difficulté de croire qu'une Cabale ne suffise pour faire une piéce de Théatre ; puis qu'elle suffiroit bien pour exciter une guerre civile.

Le quatriéme sujet de Poëme dans Sertorius, est Viriate ; mais vous n'en donnez pas de meilleures raisons que des trois autres, & de la maniére que vous parlez, vous dites justement qu'il faudroit le faire, afin qu'il y fût, puis qu'il y faudroit ajoûter quelques intrigues de Cour, qui ne font pas souvent un petit nœud, ni peu de peine à démêler. O ij

Nous voici au cinquiéme Poëme que vous rencontrez dans cette grande piéce. C'est, dites-vous, l'histoire de Pompée qui eût pû faire une piéce de Théatre, pour peu que Monsieur de Corneille se fût efforcé d'y ajoûter: de maniére que les cinq sujets remarqués dans Sertorius, n'y subsistent que par votre imagination, & en présupposant toutes les circonstances nécessaires pour la perfection d'un Poëme. N'est-ce pas perdre son papier & sa peine, & s'exposer à la raillerie publique, que de mettre au jour de semblables réveries? Vous trouvez du sujet dans le Sertorius, ainsi que d'autres auroient fait, en formant sur le nom de chaque personnage le plan d'une piéce entiére; & l'on ne doute point qu'il ne s'en puisse faire autant sur toutes les piéces: Aussi ruïnez-vous tout d'un coup ce que vous avez cru avoir bien établi, lors que vous dites ensuite que toutes ces choses qui fournissent tant de sujets dans Sertorius, paroissent en quelque maniére attachées ensemble, & de cette façon vous vous faites railler en pensant faire blâmer les autres. Pourquoi vouliez-vous que Monsieur de Corneille démembrât son Poëme en cinq? Est-ce que vous aviez peur qu'il manquât de sujets, & que vous vouliez qu'il en gardât pour faire quatre autres piéces? Si c'est cela, vous n'aviez qu'à lui dire, afin qu'il vous remerciât de votre bonne volonté. Vous avez peu de memoire, puisque vous a-

voüez que vous n'avez pû retenir le ſujet de Sertorius ; à cela je ne puis rien répondre, ſinon que les gens de votre âge n'en ont pas toûjours autant que les jeunes.

Comme vous affectez de ne tenir aucun ordre dans tout ce que vous faites, vous répétez encore à l'avantage de Monſieur de Corneille, que tous les intérêts de ces cinq perſonnes ſemblent attachés les uns aux autres: Vous dites encore après cela (car vous affectez fort les répétitions pour groſſir vos Remarques) que la quantité de ſujet ôte à Monſieur de Corneille le moyen de faire voir les ſentimens & les paſſions. Il faut que vous n'ayez pas bien obſervé Sertorius. Comme il y a peu de ſujet, tous les Actes, excepté le dernier, n'ont que trois ou quatre Scenes: Il y en a méme qui n'en ont que deux, & dans l'Acte ſecond Sertorius & Viriate font enſemble une Scene qui a près de deux cens Vers; ce qui ne pourroit être, ſi cette piéce étoit ſi pleine de ſujet, puis qu'en celles où il y en a beaucoup, les Actes ont d'ordinaire huit ou neuf Scenes. Comme chacun a ſa maniere, auſſi bien pour les piéces deThéatre,que pour la Peinture, la vôtre eſt de faire toûjours parler, & de ne rien conclure, & tous vos Heros reſſemblent à ceux des piéces de College, qui ſont en de perpetuelles irréſolutions;pource que ceux qui les compoſent croiroient qu'elles ne ſeroient pas belles, ſi leurs Acteurs

n'étoient presque toûjours dans la fureur, & dans la suspension; suivant cette maxime, *Sertorius*, dites-vous, *pourroit ètre en doute s'il doit aimer à son âge, s'il doit servir une étrangere, s'il doit preferer cet amour aux avantages de sa fortune, s'il doit prier pour Perpenna, s'il doit preferer les devoirs de son amitié aux tendresses de son amour. Perpenna devoit demeurer incertain entre son amour pour Sertorius, & son amour pour Viriate, ou du moins ne pas résoudre si-tôt la mort d'un si grand homme, son Général, sur un simple soupçon qu'il ne lui tient pas parole? Viriate devoit douter un peu davantage entre la liberté de sa puissance indépendante, & son mariage; Monsieur de Corneille lui pouvoit faire dire beaucoup de choses agreables sur les biens & les maux de la souveraineté d'une femme, & de sa soûmission envers un Mari. Aristie pouvoit ètre un peu plus incertaine entre l'injure qu'elle avoit reçuë par son divorce, & l'amour qui lui restoit dans le cœur, & un mariage de vengeance qu'elle méditoit. Et Pompée ne devoit pas, sans beaucoup de contestations secrettes en lui-même, arrèter les transports & les effets de son amour renaissant à la presence d'Aristie.* Voilà un torrent d'irrésolutions, & dequoi faire trente Actes sans rien conclure, & sans agir autrement, qu'en se parlant toûjours à soi-même. C'est de la sorte que vous avez fait le sujet de Manlius, où l'on n'est pas plus avancé au dernier Acte, qu'au premier; puisque pendant les cinq ou

n'entend autre chose que les irrésolutions de Torquatus, comme je vous ai déja fait voir dans ma défense de Sophonisbe. Il faut que les Héros, lors qu'ils ont résolu une chose, après l'avoir murement considerée, l'exécutent sans plus faire paroître de suspensions : & quand je répondrai à que ce vous avez remarqué sur chaque personnage en particulier, je vous montrerai que tous ceux que vous accusez de n'avoir pas assez montré d'irrésolution, ont fait ce qu'ils devoient faire.

Avant que de nous découvrir tout ce que vous blâmez dans le Sertorius, vous attaquez la catastrophe, & vous dites, *Que c'est un grand defaut quand on entend les spectateurs, aprés que la toile est tirée, se demander les uns aux autres, qu'est devenuë une intrigue de la Scéne ? & ce que fait un des principaux personnages qu'ils y ont vû ?* Je ne sais pas pourquoi vous dites tant de choses inutiles, & à quoi vous desirez les faire servir, puisque vous ne pouvez pas soûtenir avec justice, que l'on ne sait point ce que deviennent tous les personnages de Sertorius ? Il est toutefois constant que ce Héros & Perpenna meurent, & que l'on fait le récit de leur mort : qu'Aristie & Pompée se reconcilient; & que Viriate ne trouvant point de chefs capables de résister à Pompée, ni de Rois dignes de l'épouser, elle renonce à la guerre, ainsi qu'à l'hymenée, reçoit la paix que Pompée lui offre, & fait Rome son héritiere.

Vous advoüez que la mort de Sertorius fait la catastrophe de cette piéce ; mais vous voulez qu'elle soit imparfaite, à cause, dites-vous, que les spectateurs demeurent toûjours dans la peine & le desir de savoir, à quoi il se seroit résolu, & si l'amour eût été plus fort que l'ambition dans le cœur de ce Héros, que vous assûrez être dans une incertitude qui ne finit point. Il faut avoüer que vous prenez grand plaisir à vous contredire, & que ces paroles sont bien éloignées de ce que vous disiez tantôt, en vous efforçant de prouver que Sertorius, & tous les autres personnages de cette piéce, n'étoient jamais dans le doute. L'incertitude de Sertorius n'étant point finie, le spectateur ne voit point, dites-vous, s'il se détermine à suivre *les esperances de sa grandeur, ou les tendresses de ses sentimens*, qui est une façon de parler plus extraordinaire que celles que vous reprenez en M. de Corneille. Mais je vous répons que l'on connoît assez quel est le caractere de Sertorius, & qu'il est assez bien soûtenu dans toute la piéce. Toutes ses actions découvrent qu'il ne fait rien que pour son parti ; que c'est un politique qui n'en cherche que l'interêt, & qui lui sacrifie jusques à son amour. Vous ne pouvez dire, sans imposture, qu'il meurt sans se déclarer pour sa grandeur, ou pour son amour ; puisque dans la derniere Scene, qu'il fait avec Viriate, elle lui parle ainsi.

Dès demain
Au lieu de Pérpenna, donnez-moi votre main.

Néanmoins l'interêt du parti l'oblige à la refuser civilement ; en lui disant pour ses raisons, que Perpenna se pourroit révolter, qu'il faut, avant qu'il l'épouse, qu'il s'assure du secours des amis d'Aristie, & qu'une victoire ou deux pourroient lui donner le moyen de la satisfaire avec moins de crainte ; à quoi il ajoûte d'autres choses qui marquent son refus, & qui font que le dépit de se voir méprisée, oblige cette Reine à le quitter. Pouvez vous opiniâtrer après cela, que le spectateur ne voit point si Sertorius se détermine à suivre les esperances de sa grandeur, ou les tendresses de ses sentimens, sans l'accuser témérairement d'avoir aussi peu de lumiére que vous ?

Vous trouvez que la mort de Sertorius n'est fondée que sur un leger soupçon de son ami; mais je vous ferai voir le contraire en combattant l'endroit où vous parlez de Perpenna. Vous jugez encore que la mort de ce Heros ne finit pas la piéce : ce qui vous fait ainsi parler, est que vous eussiez voulu qu'on l'eût terminée par le récit de cette mort. Mais vous avez dit vous-même dans votre *Pratique*, & venez encore de dire dans vos Remarques, *que c'est un grand défaut quand on entend les spectateurs, après que la piéce est finie, se demander*

les uns aux autres, qu'est devenuë une intrigue de la Scéne? ou ce que fait un des principaux Personnages qu'ils y ont vû? Je n'ai pour vous répondre qu'à vous payer de vos raisons, & à vous dire que la réconciliation de Pompée & d'Aristie, & la mort de Perpenna, suivent de bien près la mort de Sertorius; aussi bien que la résolution que prend Viriate de ne se point marier; & si vous desaprouvez ces raisons, je me consolerai de voir que vous vous condamnerez vous-même. Votre esprit chicaneur vous fait encore remarquer une chose sur la mort de Sertorius, qui se rencontre dans toutes les piéces qui ont été faites. Elle est trop précipitée, dites-vous, & si Arcas fut arrivé demi-heure plûtôt, avec nouvelle de l'état des affaires de Rome; ou que Pompée eût eu soin d'envoyer un Trompette, pour en avertir les Romains qui tenoient ce parti, ce Héros ne seroit pas mort, & les conjurés n'eussent osé rien entreprendre contre lui. Est-il possible qu'un homme comme vous, qui se pique d'avoir de l'esprit, puisse avancer de semblables discours? Ne savez-vous pas bien que, *si*, n'est pas une raison, & qu'il n'y a rien à quoi l'on ne le puisse mettre? Quand on en vient au, *si*, c'est que l'on ne sait que dire, & je vous pourrois répondre que *si le Ciel tomboit il y auroit bien des Bestes prises*. Lors que les choses ont pû arriver, comme elles sont arrivées, il n'est plus question

de sçavoir ce qui auroit pû les empêcher ; & votre, *si*, n'est rien dire qui les ait empêchées. Dans toutes les Tragédies où l'on fait périr des innocens, c'est qu'on présuppose que l'on ne savoit pas leur innocence ; & vous pourriez dire que si on l'eût connuë un moment plûtôt, on ne les auroit pas fait mourir. Comme vous étes l'ennemi declaré de Sertorius, vous dites qu'il meurt dans un état qui n'excite point de compassion pour lui. Vous étes bien insensible de regarder sans pitié la mort d'un Héros, qui n'a rien fait qui fût indigne de lui? Et si votre cœur n'en a point été touché, vous devez vous en prendre à sa dureté, & non à Monsieur de Corneille? La mort de Sertorius fait bien plus que d'exciter de la compassion pour lui, elle en fait avoir pour Viriate, que l'on craint de voir tomber sous le pouvoir du lâche Perpenna.

La periode qui suit, & qui regarde encore la catastrophe, n'est qu'une répetition de ce que vous avez dit plusieurs fois ; & comme vous l'avoüez, & que je vous y ai répondu, je n'en parlerai point, ayant assez d'aures choses à vous répondre. *Perpenna*, dites-vous, *aime Viriate, il prie Sertorius de s'employer auprès d'elle en sa faveur. Sertorius le fait genereusement ; mais les mouvemens secrets de son amour qui le rendent inquiet, donnent quelque soupçon à Perpenna, qui est son Rival ; & ce perfide le tuë ; mais il avoit déja resolu de le faire a-*

vant ce soupçon, ce qui fait que cette mort n'est pas un dénoüement véritable de cette intrigue; puisqu'elle n'eût pas laissé d'arriver sans cela. Vous voulez conclure par là que Perpenna ne tuë Sertorius que sur un soupçon, & que comme il avoit résolu de le faire auparavant, cette mort n'est pas le véritable dénoüement de la piéce.

Perpenna ne tuë point Sertorius, sur un simple soupçon, & il fait voir dès l'ouverture de la piéce, que l'ambition & l'amour l'ont porté à conspirer contre Sertorius; mais il dit en même temps, que le bonheur de ce Héros arrête une main prête à lui percer le cœur; & après avoir parlé de Viriate qu'il aime, il dit, en parlant de Sertorius,

Et s'il peut me céder le Trône où je prétens,
J'immolerai ma haine à mes desirs contens.

Y eût-il jamais rien de si merveilleux que cet endroit? rien de si spirituel? & rien de si bien imaginé? mais je voi bien que vous n'en découvrez pas l'art. La résolution que Perpenna avoit prise, avant l'ouverture du Théatre de faire mourir Sertorius, n'est pas sa mort, mais seulement une préparation à cet événement, afin qu'il ne semble pas qu'on ait pû se déterminer à une action de cette conséquence, & l'exécuter en vingt quatre heures; & si vous y prenez bien garde, Perpenna ne tuë

point Sertorius, pour ce qu'il l'avoit résolu avant l'ouverture de la piéce, au contraire, on voit dans la premiere Scene qu'il est encore moins résolu que jamais de le faire périr, étant prêt de lui laisser la vie, pourvû qu'il le serve auprès de Viriate ; & Monsieur de Corneille ne l'a fait parler de la sorte, qu'à dessein qu'il trouvât dans tout le cours de la Tragédie, de nouveaux sujets d'immoler son Rival. Voici donc ce qui l'oblige à s'y résoudre, & si vous y aviez fait réflexion, vous auriez reconnu que ce n'est pas un simple soupçon. Sertorius ayant parlé pour lui à Viriate, & cette Princesse voyant ensuite Perpenna, elle lui demande quel rang elle peut tenir auprès de l'épouse de Sertorius, qui regne chez elle, & lui déclare qu'elle ne peut souffrir un autre Souverain, qui dans ses propres Etats prenne le pas devant elle. Ce discours le surprend, & après qu'elle l'a quitté, il dit à Aufide,

A lui rendre service elle m'ouvre une voie
Que tout mon cœur embrasse avec excès de joie.

Voilà deux vers qu'une personne comme vous, qui croit savoir toutes les délicatesses du Théatre, ne devoit pas laisser passer sans les examiner : C'est ce qui s'appelle préparer des incidens, sans les faire prévoir, & en quoi Monsieur de Corneille réussit admirablement. Il a par ces deux vers préparé la mort de Ser-

torius ; & pour voir si je me trompe, nous n'avons qu'à passer du second Acte au cinquiéme. Perpenna, aprés avoir tué Sertorius, dit à Viriate en entrant sur la Scéne.

Sertorius est mort, cessez d'être jalouse,
Madame, du haut rang qu'auroit pris son épouse,
Et n'apprehendez plus, comme de son vivant,
Qu'en vos propres Etats elle ait le pas devant.

Avoüez la verité, Monsieur, vous ne vous étiez pas aperçu de cette adresse, & vous n'aviez pas cru que ce que Viriate avoit dit à Perpenna lui feroit résoudre la mort de Sertorius. Néanmoins les vers que je viens de vous marquer font assez voir que c'est le plus puissant motif qui l'ait porté à entreprendre sur la vie de son Rival : Il est vrai qu'il est fortifié par le soupçon qu'Aufide lui jette dans l'esprit, que Sertorius ne le sert pas bien ; mais ce n'est pas, comme vous le pensez, à cause de ce soupçon qu'il le tuë. Sertorius ne meurt pas non plus ainsi que je vous l'ai déja dit, & que je viens de vous le prouver, pour ce que Perpenna avoit résolu son trépas, avant l'ouverture de la piéce ; puisque Viriate ne lui avoit pas encore demandé quel rang elle tiendroit auprès de l'épouse de ce Héros, & que Monsieur de Corneille ne lui fait dire à l'ouverture de la piéce qu'il a dessein de faire perir Sertorius, qu'afin de montrer, lors qu'il exécute

cette perfidie, qu'il y étoit tout diſpoſé, & qu'il ne falloit pas beaucoup de choſe pour l'y faire réſoudre.

Pour répondre à ce que vous dites, touchant les interêts de Viriate, je crois qu'il eſt à propos de rapporter deux ou trois lignes de vous Remarques. *Cette Reine*, dites-vous, *croit qu'Ariſtie eſt ſa Rivale, & que cette Romaine, par ſa naiſſance, & ſon crédit à Rome, ſera le grand obſtacle de ſon deſſein, & c'eſt ce qui fait le nœud de cette hiſtoire, c'eſt pourquoi Viriate réſout de la faire ſortir de ſes Etats ; mais elle ne fait rien pour en venir à bout.* Si vous aviez bien lû Sertorius, vous auriez vû que dans la Scéne que Viriate fait avec Perpenna, elle lui dit, en parlant d'Ariſtie, après lui avoir demandé s'il veut la ſervir,

Délivrez nos climats de cette vagabonde,
Qui vient par ſon exil troubler un autre monde,
Et forcez-la ſans bruit d'honorer d'autres lieux,
De cet illuſtre objet qui me bleſſe les yeux.
Aſſez d'autres Etats lui prêtront aſyle.

Perpenna l'aſſûre que pour la ſervir tout lui ſera facile, mais elle ne s'en contente pas, & lui demande encore une fois s'il veut la ſervir, & Perpenna lui répond,

Si je le veux, j'y cours,
Madame, & meurs déja d'y conſacrer mes jours.

Pouvez-vous dire, après cela, que Viriate n'agit point contre sa Rivale? Il faut que vous n'ayez pas lû cette Scéne, & que vous ayez passez par dessus, sans vous en apercevoir. Je sai bien que vous m'objecterez que Perpenna ne sert point Viriate, puisqu'il ne chasse point Aristie; mais vous ne regardez pas qu'il la sert d'un côté, tandis que cette Reine croit qu'il la servira d'un autre. Viriate vouloit chasser Aristie, afin qu'elle ne tînt point le premier rang dans ses Etats, en épousant Sertorius; & Perpenna la satisfait en sacrifiant ce Héros. Vous faites ensuite le railleur, en disant que c'est travestir Viriate en dévote, & lui faire faire vœu de virginité, que de lui faire dire qu'elle ne veut plus penser au mariage. Voyons de quelle maniere cette Reine fait ce vœu de virginité, & cet endroit paroît si ridicule, qu'un autre que vous ne puisse s'empêcher d'en rire. Viriate dit à Pompée à la fin de la piéce.

J'accepte la Paix que vous m'avez offerte,
C'est tout ce que je puis, Seigneur après ma perte:
Elle est irréparable, & comme je ne voi
Ni Chefs dignes de vous, ni Rois dignes de moi,
Je renonce à la guerre ainsi qu'à l'hymenée;
Mais j'aime encor l'honneur du Trône où je suis née:
D'une juste amitié je sai garder les Loix,
Et ne sai point regner comme regnent nos Rois.
S'il faut que sous votre ordre ainsi qu'eux je domine,

Je m'ensevelirai sous ma propre ruine :
Mais si je puis regner sans honte, & sans époux,
Je ne veux d'héritiers que votre Rome, ou vous.

J'aurois dequoi m'étendre là-dessus ; mais comme ces vers en disent assez, je n'entreprendrai point de les commenter. Je me contenterai de vous demander par quelle raison vous blâmez Monsieur de Corneille, de n'avoir pas fait marier Viriate ? Est-ce la premiére Tragédie où une Maîtresse perd son Amant, & pourriez-vous en montrer une où cela n'arrive pas ? Vous dites encore de Viriate, que l'on ne la plaint point de perdre Sertorius, pour ce qu'elle ne l'aimoit que par ambition. Y a-t'il quelque régle du Poëme Dramatique, qui veüille que l'on ne plaigne que les Amants malheureux ? Les personnes qui ont de l'esprit, de la générosité, & du malheur, ne doivent-elles pas être plaintes? Et ne peut-on avoir de tendres sentimens que pour celles qui ont de mauvais succès dans leurs amours ? C'est ce qui devroit être condamné, & non ce que vous blâmez ; & plaindre quelqu'un qui ressent de la douleur, de ce que son amour n'a pas réüssit, c'est le plaindre de ce qu'il a beaucoup de foiblesse. L'on doit avoir plus de compassion pour Viriate, que pour ces Amantes infortunées ; c'est une femme d'esprit, qui n'a rien fait qui fût indigne d'une Reine. Elle perd

Sertorius qui la soûtenoit depuis plusieurs années ; elle avoit même quelque espérance de l'épouser ; & elle se trouve par sa mort exposée au pouvoir & à la tyrannie des Romains. Il me semble que c'est être dans un état aussi pitoyable que celui des Amantes que l'on plaint dans les Tragédies, pour avoir perdu leurs Amants.

Vous faites un grand discours touchant Aristie, qui n'aboutit qu'à vouloir persuader peu judicieusement que Pompée pouvoit se reconcilier avec elle, sans avoir besoin de la mort de Sertorius ; ne songéant pas que tout le sujet de cette Tragédie roule sur lui. Il pouvoit épouser Aristie, & empêcher par son mariage que Pompée se réconciliât avec elle. Comme il est le Héros, le sort des autres dépend du sien. Qui vous a dit que sans sa mort l'on eût ouvert les portes de la ville à Pompée, & qu'on l'eût trahi comme Perpenna ? Sa mort attire encore celle de ce traître, qui l'a assassiné ; elle est cause que Viriate accepte la Paix ; c'est enfin cette mort qui dénouë toute la piéce, & qui régle le sort de tous les Acteurs ; ce qui montre clairement que vous vous étes abusé en tout ce que vous avez soûtenu au contraire. Je ne sai pas si vous faites l'ignorant exprès, pour avoir sujet de reprendre Monsieur de Corneille ; mais je sai bien que vous vous trompez souvent, & cela vous arrive encore lors que vous dites qu'Aristie prie son

Protecteur de travailler à sa réconciliation avec son mari, dans l'entrevûë qu'il doit avoir avec lui. Mais comme vous ne me croiriez peut-être pas, voici les vers qu'elle lui dit.

J'apprens qu'un infidéle, autrefois mon époux,
Vient jusques dans ces murs conférer avec vous.
L'ordre de son Tyran, & sa flamme inquiéte
Me pourront envier l'honneur de ma retraite,
L'un en prevoit la suite, & l'autre en craint l'éclat,
Et tous les deux contre-elle ont leur raison d'état.
Je vous demande donc sûreté toute entiére
Contre la violence, & contre la priére;
Si par l'un ou par l'autre, il veut se ressaisir
De ce qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.

Vous voyez par ces Vers qu'elle dit tout le contraire de ce que vous lui faites dire dans votre Prose, & qu'une personne qui demande sûreté contre la violence, & contre la priére, ne demande pas que l'on travaille à sa réconciliation.

Vous étes pitoyable à contre-temps, & vous avez de la douleur de ce qu'Emilie, qui n'a point paru sur la Scéne, est morte en accouchant. Vous blâmez cet évenement, comme s'il n'étoit pas vrai-semblable, comme s'il n'étoit pas ordinaire, & comme si Monsieur de Corneille ne l'avoit pas preparé dès le troisiéme Acte, avec tant de précaution, qu'on ne la sauroit condamner.

A cause que tous les Personnages de cette Tragédie ont de grands intérêts, vous ne voulez pas qu'elle se puisse toute passer dans un même lieu; & néanmoins il est vrai qu'elle s'y peut passer, & se passe en effet, toute entiére dans le Cabinet de Viriate ; & je vous aprens, si vous ne le savez pas, que ce que l'on appelle Cabinets chez les Grands, sont des antichambres, où plusieurs personnes se peuvent, en divers endroits, entretenir ensemble de leurs affaires les plus secretes. Ce sont pures rêveries, de dire cet Acte est dans une chambre, & cet autre est dans une autre: c'est avancer des choses que vous ne sauriez prouver ; vous devriez aussi chercher des lieux pour chaque Vers, & dire, celui-ci seroit bon dans ce lieu-là, & celui-là dans un autre. Vous ne pouvez soûtenir, sans vous faire railler, que Sertorius ne peut loger dans le même Palais où loge Viriate, puisque c'est une chose aussi vrai-semblable que possible, & que le Roi de France, qui vaut bien Viriate, fit, il y a quatre ou cinq ans, loger avec lui dans le Louvre, la Reine de Suéde, & le Duc de Modéne. Les Palais des Rois sont des Villes, dont les differens apartemens, sont les quartiers. Votre grand discours, touchant les trois unités, est si inutile, que je les passe sans y faire de réflexion, ayant déja répondu à trop d'autres aussi hors d'œuvre, & dont vous avez rempli votre critique seulement, pour vous

donner des loüanges, que personne ne vous donne.

Vous nous assûrez que vous n'avez pas fait votre Pratique du Théatre pour instruire le public, & que c'est un Phantôme que vous ne connoissez point, & avec lequel vous ne prétendez point de commerce. Je ne voi pas que cela ait rien de commun avec Sertorius, & que cela serve à autre chose, qu'à grossir votre Livre; mais si vous voulez que je vous y réponde, je vous dirai, que puisqúe vous n'avez point écrit pour le Public, vous n'avez donc écrit pour personne; puisque sous le nom de Públic, l'on comprend toutes sortes de personnes. Je commence, toutefois, de m'apercevoir que vous avez raison de parler ainsi, & que vous avez plus recherché votre utilité, que l'utilité publique, puisque vous ne l'avez fait imprimer que pour les deux cens écus que vous en avez reçus du Líbraire. Je ne vous dis pas cela sans sujet; & je le ferai voir dans la suite, puisque vous m'y obligez en plus de quatre endroits de vos Remarques. Mais pour passer d'une chose si vile, à l'un des grands hommes des siécles passés, vous n'avez pas raison de soûtenir que Pompée ne pouvoit pas venir à Nertobrige deux fois en un même jour. Quand Pompée n'apprendroit pas en chemin le changement des affaires de Rome, & qu'il ne reviendroit point sur ses pas, ce qui ôte toute la difficulté que vous y

trouvez, il pourroit bien venir deux fois en un jour, en une même Ville. Il est Général d'Armée, dites-vous, & c'est pour cela qu'il doit marcher plus vîte ; puis que les commodités ne lui peuvent manquer, & qu'il ne vient point à la tête d'une Armée. Vous nous voulez ensuite donner vos pensées pour régles, & vous dénoüiez la piéce à votre fantaisie ; mais quand ce que vous proposez seroit bien raisonnable, Monsieur de Corneille n'auroit pas moins bien réüssi, puisqu'il n'y a point de sujet, qui ne puisse être conduit en cent différentes façons.

Vous voulez aussi qu'Aristote n'ait donné que douze heures pour la durée des Poëmes dramatiques, & vous faites voir, en l'interprétant à votre fantaisie, que vous ignorez l'Astrologie, & que j'avois raison de dire, tantôt, que vous en parliez d'une maniére qui faisoit douter que vous la sussiez. Néanmoins lors que Monsieur de Corneille l'interpréte autrement, & qu'il nous fait voir qu'Aristote en a donné vingt-quatre, vous dites qu'il est dans l'erreur. Vous vous soûlevez encore, lors qu'il dit que l'on peut ajoûter cinq ou six heures au temps que donne Aristote ; mais vous ne vous souvenez pas que ce Philosophe a dit, lui-même, que l'on y pouvoit ajoûter un peu de temps, pour lequel Monsieur de Corneille a quelquefois pris cinq ou six heures. Vous dites qu'il n'y a point de Poëte qui ne

puiſſe, auſſi bien que lui, y ajoûter encore dix heures, & un autre encore autant, de ſorte que cette meſure n'auroit point de bornes; mais je vous répons qu'ils n'en doivent pas ajoûter ſur celui que Monſieur de Corneille ajoûte; mais ſur celui qu'Ariſtote a permis, & s'ils n'en uſent pas avec diſcrétion, l'Auteur de Sertorius n'en doit pas être blâmé.

Vous ne pouvez ſouffrir que Monſieur de Corneille cite ſes Ouvrages dans les diſcours qu'il a faits ſur l'Art du Théatre. Je ne ſai pas contre quelle régle il péche, en ne citant point ceux des autres Anteurs; mais je ſai bien qu'il y en a qui ſeroient fâchés qu'il les traitât de la maniére qu'il ſe traite lui-même; & vous avez tort de le vouloir obliger d'emprunter ailleurs, ce qu'il trouve chez lui. Comme ce qu'il a eſcrit du Théatre eſt dans les recueils de ſes Oeuvres, lors qu'il parle de quelqu'une de ſes piéces, on la peut voir en même temps; ce qui ne ſe pourroit faire, ſans difficulté, s'il en citoit d'autres.

Vous trouvez que Sertorius eſt un lâche, & qu'il abandonne Perpenna ſon Ami. Cette lâcheté ne paroît néanmoins pas; il eſt vrai que dans ſon dernier entretien avec Perpenna, ce Lieutenant lui témoigne, en parlant de Viriate, qu'il craint qu'il ne l'ait remplie d'un frivole eſpoir; mais notre Héros, toûjours égal, & toûjours généreux, lui répond.

Non je vous l'ai cedée, & vous tiendrai parole,
Je l'aime, & vous la donne encor malgré mon feu.

Je ne sai pas pourquoi vous osez l'accuser, après cela, de lâcheté, & dire qu'il ne persévere pas, & qu'il abandonne son Ami.

Je vous ai déja répondu deux ou trois fois, à ce qui suit, touchant Perpenna, & vous avez répeté la même chose en divers endroits de vos Remarques.

Vous dites que Viriate devoit faît parler d'amour à Sertorius, par ses Ministres, & qu'elle choque la pudeur. Vous dites encore deux lignes plus bas, qu'il falloit qu'elle mêlât quelque tendresse dans ses discours. C'est la reprendre de ce qu'elle choque sa pudeur, & la blâmer en même temps, de ce qu'elle ne la choque pas assez. Mais si nous voyons tous les jours sur le Théatre, que des femmes parlent elles-mêmes de leur amour, Viriate peut bien parler du sien, sans choquer la bien séance, puisque ce n'est qu'un amour de politique, & qu'elle ne le cache pas même à Sertorius.

Il faut que votre imagination soit bien remplie de vilaines idées; puisque vous dites, *que la Scéne de Pompée avec Aristie, en peut laisser, & qu'elle semble faire entendre, que pour conserver Aristie, il falloit qu'un mari se reservât tout entier pour elle*? Cette femme ne dit rien qui approche de ces paroles, puisqu'après que Pompée lui a dit, qu'encore qu'Emilie paroisse sa femme, elle n'en a que le nom: elle lui répond en véritable Héroine.

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte.
Rendez-le moi, Seigneur, ce grand nom qu'elle porte,
J'aimai votre tendresse, & vos empressemens,
Mais je suis au-dessus de ces attachemens,
Et tout me sera doux, si ma trame coupée
Me rend à mes Ayeux en femme de Pompée;
Et que sur mon tombeau ce grand titre gravé
Montre à tout l'Univers que je l'ai conservé.

Je ne juge pas qu'il y ait rien dans ces vers, qui puisse laisser de vilaines idées, ni qui sente ce qu'un homme de votre caractere, & de votre âge, ne devroit pas penser, & que je n'ose expliquer.

Vos discours nous font voir que si vous aviez une femme, vous seriez le meilleur mari du monde, & que vous feriez bien des lâchetés pour lui plaire. Vous ne trouvez pas que Pompée soit un Héros, à cause qu'il n'immole point sa gloire à son amour. Vous voulez qu'un Général d'Armée prenne la fuite, qu'il emmene sa femme en croupe; qu'il se rende vagabond sur la mer, & sur la terre; qu'il implore l'assistance de tous les Peuples, & qu'il s'expose aux derniéres persécutions, & cela, dites-vous, pour suivre l'exemple des maris généreux. C'est un exemple qu'il ne faut pas toûjours suivre; & je doute qu'un homme qui auroit agi de la sorte, pût être mis au nombre des Héros. D'ailleurs l'af-

faire n'est pas dans l'éxtrémité où vous la mettez ; Pompée agit avec beaucoup de prudence ; il veut conserver sa gloire & son amour ; & il ne feint de quitter sa femme, qu'à cause qu'il voit que les affaires sont prêtes à changer de face. Aussi, lui dit-il,

Demeurez en état d'être toûjours ma femme,
Gardez jusqu'au tombeau l'empire de mon ame.
Sylla n'a que son temps, il est vieil & cassé,
Son régne passera, s'il n'est déja passé
Ce grand pouvoir lui pese, il s'aprête à le rendre,
Comme à Sertorius je veux bien vous l'apprendre.

Et plus bas,

Peut-être touchons-nous au moment desiré
Qui saura réunir ce qu'on a séparé.

On peut voir par là que Pompée n'abandonne ni sa gloire ni sa femme, & qu'il ne feint, comme je viens de remarquer, que pource qu'il se voit sur le point de conserver l'une & l'autre.

Sertorius ayant fait une peinture avantageuse à Viriate de l'un de ses amans, lui nomme Perpenna, & cette Reine lui répond,

J'attendois votre nom après ces qualités.

Vous avoüez que le Parterre éclate, & vous êtes au desespoir de ce qu'au lieu de dire, *voilà un bel endroit* ! il s'écrie, *voilà qui est ad-*

mirable ! Cette rémarque ne conclut rien contre le Sertorius ; elle ne régarde que le Peuple, & fait voir seulement le dépit que vous ressentez, lors que l'on donne quelque loüange à Monsieur de Corneille. Vous avoüez que l'on le loüe ; mais votre jalousie vous empêche de goûter les loüanges que l'on lui donne ; & pour empêcher qu'il n'en reçoive à l'avenir ; vous allez, dit-on, faire un Livre qui sera intitulé : *La maniere d'applaudir aux Poëmes Dramatiques*, où vous ferez voir que l'on louë tous les jours bien des choses que l'on devroit condamner.

Vous paroissez encore fort en colere contre Sertorius, de ce qu'il parle à Viriate en faveur de son Lieutenant ; mais vous ne songez pas que ce Lieutenant est d'un sang beaucoup plus illustre que lui ; & que notre Héros préférant toutes choses à l'avantage de son parti, fait tout ce qu'il peut pour lui conserver un homme de sa qualité.

L'on ne s'étonne point de vous voir blâmer la conférence de Sertorius & de Pompée : car l'on sait que vous ne sauriez rien voir de beau sans beaucoup de chagrin, & que vous vous attachez principalement à censurer les belles choses. Voici ce que Monsieur de Corneille a mis dans sa Préface du Sertorius, touchant cette conférence.

Pompée semble s'écarter un peu de la prudence d'un Général d'Armée, lors que sur la foi de

Sertorius il vient conférer avec lui dans une Ville, dont ce Chef du parti contraire est maître absolu ; mais c'est une confiance de généreux à généreux, & de Romain à Romain, qui lui donne quelque droit de ne craindre aucune supercherie de la part d'un si grand homme. Ce n'est pas que je ne veüille bien accorder aux Critiques, qu'il n'a pas assez pourvû à sa propre sûreté, mais il m'étoit impossible de garder l'unité de lieu, sans lui faire faire cette échappée, qu'il faut imputer à l'incommodité de la régle, plus qu'à moi qui l'ai bien vûe. Si vous ne voulez la pardonner à l'impatience qu'il avoit de voir sa femme dont je le fais encore si passionné, & à la peur qu'elle ne prit un autre mari faute de savoir ses intentions pour elle, vous la pardonnerez au plaisir qu'on a pris à cette conférence, que quelques-uns des premiers de la Cour, & pour la naissance, & pour l'esprit, ont estimé autant qu'une piéce entiére. Vous n'en serez pas desavoüé par Aristote, qui souffre qu'on mette quelquefois des choses sans raison sur le Théatre, quand il y a apparence qu'elles seront bien reçuës, & qu'on a lieu d'espérer que les avantages que le Poëme en tirera pourront mériter cette grace.

Monsieur de Corneille répond ainsi à une partie de ce que vous reprenez, & je vais répondre au reste.

Vous trouvez que le commencement de cette conférence est chargé de grands compli-

mens ennuyeux. Eſt-il poſſible que vous ne puiſſiez jamais découvrir l'adreſſe de ce grand homme ? & que vous blâmiez toûjours les choſes qui doivent être les plus admirées ? Si vous aviez lû la vie de Sertorius, vous auriez connu que celui qui le fait revivre ſur la Scéne, ſoûtient ſon caractere d'une façon bien ingénieuſe & bien délicate. Ce Héros, dans l'hiſtoire, fait des leçons à Pompée, & le traite de petit garçon; dit qu'il le renvoyera à Rome à coups de verges : Monſieur de Corneille qui a voulu adoucir cet endroit, & conſerver néanmoins la fierté de Sertorius, dans les complimens qu'il lui fait faire à Pompée, lui fait mêler des leçons parmi ſes civilités. Vous vous perſuadez que la fin de cette conférence n'eſt pas meilleure, & qu'ils en ſortent avec la même froideur qu'ils y ſont entrés, ſans aucune réſolution, & même ſans aucunes propoſitions d'accommodement : Vous vouliez, ſans doute, que Pompée parlât en Avocat, qu'il diviſât ſon diſcours, & qu'il en fiſt rémarquer les points : Mais il me ſemble qu'il vous ſatisfait en expliquant les raiſons de ſa venuë; l'une pour voir Sertorius, & l'autre pour eſſayer de le rendre à la République; car il dit à Sertorius dans le milieu de cette Conférence,

Une ſeconde fois n'eſt-il aucune voie,
Par où je puiſſe à Rome emporter quelque joie ?

Elle seroit extrême, à trouver les moyens,
De rendre un si grand homme à ses Concitoyens:
Il est doux de revoir les murs de sa patrie,
C'est-elle par ma voix, Seigneur, qui vous en prie.

Sertorius lui replique qu'il ne sait qu'un moyen, qui est de s'unir ensemble contre Sylla. Pompée lui répond qu'il commande, & qu'il ne peut servir sous un autre, sans honte. Sertorius lui dit qu'il sera son Lieutenant; & Pompée lui fait voir que de pareils Lieutenans n'ont des Chefs qu'en idée. Ensuite, il lui propose une autre voie d'accommodement, & lui dit, que s'il veut mettre les armes bas, Sylla quittera sa dictature. Je laisse après cela juger au public, si ces grands hommes ne parlent point d'accommodement: Mais vous trouvez étrange que Pompée & Sertorius se quittent sans aucune résolution. Dites-moi, je vous prie, feu Monsieur le Cardinal conclut-il la Paix en la premiére conférence, & des affaires de cette importance se terminent-elles en deux heures? Je vous pourrois dire encore, que de se déterminer à n'entendre aucune proposition d'accommodement, est prendre une résolution, & c'est ce que fait Sertorius. Vous croyez avoir fait un discours bien pointu, lorque vous avez dit *que les fautes de la conférence de Pompée & de Sertorius vous demeurant en l'esprit pendant tout leur entretien, émoussoient toutes les*

pointes de leurs discours, & celles de votre plaisir. Je ne crois pas que l'on puisse rien dire de plus méchant, & que l'on puisse deviner ce que c'est, *que les pointes du plaisir.*

Vous blâmez des choses auxquelles personne n'a jamais trouvé à redire, & vous ne sauriez souffrir les interruptions au milieu du discours d'un Acteur : Néanmoins il n'y a rien de plus ordinaire, ni qui représente plus au naturel les actions humaines. Ceux qui interrompent les autres, ne le font que par le desir de répondre, & de crainte de perdre ce qu'ils ont à dire, & non comme vous le dites, à cause que celui qui parle est sur le point de dire une sottise. Ce n'est pas que cela ne puisse arriver, mais seulement dans les piéces comiques, & très-rarement. Comme le plus souvent vous reprenez imprudemment, faute d'avoir bien examiné, vous desirez que Monsieur de Corneille fasse parler Pompée, ou quelqu'autre Acteur, pendant que les lettres d'Aristie brûlent : & si vous y aviez bien pris garde, vous auriez vû que Perpenna fait ce que vous souhaitez, & qu'étonné de l'action de Pompée, il lui dit, *mais, Dieux! Seigneur, qu'allez-vous faire?* Mais quand notre illustre Auteur y auroit manqué, je ne crois pas que cela fût capable d'obscurcir sa gloire.

J'ai pitié de vous, lorsque vous blâmez; *donner la main*, & que vous voulez qu'on

dise, *consentir à un mariage*, outre que ces paroles ne sont point Poëtiques, elles n'auroient pas bonne grace dans une piéce sérieuse ; & cette observation est si ridicule, qu'elle vous expose à la raillerie de tout le monde.

Je n'ai pû m'empêcher de rire lorsque vous soûtenez avec tant d'opiniâtreté, que l'on prend pour Sertorius, le premier personnage qui entre sur la Scéne. Cependant Perpenna, qui ouvre le Théatre, dit, dès le sept ou huitiéme vers.

Et de Sertorius le surprenant bonheur,
Arréte une main prête à lui percer le cœur.

Et dans tout le reste de la Scéne, Aufide lui persuade d'immoler ce Héros ; ce qui fait assez voir que ce n'est pas lui, puisque l'on ne parle que de le faire mourir. Vous devriez relire plusieurs fois les choses que vous voulez critiquer, pour ne pas tomber dans des fautes si considérables, lorsque vous voulez reprendre celles des autres. Vous continuez, en disant, que Perpenna n'est connu qu'au cinquante-septiéme vers de la seconde Scéne ; ce qui, à votre sens, embroüille fort le Spectateur. Mais quel est le plus important à savoir, où le nom d'un personnage, ou son emploi & ses intérêts ? Je tiens que qui connoît l'emploi & les intérêts d'un homme n'est point embarrassé, & peut comprendre

tout ce qu'il dit ; & que qui ne ſait que le nom, ne ſait rien que confuſément. Ainſi étant, vous ne pouvez accuſer Monſieur de Corneille d'avoir mal fait ; puiſque juſques à l'endroit où il nomme Perpenna, il n'y a pas un vers qui ne découvre qui il eſt, & quels ſont ſes intérêts. Mais vous paſſez de cette remarque à la critique de ce vers & demi, que vous dites être un pur galimathias.

Et que veut dire
Que mon cœur, ſur mes ſens, garde ſi peu d'empire.

Pour vous répondre à, *que veut dire*, l'on auroit raiſon de vous demander ce que vous voulez dire vous-même, & pourquoi vous blâmez une choſe que tout le monde dit, & que tout le monde écrit ? S'il m'étoit permis de vous parler Latin, je vous ferois voir que cette façon de parler n'eſt pas moins en uſage chez les Latins, que chez les François, & que nous la tenons d'eux. Je ne ſai pas pourquoi vous trouvez mauvais qu'un cœur garde de l'empire ſur ſes vœux : les vœux ſont les enfans du cœur ; puiſque c'eſt lui qui les forme, & par conſéquent il peut garder de l'empire ſur eux.

Vous ne voulez pas que l'on demande ſûreté contre la priére ; mais vous devriez ſavoir que la priére d'un homme qui peut tout, eſt un commandement, & qu'elle eſt ſouvent

soutenuë de la force. Vous assûrez qu'Aristie, prie elle-même Pompée, après avoir demandé à Sertorius sûreté contre lui. J'ai relû deux ou trois fois cette Scéne, sans trouver ce que vous dites, & vous me feriez plaisir de me le montrer.

Vous desireriez que toutes les narrations fussent placées en d'autres lieux. Vous rapportez là-dessus quelques endroits du Poëme dramatique; mais comme vous ne dites rien en particulier de Sertorius, je n'ai rien à vous y répondre.

Ce que vous avancez, touchant la cinquiéme Scéne du second Acte, est faux. Perpenna ne va point cajoler Viriate, au lieu d'aller recevoir Pompée, & il dit à la fin de cette Scéne,

Cependant de nos murs on découvre Pompée,
Tu sais qu'on me l'a dit, allons le recevoir;
Puisque Sertorius m'impose ce devoir.

Ce qu'il fait, puisqu'il finit le second Acte, avec ce vers, & que Pompée ouvre le troisiéme.

Je vous ai répondu à tout ce que vous repétez encore du troisiéme Acte.

Vous ne sauriez souffrir qu'Aristie, après avoir dit deux ou trois fois, *plus de Sertorius*, se plaigne à Pompée de ce qu'il ne lui répond pas à son exemple, *plus d'Emilie*. Je sai bien que c'est perdre du papier que de répondre

à ces bagatelles, mais je vous dirai néanmoins que cette répétition que vous trouvez froide, est extrêmement chaude, & que vous ne savez pas ce qui joue au Théatre.

Vous ne dites rien touchant la Scéne premiére de l'Acte quatriéme, que vous ne répétiez par tout, où vous parlez de Suivantes.

Il faut que vous n'ayez point de goût pour les bonnes choses; puisque vous blâmez la seconde Scéne du même Acte. Nous en avons peu vû d'aussi belles, & tous les gens d'esprit l'ont admirée. L'on y voit un Romain, qui malgré la violence de sa passion, refuse la main de l'objet qu'il aime, & qui sait immoler son amour à l'intérêt de son parti, & à la gloire de sa patrie. Vous voulez qu'il épouse Viriate, à cause qu'il lui a déclaré qu'il l'aime; mais cette raison n'est pas assez forte pour le contraindre d'abandonner sa Patrie, qu'il aime tendrement; & cette déclaration, & l'aveu de cette Reine ne servent qu'à faire voir combien ce Héros a de pouvoir sur lui-même.

Je ne sai pas où vous trouvez de l'ironie, & des obscurités dans la Scéne, dont vous parlez ensuite; & je ne vous puis donner de raisons qui combattent ce que vous ne m'expliquez point.

L'ouverture du cinquiéme Acte vous choque, à cause qu'elle se fait par la suite d'une conversation, entre Viriate & Aristie; & vous

voulez, sans en donner aucunes raisons, qu'elles l'achevent où elles l'ont commencée.

N'est-ce pas s'arrêter à la bagatelle, que de dire que les noms de Manlius, & d'Antoine, que l'on dit qui ont été tués, lorsque Pompée a surpris la Ville, jettent de la confusion dans l'esprit du Spectateur, pour ce qu'ils n'ont point paru sur la Scéne. Il faudroit qu'il fut aussi facile à embarrasser que le vôtre. L'on connoît assez que ces deux hommes sont créatures de Perpenna, & qu'ils ont été employés pour faire mourir Sertorius; ce qui devoit suffire pour vous tirer d'embarras.

Vous revenez aux vers; & après avoir blâmé les métaphores, vous en tournez deux de Sertorius en prose, que vous dites, qui ne forment à l'esprit que des riens éclatans, & vous n'en donnez point de raison.

Vous censurez aussi cet autre qui suit.

Que sa premiére flamme en haine convertie.

Il semble que vous n'ayez jamais lû de Poëtes François, & que vous ne sachiez pas qu'ils usent souvent du mot de flamme, pour celui d'amour. Dans quatre lignes que vous employez, pour reprendre un vers, vous faites quatre fautes considérables. Vous dites que de la flamme se peut éteindre, & ne laisser que de la cendre froide. L'on n'a encore ja-

mais vû de la flamme laisser de la cendre ; & comme cela ne se peut faire, il ne se peut dire par un homme raisonnable, non plus qu'avoir quatre choses à l'esprit, que vous mettez dans le même endroit. Vous reprenez.

Un commerce rampant de soûpirs & de flammes.

Et dites que les soupirs & les flammes ne rampent point : Aussi, n'est-ce pas ce que Monsieur de Corneille a voulu dire ; &, *rampant*, est l'épithéte de *commerce*, & n'a rien à démêler avec les flammes & les soupirs.

Les vers qui suivent ne sont, si l'on vous en veut croire, qu'un franc galimathias.

J'adore les grands noms que j'en ai pour ôtages,
Et vois que leur secours nous réhaussant le bras
Auroit bien-tôt jetté la tyrannie à bas.

Ils sont fort intelligibles, & ils le seroient encore plus, si vous aviez répété ceux qui les précédent. Le secours d'un nom, est ce qui vous choque ; mais c'est une façon de parler, dont on se sert ordinairement : c'est une partie qui est prise pour le tout, & vous devriez savoir, que quand on dit, *cinquante voiles* & *cinquante chevaux*, l'on entend *cinquante Vaisseaux*, & *cinquante Cavaliers*.

Vous vous plaisez fort à faire des pointes, & vous ne reprenez *exil enveloppé d'ennuis* ;

que pour dire, que c'est une nouvelle enveloppe. Vous voulez que Monsieur de Corneille mette *accompagné*; mais *accompagné* n'exprime pas assez : il fait bien voir que l'on a quelques ennuis ; mais il ne dit pas que l'on en soit accablé.

Vous nous voulez persuader, que l'on ne peut entendre ces deux vers :

Et laisse à ma pudeur des sentimens confus
Que l'amour propre obstine à douter du refus.

Et après les avoir malicieusement tournés en prose, & transposé tous les mots ; la raison que vous donnez, pour montrer que l'on ne les entend pas, est qu'il faut aller bien vîte, pour suivre un Histrion qui les récite, & les comprendre. Il semble que par-là vous demeuriez d'accord que l'on les entend bien, quand on les lit soi-même ; mais il n'y a pas plus de difficulté à les comprendre, lorsque l'on les entend, puisque ce n'est point un endroit que l'on doive dire avec précipitation, & que la tirade n'est pas longue.

Vous expliquez si bien vous-même le sens des deux vers suivans, que vous ne rapportez qu'en prose, qu'il me seroit superflu de prendre le soin de vous le développer. Vous dites que c'est une nouvelle façon de s'exprimer ; mais comme vous ne faites point voir qu'elle est méchante, je crois que l'estime

que vous en faites vous a obligé d'en parler.

En voici deux autres, dont vous ne dites du mal, qu'à cause que leur trop d'éclat a sû vous éblouïr.

Et voir leur fier amas de puissance & de gloire
Brisé contre l'écueil d'une seule victoire.

Qui jamais, dites-vous, a fait d'une victoire un écueil? Ne vous y trompez pas, il y a des écueils autre part que dans la mer: tout ce qui arrête ou détruit est un écueil, la victoire peut-être un écueil à la puissance contre qui elle se déclare, & qu'elle renverse. Ce sont de nobles expressions que vous ne devriez pas condamner; & ceux qui les approuvent méritent de vous plus d'éloges que de pitié, puisqu'ils font par-là connoître qu'ils sont intelligens & justes.

Vous ne sauriez comprendre qu'un homme puisse semer pour soi, lorsqu'il agit pour un autre; & néanmoins il n'est rien plus ordinaire, que de voir des gens qui travaillent pour eux, en faisant les affaires de leurs Maîtres. Si, par exemple, Monsieur le Cardinal de Richelieu, n'étant pas bien affermi dans le ministére, vous avoit dit, *si vous trouvez le moyen de me gagner telles & telles personnes; & que par-là je puisse parvenir où je prétens, je vous promets la Charge d'Intendant général de tous les Théatres de France,*

que vous souhaitez depuis si long-tems, & que vous eussiez exécuté cette proposition, vous auriez semé pour vous en agissant pour lui.

C'est une belle chose, continuez-vous, qu'une ame frappée d'une offre en l'air. Vous me feriez grand plaisir, ou de ne point reprendre de vers, ou de montrer pourquoi ils vous choquent : car je voudrois répondre à toutes vos Remarques, & je ne puis me résoudre à dire seulement, *voilà qui est bien*, lorsque vous dites, *voilà qui est mal*, sans en donner d'autres raisons. Si c'est une offre en l'air qui vous choque, c'est une façon de parler qui est fort en usage, & vous avez tort de blâmer Monsieur de Corneille, de se servir d'une chose que l'on disoit avant qu'il fût au monde.

Vous êtes bien délicat de ne pouvoir prononcer,

Tour à tour la victoire au tour d'eux en furie.

Il falloit mettre, dites-vous,

La victoire incertaine autour d'eux en furie.

N'avez-vous pas cru avoir fait des merveilles, lorsque vous avez accommodé ce vers à la délicatesse de votre gosier ? Vous avez néanmoins tout gâté, & l'on connoît par là que vous entrez aussi mal dans le sens des vers de Sertorius, que dans le sujet. Monsieur de Cor-

neille qui dit beaucoup en peu de paroles, & qui a l'art de resserrer ses pensées, pour les rendre plus fortes & plus belles, a prétendu dire que la victoire favorisoit tantôt l'un, & tantôt l'autre parti, ce qu'il a fait entendre à tout le monde, excepté à Monsieur l'Abbé d'Aubignac, qui a l'intelligence aussi courte que la vûë.

N'arboreront-ils point l'étendart de Pompée?

Vous dites qu'il falloit mettre, *n'éleveront-ils point*, *&c.* mais vous blâmez encore injustement Monsieur de Corneille, de se servir du mot *d'arborer*. Il n'y en a aucun qui signifie la même chose; & si ce mot a quelque chose de rude, on ne doit pas le lui imputer; puisqu'il n'en pouvoit substituer d'autres.

Le mot de *ressaisir*, vous choque encore, & toutefois ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est en usage; plusieurs Auteurs s'en sont servis, & comme il signifie beaucoup, l'usage l'a autorisé.

Vous reprenez ensuite deux ou trois vers, pour ce qu'il y a deux TT, dans l'un, & trois voyelles de suite dans l'autre. Vous avez en vérité raison, & vos Remarques font voir que Monsieur de Corneille ne sait pas faire de vers, puisqu'en dix-huit cens, vous en avez trouvé cinq ou six, selon vous, trop métaphoriques, & cinq ou six trop rudes. Le nombre est considérable, & a sans doute bien

fatigué l'esprit de ceux qui ont vû jouer sa piéce, & de ceux qui l'ont lûe. Je vois que vous ne savez plus où vous en êtes; mais je vous avertis en ami de bien songer à vous; car la réputation de Monsieur de Corneille est un écueil contre lequel la vôtre se brisera, bien que vous croyez qu'il n'y ait point d'écueils que dans la mer.

Vous me faites beaucoup d'honneur, d'attribuer la défense de Sophonisbe à ce célébre Auteur; & j'ai sujet d'être vain, d'avoir fait un ouvrage que l'on croit sorti de la plume d'un si grand homme. Vous me blâmez en même temps d'avoir repris le Tribunal dans les oreilles, & dites, que je n'ai pas lû Ciceron, que vous appellez Auteur Classique. Je ne m'étonne pas que vous vous serviez du mot de Classique; car les Pedans ont tellement la classe dans la tête, qu'ils ne sauroient s'empêcher d'en parler, lors même qu'ils parlent à des Duchesses. Je vous pourrois dire encore, que bien que vous ayez formé ce mot sur celui de classe, qu'il sent bien la galére, & qu'en parlant de la sorte, vous traitez Ciceron d'Auteur de Galére. Peut-être que vous n'avez pas cru lui faire ce tort, & que votre faute ne vient que d'avoir oublié comment on dit une Galére en Latin. Pour retourner au Tribunal, Ciceron ne dit point que nous en ayons un dans les oreilles; mais bien que nos oreilles peuvent porter juge-

ment. J'en demeure d'accord avec lui ; mais comme vous condamnez jusques aux moindres métaphores de Monsieur de Corneille ; je n'ai pas cru vous devoir laisser dire que nous avions un Tribunal dans les oreilles, sans vous en dire un mot.

Je ne vous nierai point que les Auteurs de l'antiquité vous ont appris beaucoup de choses, que vous vous êtes rendues propres ; puisque le Livre que vous avez intitulé : *La Pratique du Théatre*, fait assez voir que vous vous attribuez bien des choses dont vous n'êtes pas Auteur.

Je passe sur ce que vous dites contre la Lettre en prose, pour ce qu'elle n'est pas de moi, & vous dirai seulement que vous avez tort de traiter si indignement une personne qui vous a traité avec plus de respect qui ne vous en étoit dû ; mais je m'arrête au sujet qui vous a fait écrire si injurieusement contre Monsieur de Corneille. Comme vous vous croyez le plus grand Maître du Théatre qui ait jamais été ; il y a plus de quatre ou cinq ans que vous vous plaignez tous les jours à vos amis de ce que Monsieur de Corneille n'a point parlé de vous dans ce qu'il a écrit, touchant l'art du Théatre. Vous ne vous êtes pas contenté de cela, vous avez voulu le faire savoir au public, & le mettre dans l'observation que vous venez de faire sur le Sertorius. Voilà ce qui vous tient au cœur. N'est-

il pas vrai que Monsieur de Corneille vous auroit fait un très-grand plaisir de parler de vous dans ses ouvrages ? & que comme ils ont un grand débit, il vous auroit fait connoître dans le monde ? Mais puisque vous le souhaitiez avec tant d'ardeur, vous deviez vous y prendre d'une autre maniére; & si vous eussiez, au lieu d'injures, mis les priéres en usage, vous seriez peut-être venu à bout de votre dessein.

Vous voulez passer pour un homme qui n'a point appris le métier des harangéres, & qui ne sait point dire d'injures; néanmoins on ne peut trouver une page dans toutes vos Remarques, où vous n'en ayez mis quelques-unes. Y a-t'il rien de plus injurieux que ce que vous dites de Monsieur de Corneille le jeune, & un homme de votre caractére devroit-il ainsi attaquer la réputation de son prochain ? Vous appellez foibles, ignorans, malicieux, chiens, serpens, canaille, vermine, poëtastres, tous ceux qui prennent le parti de Monsieur de Corneille; l'on peut juger après cela si vous dites vrai, lorsque vous assûrez que vous n'avez point appris le métier des harangéres, & si ce ne sont pas là des injures, & des plus fines. Mais, que dis-je ? Pardonnez-moi ce mot, j'ai tort de vous accuser de dire de fines injures; car elles sont si grossiéres & si visibles, qu'il n'est pas nécessaire que l'on prenne le soin de les faire

remarquer. Pour moi, je vous remercie en mon particulier, de celles que vous m'avez dites. Vous m'avez fait beaucoup d'honneur, en me traitant comme l'un des plus grands hommes de notre siécle ; & je croirois que l'on ne me devroit point estimer, si je recevois des louanges d'une personne qui traite si mal ceux qui en méritent mille fois plus que moi.

Dans le même endroit, où vous assûrez que vous ne savez point dire d'injures, vous dites, en injuriant Monsieur de Corneille, *qu'elles ne sont propres qu'à ceux qui n'ont point été nourris dans la Cour ; qui ne la voient que par intervalle, pour tirer quelque profit de la liberalité des Grands ; & qui se tiennent renfermés dans les ténébres, n'en sortant que pour faire des courses avantageuses dans le païs des Histrions, & des Libraires.* J'ai voulu rapporter vos propres paroles, dautant qu'elles ne peuvent nuire à la réputation de Monsieur de Corneille, & qu'on voit seulement qu'il n'y a pas un mot en ces cinq ou six lignes qui ne soit une injure. Qu'est-ce que toutes ces choses ont de commun avec vos Remarques ? Et à quoi bon parler des Histrions, des Libraires, & de la liberalité des Grands ? Si chacun étoit récompensé selon son mérite, Monsieur de Corneille devroit être aussi considérable par ses biens, que par son esprit ; & néanmoins il n'a pas tant ga-

gné avec toutes ses veilles, & avec la qualité de grand homme, que vous avez fait avec celle de pédant. Je voudrois de bon cœur n'avoir point été obligé de tenir de semblables discours : Je sais bien que nous en serons blâmés tous deux, & qu'ils ne regardent ni Sertorius, ni sa défense. Mais je serai le plus excusable ; puisque vous avez commencé, & que je n'ai fait que vous répondre, & montrer que vous dites des injures dans le même temps que vous assûrez que vous n'en dites point.

Je demeure d'accord de ce que vous dites, en répondant à une partie de ce que je vous ai dit touchant Manlius ; que l'on pouvoit sauver la vie à ce Héros avec quinze ou vingt vers ; mais comme ces quinze ou vingt vers n'y sont pas, vous avouez par-là que je n'ai rien dit que de raisonnable.

Quoique vous parliez des Suivantes ; comme vous ne répondez à rien de ce que je vous en ai dit, je ne crois pas m'y devoir arrêter davantage. Si Sertorius n'étoit imprimé il y a un an, vous diriez que vous avez obligé Monsieur de Corneille d'appeller Thamire, Dame d'honneur ; mais comme cette piéce a été imprimée long-temps avant vos Remarques, vous ne sauriez dire que vous avez obligé Monsieur de Corneille à lui donner ce nom.

Tout le monde rit de vous voir si souvent

parler d'argent, & vous ne ſauriez dire que Monſieur de Corneille fait un Perou de la Cour, ſans faire connoître votre foibleſſe : mais comme c'eſt le quatriéme endroit où vous parlez de ces ſortes de choſes, je ceſſe de vous y répondre.

Vous faites le railleur, en diſant qu'il n'y a que des idiots qui ſe perſuadent que le Privilége du Roi fait partie d'une piéce ; mais vous devriez avoüer qu'il eſt néceſſaire à un Livre que l'on veut mettre ſous la preſſe ; puiſqu'à faute de l'avoir vous avez été obligé de faire imprimer ſécrettement votre libelle, comme l'on fait toutes les choſes défendues. Vous reconnoiſſez aſſez la néceſſité d'un Privilége ; puiſque vous aviez donné au Libraire l'extrait d'un qui étoit faux, & ſur la fin duquel il y a, *Donné à Paris le quinziéme Janvier 1663. Signé par le Roi en ſon Conſeil, Sebret* : Quoique Monſieur Sebret ſoit mort en 1661. vous deviez, en faiſant cela, ſonger à quoi s'expoſent ceux qui font de pareilles fauſſetés. Ce que j'avance n'eſt point une calomnie, & pour le juſtifier j'ai cet extrait de privilége entre mes mains. Je le ferai voir à ceux qui en douteront.

Après avoir jetté votre venin ſur Monſieur de Corneille, vous dites à ceux qui ont pris ſes intérêts, qu'ils ont raiſon, pour ce qu'il eſt leur maître, & que c'eſt en fripant ſes ouvrages, qu'ils trouvent de quoi faire tant

de bagatelles, qui ne leur sont pas moins utiles, qu'à ceux qui les vendent. Vous auriez bien de la vanité, si vos ouvrages s'étoient aussi-bien vendus, & s'ils avoient eu autant d'approbation : Il est vrai que vous vous consolez de ce qu'ils vous ont été plus profitables, que ceux à qui vous reprochez d'en avoir tiré du profit ; & si vous aviez agi aussi généreusement qu'eux, vous n'auriez pas pris douze pistoles du Royaume de la Coquetterie. Cet ouvrage est fort considérable, & digne d'un homme de votre profession, & je ne m'étonne pas si après avoir composé ce Livre de conséquence, vous traitez tous les autres de bagatelles. Vous finissez en disant que Monsieur de Corneille ne vous a jamais fait ni bien, ni mal. Vous êtes donc bien ridicule (sauf le respect dû à votre caractére) de dire des injures de gaieté de cœur, à un homme que vous avoüez qui ne vous a jamais offensé. Mais venons au Sonnet par où vous terminez ce bel ouvrage, & dans lequel, comme pour reprendre haleine, vous vous égayez à faire des vœux pour le retour de votre Duchesse. Comme je desire l'examiner aussi bien que les Remarques, je crois qu'il est à propos de le mettre ici tout entier.

SONNET.

SONNET.

Ne reverrez-vous point cet illuſtre ſéjour
Où mille cœurs ſoumis, qui vous rendent hommage,
Ne ſouhaitent rien tant que le noble avantage
De languir à vos pieds de reſpect & d'amour ?

Vous devez vos beautés aux ſoupirs de la Cour,
Vous les devez encore à l'honneur de notre âge,
C'eſt trop les retenir dans un déſert ſauvage
Où rien ne ſe plaindra de cet heureux retour.

Mais ſi vous ne ſortez de cette nuit profonde
Avec tous les plaiſirs pour les rendre au beau monde,
Vous ne reviendrez plus que viſiter des morts.

Et je ſai que jamais, inhumaine Sylvie,
Vous n'auriez la bonté par quelques doux tranſports,
D'en regarder un ſeul pour lui rendre la vie.

Si j'étois un cenſeur bien ſévére, je dirois quelque choſe des ſoixante & treize monoſyllabes qui s'y rencontrent; mais je paſſe pardeſſus, pour m'arrêter à ce qu'il y a de méchant, de ſuperflu & d'impropre.

Ne ſouhaitent rien tant que le noble avantage.

Ne ſouhaiter rien tant, eſt une façon de

parler trop rampante, & dont on ne se doit pas servir en vers : *Noble*, ne signifie rien où il est mis : il est même impropre, & il faudroit *Glorieux*, ou quelque autre épithéte, qui eût à peu près la même signification.

De languir à vos pieds de respect & d'amour.

On ne languit que d'amour, & non de respect. Ce vers est digne d'un homme de votre profession, de votre âge, & de votre mine ; & je crois que le spectacle seroit assez plaisant, de vous voir languir auprès d'une Dame.

Vous devez vos beautés aux soûpirs de la Cour.

Ce vers ne signifie pas ce que vous voulés dire ; il semble que votre Duchesse doive sa naissance aux soûpirs de la Cour ; & vous entendez qu'elle doit revenir, à cause que la Cour souhaite son retour.

Vous les devez encore à l'honneur de votre âge.

Je ne sai ce que vous voulez dire, par *l'honneur de votre âge*. C'est une façon de parler, dont personne ne s'est jamais servi ; & une pensée si obscure, qu'elle n'est entenduë que de vous.

C'est trop les retenir dans un désert sauvage.

Il est aussi fort nouveau de dire, *Madame*

retient ses beautés dans un désert. Il semble que ces beautés veuillent revenir, & qu'elle les retienne malgré elles. *Sauvage* est superflu avec *désert.* Qui dit *désert*, dit l'un & l'autre; & si ce n'étoit un lieu sauvage, ce ne seroit pas un désert.

Mais si vous ne sortez de cette nuit profonde.

Un Poëte peut bien prendre un désert pour une nuit; mais non pas pour une nuit profonde; car il n'en est point de si obscure où le Soleil ne répande un peu de lumiére.

Avec tous les plaisirs pour les rendre au beau monde.

Ce vers est trop lié avec le précédent. Si elle revient avec tous les plaisirs, elle n'étoit donc pas dans un désert? car il est impossible que tous les plaisirs se rencontrent dans un lieu que vous dites qui est sauvage.

Vous ne reviendrez plus que visiter des morts.

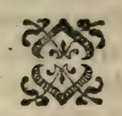
La construction de ce vers n'est pas trop bonne. Vous pouvez dire, par un privilége de Poëte, qu'elle trouvera tous ses Amans, & tous ses Amis morts à son retour; mais c'est trop que de dire qu'elle ne visitera que des morts. Je ne crois pas que son absence fasse si-tôt venir la fin du monde. *Visiter*, est impropre, & l'on voit bien que vous ne

l'avez mis, que par ce qu'il est plus long que *Revoir*, puisqu'il n'a pas la même signification.

Vous n'auriez la bonté par quelques doux transports,
D'en regarder aucun pour lui rendre la vie.

Par quelques doux transports, est une cheville; & quand ce n'en seroit pas une, on ne dit point, *Regarder quelqu'un par des transports*, il faut *avec*. C'est se mocquer de nos Mistéres, & de la Resurrection, que de dire que votre Duchesse peut, par un regard, ressusciter les morts. Cette fleurette est un peu impie, & vous en deviez chercher une autre pour finir votre Sonnet.

Si vous avez fait ces vers, pour prouver au public, que vous en savez aussi bien faire que Monsieur de Corneille, je laisse à juger si vous avez raison. Cependant, comme j'ai encore beaucoup de choses à vous dire, vous trouverez bon que je vous adresse ces lignes.



APOSTILLE,

A MONSIEUR L'ABBE' d'Aubignac.

COMME je ne vous ferai point de compliment, de crainte qu'il ne fut suspect, vous trouverez bon que je vous dise d'abord; que si vous aviez dessein de faire croire que l'envie ne vous faisoit point écrire, vous ne deviez pas mettre de Préfaces à la tête de vos Dissertations, ou que vous en deviez faire de moins injurieuses. Si vous aviez quelque réputation, elles seroient capables de vous la faire perdre, & vous y dites des choses si hors de la vrai-semblance, & qui dépeignent si bien votre emportement, qu'en découvrant à tout le monde que la passion vous aveugle, vous obligez vos Amis d'avoir pitié de vous. Vous ne vous contentez pas d'y vomir par-tout des injures contre Monsieur de Corneille; comme vous n'avez jamais pû vous accommoder avec personne, vous y traitez en même temps votre Libraire de perfide; & vous voulez qu'il ait échangé vos Remarques sur la Sophonisbe, avec grand nombre d'Exemplaires de la traduction d'*à Kempis* de Monsieur de Corneille, qui, di-

tes-vous, lui demeuroient inutiles. Mais il n'eſt rien de plus faux, puiſqu'excepté deux cens exemplaires qu'il a donnés pour vous, à Monſieur l'Abbé de Villeſerin,& quinze ou vingt qu'il a vendus, il a tout le reſte de l'impreſſion, & qu'il eſt prêt de faire afficher: que ſi les Beurriéres le veulent venir trouver, il leur vendra toutes vos Remarques ſur la Sophoniſbe, avec vos Oraiſons funébres, dont il n'a pas vendu une douzaine. Il auroit bien un autre réproche à vous faire, qui eſt que par une lâcheté ſans égale, après avoir tiré de lui ces deux cens exemplaires de vos Remarques, vous les faites imprimer autre part, afin d'en tirer autant d'un autre : Mais je vois ce qui vous fait agir de la ſorte, c'eſt que les Livres que vous ferez, feront conſidérables par la quantité des Editions, s'ils ne le ſont par la vente, & par l'eſtime que vous en attendez; au reſte je croi que les Exemplaires vous ſeront plus inutiles, que ne le ſont à Monſieur de Corneille ceux de ſa traduction d'*à Kempis*, dont vous nous voulez faire croire qu'il eſt fort embarraſſé. Si ce que vous dites eſt véritable, ceux qui depuis quinze jours en ont fait commencer la dix-ſeptiéme Edition, ſont bien aveugles d'employer de l'argent, qu'ils ne ſont pas aſſurez de retirer. Vous nous voulez néanmoins aſſûrer qu'il n'y aura jamais rien à perdre à vos ouvrages, & vous nous dites dans

votre première Préface, que c'est un trésor; tellement que ceux qui seront assez heureux pour les avoir, seront assurément fortune avec vous: & vous n'avez aussi donné vos Remarques sur Sertorius, à un pauvre Relieur de la Place de Sorbonne, qu'afin que tout le monde s'apperçoive mieux des grands trésors qu'il amassera, en les débitant. Mais je crains, pour lui, que vous ne le traitiez bien-tôt de perfide, s'il refuse, comme les autres, d'imprimer votre Roman des STOÏQUES. Ce n'est que pour ce sujet, que vous traitez si mal le sieur de Sercy. Voici le discours qu'il dit que vous lui fites, lorsque vous l'envoyâtes quérir pour lui en parler. *Or-ça, mon bon Monsieur, j'ai plusieurs ouvrages, dont le moindre est capable de vous enrichir. J'ai, entre autres, un Roman qui n'a point de pareil; Et les* CASSANDRES, *les* CLEOPATRES, *les* CYRUS, *les* CLELIES, *& les* FARAMONDS, *ne sont rien en comparaison de cet inimitable Roman. Cependant vous savez combien ils ont fait gagner à Monsieur Courbe. Quand vous vous associeriez quatre ensemble, mon Roman vous feroit faire, à chacun, une aussi grande fortune; & pour vous montrer que je suis sans intérêt, je ne vous demande pour chaque Volume, qu'autant que l'on a donné pour les Livres que je vous viens de nommer. Ce grand ouvrage est intitulé,* LE ROMAN STOÏQUE; *il aura*

dix volumes : j'en ai déja six de faits. Comme il il est tout extraordinaire, je veux qu'il soit in-quarto, *pour le distinguer des autres. Je veux qu'il y ait dix figures dans chaque volume, & qu'elles soient gravées & dessinées par Monsieur Chauveau. Tout ce qui sera dans cet ouvrage sera allégorique, jusques aux points & aux virgules. Or sus, mon Ami, (car je vous puis nommer ainsi, puisqu'il y a longtemps que nous nous connoissons) songez à ce que je vous viens de dire ; c'est votre bien que je veux. Si vous imprimez mon Roman, je vous ferai le Libraire de l'Académie que nous allons faire. Il n'est pas que vous n'en ayez oüi parler ; car elle fait déja assez de bruit. Elle se nommera* l'Académie des Allégoriques, *& tous les ouvrages que nous composerons, ne seront que des Allégories.* Toutes paroles des grands hommes étant des oracles, le Libraire ne fut pas plûtôt de retour chez lui, qu'il écrivit votre harangue qu'il m'a donnée, afin que le public ne fut pas privé d'une piéce si considérable. Mais comme votre éloquence n'a pû lui persuader de chercher sa ruine, il est un perfide ; & s'il avoit voulu vous donner de l'argent, & se charger de vos Allégories, ce seroit un honnête homme, & vous ne l'auriez point accusé de perfidie. Mais il ne faut pas s'étonner si vous injuriez un Libraire, puisque vous n'épargnez pas Monsieur de Corneille. Si vous saviez, toute-

ſois, l'eſtime que l'on fait de lui, & le mépris que l'on a pour vos Obſervations, vous rougiriez de honte. Si vos injurieux écrits pouvoient vivre (ce qui eſt impoſſible) ils rendroient témoignage à la poſtérité du mérite de Monſieur de Corneille : toute la gloire que vous en devriez eſpérer, ſeroit d'être regardé de nos Neveux, comme un Zoile, & je ne crois pas que vous me puiſſiez faire voir par aucun exemple que les ſatires aient jamais nui à ceux qui ont eu une réputation auſſi bien établie qu'eſt celle de Monſieur de Corneille. Nous avons un grand homme parmi nous, qui honore toute notre Nation, & vous voulez faire voir que l'on s'abuſe, lorſque l'on reconnoît ſon mérite. Tous les Etrangers ſe railleront de nous, & tous les François vous auront en horreur. Vous aboyez toutefois en vain, il y a tant de diſtance entre Monſieur de Corneille & vous, que vous ne pourrez jamais donner la moindre atteinte à ſa réputation : Tout ce que vous faites ſe briſe auprès de ſon nom, comme un verre contre un vaſe d'Airain. Vous donnez un démenti à toute l'Europe, qui l'a admiré. Mais, dites-moi, je vous prie, qui devons nous croire, où d'un Cenſeur dont la raiſon eſt bleſſée, ou des millions d'approbateurs ? Ne croyez-vous pas que le nombre le doit emporter, & que tant d'équitables voix doivent eſtre plus fortes que la vôtre ? Comme

vous êtes seul de votre opinion, vos écrits devroient être brûlés au Parnasse, ainsi que les ouvrages de ceux qui veulent introduire de nouvelles opinions. L'on ne connoît que trop que vous n'agissez de la sorte, que pour vous rendre recommandable par votre défaite, imitant celui qui mit le feu au Temple de Diane, pour faire parler de lui. Mais j'espere que vous vous repentirez, & qu'au lieu de vos Remarques sur l'Oedipe, vous nous donnerés dans peu, *les moyens de se bien préparer à la mort*, & que vous cesserez de nous aprêter à rire. Lors que l'on se veut méler de critiquer les autres, il faut être dans une estime plus générale que vous n'êtes, & que l'on n'aît pas lieu de croire que l'envie fait ouvrir la bouche. L'on examine d'abord qui est celui qui critique, & celui que l'on critique : cela étant, jugez qu'elle difference on trouvera entre Monsieur de Corneille & vous ? Vous ne sçauriez souffrir qu'il cite ses Ouvrages, lors qu'il est necessaire qu'il en cite quelques-uns; néanmoins vous parlez des vôtres dans toutes les pages de vos observations, sans aucune necessité. Si vous sçavez si bien faire des Poëmes Dramatiques, que vous nous le voulez persuader, acommodez au Theatre l'*Ajax*, que vous trouvez incomparable ? Faites-nous voir ce Heros tout ensanglanté du meurtre de deux ou trois cens Moutons, & representez-le nous au milieu de toutes ces bêtes égorgées?

mais gardez-vous, surtout, de le faire mourir comme Sophocle, au milieu du quatriéme Acte; car je doute qu'il y eût des François assez patiens pour écouter le cinquiéme, où l'on dispute de sa sépulture. C'est un nouveau sujet qui renait, & je suis assuré que plusieurs s'en iroient sans se mettre en peine de sçavoir en quel lieu l'on inhumeroit son Corps. Après que l'on a sçu la mort d'un Héros, & ce que deviennent tous les Acteurs, l'on n'a plus d'attention pour ce qui reste; & si la Piece finit, elle doit finir. Ce qui étoit autrefois bien reçu, ne plairoit pas à present, & vous connoîtriez par le mauvais succès de votre Ajax, que les anciens ne doivent pas être imitez en toute chose, par ceux qui veulent presentement faire des Pieces de Theatre. Je parlerai une autre fois des cinq ou six Poëmes Dramatiques, dont vous avez conduit le sujet; & bien qu'ils soient ensevelis dans les tenebres, je les déterrerai pour faire leur procès. Je croiois avant que de finir, devoir vous faire un compliment de conjoüissance, & que vous seriez du nombre de ceux que le Roi a depuis peu reconnus pour beaux esprits; mais comme vous n'en êtes point, Monsieur de Corneille vous pourroit dire ces deux vers, que Dom Diegue dit dans le Cid au Comte de Gormas.

Vous voyez toutes-fois que dans cette ocurrence,
Un Monarque, entre nous, met de la différence.

Le dépit que vous avez eû, de ce que le Roi en a tant mis entre lui & vous, vous a fait dire, que vous eussiez refusé ses bien-faits, s'il vous eût envoié moins de deux mille écus. Vous aimez toutefois trop l'argent, pour en refuser quelque médiocre qu'il soit, & ce n'est que le regret de n'avoir pas été traité comme les autres, qui vous fait parler de la sorte. Tout ce qui vient des Rois, honnore toûjours ceux qui le reçoivent; & je sçais des personnes qui donneroient de bon cœur tous les ans mille écus, pour avoir de sa Majesté une pension de bel esprit, ne se monta-t-elle qu'à mille livres. Je ne puis m'enpêcher de vous dire encore, que personne n'ajoûte foi à ce que vous dites, & que l'on ne veut pas même lire vos Observations; parce que l'on sçait que vôtre critique s'est toûjours attachée aux belles choses. Je crois qu'il vous souvient encore, de la *Mirame* de Monsieur Desmarets, sur laquelle vous fites autrefois des Remarques; & que vous n'avez pas oublié, que Monsieur le Cardinal de Richelieu vous obligea de lui demander pardon. Vous dites que vous n'avez connu dans ma Défense de Sophonisbe, que la colere de Monsieur de Corneille; l'on voit bien par là que vous le connoissez mal; puis qu'il n'y a personne qui puisse l'avoir jamais vû en colere. Vous faites tort à sa réputation, en lui attribuant cette Défense, & bien que vous me fassiez beau-

coup d'honneur, je ſuis obligé de vous avertir, que vous vous abuſez; & de vous dire auſſi que cette Défenſe de Sertorius eſt du même Auteur, que celle de Sophoniſbe, qui ſe vend chez Barbin, vis-à-vis le Portail de la Sainte Chapelle, & non de celui de la Lettre en proſe. Comme il a beaucoup de mérite, & qu'il auroit lieu de ſe fâcher, ſi l'on prenoit mes ouvrages pour les ſiens, j'ai crû être obligé de vous donner cet avis, & de vous dire, en même temps, que puiſque la guerre eſt déclarée entre nous, je combattrai d'une maniére qui divertira tout le monde. Quand je ne remporterois pas la victoire, je ſai des choſes qui rendront ma cauſe bonne, & qui vous feront railler de tous ceux qui apprendront, & qui verront notre combat. Il faut que vous n'ayez point d'Amis, puiſque vous n'avez point été averti de ce que l'on dit de vous, & de vos Obſervations. Vous me devez être bien obligé de vous parler ſi franchement, & je crois que vous recevrez bien mes avis, ſi vous n'êtes point mort de regret, & de honte, d'avoir fait des choſes indignes d'un homme d'eſprit, & d'une perſonne de votre âge, & de votre caractére.

Fin du Tome I.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Livre intitulé : *Diſſertations ſur pluſieurs Tragédies de Corneille & de Racine.* A Paris, ce 6. Août 1739.

JOLLY.

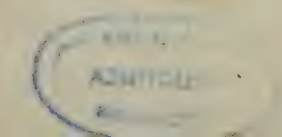
PRIVILEGE

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos Amez & Feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien Amé HENRY-SIMON-PIERRE GISSEY, Imprimeur-Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public: *Dissertations sur quelques Tragédies de Corneille & de Racine*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le Contre-Scel des Présentes; A CES CAUSES, Voulant traiter favorablement ledit Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes d'imprimer ou faire imprimer lesdits Ouvrages ci-dessus spécifiés en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royau-

me pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes; faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance, comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs, & autres, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. Et qu'avant que de les

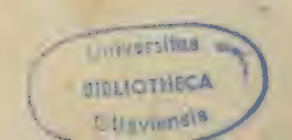
expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur d'Agueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur d'Agueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans-cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires; CAR



tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le vingt neuviéme jour de Septembre l'an de grace mil ſept cent trente-neuf, & de notre Régne le vingt-cinquiéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre X. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 7296. fol. 263. conformément aux Réglemens, & notamment à celui du 28. Février 1723. A Paris le deuxiéme Octobre 1739. Signé LANGLOIS, *Syndic.*



abz = gd = e m = 18304

Bibliogr. Carmelitaine

N.o 1336.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ot[illegible]
Date due

OCT 3 1969

MAR 8 1970

MAR 8 1970

MAR 25 1970

APR 6 1970

APR 21 1970

JUN 3 1970

JUN 17 1970

24 Juil 70.

August 15/1970



